

NOUVEAU

# DICTIONNAIRE

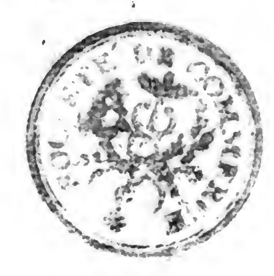
DES

# SIÉGES ET BATAILLES.

TOME VI.

---

SID—T—U—V—W—X—Y—Z.



De l'Imprimerie de PATRIS, rue de la Colombe.

# NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES SIÉGES ET BATAILLES MÉMORABLES, ET DES COMBATS MARITIMES LES PLUS FAMEUX

De tous les Peuples du monde, anciens et modernes, jusqu'à nos jours.

Ouvrage dans lequel on a soigneusement recueilli les exploits des grands Capitaines, les actions héroïques des Officiers et Soldats de toutes armes, et les stratagèmes militaires les plus singuliers.

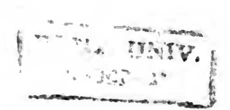
Par M.... M....

## TOME VI.

A PARIS,

Chez { Gilbert et C^ie, Libraires, rue Serpente, n° 10.
Fantin, Libraire, quai des Augustins, n° 55.

1809.



# NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES SIÉGES ET BATAILLES.

## S

SIEGBERG (*affaire de*). Les premiers instants de la campagne de 1796 furent marqués au printemps par des victoires depuis le Rhin jusqu'aux bords de l'Adige. L'armée de Sambre-et-Meuse se porta, le 2 juin, dans la position entre Deux-Ponts et le château de Bensberg. Le général Lefebvre eut le même jour deux petites affaires; l'une dans les montagnes aux environs de Bensberg; l'autre sur l'Acher, entre Troisdorff et l'Oimar. Le lendemain, l'avant-garde se mit en marche sur deux colonnes; elle avait ordre de forcer le passage de l'Acher, à l'Olhmar et Lourath; d'enlever Siegberg, ville du duché de Berg, et de remonter ensuite la rive droite de la Sieg, pour prendre une position vers Happenchoss, afin de pouvoir passer le lendemain la Sieg au dessus de Blanckemberg, pour attaquer à revers d'Uckerat, en cas que l'ennemi eût voulu y tenir. La seconde division, commandée par le général Colaud, avait ordre de forcer le passage de la Sieg sur les deux points de Mendorff et de Minden, de remonter la rive gauche de cette rivière, et de prendre position en avant de Bursdorff. L'ennemi occupait l'Acher et la Sieg, où il s'était fortement retranché. Vers neuf heures du matin, les divisions françaises commencèrent l'attaque avec une grande impétuosité; elles forcèrent les

passages, et chassèrent de tous côtés l'ennemi de ses retranchements. Une partie de l'avant-garde du général Lefebvre charge les ennemis jusqu'aux portes de Siegberg, s'empare de la ville, et du pont de la Sieg, quoique défendu par de l'artillerie. La seconde division, aux ordres du général Colaud, coupe en deux le corps autrichien qui défendait la Sieg, et en jète une partie contre le Rhin; mais, comme une vive canonnade s'entendait du côté du Siegberg, ce général se dirige de Hute sur Bursdorff, afin de soutenir l'avant-garde du général Lefebvre. Il se contente de laisser deux bataillons pour observer un petit corps d'ennemis, qu'il laissa sur ses derrières, et qui ne tarda pas à se retirer du Rhin sur l'Intz. Dès que le général Kléber eut connaissance de la marche rapide de la division du général Colaud, il fit passer à gué la cavalerie de la division du général Lefebvre, commandée par le général d'Hautpoult, afin de poursuivre vivement l'ennemi. Cette cavalerie veut se rejoindre avec celle de la division Colaud, aux ordres des adjudants-généraux Ney et Ormancey; ils s'avancent, et partout la cavalerie autrichienne, quoique bien supérieure en nombre, céda du terrain. A peine le premier régiment de chasseurs, commandé par le chef d'escadron Richepanse, eut-il atteint la hauteur d'Heneff, qu'il ordonna de charger l'ennemi dans ce village, et en fit un carnage horrible. Richepanse donna dans cette affaire des preuves du plus grand sang-froid au milieu du danger. En poursuivant la cavalerie ennemie, il rencontre un poste d'infanterie, fait faire halte à ses chasseurs, ordonne le feu de peloton, et sait ainsi vaincre, en chassant l'ennemi, le faible obstacle qu'il veut mettre à sa poursuite. Les Autrichiens, partout vaincus, se retirent avec précipitation, et vont se jeter dans la position formidable d'Uckerat. Une forte marche, et quatre heures de combat, ne permirent pas de laisser poursuivre davantage, d'autant plus que cette position, inattaquable de front, exigeait de grands détours pour tourner le flanc de l'ennemi. L'infanterie de l'avant-garde, s'avançant continuellement sur les bords de la Sieg, passa la nuit dans la position d'Happenschoff et la division du général Colaud, sur les hauteurs en avant de Bursdorff. 3 *juin* 1796.

SIENNE (*siége de*). Côme de Médicis, duc de Toscane,

entreprit, en 1544, la conquête de Sienne. La place était défendue par Pierre Strozzi, qui en laissa le commandement au brave Montluc, et sortit avec neuf ou dix mille hommes pour aller ravager les terres de la domination des Médicis. Montluc soutint les efforts multipliés des ennemis, et la plus cruelle famine, durant huit mois. La ville, après un si long terme, demanda à capituler. On consulta le capitaine français sur la capitulation; Montluc refusa de la signer. « La » république de Florence, dit-il, vient de faire un traité » avantageux. Je me retire, pour qu'elle en recueille le » fruit; mais, moi et mes compagnons, nous prétendons ne » devoir notre salut qu'à nos épées, si l'on est assez hardi » pour troubler notre retraite. »

SIGETH (*prise de*). Quoique accablé de vieillesse et d'infirmités, Soliman se mit encore à la tête de ses armées, et porta, pour la troisième fois, la guerre en Hongrie. Il assiégea la ville de Sigeth, dans laquelle s'était jeté le comte de Sérin, général de Maximilien, empereur d'Allemagne. Une garnison de trois mille soldats opposa la plus vigoureuse résistance à une armée de cent cinquante mille combattants.

Ils repoussaient les assauts de cette nuée de barbares, avec l'intrépidité que donne la ferme résolution de mourir plutôt que de subir le joug ottoman. Un officier, qui allait courir aux remparts avec la certitude de n'en point revenir, forma le dessein cruel de tuer sa femme, de peur qu'elle ne fût déshonorée en tombant au pouvoir du vainqueur. Cette jeune épouse, moins attachée à la vie qu'à son mari, lui reprocha les sentiments défavorables qu'il avait d'elle, et l'assura qu'elle voulait l'accompagner à la gloire ou au tombeau : elle prend un habit militaire et des armes, et se mêle parmi les officiers. Les Turcs dressent leurs échelles, s'efforcent de se rendre maîtres du rempart. Les assiégés les repoussent par des prodiges de valeur; mais aucun d'eux ne montre tant de bravoure que cette généreuse héroïne. Sans cesse à côté de son mari, elle repoussait tout ce qui se trouvait devant elle. L'officier, couvert de blessures, sentait ranimer son courage en la voyant combattre avec une valeur étonnante. Enfin, elle fut blessée mortellement; et hors d'état de se soutenir, elle se traîna avec peine sur le corps de son mari, qui venait d'être renversé; elle se jeta

entre ses bras, recueillit son dernier soupir, et expira un moment après.

Un même esprit animait tous les défenseurs de Sigeth; la certitude de n'être point secourus ne put ébranler leur courage. Sans prétendre à la gloire d'être cités dans les siècles à venir, lorsqu'ils se virent réduits au nombre de deux cent cinquante, ils renouvelèrent leur promesse de mourir tous ensemble; et, pour déguiser, sous les apparences de la joie, ce que cette résolution avait de terrible, ils burent de grands coups de vin aux yeux des assiégeants, tant à dessein de les braver que de se lier davantage entre eux par cette espèce de libation. Ils se disaient les uns aux autres, en s'embrassant, qu'il valait mieux mourir libres et en braves gens, que de vivre esclaves de ces barbares.

Au moment qu'ils s'exhortaient à ne songer plus à la vie que pour la vendre bien cher, le comte de Sérin reçut un billet que lui adressait Soliman, et qu'un soldat avait trouvé attaché à une flèche. Le sultan offrait au comte la principauté de Croatie, pour le déterminer à se rendre. *Mes amis*, s'écria le comte de Sérin, après avoir lu tout haut ce billet, *je n'avais plus de papier pour bourrer mon pistolet, ce chiffon vient bien à propos.*

Tous les jours Soliman faisait entreprendre des assauts sous ses yeux, et tous les jours ses janissaires étaient repoussés Cette résistance héroïque alluma tellement sa colère, qu'ayant vu, pour la centième fois, des janissaires précipités du haut d'une brèche escarpée, accablés sous des quartiers de rochers, brûlés par l'huile bouillante et par les feux que les assiégés ne se lassaient pas de jeter, la colère, le désespoir, le ramena dans sa tente, où une apoplexie le fit mourir en peu de moments, âgé de soixante-seize années, après en avoir régné quarante-six. Mais le grand visir, Méhémet, crut devoir cacher la mort de Soliman, afin de ne point décourager l'armée, et le siége continua avec la même vivacité.

La résistance des assiégés aurait encore duré plus longtemps, si le feu n'eût pris à un magasin avec tant de violence, que deux cents hommes, qui restaient dans la place, ne pouvaient suffire pour la défendre au dehors et pour éteindre l'incendie au dedans. Le comte de Sérin exhorta de nouveau le petit nombre de héros qui lui restaient à rendre leur fin mémorable; il se revêtit de ses plus riches habits, et prit sur

lui quelques pièces d'or, pour payer, disait-il, celui qui lui donnerait la sépulture. Tous les soldats hongrois, ses braves compagnons, renouvelèrent la promesse de ne demander aucun quartier, et de n'en faire à personne. Comme le feu commençait à les gagner, le comte de Sérin fit ouvrir les portes de la ville, et ils se jetèrent sur les janissaires, qui leur criaient en vain de se rendre. Tous périrent, ainsi qu'ils l'avaient résolu, excepté deux soldats, qui, ayant été laissés pour morts sur la place, furent rappelés à la vie, et finirent leurs jours dans l'esclavage. 1566.

SILISTRIE (*affaire de*), Le maréchal de Romansow, commandant, en 1773, une armée russe destinée contre la Turquie, traversa le Danube, et marcha droit sur Silistrie, ville forte de Bulgarie. Quatre-vingt mille Turcs étaient campés sur une hauteur voisine; le général Weisnau les attaqua. Ils se renfermèrent dans la ville; Romansow se présenta le lendemain. Le grand visir avait détaché cinquante mille hommes pour venir au secours de Silistrie. Romansow fit sa retraite pendant la nuit; il fut harcelé par les Turcs, qui lui tuèrent beaucoup de monde. Forcé de repasser le Danube, il alla camper dans la Valachie. Le grand visir occupait la rive gauche du Danube. Un détachement de son armée défit un corps considérable de Russes à Roskana. Comme ces combats particuliers étaient souvent à l'avantage des Turcs, l'impératrice Catherine fit mander au maréchal Romansow de l'informer pourquoi il ne livrait point de bataille. Ce général répondit que c'était parce que le grand visir avait trois fois plus de monde que lui, et qu'il pourrait tirer parti de cet avantage. Catherine écrit : *Les Romains ne demandaient jamais le nombre de leurs ennemis ; mais où ils étaient, pour les combattre.* L'empereur ottoman mourut; son successeur essaya de relever la splendeur de la gloire ottomane. Les armées turques furent portées de nouveau à quatre cent mille combattants; le maréchal de Romansow reçut beaucoup de renforts. Comme ses forces étaient capables de balancer celles des Turcs, il résolut de passer une seconde fois le Danube, et d'aller les attaquer. Ceux-ci lui disputèrent vaillamment le passage; mais leurs efforts furent inutiles. Le général Soltikow atteignit le premier le rivage opposé. Suwarow et Kamenskoi le suivirent de près; les Turcs furent repoussés. Romansow

campa bientôt aux portes de Silistrie. Peu de jours après, les Turcs attaquèrent Soltikow ; ils étaient vingt-quatre mille. Ils combattirent long-temps avec intrépidité ; mais ils furent contraints de céder à la valeur des Russes. Kamenskoi et Suwarow battirent le reis-effendi, commandant quarante mille Turcs, et lui enlevèrent son artillerie. Tous ces revers désolèrent les Ottomans. Parmi eux, l'indiscipline et la révolte sont presque toujours la suite d'une défaite; les troupes du grand visir s'égorgeaient entre elles, ou désertaient par gros détachements. Ce général était campé à Schumla, et se trouvait très-écarté des autres corps de l'armée turque. Le maréchal de Romansow remarqua le désavantage de sa position, et environna si bien le camp du visir, qu'il l'empêcha de communiquer, non seulement avec ses corps détachés, mais même avec ses magasins. Le visir, ne pouvant recevoir de secours, ni se retirer, ni combattre, se décida à demander la paix; elle fut signée au mois de juillet 1773, sur un tambour, à Kaïnardgi. La Russie y acquit la libre navigation de la mer Noire et le passage des Dardanelles; elle conserva Asoph, Tangrock, Kinburn, et rendit le reste de ses conquêtes.

SILPIA (*journée de*). Asdrubal, fils de Gisgon, et Magon, frère d'Annibal, vinrent avec cinquante mille hommes d'infanterie, et quatre mille cinq cents chevaux, se porter près de Silpia; Scipion avait quarante-cinq mille fantassins, et trois mille cavaliers. Les deux armées essayèrent leurs forces par de légères escarmouches; mais bientôt elles se mirent en bataille, et restèrent en présence jusqu'à la nuit. Après plusieurs jours d'attente, Scipion attaqua de grand matin les Carthaginois. Asdrubal, éveillé au bruit de cette attaque, fit marcher sa cavalerie contre celle des Romains, et sortit lui-même de son camp, à la tête de son infanterie : le combat fut long. La chaleur étant très-grande, les Espagnols, qui n'avaient pas mangé, étaient si fatigués, qu'ils prirent la fuite. Les Romains, au contraire, pleins de force et de vigueur, les pressèrent vivement, et attaquèrent de tous côtés ceux qui tenaient encore. Asdrubal se sauva avec un gros d'environ six mille hommes à moitié désarmés; tout le reste fut pris ou tué. Cette grande victoire fut le fruit de la sagesse du général romain,

qui surprit l'ennemi, après l'avoir amusé durant plusieurs jours. 206 *ans avant J. C.*

SINGARE (*bataille de*). Sous le règne de l'empereur Constance, les Romains combattirent les Perses dans la plaine de Singare, en Mésopotamie, et remportèrent une victoire complète l'an 358. Deux ans après, Singare fut assiégée par Sapor, roi des Perses, qui la prit après un siége très-laborieux. *L'an* 360.

SINIGAGLIA (*combat naval de*). L'an 551, une flotte romaine rencontra celle de Totila, près de Sinigaglia, sur la mer Adriatique. Les deux flottes s'avancent; les plus braves, montés sur le tillac, combattent comme en rase campagne, et s'attaquent à coups d'épées et de lances. Le désordre se met parmi les Goths, peu exercés aux combats de mer. Les Romains les pressent; et, sautant à l'abordage, ils massacrent et précipitent dans la mer soldats et matelots. La plupart périssent par le fer ou par les eaux.

SINOPE (*prise de*). Lucullus entra dans la province de Pont, 71 ans avant J. C., et vint se présenter devant Sinope, que Mithridate avait fait la capitale de ses états. Le général romain s'en rendit maître, et traita humainement les vaincus.

SINTZEIM (*journée de*). Le duc de Lorraine, Charles IV, ayant réuni sa petite armée à celle de l'empereur, s'avança vers Sintzeim, petite ville du Palatinat, où, le 16 juin 1674, il fut rencontré par le vicomte de Turenne. Se voir et s'attaquer ne furent qu'une même chose. Le combat fut long et terrible. Les Allemands avaient l'avantage du nombre et du poste. Les Français étaient plus vaillants; Turenne était avec eux : ils triomphèrent. L'ennemi prit la fuite, laissant deux mille morts sur le champ de bataille, neuf cents prisonniers, et la moitié du bagage entre les mains des vainqueurs. Après l'action, on s'assemble pour féliciter Turenne d'une victoire qui est visiblement le fruit de ses savantes manœuvres. *Avec des gens comme vous, Messieurs, on doit*, répondit-il, *attaquer hardiment, parce qu'on est sûr de vaincre.*

Quoique Turenne fût dans l'usage de visiter souvent son

camp, sa vigilance redoublait lorsque ses soins devenaient plus nécessaires. Durant l'expédition rapide dont nous parlons, il s'approche un jour d'une tente, où plusieurs jeunes soldats, qui mangeaient ensemble, se plaignaient de la pénible et inutile marche qu'ils venaient de faire. *Vous ne connaissez pas notre père*, leur dit un vieux grenadier tout criblé de coups; *il ne nous aurait pas exposés à tant de fatigues, s'il n'avait pas de grandes vues que nous ne saurions pénétrer encore.* Ce discours fait cesser toutes les plaintes, on se met à boire à la santé du général. Turenne avoua depuis, qu'il n'avait jamais ressenti de plaisir plus vif.

Les fatigues, inséparables d'une si rude guerre, causent de grandes maladies dans son armée. On voit partout Turenne tenant aux soldats des discours paternels, et toujours la bourse à la main. Lorsque l'argent est fini, il emprunte du premier officier qu'il rencontre, et le renvoie à son intendant pour être payé. Celui-ci, qui soupçonne qu'on exige quelquefois plus qu'on n'a prêté à son maître, lui insinue de donner à l'avenir des billets de ce qu'il empruntera. *Non, non*, dit le vicomte; *donnez tout ce qu'on vous demandera. Il n'est pas possible qu'un officier aille vous redemander ce qu'il n'a point prêté, à moins qu'il ne soit dans un extrême besoin; et dans ce cas, il est juste de l'assister.*

Après la bataille de Sintzeim, dit Voltaire : « Turenne, » par ordre de la cour, mit à feu et à sang le Palatinat, » pays uni et fertile, couvert de villes et de bourgs » opulents. L'électeur palatin vit, du haut de son château » de Manheim, deux villes et vingt-cinq villages embra- » sés. Ce prince, désespéré, défia Turenne à un combat » singulier, par une lettre de reproches. Le vicomte, ayant » envoyé la lettre au roi, qui lui défendit d'accepter le car- » tel, ne répondit aux plaintes et au défi de l'électeur que » par un compliment vague, et qui ne signifiait rien. C'était » assez l'usage et le style de Turenne, de s'exprimer tou- » jours avec modération. Il brûla, avec le même sang- » froid, une partie des campagnes de l'Alsace, pour em- » pêcher l'ennemi de subsister, et permit ensuite à sa cava- » lerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de désordre, » que l'intendant, qui de son côté désolait la Lorraine avec » sa plume, lui écrivit, et lui parla souvent pour arrêter » ces excès. Il répondit froidement : *je le ferai dire à l'or-*

» *dre.* Il aimait mieux être appelé le père des soldats qui » lui étaient confiés, que des peuples qui, selon les lois de » la guerre, sont toujours sacrifiés. Tout le mal qu'il faisait » lui paraissait nécessaire : sa gloire couvrait tout ; et d'ailleurs les soixante-dix mille Allemands qu'il empêcha de » pénétrer en France, y auraient fait beaucoup plus de mal » qu'il n'en fit à l'Alsace, à la Lorraine et au Palatinat. » C'est ainsi que souvent on ne peut sauver un pays qu'en en détruisant un autre. 1674.

SION (*bataille et prise de*). Les petits cantons de la Suisse opposèrent, en 1798, une résistance opiniâtre à la constitution que voulut leur donner le directoire français. Ils coururent aux armes pour défendre leurs antiques lois, et se soustraire à la rapacité des agents directoriaux. Toutes espèces de propositions conciliatoires furent rejetées ; cinq ou six mille Suisses se réunirent pour combattre. Le général Lorge, envoyé pour les soumettre, les rencontra derrière la Merge, dans une excellente position. Le combat fut terrible ; il fallut les poursuivre sur les hauteurs où ils s'étaient postés. Les armes à feu ne suffisant pas à leur rage pour détruire les Français, on les vit faire rouler des quartiers de rochers sur les soldats qui gravissaient ces rocs escarpés en y enfonçant leurs baïonnettes. Presque tous y furent blessés ; mais ils obligèrent les Valaisans de se retirer dans Sion. A l'approche des Français, on arbore, dans cette ville, le drapeau blanc ; des hussards s'avancent avec confiance dans ce signe de paix ; mais lorsqu'ils en touchent les murs, une décharge de mitraille et de mousqueterie tue un officier et quelques soldats. Le général Lorge ne peut contenir ses troupes irritées d'une telle trahison ; la ville est escaladée, on massacre les insurgés qui se défendent comme des lions, et font pleuvoir une grêle de balles par toutes les fenêtres. Sept à huit cents Valaisans sont tués ou pris ; sept drapeaux et huit canons restent au pouvoir des Français, qui punirent, par un pillage de deux heures, les habitants de Sion des secours qu'ils avaient donnés aux insurgés, et de leur trahison au moment de la capitulation. 15 *mai* 1798.

SIRIS (*journée du*). Pyrrhus, roi d'Epire, en guerre avec les Romains à l'occasion des Tarentins, trouva l'armée romaine campée sur les bords du Siris, sous le commandement

du consul Levinus. Il voulait empêcher les Romains de traverser cette rivière, jusqu'à l'arrivée des troupes alliées. Le consul ne lui laissa pas le temps de réussir; il fit passer toute son infanterie à gué, et repoussa les grecs. Pyrrhus se mit en bataille, et commença la charge. On le reconnut bientôt à l'éclat de ses armes, mais plus encore à son courage et à son intrépidité; soutenant sa réputation par la sagesse de sa conduite, il remplissait les fonctions de général et les devoirs du soldat. Un cavalier romain lui porta un coup qui ne blessa que son cheval, et le fit tomber. Un de ses officiers l'oblige de changer ses armes contre les siennes. Cet acte de prudence pensa lui être funeste; les romains se jètent sur l'officier, qu'ils prènent pour le roi. Un cavalier le blesse et le jète par terre; puis saisissant ses armes, il court les porter à Lévinus, en s'écriant qu'il a tué Pyrrhus, Cette nouvelle passa de bouche en bouche, et remplit les Romains d'une nouvelle ardeur. Pyrrhus détruisit, par sa présence, le terrible effet de cette méprise. Il se montre à ses soldats; alors l'évènement de la bataille devint fatal aux Romains. Les éléphants n'avaient point encore paru. Pyrrhus ordonne de les faire avancer. A l'aspect de ces animaux inconnus, les Romains s'ébranlent et reculent; leur hauteur énorme, leur masse effrayante, les tours chargées de combattants qu'ils portaient les glacent de crainte. Les chevaux, plus effrayés que les hommes, ne pouvant en souffrir l'odeur, s'agitent, regimbent, entraînent leurs cavaliers, ou les jètent par terre. Le roi, profitant du désordre, fait avancer un corps de cavalerie thessalienne; elle achève la déroute, fait un grand carnage, malgré les efforts de Levinus, blessé en ce terrible choc. Il y eut, suivant Plutarque, près de quinze mille Romains tués dans ce combat; et le roi d'Epire perdit treize mille hommes, et fit dix-huit cents prisonniers. Comme on faisait compliment à ce prince sur cette victoire : *je suis perdu sans ressource*, dit-il, *si j'en remporte encore une pareille.* 279 *ans avant J. C.*

SISARBANE (*bataille de*). L'an 591, les Romains et les Perses en vinrent aux mains, près de Sisarbane, château voisin de Nisibe. Dès le commencement du combat, les premiers furent mis en déroute; Héraclius, résolu de ne pas survivre à cette ignominie, fond sur les Perses, tue leur chef nommé Aphraate, déconcerte les vainqueurs, et rend

le courage aux vaincus. Les romains se rallient autour de leur empereur ; les Perses fuient à leur tour et abandonnent aux Romains, leur camp, leurs bagages et leurs richesses.

SISAURANE (*prise de*). L'an 541, Bélisaire, envoyé par Justinien contre Chosroës, forma le siège de Sisaurane. Il fut d'abord repoussé avec perte; mais, ayant serré la ville de très-près, la famine obligea bientôt la garnison de capituler.

SISCIA (*bataille de*). Théodose déclara la guerre au tyran Maxime, et l'atteignit près de Siscia, ville importante alors sur le bord méridional de la Save. Ce prince, profitant de la surprise qu'a produite son arrivée soudaine, tomba avec furie sur les troupes de Maxime, en fit un horrible carnage, et remporta la victoire. *L'an* 388.

SMOLENSKO (*siège et combat de*). 1. En 1609, les Polonais se présentent devant Smolensko, en Moscovie, qu'ils avaient perdue en 1514, et n'oublièrent rien pour y rentrer. Le 2 juin 1611, après deux ans d'efforts, la victoire couronna leurs fatigues. Pendant ce long siège, il mourut plus de deux cent mille Russes, victimes du fer des Polonais, ou de maladies contagieuses.

2. Le 22 septembre 1708, Charles XII, à la tête de six régiments de cavalerie et de quatre mille fantassins, fondit près de Smolensko sur dix-huit mille Russes, et les mit d'abord en fuite. Mais ce prince étant tombé dans une embuscade, se vit sur le point d'être pris par les vaincus. Son cheval fut tué sous lui; et il n'avait plus que cinq hommes à ses côtés, lorsqu'un colonel, nommé Dardof, vint le dégager. Charles, épuisé de fatigues, avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu aucune blessures, il monta sur un nouveau cheval, rétablit ses rangs, et poursuivit les Russes plus de deux lieues.

SODOME (*bataille de*). Quatre rois voisins du pays de Chanaan attaquèrent le roi de Sodome, entrèrent dans la ville, et l'emmenèrent en captivité avec tous les habitants du nombre desquels était Lot. Un fuyard vint annoncer cette nouvelle à Abraham ; ce patriarche, touché du mal-

heur de son neveu, choisit les plus braves de ses gens, au nombre de trois cents dix-huit; trois de ses voisins, animés du même zèle, joignirent leurs forces à celle du père des Hébreux. Ils marchèrent vers l'ennemi, le surprirent, et remportèrent une victoire complète. Ils rendirent généreusement la liberté aux Sodomites. *Vers l'an* 2017 *avant J. C.*

SOISSONS (*batailles et siéges de*). 1. Les Français, conduits par Clovis, portaient tous les jours des coups terribles aux Romains dans les Gaules. Le monarque français marcha vers Soissons, pour y attaquer Syagrius, gouverneur de la Gaule. La bataille se donna aux portes de cette ville; Syagrius est vaincu dès le premier choc; Soissons est emportée d'assaut, tout le pays qui tenait encore pour les Romains, se soumit à Clovis, l'an 486.

2. Les descendants de Charlemagne dormaient sur le trône français; les seigneurs profitant de la faiblesse des monarques, étendaient leur puissance sur les débris de l'autorité souveraine. Charles le simple, dont les mains laissaient flotter les rênes de l'empire, se vit bientôt attaqué par une faction redoutable, qui mit la couronne sur la tête du duc Robert, frère du roi Eudes. Robert leva des troupes. Le danger réveilla Charles, il marcha contre les séditieux, les joignit sous les murs de Soissons, et se disposa à la bataille. Robert armé de toutes pièces, paraissait au milieu de ses troupes avec une contenance fière et menaçante. Les deux armées s'ébranlent, les guerriers se portent des coups terribles. Robert qui combattait avec plus de courage que de prudence, fut tué un des premiers. Sa mort ne ralentit point l'ardeur de ses troupes. Hugues-le-Grand, son fils, se mit à leur tête; l'armée royale fut taillée en pièces. Le jeune vainqueur mit Raoul, son beau-frère, duc de Bourgogne, sur le trône de son père; Charles, après avoir essuyé toute la fureur des guerres civiles, finit tristement ses jours dans Péronne, où ses ennemis l'avaient renfermé. *L'an* 923.

3. Charles VI qui s'était déclaré pour les Armagnacs, faisait en 1414, une guerre cruelle à la faction de Bourgogne. Le monarque français se présenta devant Soissons, dont il forma le siége. Les assiégés se défendirent avec courage, mais les assiégeants les vainquirent et entrèrent dans cette ville l'épée

à la main. Le pillage, le sacrilège, le viol, le meurtre et l'incendie, firent de Soissons une affreuse solitude.

SOLACON (*bataille de*). L'an 586, Philippique, général de l'empereur Maurice, en Orient, vint placer son camp dans la plaine de Solacon, qui touchait au Mont-Izola. Il voulait combattre les Perses dans ce poste avantageux. Ils y vinrent en effet; dès le premier choc l'aile gauche des Perses fut mise en déroute, et les vainqueurs laissant fuir l'ennemi, s'empressèrent d'enlever ses bagages. Philippique craignant que ce désordre n'eût de funestes suites, fait prendre son casque à l'un de ses gardes, et lui commande de ramener ces pillards à coups d'épée. Ce stratagême fut heureux. Les Romains croyant reconnaître leur général, se rallient et rejoignent le centre de l'armée où la cavalerie romaine soutenait avec peine les efforts de la droite des Perses. Par l'ordre de Philippique, les cavaliers quittent leurs chevaux, forment des bataillons, percent les chevaux ennemis, et mettent les Barbares en fuite; plus de la moitié de l'armée persane périt dans cette journée.

SOLARO (*prise de l'île Capri ou Caprée, et attaque du Mont-*). Sur les côtes du royaume de Naples, s'élève vis-à-vis de Sorrento, l'île de Capri ou Caprée, renommée par la beauté de son site enchanteur, par ses vallons parsemés de myrthes et d'orangers, célèbre encore par la retraite d'Auguste et les débauches de Tibère. Son accès est extrêmement difficile, et son abord garni de rochers escarpés. Son étendue est médiocre, elle n'a que deux lieues de longueur, sur un quart de lieue de large. Les Anglais auxiliaires de Ferdinand et Caroline, précipités du trône de Naples par leurs parjures envers la France, conservèrent cette île jusqu'en 1808, et convertirent cet antique asyle des plaisirs, en un repaire de brigands qui tentaient sans cesse de soulever et de porter le trouble parmi les habitants de la Calabre. Joachim Napoléon, succède à Naples au roi Joseph; un prince guerrier, connu par ses exploits en Italie, en Egypte, en Syrie, en Allemagne, remplace un monarque qui se faisait chérir par sa justice et la douceur de son administration. A peine a-t-il pris les rênes du gouvernement, qu'il conçoit et exécute une expédition contre Capri. Une flottille de bâtiments légers et de frêles nacelles,

part de Naples et de Salerne, dans la nuit du 4 au 5 octobre, portant seize cents hommes de débarquement, commandés par le général Lamarque. Arrivees au point du jour au milieu du golphe, à seize milles de Capri, ces embarcations sont divisées en trois attaques. Le général Montserras longe la pointe de Campanella, pour se porter au sud de Capri, vers le port de Targar; l'adjudant commandant Charvadès, se dirige vers la grande marine, pour y débarquer sous la protection des chaloupes canonnières, et le général Détrées vers la partie occidentale de l'île. Cette côte eût paru inabordable à tout autre que des Français résolus de surmonter tous les obstacles, ou plutôt de ne pas en connaître. Les plus petites barques s'approchent du rivage; au lieu de descendre sur une plage, on dresse une échelle contre les rochers, on en ajoute une seconde, puis une troisième, mais leur longueur ne pouvant atteindre encore le sommet des rochers élevés de plus de quatre-vingts pieds, les grenadiers escaladent le reste en s'accrochant à leurs pointes. Quarante hommes avaient à peine atteint ces pics, que l'ennemi réunit ses réserves, et accourt défendre ce point. Les embarcations napolitaines se pressent dans ce moment d'arriver sous le feu de deux pièces à mitrailles, soutenu par des décharges continuelles d'une mousqueterie bien nourrie; il fallait que les assaillants montassent sur ce roc un à un, leur perte fut considérable. Six cents cinquante hommes arrivèrent à cinq heures du soir, au sommet de la première bande de rochers, mais l'ennemi en occupait une seconde élevée de plus de cent cinquante pieds. On ne pouvait y parvenir que par un glacis découvert et très-rapide. Trois fois on chercha à le gravir, trois fois on fut repoussé par un feu très-meurtrier. Plus du quart des assaillants fut mis hors de combat. Le général Lamarque se décida alors d'attendre la nuit et envoya l'ordre aux commandants des autres attaques de venir le joindre s'ils n'avaient pu réussir à débarquer. Pour ôter au soldat toute pensée de retraite, le général Lamarque fit éloigner toutes les barques. Cependant le feu de l'ennemi continuait toujours, toutes ses troupes étaient réunies; il avait alors à demi-portée de fusil des Français et des Napolitains, deux pièces de canon, tout le régiment Royal-Malte, environ trois cents hommes de Royal-Corse, et deux cents hommes de troupes irrégulières. Dès que l'obscurité de la nuit eut permis la jonction de toutes les troupes assaillantes, la garde du roi de

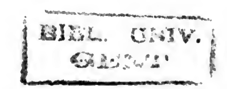
Naples, prit la droite de l'attaque avec une compagnie de grenadiers du cinquante-deuxième; quatre cents hommes du dixième régiment marchaient à sa gauche avec les voltigeurs d'Isembourg, le capitaine Pompeï, commandant des carabiniers, eut ordre de monter droit à la redoute en faisant un grand feu. Tout le reste de la troupe s'avança l'arme au bras avec défense de tirer; l'ennemi fit plusieurs décharges à bout portant, auxquelles on répondit en fonçant sur ses rangs à la baïonnette. Son centre fut coupé, il se sépara dans tous les sens. Les troupes assaillantes marchèrent vers le village d'Anna-Capri, pour s'emparer d'un fameux escalier qui a près de six cents marches, et est le seul point de communication entre ce village et le reste de l'île. Elles y arrivèrent à temps pour couper la retraite du régiment Royal-Malte, dont une partie fut faite prisonnière, et l'autre se retira dans le fort Sainte-Marie, situé sur le Mont-Solaro, le point le plus élevé de toute l'île. Ils se rendirent le lendemain. Le reste des troupes de l'expédition débarqua dans la nuit, et se réunit au général Lamarque. Le général Montserras occupa la grande marine de Capri, qui était battue par les trois forts du bas de Capri, et par des batteries de côtes qui balayent le rivage. Ces troupes se battirent très-courageusement, se maintinrent dans cette position, et poussèrent même des postes très-près de la ville. On découvrit une petite anse dans les thermes de Tibère, dans lesquels on trouva un port à l'abri du feu de la place; des travailleurs parvinrent à en faire écrouler des masses de maçonneries, et à rendre cet endroit praticable. Dès le 6 matin, on vit la mer couverte de bateaux chargés de vivres, de munitions, d'artillerie et de renforts, envoyés dans l'île par S. M. le roi de Naples. Ce monarque ayant tracé le plan de cette expédition, veillait avec sa vigilance ordinaire sur tous les détails pour en assurer le succès. On apperçut en même temps à l'ouest, cinq à six gros bâtiments anglais contrariés par les vents, et ne pouvant s'avancer vers Capri. On profita du contre-temps qu'ils essuyaient pour exécuter promptement le débarquement de tous les objets portés par la flottille arrivant de Naples. Les postes établis pour contenir la garnison, descendirent le long des rochers pour recevoir le biscuit, les farines, les poudres, les boulets. On monta sans chèvre ni cabestan, deux pièces de douze, deux de neuf, deux de vingt-quatre et un obusier à Anna-Capri, où les

Anglais n'avaient jamais pu porter que des pièces de quatre. Le lendemain cette artillerie était sur le Mont-Solaro, à plus de six milles du point de débarquement, et à une élévation de plus de sept cents toises au-dessus du niveau de la mer. Elle y avait été traînée par des chemins que les officiers les plus expérimentés regardaient comme impraticables.

Le général Lamarque, voulant intimider ses ennemis par la crainte d'un assaut, et rejeter tous leurs postes dans la ville, fit descendre la majeure partie de ses troupes par le grand escalier. Les Anglais firent alors un feu très-vif, mais qui ne produisit aucun effet. A l'entrée de la nuit, les troupes napolitaines s'avancèrent sur trois colonnes par de mauvais sentiers qui conduisent à la ville. Arrivées à cent pas de la porte à la Maison-Blanche, elles se trouvèrent séparées de ses murs par cinq à six ressauts de terrain de quinze à vingt pieds de hauteur qu'il fallut successivement escalader. Les murailles étaient à l'abri de toutes insultes; leur feu croisait sur tous les points; les batteries du plateau flanquaient cette partie des approches de Capri, et celles de la marine la battaient à revers. Malgré un feu très-vif de mousqueterie, les Anglais furent repoussés dans la place, et les assaillants placèrent leurs postes à demi-portée de pistolet de ses murailles. Pendant les deux journées suivantes, quatre corvettes et seize chaloupes canonnières anglaises et siciliennes vinrent se placer entre Capri et Naples, elles s'approchèrent du rivage de l'île, et ne cessèrent pendant plus de trente heures de tirer à mitraille sur les troupes napolitaines et sur le petit port qu'elles occupaient. La place et tous les forts y répondirent par le feu le plus vif; mais ces terribles décharges ne produisirent absolument aucun effet. Les assaillants conservèrent leurs positions, repoussèrent les embarcations ennemies, et continuèrent de travailler au port qu'elles avaient établi; elles s'occupèrent de plus à y élever des batteries et à y établir des grils à boulets rouges. Le général Lamarque possédait des vivres pour deux mois, avec beaucoup de munitions et de l'artillerie, mais il se voyait bloqué, et tout à la fois assiégeant et assiégé. Cette position pouvait devenir critique. Ce danger même, éloigné de la situation de ses troupes, n'échappe pas à l'activité du monarque de Naples. Il se porte à Massa, dirige sur Capri trente chaloupes canonnières; elles s'approchent, font fuir les escadres ennemies, et débarquent

dans le port construit par les Français et les Napolitains. Cet événement inattendu redoubla l'ardeur et la confiance des troupes assiégeantes ; en moins d'une heure, toutes les munitions sont à terre ; les soldats se précipitent dans la mer jusqu'au cou au devant de ces barques, dont l'arrivée jète le découragement parmi les Anglais. Enhardies par ce secours, les troupes napolitaines se livrent avec ardeur aux plus rudes travaux : leur constance est inexprimable. On les voit traîner à découvert, sous la mitraille, des pièces de canon qu'il fallait trente hommes pour faire mouvoir. Les batteries placées sur le mont Solaro ne produisirent pas un grand effet, mais celles de brèche, où il y avait deux pièces de douze, commencèrent à faire écrouler la muraille qui liait la ville au château. C'était le seul point d'attaque véritable ; il avait été très-habilement choisi par le colonel d'Hautpoult, commandant les travaux du génie, quoiqu'on ne pût y parvenir que par une pente fort escarpée, battue de très-près par trois pièces de canon placées sur le plateau du fort. On apprend, le 17 octobre, l'arrivée de quatre cents Anglais de renfort, venant de Messine, qui avaient débarqué, dans la nuit du 14 au 15, à la marine de Targar. On est instruit par les vigies que huit à neuf cents hommes de débarquement étaient sur les frégates qui cernaient l'île. Tout annonçait une résistance vigoureuse. Le général Lamarque se trouvait dans l'impossibilité de couper la retraite de l'ennemi, qui pouvait toujours s'embarquer par la marine de Targar que l'on ne pouvait d'aucun côté ni battre, ni voir. Les troupes occupant la ville et les forts étaient plus nombreuses que celles du siége ; le feu de la place n'était éteint d'aucun côté, et il était important pour le roi de Naples de conserver intacts un fort et des batteries qui avaient coûté aux Anglais plusieurs millions. Frappé de ces considérations, et voyant le but de cette expédition entièrement rempli, le général Lamarque crut devoir consentir à la proposition que lui fit le colonel anglais Lewe d'évacuer Capri, en lui en abandonnant tous les magasins, l'artillerie, les munitions et les caisses appartenants au gouvernement. Les troupes françaises et napolitaines prirent, en vertu de cette convention, possession, le 18 octobre, du château et de tous les forts de Capri. Ainsi fut couronnée par un succès complet une expédition où les Français et les Napolitains eurent à vaincre les plus grands





obstacles que puisse opposer la nature au courage le plus déterminé ; ils se comportèrent avec une telle audace, que, pour honorer justement tous les braves, il aurait fallu donner seulement le contrôle de tous les corps employés dans cette attaque. 18 *octobre* 1808.

SOLDAU (*combat de*). Bonaparte se délassait de ses travaux guerriers au commencement de 1806, en faisant l'examen des fortifications de Varsovie, et en organisant un gouvernement provisoire dans la Pologne, lorsqu'un mouvement des Russes le força de se remettre en campagne. Le maréchal Ney fut chargé de manœuvrer pour détacher le lieutenant-général prussien Lestocq de l'Wckra, de le déborder, de menacer ses communications, et de le couper d'avec les Russes. Il dirigea tous ses mouvements avec une singulière habileté. Dans la journée du 23 décembre, une de ses divisions se rendit à Gurzno, village du palatinat prussien de Culm ; le lendemain, elle poursuivit l'ennemi dans la direction de Kunsbroeck, et le 25 elle entama son arrière-garde. Les Prussiens concentrèrent leurs forces, le 26, entre Soldau, ville du comté de Nydembourg, et Mlawa en Mazovie. Le maréchal Ney se mit aussitôt en mesure pour marcher sur eux et les attaquer. Ils occupaient Soldau avec six mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie. Protégés par les marais et les obstacles multipliés qui environnent cette ville, ils se croyaient à l'abri de toute attaque. Deux régiments français renversèrent seuls toutes ces barrières et franchirent toutes ces difficultés. L'ennemi se défendit opiniâtrément dans les rues de Soldau. Le général Lestocq, s'appercevant du petit nombre de troupes qui l'avaient attaqué, crut pouvoir reprendre la ville dont il venait d'être débusqué. Il fit coup sur coup quatre attaques successives, mais aucune d'elles ne réussit. Découragé par une résistance inattendue, il se retira sur Nydembourg. Six pièces de canon, quelques drapeaux, et un grand nombre de prisonniers, furent les trophées d'une journée où la valeur française triompha tout à la fois du nombre et des obstacles résultants d'un terrain difficile. 26 *décembre* 1806.

SOLRE-LE-CHATEAU (*prise de*). Le vicomte de Turenne, chargé, en 1637, de réduire Solre-le-château,

l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures, il réduisit une garnison de deux mille hommes à se rendre à discrétion. Les premiers soldats qui entrèrent dans la place, y ayant trouvé une très-belle personne, la lui amenèrent comme la plus précieuse portion du butin. Turenne, feignant de croire qu'ils n'avaient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite si honnête. Il fit chercher son mari, et la remit entre ses mains, en lui disant publiquement : *Vous devez à la retenue de mes soldats l'honneur de votre femme.* 1676.

SONTIUS (*bataille de*). Théodoric atteignit Odoacre, en 489, près du fleuve Sontius, aujourd'hui l'Isonzo, vis-à-vis l'endroit où est maintenant la ville de Goritz. Le fleuve était profond, le camp ennemi bien palissadé. Théodoric demeura quelques jours dans une plaine fertile, pour refaire ses hommes et ses chevaux. Dès qu'ils furent reposés, il livra bataille. Odoacre fut battu, et se retira dans son camp le 27 mars 489.

SOPHIE (*prise du vaisseau* Lady-). Un bâtiment anglais, nommé *Lady-Sophie*, monté de huit canons, six pierriers, et de seize hommes d'équipage, échoua près de Calais, se croyant sur les côtes d'Angleterre. Il s'apperçut bientôt de son erreur, parvint à se mettre à flot, et se hâta de faire force de voiles. Mais on ne connut pas plus tôt à Calais que c'était un vaisseau ennemi, que soldats, bourgeois, gentilshommes, officiers de l'amirauté, tous montrèrent une ardeur égale pour se jeter dans des barques, afin de s'en emparer. Plusieurs petits bâtiments se mirent à la poursuite de l'anglais, et prirent différentes routes pour être plus sûrs de l'atteindre. Celui que commandait le capitaine Lami en approcha avant la nuit ; mais, sur le point d'aborder, comme ils n'avaient que des fusils, le capitaine Lami crut devoir prévenir ses associés du danger qu'ils couraient d'être foudroyés par le canon de l'ennemi ; qu'il leur fallait de l'audace, et vaincre ou périr. Tous s'écrièrent qu'ils voulaient affronter toutes sortes de périls, et qu'il les menât seulement à la gloire. Alors, par une manœuvre savante, l'habile et brave marin conduit son petit bâtiment tout auprès du vaisseau anglais ; il donne l'exemple de sauter le premier à l'abordage : on le suit, et en trois minutes

le pavillon français est arboré à la place de celui de l'ennemi, sans que les vainqueurs eussent reçu une seule blessure. La prise fut estimée quarante mille francs. Le ministre de la marine rendit compte au roi de l'intelligence et de la valeur que montra le capitaine Lami en cette occasion; et le monarque lui fit don d'une épée. 1778.

SORA (*prises de*). 1. Les habitants de Sora, en Lucanie, tuèrent, 440 ans avant J. C., une colonie romaine qui y était établie; aussitôt ils furent assiégés par les consuls. Un transfuge ayant découvert un sentier qui conduisait à la citadelle, elle fut prise pendant la nuit, et la plupart des citoyens furent égorgés.

2. Ferdinand et Caroline, précipités du trône de Naples en punition de leurs continuels parjures et de la violation de leurs engagements envers la France, manquèrent bientôt de troupes régulières pour défendre leur cause. On les vit chercher des auxiliaires parmi des brigands, des assassins et des voleurs, auxquels ils promirent, pour récompense, l'impunité, s'ils parvenaient à soulever les Calabrois contre leur nouveau souverain, et à ébranler la puissance du prince Joseph Napoléon. Parmi les chefs de bandes dévoués à la cause des Bourbons, on remarqua Fra-Diavolo, moine apostat, couvert de crimes, scélérat hardi et fécond en ressources. Après avoir désolé les environs d'Arpino, il se réfugia à Sora, petite ville de la terre de Labour. Il parvint à s'y fortifier sur tous les points qui pouvaient seconder ses vues, en mura les portes, détruisit les ponts établis sur le Garigliano; et pour en rendre le passage plus difficile, il établit une batterie sur le seul point qui fût guéable. Malgré la justesse des mesures auxquelles on ne devait pas s'attendre dans Fra-Diavolo, les troupes françaises, chargées de le réduire, firent tous les préparatifs pour prendre Sora d'assaut. Le colonel Cavaignac dirigea son attaque sur la porte de Saint-Laurent. Le chef d'escadron Forestier, commandant la gauche, devait, avec sa colonne, cerner la place du côté de la vallée de Roveto. Le général Despagne, avec le centre, s'était réservé la principale attaque qui avait pour but de forcer le passage du fleuve et la porte de Naples. Ce plan, sagement combiné, fut exécuté avec exactitude et célérité. Dès que les troupes furent arrivées à leur

destination, le feu de l'artillerie et de la mousqueterie commença sur tous les points. Au même instant, les soldats du dixième régiment se précipitent dans la rivière, et s'emparent de la batterie. Les ponts se rétablissent, le reste des troupes effectue son passage, les portes sont enfoncées, la ville est prise d'assaut. Il serait difficile de peindre l'horreur de cette mêlée. De toutes parts, la terre était jonchée de cadavres, le nombre des blessés était immense; de tous côtés, on entendait les cris du désespoir, les accents de la douleur, et les gémissements des femmes, des enfants, des vieillards, voyant égorger leurs parents, leurs frères, leurs époux, et craignant le même sort. Un grand nombre de brigands furent taillés en pièces dans leur fuite par la cavalerie du chef d'escadron Forestier, et l'infanterie du colonel Cavaignac. Le général Despagne se fit beaucoup d'honneur dans la direction de cette attaque, et eut infiniment de peine à sauver Sora de la fureur du soldat qui voulait l'incendier; mais il ne put la préserver d'un pillage de deux heures. Fra-Diavolo disparut dans la mêlée, erra encore quelques temps dans les montagnes, mourant de faim et de misère, et n'osant approcher d'aucun lieu habité; mais enfin abandonné des siens, il fut pris, et subit la peine due à ses forfaits. Les habitants des campagnes, qui ne craignaient plus les vengeances de ses cruels complices, devinrent leurs ennemis les plus acharnés; on les vit, conjointement avec les Français, leur faire une chasse continuelle, les poursuivre sans relâche dans les lieux les plus inacessibles, en fouiller tous les antres; découvrir toutes leurs retraites, enlever toutes leurs munitions, et massacrer impitoyablement tous ceux qui tombaient dans leurs mains. Jusqu'au dernier de ces brigands, tout fut atteint, et l'on vit renaître la tranquillité dans les Abruzzes. 1807.

SOUHAMA (*combat de*). Les Mameloucks et les Arabes, toujours vaincus par les Français dans la Haute-Egypte, se réunissaient toujours dans les déserts, aussitôt qu'ils pouvaient obtenir un instant de relâche. De là ils menaçaient les possessions francaises. Desaix se portait avec beaucoup de rapidité vers les points menacés, et se trouvait toujours parfaitement secondé par la valeur et l'intrépidité de ses lieutenants. Il marchait vers Siout, quand le général Friant rencontra les ennemis près de Souhama. Aussitôt qu'il les vit

paraître, Friant forma trois gros corps de troupes pour les envelopper et les empêcher de regagner le désert. Cette manœuvre réussit complètement; en un instant, mille Egyptiens sont tués ou blessés; les autres ne s'échappent qu'à travers une grêle de balles. Les Français ne perdirent pas un homme. Les Mameloucks furent poursuivis de si près le lendemain, que Mourad Bey ne put emmener avec lui, à Elouah, que cent cinquante hommes; les autres s'enfoncèrent dans les déserts. Cependant le chérif Hassan avait reçu un second convoi qui augmentait ses forces de quinze cents hommes; les débris du premier le rejoignent. Il apprend que le général Desaix a laissé quelques barques en arrière sur le Nil, et qu'un vent violent les empêche de descendre. Elles se trouvaient à une lieue et demie de lui près le village de Benout; il en prévient aussitôt Osman-bey Hassan à la Kuita, se met en marche, et arrive sur le Nil. Il y trouve la djerme l'*Italie*, portant des blessés, quelques malades, les munitions de la soixante-unième demi-brigade, et quelques hommes armés. Elle accompagnait des barques chargées de munitions et de beaucoup d'objets d'artillerie. Ces barques sont attaquées par une forte fusillade, au moment où les Arabes paraissent sur le rivage; l'*Italie* répond par une canonnade terrible, cent Arabes d'Yambô restent morts. Les ennemis viènent à bout de s'emparer des petites barques; mettent à terre les munitions et les objets d'artillerie, et courent à l'abordage sur la djerme l'*Italie*. Le courageux Morandi qui la commandait redouble ses décharges à mitraille; dejà il avait un grand nombre de blessés à son bord, quand il crut pouvoir chercher son salut dans la fuite. Il ordonne de mettre à la voile; il avait peu de monde pour servir ses manœuvres; sa djerme échoue. Alors les ennemis l'abordent de tous côtés; Morandi refuse de se rendre; n'ayant plus d'espoir, il se jète dans le fleuve après avoir mis le feu aux poudres de son bâtiment. Les Arabes le reconnaissent; il est assailli d'une grêle de pierres et de balles, et expire dans les tourments. Tous les Francais qui échappent aux flammes de l'*Italie* partagent son triste sort. 1799.

SOUAQUI (*combat de*). Le général Desaix combattant dans la Haute-Egypte, en 1799, fut informé qu'un rassemblement considérable d'Egyptiens se formait près de Soua-

qui, à quelques lieues de Girgé. Il était important pour la tranquillité des Français en Égypte, de faire un exemple prompt et terrible de ces insurgés, afin de contenir ces peuples dans l'obéissance, et de lever promptement et sans obstacles, l'argent dont on avait besoin. Le général Davout reçoit l'ordre de partir sur-le-champ avec toute sa cavalerie et de dissiper ce rassemblement. Ce général rencontre, le 3 janvier 1799, une multitude d'hommes armés non loin du village de Souaqui; il fait former à l'instant son corps de bataille par échelons, et ordonne à son avant-garde de charger avec impétuosité. Les insurgés ne peuvent soutenir ce choc; ils fuyent en désordre, et sont poursuivis long-temps; on leur tue plus de huit cents hommes. Il semblait qu'un tel châtiment aurait dû contenir les insurgés; mais il ne produisit aucun effet. Un nouveau rassemblement ne tarda pas à se former à quelques lieues de Siout. 3 *janvier* 1799.

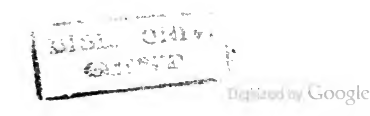
SPANDAU (*prise de*). L'armée française, victorieuse des Prussiens à Jéna, poursuivit tous les débris de l'armée vaincue, et se présenta devant les forteresses de la Prusse, avant que l'on eût pensé à les mettre en état de défense. Dans les unes, où se trouvaient des vivres capables de nourrir une garnison ordinaire, les fuyards s'y étaient accumulés en tel nombre, qu'ils devaient les consommer en peu de jours. Ailleurs il manquait des munitions; dans un autre endroit, des boulets du calibre des pièces. Quand une citadelle était bien approvisionnée, il n'y avait pas de troupes suffisantes; il n'existait nulle part des ordres relatifs à la conduite à tenir dans le cas de siége. Douze cents hommes seulement étaient demeurés dans la citadelle de Spandau située sur le Havel, vis-à-vis l'embouchure de la Sprée, proche d'un étang, dont les eaux, réunies à celles de ces deux rivières, peuvent former une inondation complète. Le général Bertrand, aide de camp de l'empereur, en fit l'investissement, et la cerna dans la nuit du 24 octobre 1806. Aussitôt que sa garnison vit les batteries françaises élevées, elle se rendit, sentant qu'il lui était impossible de tenir contre des troupes trop supérieures. Ainsi Frédéric-Guillaume fut encore une fois puni de son imprévoyance, et Napoléon-le-Grand acquit une place importante par sa situation, dont il ordonna la restauration, et qui, d'après les magasins

que l'on trouva dans ses murs, pouvait soutenir entre les mains des Français deux mois de tranchée ouverte. 24 *octobre* 1806.

SPIERBACH (*bataille de*). Le maréchal de Tallard assiégeait Landau en 1703. Le prince de Hesse-Cassel, depuis roi de Suède, voulut secourir cette ville. Il s'avance; mais le général Français le prévient. Ils se rencontrent dans la plaine de Spierbach; ils s'attaquent. Le combat est d'abord sanglant; la victoire est disputée; la cavalerie ennemie ayant été rompue, Tallard chargea l'infanterie; elle n'osa résister. Le triomphe des Français fut complet; sept mille ennemis restèrent sur la place; trois mille furent faits prisonniers, et servirent, ainsi que trente pièces de canon et une partie du bagage, de trophée aux vainqueurs. Tallard écrivit au roi : *Sire, votre armée a pris plus d'étendards et de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.* 15 *novembre* 1703.

SPANDEN (*combat de*). Des négociations étaient entamées, depuis la fin de l'hiver de 1807, entre la France et la Russie, l'empereur Alexandre semblait près d'accéder aux vues pacifiques de Napoléon-le-Grand, quand la faction anglaise parvint à éloigner l'un de l'autre deux souverains près de se rapprocher. Le sacrifice de deux armées et de plusieurs milliers d'hommes, ne parut d'aucun prix aux amis de l'Angleterre, s'il pouvait contribuer à l'accomplissement de leurs vœux homicides. Sous le prétexte d'une prudence excessive, mais réellement pour empêcher le monarque russe de voir par lui même la situation de ses affaires, elle l'engagea de se retirer à Tilsitt, où le roi de Prusse le suivit. Dans les desseins du parti qui craignait la paix, une attaque devait au moins déranger le cours des négociations entre les puissances belligérantes, si elle n'en amenait pas entièrement la rupture. Cette attaque commença, le 4 juin à trois heures du matin, par des démonstrations dirigées contre les postes de Petelkau et de Zagern voisins de Braunsberg, ville de la Prusse royale sur la Passarge. Il suffit à une partie du quatre-vingt-seizième régiment de se porter vers la contrée où les Russes cherchaient à opérer leur passage, pour les forcer à une prompte retraite. Il s'établit alors, d'un des bords

de la Passarge à l'autre, une canonnade sans résultat. A onze heures on apperçut, de la redoute de Spanden, deux colonnes russes s'avançant par les routes de Melsaç et de Worenditt, et prenant leur direction contre la tête du pont. Peu de temps après, ces colonnes, fortes chacune de trois mille hommes, encore soutenues par une cavalerie nombreuse, se déployèrent devant la tête du pont, et démasquèrent dix canons et deux obus, qui tirèrent aussitôt sur les retranchements. On leur répondit vigoureusement. Ce combat dura deux heures, et comme il ne tournait pas à l'avantage des Russes, ils se retirèrent sur deux chemins; à trois heures tout fut en repos sur toute la ligne. Le lendemain, les quatrième et sixième corps de la grande armée furent vivement attaqués. Le premier corps prit à l'instant les armes, et se disposa à marcher. Le maréchal prince de Ponte-Corvo fit ses dispositions pour l'attaque, lorsque le feu cessa tout-à-coup sur sa droite. Le général Frère, commandant à Spanden, apperçut, sur les neuf heures, les deux têtes de colonnes de la veille suivant les mêmes routes, mais elles étaient fortes de dix à douze mille hommes d'infanterie, de trois mille cavaliers, et de vingt pièces de canon. En arrivant elles jetèrent quelques bataillons sur la rive droite de la Passarge des deux côtés du pont, et leurs tirailleurs s'établirent sous la protection des bois qui couvrent son cours. Le maréchal prince de Ponte-Corvo ordonna à six bataillons commandés par le général de division Lapisse, de marcher de Neumarch à Deutchendorff; la brigade du général Girard s'avança sur les hauteurs de Schlodien, où elle fut soutenue par le soixante-troisième régiment. Quatre régiments de dragons furent répartis sur cette ligne; le dix-septième fut placé de manière à pouvoir s'élancer sur la rive droite au premier mouvement rétrograde des Russes. Pendant l'exécution de ces dispositions, le maréchal parcourait la ligne pour reconnaître les véritables dispositions des ennemis. Le chemin de Spanden à Schlodien était devenu extrêmement dangereux par le feu des tirailleurs postés sur les rives de la Passarge, qu'ils paraissaient vouloir traverser. Le maréchal ordonna de les chasser du bois qu'ils occupaient par plusieurs décharges de mitraille et par le feu de quelques obus; mais malheureusement les pièces qui devaient servir à l'exécution de cet ordre n'arrivèrent pas à temps. Le maréchal, après



avoir donné ses ordres au général Frère pour la défense de la tête du pont, voulut poster lui-même dans un endroit moins périlleux le dix-septième régiment de dragons, qui se plaçait sous le feu de la mousqueterie des Russes. Il approchait du régiment, quand une balle l'atteignit à la gorge. La commotion fut si forte, que sa tête pencha sur l'arçon. Ses troupes le crurent tué. Cet état ne dura cependant que quelques secondes. Les soldats s'écrièrent qu'ils voulaient venger leur général. Le maréchal voulut profiter de ce mouvement pour leur faire passer le fleuve ; mais le sang, coulant en abondance de sa blessure, et l'extrême faiblesse à laquelle il se trouvait réduit, le forcèrent de quitter pendant quelques instants le champ de bataille pour se faire panser, son absence ne fut pas d'une demi-heure. On lui apprit les tentatives des Russes en avant de Boarden. Il se rend aussitôt, avec un régiment de dragons, sur les hauteurs de Deutchendorff; il en arriva, sur ce point, un second sous les ordres du général Lapisse, qui, réuni à un bataillon de chasseurs, était plus que suffisant pour rejeter les troupes qui auraient passé la rivière : mais ces démonstrations d'attaque n'étaient que pour masquer la véritable sur le pont de Spanden. Cinq régiments russes en tentèrent l'escalade. Ils furent vivement repoussés par le vingt-septième d'infanterie légère, qui laissa approcher les Russes à portée de la mousqueterie. Quelques décharges à mitraille et le feu des petites armes suffirent pour les mettre en déroute. Ils laissèrent, dans les abattis qui couvraient cette tête de pont, trois cents morts, deux cents blessés, et en transportèrent sept cents dans les villages voisins. A cinq heures du soir ils avaient été poursuivis jusqu'au-delà de Wuchen. Leur retraite se fit en désordre. Le maréchal fit cesser alors leur poursuite, rentra avec ses troupes dans son camp, d'où il fut transporté au château d'Hohendorff pour se faire guérir. Ainsi les Russes marquaient par des revers une reprise inconsidérée d'hostilités. 4, 5 *et* 6 *juin* 1807.

SPIRE (*prises et combat de*). 1. L'invasion de la France par les troupes coalisées en 1792, n'arrêta point le génie entreprenant et hardi des Français. Leurs ennemis étaient dans les plaines de la Champagne, et semblaient menacer la capitale, lorsque le général Custine, servant dans l'armée

du Rhin, proposa au général Biron d'enlever des magasins considérables que les Autrichiens avaient laissés imprudemment à Spire sous la garde de douze cents hommes de leurs troupes et de trois mille soldats de l'électeur de Mayence. Cette expédition fut d'abord approuvée par le gouvernement; Custine, sachant que ce plan d'attaque contrariait les vues du général en chef Biron, se hâta de le mettre à exécution. Dès le 29 septembre il passa la Queich. Arrivé à l'abbaye de Heinebach, il partagea son armée en trois corps, l'un sous les ordres du général Neuwinger, l'autre sous ceux du général Meunier, et se réserva le troisième. Ses trois colonnes parurent, dès le 30, devant Spire à différentes heures. Le colonel Winckelmann, qui commandait dans la ville, informé de l'approche des Français, et ignorant leur nombre, envoya sur la rive droite du Rhin sa caisse militaire et ses équipages, et vint en masquer les portes. Il se mit en bataille sa droite appuyée à un escarpement voisin de la porte de Worms; prolongea sa gauche vers des jardins entourés de haies; son front était couvert en partie par des marais; mais, pour occuper plus d'espace, il rangea ses troupes sur deux rangs, ce qui leur donnait trop peu de profondeur. Aussitôt que le général Neuwinger apperçut l'ennemi, il mit promptement son canon en batterie et ses troupes en bataille, faisant face à la ville vers le village de Berghausen. Alors il commença son feu. Les Allemands le reçurent d'abord avec intrépidité; ils y répondirent vivement, mais ne purent tenir long-temps contre la supériorité du nombre et la valeur des Français. Au moment où ils apperçurent quatre bataillons de l'armée de Custine près de les tourner, ils rentrèrent précipitamment dans Spire et en fermèrent les portes. Le général Neuwinger les fit enfoncer, et ses troupes pénétrèrent dans la ville. Elles y furent arrêtées quelques instants par la résistance courageuse d'une arrière-garde chargée de couvrir la retraite des Allemands, que le colonel Winckelmann voulait faire repasser sur l'autre rive du Rhin. On se bat dans les rues, dans les maisons crénelées; les Allemands cèdent enfin aux décharges redoublées des obusiers, et rejoignent le gros de leurs troupes. Les Français les poursuivent avec acharnement, et retrouvent sur les bords du Rhin le colonel Winckelmann retenu par les bateliers qui avaient fui sur

la rive droite du fleuve à Rhinhausen. Dans cette position désespérée, le colonel Winckelmann capitula et fut fait prisonnier de guerre. Ce succès causa le plus grande joie en France ; il fut d'autant plus agréable, que tous ses habitants couraient dans ce moment aux armes, et brûlaient de se venger sur leurs ennemis de l'inquiétude qu'avait causée l'invasion de la Champagne. Cette place fut évacuée l'année suivante.

2. Le général Hoche, après le déblocus de Landau et sa brillante expédition de Wissembourg, ne se contenta pas de chasser l'ennemi du territoire français ; il s'avança dans le Bas-Palatinat, et entra dans Spire, où l'on trouva d'immenses magasins que l'on fit aussitôt rentrer en France, dans la crainte que les Autrichiens, revenant en forces supérieures, ne s'en emparassent encore une fois. 3 *janvier* 1794.

3. Les Autrichiens, obligés de s'affaiblir sur le Rhin, au printemps de 1796, pour pouvoir parer les coups que le général Bonaparte leur portait dans le Milanais, abandonnèrent Spire dans la nuit du 10 mai ; l'armée de Rhin et Moselle s'en empara aussitôt.

SPLUGEN ( *passage du* ). L'étonnante célérité du passage des Alpes, exécuté dans le printemps de 1800, inspira à toutes les armées françaises une nouvelle énergie. Après l'armistice qui suivit la célèbre victoire de Marengo, l'armée des Grisons voulut aussi prouver à l'Europe, en passant le Splugen dans la saison la plus rigoureuse, que tous les obstacles doivent céder à la bravoure.

Malgré la rigueur excessive du climat, les troupes défilèrent, en novembre 1806, dans la vallée des Grisons, et s'approchèrent des immenses et éternels glaciers qui la terminent. Le général Verrières, précédé par des compagnies de sapeurs, et commandant l'artillerie d'avant-garde, ouvrit la marche de cette colonne, moins redoutable par le nombre que par le courage inflexible des soldats qui la composèrent et du général qui les guida.

Le 24 novembre, les premières pièces parvinrent à Tusis ; mais les traîneaux qu'on avait amenés se trouvèrent trop lourds, et les neiges trop molles pour les porter. Il fallut les remplacer par des traîneaux du pays, à la vérité plus

faciles à mouvoir, mais qui, par cela même, ne laissaient qu'une légère trace de leur passage, effacée l'instant d'après par la neige, qui tombait continuellement du ciel ou des rochers. La reprise des hostilités, le secret de ce mouvement, et la pénurie des vivres, demandaient une prompte exécution. Le général Laboissière, à la tête d'une partie du dixième de dragons, du premier de hussards, et laissant le douzième de chasseurs à quelques jours derrière lui, suivit, à une marche près, le général Verrières; il traversa Coire, remonta le Rhin, et arriva, le 24 novembre, à travers des rochers et des précipices, au pied du Splugen, où il trouva une partie de l'artillerie, que le mauvais temps et le manque de traîneaux y avaient retenue.

Le 27 novembre, cette tête de colonne gravit la montagne; elle avançait péniblement, et n'avait, après bien des peines, gagné que la moitié du penchant, quand tout à coup une avalanche se détache de ces crêtes élevées et roule avec fracas. Trente dragons sont emportés et ensevelis par ce choc épouvantable; on s'arrête. Les traces sont comblées; les dragons du dixième cherchent leurs infortunés compagnons. La nuit vient ajouter son obscurité à toutes ces horreurs; et, pour ne pas être engloutie dans cette mer de neige, la colonne est forcée de rétrograder. Le général Laboissière avait atteint le sommet avec quelques hommes; transi de froid, accablé de fatigues, porté par deux paysans, il arrive enfin à l'hospice. Tel fut le résultat de cette première tentative. Qu'on se représente la position de ce général, environné de précipices, et séparé du monde entier, sans vivres, sans espérances.

Malgré les efforts les plus grands, il resta quatre jours sans pouvoir être dégagé. Enfin, le général Dumas arriva à Splugen; son étonnante activité surmonta tous les obstacles. Quarante paysans ouvrirent le chemin; des bœufs foulèrent les neiges. Le 1er décembre et les jours suivants, la colonne entreprit sous ses ordres, et effectua le passage, suivie d'un convoi d'artillerie et d'une partie de la division Pully. L'intelligence et le courage de l'adjudant-commandant Stabenrath facilitèrent ce succès.

L'intrépidité remplaça chez le général de brigade d'artillerie Verrières la force que l'âge lui avait ôtée; tous les officiers de cette arme, la plus exposée dans ce périlleux moment, se distinguèrent, et firent passer dans l'esprit de

leurs inférieurs le courage qui les animait. Le dixième de dragons demanda et obtint l'honneur de former l'avant-garde, les dragons disant qu'ils voulaient prendre leur revanche. Suivant l'exemple de leur chef de brigade Cavaignac, et l'ayant à leur tête, ils ne pouvaient qu'être dignes de ce poste, quelque obstacle qu'il y eût à vaincre.

Soixante traîneaux et cent mulets, transportant l'artillerie et des munitions, passèrent en même temps; quelques-uns périrent. Des traîneaux se brisèrent; une pièce de quatre, et vingt et une roues allaient être abandonnées. Les soldats de la soixante-treizième, animés de l'esprit de leur commandant Couthard, se disputèrent cette glorieuse charge; la deuxième de ligne suivit en tout les traces de la soixante-treizième. Quarante-cinq hommes gelés restèrent à l'hospice.

Mais tous ces obstacles, que la nature avait opposés au courage de ces braves, n'étaient qu'une faible partie de ceux que devaient éprouver le général en chef et les troupes qui l'accompagnaient. A peine cette tête de colonne était-elle placée, qu'un vent furieux combla tous les sentiers, et la sépara du reste de l'armée. Le général Macdonald s'avançait alors dans la vallée du haut-Rhin.

Jusqu'à Bonadutz, le chemin n'offrit rien d'impraticable; il devint plus difficile dans le trajet de ce village à Tusis. On s'était élevé avec peine jusqu'à ce bourg, et le général se trouvait au pied d'une seconde montagne. Après avoir gravi pendant deux heures avec des travaux infinis, il arriva sur les bords d'un précipice, dont l'œil ne pouvait distinguer les profondeurs : on voyait à peine la tête des énormes sapins qui, sans doute, prenaient racine au fond de cet abîme. Un mugissement sourd et continuel en sortait; c'était le Rhin, qui précipitait ses flots, pressés par les rochers qui resserraient son lit.

La vallée se resserrait de plus en plus; il entre alors dans la Via-Mala. Deux énormes rochers, qu'une main puissante semble avoir entr'ouverts, forment cette gorge; sa largeur peut être de vingt toises. Un chemin étroit, taillé dans le roc, comblé par la neige et détruit par les torrents, borde le gouffre pendant trois lieues; il en sort un brouillard épais produit par le choc des flots contre les rochers.

A chaque pas, on était arrêté par la chute des pins qui couronnent les cimes des montagnes, par les quartiers qui

s'en détachaient, par les accidents continuels qui arrivaient aux hommes et aux chevaux sur un chemin de glaces, ou, ce qui est plus triste, par les malheureux soldats qu'on rapportait gelés à Splugen.

Déjà le général avait laissé Tusis à trois lieues derrière lui; il descend à Anders, et se trouve au niveau du Rhin. La gorge est plus ouverte; mais Splugen est encore éloigné de trois lieues. Après avoir pris quelques heures de repos, le général poursuivait sa marche. Une troisième montagne se présente avec plus d'horreurs que la dernière. Quelquefois le rocher s'avance en voûte sur sa tête; l'eau qui en découle se durcit avant de tomber, et forme de longs cristaux qui éblouissent et menacent de leur chute. Une troisième fois il parvient au sommet, et atteint le village de Splugen, étonné de trouver des hommes et des habitations au milieu de cette image du chaos.

Le général lève les yeux; une masse énorme de neige est devant lui. Ses regards cherchent en vain à en mesurer l'étendue, il faut que le lendemain il en ait atteint et dépassé la cime. Il s'étonne; mais ce chemin est le seul qui le conduise droit au but qu'il s'est proposé, et dès-lors l'impossibilité disparaît.

La nature semblait avoir rassemblé dans un seul point tout ce qu'elle a de plus effrayant pour présenter à la fois toutes ses horreurs; elle déchaînait tous les éléments contre lui.

Dès la pointe du jour, une tourmente affreuse ébranle les neiges attachées aux sommités des rochers, et comble les précipices, dont la surface égale désormais le sentier. La neige tombe du ciel à gros flocons; un vent impétueux arrache les arbres, et les précipite.

Les habitants de la montagne, qu'on avait rassemblés pour ouvrir le chemin, déclarent au général que le passage est fermé; et que, s'il se hasarde, il périra lui et son armée. Mais, malgré tous les moyens qu'on avait rassemblés, il n'avait pas été possible de faire parvenir à Splugen une assez grande quantité de vivres, pour que la colonne y pût séjourner; on n'en pouvait trouver qu'à Coire et à Chiavenna. Ainsi, de quelque côté que le général tournât ses regards, la tempête ou la faim lui présentaient la mort; elle était trop probable, si l'on avançait; certaine, si l'on demeurait. Il fallait ou l'aller chercher effrayante au milieu des précipices,

ou l'attendre lente et cruelle au pied de la montagne : sa résolution fut bientôt prise. Déjà les troupes sont en mouvement; les mulets manquent pour le transport des munitions Il propose une prime à ceux qui voudront s'en charger; tous se présentèrent pour rendre ce service, et tous en refusèrent la récompense.

Chaque soldat, chargé d'une centaine de cartouches, monte gaîment à l'assaut. Une compagnie de sapeurs les précède; mais les paysans ont fui, craignant de partager le sort qui menaçait la colonne, et la nature semble s'irriter de son audace et redoubler ses efforts. La colonne s'arrête; un homme annonce d'un air effrayé que les jalons qui marquaient les sentiers ont disparu; que ceux qui ont voulu se risquer sont engloutis, et qu'il est hors de la puissance humaine d'aller plus loin. Le général en chef lui impose silence; et, suivi des généraux Pully, Sorbier, Duperreux, Dampierre, et de son état-major, il se porte à la tête, au risque d'être englouti, en débordant le sentier où l'on ne pouvait marcher qu'un à un; il prie, menace, encourage, et s'avance le premier, sans guide, à travers un tourbillon de neige, la sondant à chaque pas, et ne sachant s'il pose le pied sur le sentier ou sur le gouffre.

Il avançait péniblement, quand des sons plaintifs frappèrent son oreille; la femme d'un soldat, engourdie par le froid, mourante, abandonnée, disparaissait peu à peu, et allait se perdre dans l'abîme. Chacun, occupé de ses propres dangers, était loin de songer à la secourir : le général s'arrêta. Un faible battement du cœur de cette malheureuse femme annonça qu'il restait encore quelque espérance de la sauver; il la fit emporter par deux grenadiers, et les soins qu'il lui donna la rendirent à la vie. Le général en chef était peut-être le seul en qui l'excès des souffrances n'avait pas éteint, en cet affreux moment, tous les sentiments de la nature. Plus l'on avançait, plus la tempête redoublait de force; et, sur ce sommet, l'un des plus élevés de la terre, le vent n'étant plus arrêté par aucun obstacle, le froid devenait plus vif; le soldat tombait gelé, et son compagnon, qui voulait le secourir, avait lui-même perdu l'usage de ses mains. Souvent une planche étroite, peut-être trop faible, mise en travers sur le gouffre, était la seule ressource à laquelle un reste d'espérance s'attachait, et sur cette planche devait passer toute l'armée.

Le vent fouettait dans le visage la neige qui tombait du ciel avec fureur, et celle qu'il enlevait aux pointes des rochers. Le soldat ne pouvait plus voir celui qui le précédait, ni suivre ses traces, que la tourmente recouvrait à chaque instant. Il était encore plus dangereux de reculer que d'avancer; mais un seul homme découragé pouvait arrêter la colonne, et dans cet instant critique, les travailleurs, épuisés, refusèrent d'aller plus loin.

Macdonald saisit leurs outils; il s'ouvre et se fraye lui-même un passage. Les généraux, les officiers, qui l'entourent, suivent son exemple. Déjà, après avoir atteint l'hospice, il a traversé la plaine où il est situé; déjà même on gagne le revers, et on descend la rampe étroite et rapide du Cardinel, qui tourne treize fois sur elle-même. Le courage et la persévérance l'emportent sur la nature; cette colonne atteint enfin Campo-Dolcino. Elle a vaincu tous les éléments, et le souvenir de cette journée sera désormais immortel.

Pendant ce mémorable passage, qui coûta une centaine d'hommes et quelques chevaux, la division de cavalerie, n'ayant laissé aux autres divisions que des détachements indispensables, descendit le lac de Côme, et se cantonna sur sa rive gauche; l'artillerie se remonta à Chiavenna.

La division Rey suivit les glorieuses traces du général en chef; mais le général Vandamme trouva le passage refermé par un nouvel orage; sans s'arrêter, il combattit les éléments comme il combattait l'ennemi, avec le même courage et le même succès. Il fut puissamment secondé par l'intelligente activité de l'adjudant-commandant Lacroix, officier-supérieur connu par les nombreuses preuves qu'il avait déjà données de ses talents militaires.

Macdonald, débouchant par le Val-Commine, attira l'ennemi sur les trois passages, et porta la terreur dans les Engadines. Il combattit sur l'Inn au moment où Moreau gagnait la bataille de Hohenlinden. Son avant-garde surprit, à Storn, le corps autrichien commandé par le général Davidowich. Tous ses soldats débouchèrent sur la même ligne, de Trente à Botzen, forcèrent l'arrière-garde ennemie, et, maîtres de la Brenta, se réunirent à l'armée du général Brune. Ce passage rappèle celui d'Annibal et de ses éléphants à travers les Alpes; l'armée française a passé ces mêmes montagnes plus rapidement encore avec toute son

artillerie. Vainement ceux qui n'aiment les prodiges que dans l'histoire ancienne n'accorderont leur admiration qu'à ce passage des éléphants, qui ne peuvent être comparés à des pièces de gros calibre. Ces animaux se gouvernent eux-mêmes, et ne le cèdent pas en intelligence à leurs conducteurs; mais lorsque le respect des siècles, et surtout le génie des grands historiens, auront consacré l'héroïsme des Français portant leurs canons sur la cime des rochers, séjour des tempêtes, on croira son esprit transporté dans ce chant du poème de Milton, où les anges rebelles traînent leur artillerie à travers les gouffres de l'enfer, et l'élèvent sur des montagnes voisines de l'éternel. *An* 1800.

STAFFARDE (*bataille de*). Presque toute l'Europe ayant déclaré la guerre à Louis XIV, en 1690, ce monarque fit marcher une armée en Italie, sous les ordres du fameux Catinat. « Ce général avait dans l'esprit, dit Vol-
» taire, une application et une agilité qui le rendaient ca-
» pable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût
» été bon ministre, bon chancelier, comme bon capitaine.
» Il avait commencé par être avocat, et avait quitté cette
» profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause
» qui était juste. Il prit le parti des armes, et fut d'abord
» enseigne aux gardes-françaises. En 1667, il fit, aux yeux
» du roi, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une
» action qui demandait de la tête et du courage. Le roi la
» remarqua, et ce fut le commencement de sa fortune. Il
» s'éleva par degrés, sans aucune brigue. Philosophe au
» milieu de la grandeur et de la guerre, les deux plus
» grands écueils de la modération; libre de tous préjugés,
» et n'ayant point l'affectation de paraître trop les mépriser.
» La galanterie et le métier de courtisan furent ignorés de
» lui. Il en cultiva plus l'amitié : il en fut plus honnête
» homme. Il vécut aussi ennemi de l'intérêt que du faste;
» philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie. » Ce grand homme, le modèle peut-être des guerriers, avait à combattre le duc de Savoye, Victor-Amédée, prince alors sage, politique, plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant aussi bien que personne cette guerre de chicane, qui se fait sur des terrains coupés et montagneux, tels que son pays; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes, et comme

prince et comme général. Il en fit une grande, à ce qu'on prétend, lorsqu'il disposa son armée devant celle des Français, le 18 août, près de l'abbaye de Staffarde, voisine de Saluces. Catinat en profita. Son attaque fut vive, la bataille longue et terrible, et la victoire complète. « Lorsqu'il y a » beaucoup de morts d'un côté, et presque point de » l'autre, c'est une preuve incontestable que l'armée battue » était dans un terrain où elle devait être nécessairement » accablée. L'armée française n'eut que trois cents hommes » tués : celle du duc en eut quatre mille ; et presque toute » la Savoye reçut la loi de Louis XIV. »

STEINKERQUE (*combat de*). Le maréchal de Luxembourg résistait, en Flandres, au fameux Guillaume, prince d'Orange et roi d'Angleterre. Le 3 août 1692, il le rencontra près de Steenkerque, sur la Senne, et lui livra cette bataille célèbre par l'artifice et la valeur. Un espion que le général français avait auprès du roi Guillaume, est découvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis, Luxembourg prend avec raison des mesures qui le devaient faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour. Une brigade est déjà mise en fuite ; et le général le sait à peine. Sans un excès de diligence et de bravoure, tout était perdu. Ce n'était pas assez d'être grand capitaine pour n'être pas mis en déroute ; il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier ; des officiers généraux assez habiles pour rétablir l'ordre, et qui eussent la bonne volonté de le faire ; car un seul officier supérieur, qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son général, le pouvait aisément sans se commettre. Luxembourg était malade : circonstance bien funeste dans un moment qui demande une activité nouvelle. Le danger lui rendit ses forces. Il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu ; et il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée le duc de Chartres, depuis régent du royaume, petit-fils de France, qui n'avait pas alors quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décisif ; mais c'était beau-

coup pour animer les soldats, qu'un petit-fils de France, encore enfant, chargeant avec la maison du roi, blessé dans le combat, et revenant encore à la charge, malgré sa blessure. Un petit-fils et un petit-neveu du grand Condé servirent tous deux de lieutenants-généraux. L'un était Louis de Bourbon, nommé *monsieur le duc*; l'autre Armand, prince de Conti : rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation ; monsieur le duc, d'un naturel plus austère, ayant peut-être des qualités plus solides, et le prince de Conti de plus brillantes. Appelés tous deux, par la voix publique, au commandement des armées, ils desiraient passionnément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toujours que le prince de Condé lui avait fait la guerre.

Le prince de Conti fut le premier qui remédia au désordre, ralliant des brigades et en faisant avancer d'autres. Monsieur le duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, était aussi lieutenant-général de cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans; et, quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encore commandé en chef. Son frère le grand-prieur était auprès de lui. Il fallut que tous ces princes se missent à la tête de la maison du roi, pour chasser un corps d'Anglais qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La maison du roi et les Anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les Français, encouragés par cette foule de princes et de jeunes seigneurs qui combattaient autour du général, l'emportèrent enfin ; et, quand les Anglais furent vaincus, il fallut que le reste cédât. Boufflers, depuis maréchal de France, accourait, dans ce moment même, de quelques lieues du champ de bataille, avec des dragons, et acheva la victoire. Le roi Guillaume, ayant perdu environ sept mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué ; et, toujours vaincu, mais toujours à craindre, il tint encore la campagne.

La victoire, due à la valeur de tous ces jeunes princes et de la plus florissante noblesse du royaume, fit à la cour, à Paris et dans les provinces un effet qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore. Monsieur le duc, le prince de Conti, MM. de Vendôme et leurs amis trouvaient, en s'en retour-

nant, les chemins bordés de peuple. Leurs acclamations et la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait avec assez de peine et de temps. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou. Les femmes portèrent des ornements faits sur ce modèle. On les appela des *Steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la *Steinkerque*. Un jeune homme qui s'était trouvé à cette bataille était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait partout autour des princes; et on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

STEENVICH (*siéges de*). 1. En 1581, le comte de Renneberg, après avoir long-temps soutenu les Flamands rebelles, était rentré dans le devoir, et tâchait de rendre les plus grands services à Philippe II, roi d'Espagne. Il forma le siége de Steenvich, place d'assez grande importance. Il y employa des boulets rouges, invention cruelle dont les habitants de Dantzick s'étaient servis les premiers, il y avait trois ans. On était dans le fort de l'hiver, et le froid se faisait vivement sentir. Les révoltés tentèrent plusieurs fois, sans succès, de secourir la ville à la faveur des glaces. Bientôt tous les citoyens se livrèrent aux plus vives alarmes; et le gouverneur eut beaucoup de peine à les contenir. Un boucher lui ayant demandé avec audace, dans une émeute, ce que feraient les habitants quand ils n'auraient plus de vivres: « Nous n'en sommes point réduits à cette extrémité, » répondit l'intrépide guerrier; mais, si nous l'éprouvons, » toi, et les coquins de ton espèce, leur servirez de nourriture. » Cependant le colonel Norris, fameux anglais constamment attaché au service des Etats, ayant reçu des renforts considérables, força les Royalistes de lever le siége. Renneberg céda à la nécessité, et se retira en bon ordre.

2. En 1592, le prince Maurice vint attaquer cette place, qui s'était soumise au roi d'Espagne, et la pressa si vivement, que, malgré la plus vive résistance, elle fut obligée de se rendre.

STENAY (*prise de*) Henri IV, pour récompenser les

services du vicomte de Turenne, et avoir à Sedan un homme qui lui fût dévoué, fit épouser à ce seigneur Charlotte de Lamarck, dame de Sedan et de Bouillon. Voulant honorer tout à la fois un des plus grands seigneurs de sa cour, et de ses plus zélés partisans, Henri se rendit à Sedan, le 11 octobre, pour assister à ce mariage. Le roi s'étant retiré après avoir vu coucher la mariée, le vicomte le reconduisit dans son appartement, et lui dit : *Sire, votre majesté m'a fait aujourd'hui beaucoup d'honneur, je veux lui en témoigner ma reconnaissance ; je la prie de m'excuser, et de n'être pas inquiète si je ne couche pas sous le même toit, pour veiller à la sûreté de sa personne.* Henri lui demanda de quoi il s'agissait : *Sire*, lui répond-il, *vous le saurez demain matin ; je n'ai pas le temps de vous le dire.* Il part aussitôt avec un corps de troupes, surprend Stenay, s'en rend maître, et vient en apporter la nouvelle au roi à son lever. *Ventre saingris*, lui dit ce prince, *je ferais souvent de semblables mariages, et je serais bientôt maître de mon royaume, si les nouveaux mariés me faisaient de pareils présents de noces.* 1591.

STETTIN (*prises de*). 1. Le grand électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, assiégea, en 1677, la ville de Stettin, située sur l'Oder, à douze lieues de l'embouchure de cette rivière dans la Baltique, ayant un commerce très-étendu, et une population nombreuse et active. Les fortifications de cette cité, possédée alors par les Suédois, consistaient dans des boulevards de terre, entourés par des fossés et une mauvaise contrescarpe ; quelques redoutes en formaient les seuls ouvrages extérieurs. Les Brandebourgeois attaquèrent cette ville par la rive droite de l'Oder, et les Lunébourgeois réunis au grand électeur poussèrent leurs approches sur sa rive gauche. Ce siége dura six mois. Les troupes prussiennes, accoutumées aux guerres de campagne, n'avaient alors aucune expérience des siéges ; elles étaient excellentes pour des coups de main, mais elles ne traînaient point avec elles de gros canons, peu de mortiers ; elles manquaient aussi entièrement de bons ingénieurs. Stettin capitula le 14 décembre. La garnison était réduite à trois cents hommes. Dix mille Prussiens avaient péri devant ces mauvais retranchements. Cette place fut rendue deux ans après aux Suédois.

2. L'absence de Charles XII et son séjour en Turquie ruinèrent ses affaires dans le nord de l'Allemagne. Son général Steinbock fut pris avec douze mille Suédois en voulant passer l'Eyder sur des glaces que le dégel avait fait fondre. Tout annonçait que la Poméranie suédoise, dénuée de troupes, allait devenir la proie des Russes et des Saxons. Le duc de Holstein, dans cette extrémité, se résolut de la remettre en sequestre au grand électeur, qui y consentit. Il en fut de même de Stettin, assiégée par le prince Menzikoff, commandant une armée de Russes et de Saxons. Cette place, qui était aux abois, fut heureuse de la protection du grand électeur, qui la garda en sequestre du consentement de toutes les puissances belligérantes, sous la condition d'empêcher les Suédois de pénétrer dans la Poméranie polonaise. 1713.

3. Pendant que l'avant-garde de la grande armée, commandée, en 1806, par le grand-duc de Berg, poursuivait les colonnes errantes de l'armée prussienne, et faisait mettre bas les armes à six mille hommes à Passewalck, sa droite, commandée par le général Lasalle, sommait la garnison de Stettin de se rendre prisonnière de guerre. Le trouble et l'épouvante de son commandant de se voir abandonné par l'armée prussienne, l'y firent souscrire; et l'on vit encore six mille Prussiens déposer leurs armes sur les glacis d'une ville riche, commerçante, populeuse, abandonnant dans ses arsenaux et sur ses murs cent soixante pièces de canon, et dans ses magasins d'immenses approvisionnements. Ainsi se rendit, le 28 octobre, une des plus fortes places de la Prusse sur l'Oder.

STOCKACH (*bataille de*). Lorsque la paix fut signée à Campo-Formio, entre la France et l'Autriche, on sentit que l'empereur d'Allemagne cédait avec dépit le Milanais et la Belgique. Il avait été contraint par la nécessité de desirer un armistice. L'ennemi était aux portes de sa capitale; il regréta ses pertes quand l'imminence du danger fut passée, et regarda cette pacification comme une suspension d'armes, pour se préparer à de nouveaux combats. Le congrès de Radstadt ne servit qu'à démontrer que l'Allemagne ne se croyait pas mûre pour la paix. On le vit clairement par la défiance mutuelle que s'y montrèrent les négociateurs. La

cour de Vienne crut ne pouvoir garantir l'ancien état de Venise de la fermentation révolutionnaire, que par la présence d'une armée, et le directoire pensa qu'il ne pouvait assurer son existence qu'en s'environnant de nouvelles républiques qui partageassent ses principes. Il établit une nouvelle république romaine, donna à main armée une constitution à la Suisse, calquée sur le plan de celle de France, détrôna le faible monarque de Sardaigne, envoya le général Championnet punir le roi de Sicile de ses continuelles perfidies, et fonder encore une république parthénopéenne. Cet accroissement de puissance dut déterminer l'empereur à reprendre les armes, parce que la base de son existence politique était ébranlée par ces derniers événements, que le cœur de l'empire était ouvert, et que ses états héréditaires avaient perdu tous les avantages de leurs positions géographiques. Le souverain de l'Autriche ne voyait plus d'ailleurs en France l'homme de génie qui lui avait arraché l'Italie. Il se persuada qu'il pourrait lutter avec avantage contre les autres généraux qu'il avait plusieurs fois vaincus, tandis que celui là seul était demeuré invincible. La France leva des armées par le nouveau mode de la conscription militaire. On voulut rétablir des magasins et recréer des approvisionnements, qu'un esprit de rapines avait vendus à vil prix, ou même dilapidés. L'exécution de ces mesures fut lente et incomplète; à l'enthousiasme avait succédé le découragement. On fut étonné de la faiblesse des moyens que l'on pouvait employer contre les ennemis de la France, quand on avait tout fait pour y attiédir l'esprit militaire, en ne récompensant ni les généraux, ni les soldats. On opposa des moyens mesquins à un développement immense de forces. Les militaires instruits demandaient trois cent mille hommes sous les armes, pour repousser les forces de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Russie coalisées; on créa quatre armées, d'*Italie*, de *Suisse*, du *Danube* et d'*observation;* mais on n'envoya réellement que soixante-dix mille hommes à l'armée du Danube et de l'Helvétie pour ouvrir la campagne, et l'armée d'observation fut bien faible. Partout on voyait des cadres vides, des officiers sans troupes, le seul Schérer osa prendre le commandement de l'armée d'Italie. On comptait seulement, dans l'armée du Danube, trente-sept mille combattants, lorsque le directoire français ordonna au général Jourdan d'attaquer le prince Char-

les, qui disposait, depuis le nord jusqu'au pays des Grisons, de cent vingt mille soldats animés par leurs derniers revers, et brûlant de vaincre pour recouvrer leurs anciennes possessions et leur gloire. L'avantage de position que donnait l'occupation de la Suisse ne pouvait manquer de déterminer le directoire à prendre l'offensive. Il n'y avait aucun autre moyen de prévenir la jonction de l'armée russe à l'armée autrichienne sur l'Adige, que de la déposter de la forte position qu'elle occupait sur cette rivière. Mais ce succès dépendait de celui des attaques sur le Tirol, et pour l'exécuter, il fallait s'emparer des passages par les montagnes, et distraire l'attention des Impériaux, en attirant sur le Danube leurs principales forces. La Suisse couvrant cette attaque centrale, devait aussi soutenir la droite de l'armée du général Jourdan, dont la dénomination indiquait la destination. Ce plan très-vaste et très-bien lié, se développa avec une rapidité et une précision étonnante. Il manqua seulement d'une quantité de troupes suffisantes pour commander des succès. Les généraux français ne cessaient de peindre au gouvernement les dangers auxquels leur faiblesse en hommes, et la nullité de leurs approvisionnements les exposait; ils ne furent pas écoutés. Le directoire, séduit par la beauté du plan qui lui était soumis, donna trop peu d'attention à ses moyens d'exécution. Le point important était de s'emparer de la vallée du Rhin et du pays des Grisons, afin de pouvoir pénétrer sur les rives de l'Inn. Comme le principal effort des armées françaises devait être sur leur centre, leurs mouvements commencèrent par la gauche la plus éloignée du théâtre de la guerre. Une armée d'observation, commandée par le général Bernadotte, s'avança dans le Palatinat, au moment même où celle de Jourdan passait le Rhin. Manheim fut occupée par les Français; Philisbourg sommée, ne fut pas rendue; dès le 4 mars 1799, le général Bernadotte avait pris poste à Heidelberg, et pénétré jusqu'à Heilbron. Le même jour, l'avant-garde de l'armée du général Jourdan ayant passé le Rhin à Kelh et Bâle, avait déjà dépassé Villingen, sous les ordres du général Vandamme, sa gauche, commandée par Saint-Cyr, était à Freudenstadt; et sa droite, ayant à sa tête le général Férino, marchait par les villes forestières de Rheinfeld et de Waldshut. Tous les défilés étaient franchis et les colonnes de Jourdan se dirigeaient vers le Danube, quand

l'archiduc, qui avait rassemblé la plus grande partie de ses forces sur la rive droite du Lech, et pris son quartier-général à Friedberg, passa cette rivière les 4 et 5 mars. Son premier soin fut de jeter un corps de troupes et des approvisionnements dans Ulm, qui paraissait menacée, et qui devait être l'appui de sa droite; il fit défiler, par Donawerth et Guntzbourg, la partie de son armée cantonnée sur la rive gauche du Danube, et marcha par Mindelheim, sur Memmingen, où le général Schmidt, chef de son état-major, établit le quartier-général le 9 mars.

Les Français avaient à profiter en même temps de leur position avancée en Suisse, pour franchir rapidement les montagnes noires, et dépasser le lac de Constance, afin de pouvoir lier et soutenir leurs attaques.

Les Impériaux n'avaient pas un moindre intérêt à rendre leur ligne contiguë. L'archiduc prit sur l'Inn une position parallèle à la ligne générale des opérations des Français; il avait sa gauche à Kempten, son centre à Memmingen, et sa droite s'étendait jusqu'à Ulm. Cette position avait l'avantage d'être à la fois offensive et défensive; elle le mettait à portée de soutenir le pivot de la gauche dans le Voralberg, et à mesure qu'il se portait en avant, le lac, principal obstacle à l'ensemble des opérations des Français, couvrait les marches et les contremarches qu'il était obligé de faire, et doublait ainsi la force de cette aile.

Le général Jourdan s'apperçut bientôt que l'armée autrichienne, au lieu de se porter sur la rive droite du Danube, tenait une ligne moyenne entre le fleuve et la rive orientale du lac. Il se pressa d'occuper lui-même l'intervalle le plus resserré qui lui offrait des positions avantageuses, et assurait sa communication, par Schaffouse, avec l'armée de Suisse. Il rapprocha son aile gauche; le général Saint-Cyr qui la commandait, après avoir fait retrancher le défilé de Freudenstadt, marcha par Rothweil, Dutlingen, et s'avança jusqu'au Mœskirch.

Les premières hostilités commencèrent à la droite des deux armées françaises opposées à la grande armée, et aux corps détachés qui étaient sous les ordres de l'archiduc. Le général Masséna chassa les Autrichiens du pays des Grisons, et fit attaquer Feldkirck, position importante qui aurait assuré la communication entre les armées du Danube et d'Helvétie, par Brégentz, Lindau et la rive orientale du

lac de Constance. Jusque là Jourdan n'eût osé se compromettre ; il devait se contenter d'épier le moment d'écarter la gauche de l'archiduc, pour tourner lui-même le lac, et faciliter une attaque décisive sur Feldkirck. Dans cette vue, sans doute, ce général manœuvra par son aile gauche, qu'il porta en avant jusqu'à Sigmaringen, sur le Danube. Son centre était, le 10, à Mœskirck, et sa droite s'étendait jusqu'à Neberlingen, sur le bord du lac.

En opposition à ce mouvement, l'archiduc porta son corps d'avant-garde, commandé par le général Nauendorf, en avant de sa gauche ; il passa l'Iller à Aidrach, et marcha par Leutkirch. Le 11, il porta son quartier-général à Wurzach ; la ligne de ses postes avancés s'étendait de Lindau jusqu'à Ulm, en passant par Ravensbourg et Biberach.

Dans ces positions, entre le lac de Constance et le Fédersée, ces deux armées n'étaient plus qu'à une marche l'une de l'autre ; elles se gardaient avec beaucoup de précaution et de réserve. Les patrouilles des petits corps détachés de l'une et l'autre armée, au delà du Danube, dans le pays de Wirtemberg, pour veiller sur leurs flancs, s'étaient rencontrées sans s'attaquer.

Cet état d'observation était, de part et d'autre, relatif au poste important de Feldkirck, que l'Autriche voulait achever de renforcer et de mettre tout à fait hors d'atteinte, et que Jourdan desirait de voir tomber, avant que de rien entreprendre. Il avait d'ailleurs reconnu la supériorité des forces de l'archiduc, qui voyant les efforts réitérés de Masséna sur Feldkirck, toujours inutiles, prit plus de confiance dans la force de sa ligne défensive, qui de Feldkirck à Lindau, couvrait obliquement sa gauche, et poussa plus avant dans la direction de Stokak, les avant-postes du général Nauendorf. Le 16, il porta son quartier-général un peu plus vers sa droite, à Ochsenhausen, et rassembla son corps d'armée. Jourdan, qui attendait des renforts, et ne désespérait point du succès des attaques de Masséna sur Feldkirck, se replia sur Engen, concentra ses forces, rappela tout ce qu'il avait laissé en arrière de sa gauche, et feignit d'attendre, dans une position plus resserrée, entre Hohentwiel et Dutlingen, l'attaque de l'armée autrichienne.

Une action générale devenait inévitable ; les armées s'observaient et se mesuraient de si près, qu'il restait à peine

entr'elles assez de terrain pour les mouvements de leurs avant-gardes.

Jourdan ne voulut pas perdre les avantages de l'agression, et dut en effet soutenir le système général d'offensive auquel ses opérations étaient liées. Il avança donc encore son avant-garde jusqu'à Pfullendorf, où il porta son quartier-général le 18. Les divisions de Saint-Cyr et de Vandamme réunies formaient sa gauche, qui était encore au delà du Danube. Son centre occupait le terrain compris entre la rive droite de ce fleuve et Mœskirck; sa droite, sous les ordres de Férino, s'étendait vers le lac de Constance, et avait poussé ses avant-postes jusqu'à Mersbourg et Buchorn.

Le 20 mars, l'archiduc prit poste sur les hauteurs de Salgau et d'Altschhausen : il fit marquer un camp derrière son avant-garde, et établit son quartier-général près de Schussenried; le gros de l'armée autrichienne était encore à une petite marche en arrière. Cette position était à la vue de celle des Français. Le vallon et la petite rivière d'Ostrach se trouvaient entre les deux armées.

Un adjudant du général Jourdan se présenta au camp de l'avant-garde autrichienne, où commandait le prince de Schwartzemberg. Il demanda si la dépêche de la cour de Vienne, attendue par le directoire, était arrivée, et sur la réponse négative du prince, il déclara la rupture de l'armistice.

Cette formalité fut suivie d'une attaque très-vive. L'avant-garde autrichienne fut repoussée à Hotzkirchen et Klostersussen, jusqu'à ce que le gros de l'armée arriva pour la soutenir. Après ce premier engagement, les Français prirent une position avantageuse sur les hauteurs d'Ostrach et de Mengen. Le 21, l'archiduc attaqua à son tour; et pour parvenir à déposter Jourdan de sa position en avant de Pfullendorf, il forma trois colonnes d'attaque : celle de droite, aux ordres du prince de Furstemberg, passa très-près de Mengen le long du Danube; sa colonne de gauche suivit le chemin d'Altschhausen à Pfullendorf; il conduisit lui-même la colonne du centre à travers le vallon marécageux de l'Ostrach, par la chaussée de Salgau.

Jourdan, après une vive résistance, abandonna sa position sur l'Ostrach, puis celle de Pfullendorf, et se retira dans la nuit du 22 au 23 mars sur Stockack. Le premier effort du

général Jourdan contre la droite de l'archiduc, avait évidemment pour objet de l'éloigner de la rive du lac de Constance, afin de faciliter le mouvement qu'il avait combiné avec le général Massena, pour prendre en revers et attaquer de front les retranchements de Feldkirch. Ce fut pour prévenir l'exécution de ce desssein, que le général Hotze, dès le 21, au moment même de la première attaque de Jourdan, laissa le soin de la défense de Feldkirck, aux généraux Laudon, Bellegarde et Jellachich, qui s'y étaient réunis, et marcha par Brégentz, sur Lindau, avec un corps d'environ 10,000 hommes, pour s'opposer aux mouvements de la droite de l'armée de Jourdan.

L'archiduc profitant de son avantage, resserrait de plus en plus les postes du général français. Celui-ci ayant repris sa forte position en arrière de Stockack, sûr de sa retraite par Schaffhouse et par les défilés des montagnes, fit un dernier effort pour écarter l'armée de l'archiduc du lac de Constance. La réussite de l'ensemble du plan de campagne dépendait de cette entreprise. Il résolut de tenter le sort des armes dans une bataille, pour obtenir un succès que ni la rapidité de ses marches, ni l'avantage remporté par Massena dans les Grisons et dans l'Engadine, ni les attaques réitérées de ce général contre Feldkirch, n'avaient pu lui procurer.

Le 24 mars, il y eut quelques affaires de poste entre les deux armées. Les Autrichiens poussèrent leurs escarmouches jusqu'à Engen; les Français se maintinrent sur les hauteurs de Tuttlingen. Le même jour, l'archiduc partit de Pfullendorf, et prit une position devant Stockack, sa droite sur les hauteurs de Malsbirn, vis-à-vis Nellenbourg, la gauche s'étendait de Zollbrüch à Wallenwirh.

Le 25 mars, le général Jourdan ne pouvant se déterminer de se retirer sans combattre, se décida à prévenir et à attaquer l'archiduc. Il espérait battre le corps qui avait combattu la veille avec sa troisième division. D'ailleurs s'il était malheureux, l'armée du Danube ne pouvait être entièrement battue, elle avait des retraites assurées sur la rive gauche du Danube et sur les Montagnes Noires. La retraite était d'autant plus facile, que le pays était entièrement coupé de bois, de ravins et de montagnes; une armée peut y arrêter à chaque instant celle qui la poursuit. Jourdan repoussé, pouvait se retirer sans danger; victorieux, il fixait

pour cette campagne la victoire sous les drapeaux français. Il n'hésita point, il était dangereux dans sa position d'oser, mais il y avait tant d'avantage pour lui dans la victoire, qu'il se décida d'attaquer.

Le général Férino, commandant la division de droite, reçut ordre de se porter sur Stockack, en passant par Steislingen. Le général Souham, commandant la deuxième division, devait se porter sur Stockack, par la route d'Engen. Le général Férino devait prendre le commandement de ces deux divisions lorsqu'elles auraient fait leur jonction.

Le général Soult se dirigea sur Emingen, et de là sur Liébtingen; le général d'Hautpoult, commandant la réserve de la cavalerie, suivit le mouvement de la division d'avant-garde.

Le général Saint-Cyr, commandant la troisième division réunie aux flanqueurs de gauche, déboucha par Tuttlingen, Muhlen et Fridingen, et se porta sur Liébtingen.

L'avant-garde trouva les avant-postes ennemis à Emingen. Le corps principal des Autrichiens était placé en avant de Liébtingen, et son front couvert par le village d'Emingen et par un bois en partie marécageux, qui longe le front de cette position. Ce bois se trouvait défendu par trois mille hommes d'infanterie, soutenus par douze pièces d'artillerie. Le général Soult fit attaquer Emingen, tandis que le chef de brigade Sahuc, se porta sur la droite avec trois escadrons, et chargea avec une intrépidité peu commune, quatre cents hulans qui protégeaient l'infanterie défendant le village. Les hulans furent bientôt mis en déroute et contraints de fuir avec perte. Le chef de brigade Sahuc fut dans cette action blessé d'un coup de lance. Entouré par une vingtaine d'ennemis, il parvint par son courage à les dissiper tous. Dès que le village fut emporté, toute la division déboucha, et le général Soult fit ses dispositions pour attaquer le bois. Le général Mortier se porta à la tête de la vingt-cinquième demi-brigade d'infanterie légère, à la droite de ce bois, pour tourner la gauche de l'ennemi. Il attaqua avec tant de force et d'impétuosité, qu'il eut bientôt pénétré sur Liébtingen.

La cinquante-troisième et la soixante-septième, conduites par le général Leval, débouchèrent alors sur quatre colonnes, et se portèrent à droite et à gauche de Liébtingen. Arrivée là, l'infanterie fut obligée de s'arrêter pour attendre la ca-

valerie et l'artillerie. Ce mouvement fut exécuté avec la plus grande rapidité; la ligne de l'ennemi ayant été rompue, il fut mis en déroute et chercha son salut dans la fuite, en s'enfonçant dans les bois qui se trouvent entre Liébtingen et Stockack.

Pendant que l'avant-garde combattait avec tant d'activité et de succès, elle était puissamment secondée par la division du général Saint-Cyr, et les flanqueurs de gauche. Ce général avait réuni sous le commandement du général Vandamme, la brigade du général Walther, avec le corps des flanqueurs. Le général Vandamme devait faire déboucher ces troupes par Mablen et Fridningen, en même temps que le général Legrand, à la tête de la huitième et de la cinquantième demi-brigades, et le huitième et dixième régiment de chasseurs, devaient déboucher sur Liébtingen, par la grande route de Tuttlingen à Stockack. La colonne du général Walther éprouva de grandes difficultés sur Mulhen; son artillerie fut démontée en un instant par celle de l'ennemi, mais le général Vandamme débouchant par Frinlingen avec la première demi-brigade d'infanterie légère et quelques escadrons, tourna les ennemis et protégea le mouvement du général Walther. Les dragons du deuxième régiment firent une très-belle charge sur les cuirassiers et les hulans ennemis; le général Vandamme fut vaillamment secondé par les généraux de brigade Jourdan et Walther, qui s'étant continuellement portés sur le flanc de l'ennemi, le mirent en déroute, et le suivirent jusqu'aux bois qui sont entre Liébtingen et Stockack. La brigade du général Legrand ne put s'avancer que lorsque l'ennemi eut été forcé à la retraite par la division d'avant-garde et par le corps du général Vandamme.

Le corps de vingt-cinq mille hommes que l'archiduc avait porté aux environs de Liébtingen, essuya une déroute complète, et se vit forcé de fuir dans les bois, laissant en notre pouvoir trois mille prisonniers et deux pièces de canon.

Présumant que l'archiduc, pressé par la première et la deuxième division qui devaient être arrivées près de Stockack, se déciderait à faire sa retraite, Jourdan ordonne au général Soult, de pénétrer dans les bois de Stockack, et de suivre avec vigueur l'ennemi en pleine déroute; il laissa la réserve de cavalerie dans les plaines de Liébtingen, ordonna au général Saint-Cyr de se porter sur Moeskirch, pour tour-

ner l'armée ennemie de manière à tomber sur elle au moment où elle se retirerait sur Pfullendorff. Ce mouvement était audacieux, mais il devait fortement contribuer à forcer l'ennemi à se retirer ; d'ailleurs, le général Saint-Cyr pouvait enlever sur les équipages et harceler le flanc de l'armée autrichienne que Jourdan aurait vigoureusement poussée en queue. Ce général espérait donc de compléter la déroute des Autrichiens, et d'enlever une grande partie de son armée, ce qui aurait assuré les succès pour toute la campagne.

Le général Soult fit d'abord suivre l'ennemi par un bataillon et un régiment de chasseurs. Ce corps poursuivit les fuyards jusque vers la moitié du bois, mais il y trouva une colonne qui l'arrêta, et engagea de nouveau l'affaire, que la déroute n'avait fait que suspendre.

Alors l'archiduc Charles, à la tête d'une colonne de huit bataillons de grenadiers hongrois, de pareil nombre d'autres bataillons, de six mille chevaux, et d'un train nombreux d'artillerie, se portait sur Liébtingen. Il était déjà en avant de Molsperen, quand il fut instruit de la déroute de ses troupes. Il ordonna de faire rallier les fuyards sur les derrières, et, avec les troupes fraîches qu'il amenait, il s'avança dans la forêt pour attaquer.

La vingt-cinquième demi-brigade, ignorant ce mouvement de l'archiduc, engagea la fusillade, pensant n'avoir affaire qu'aux troupes qu'elle avait déjà battues. Elle poussait sur l'ennemi avec ardeur, lorsqu'elle se vit arrêtée par quinze mille hommes d'infanterie placés sur plusieurs lignes. Le général Soult s'empressa d'envoyer à son secours deux bataillons. Peu d'instants après, deux autres bataillons, jaloux de partager la gloire et les dangers de leurs camarades, demandèrent à aller les joindre au combat ; et voulant terminer une fusillade longue et meurtrière, trois demi-brigades s'avancèrent avec intrépidité au pas de charge, et enfoncèrent la première ligne ennemie ; mais elles furent bientôt arrêtées par une seconde ligne de bataillons frais, elles durent venir se rallier à quelques compagnies qui avaient été laissées en réserve auprès de l'artillerie.

L'ennemi profita de ce mouvement pour déborder les ailes de l'armée française ; quelques compagnies détachées l'arrêtèrent. Le général Soult ordonna une nouvelle attaque ; la charge fut battue sur toute la ligne. Le général Leval, à la tête de la cinquante-troisième et de la soixante-

septième demi-brigades, et le général Mortier, commandant la vingt-cinquième, firent dans cette occasion les plus grands efforts, mais inutilement ; l'ennemi avait concentré ses forces sur ce point, et à chaque instant il lui arrivait de nouvelles troupes de Stockack.

Nonobstant cette supériorité du nombre des Autrichiens, les Français, officiers ou soldats, avaient tous la volonté de vaincre, et n'aspiraient qu'à faire une nouvelle tentative. La charge fut donc battue pour la troisième fois, et exécutée avec autant d'intrépidité que les précédentes, mais avec aussi peu de succès. L'ennemi, revenu de son premier étonnement, fit ployer son centre, tandis qu'il faisait avancer ses ailes, dans l'intention sans doute d'envelopper cette poignée de héros qui s'obstinaient à lui disputer la victoire avec tant d'acharnement. Voyant l'armée française dans l'impossibilité d'empêcher cette manœuvre, avec des troupes épuisées de fatigues et de besoin dont la plus grande partie des armes se trouvaient hors d'état de faire feu, il ne resta plus qu'à les préserver du danger imminent qui les menaçait. Jourdan crut donc devoir ordonner au général Soult de retirer ses troupes hors du bois, et de les diriger sur la cavalerie de réserve restée dans la plaine en avant de Liébtingen.

Pendant l'action, soutenue avec tant de gloire et de bravoure par l'infanterie de l'avant-garde, Jourdan ordonna au général Saint-Cyr de presser sa marche sur Moeskirch, de pousser un corps de troupes par les bois sur les derrières de l'ennemi, et de lui renvoyer sur Neuhausen une demi-brigade d'infanterie.

La division de l'avant-garde exécuta son mouvement rétrograde dans le plus grand ordre. L'infanterie fut établie dans les bois à droite et à gauche de la plaine de Liébtingen ; la cavalerie fut déployée dans cette plaine, et l'artillerie disposée de manière à battre tout ce qui déboucherait du bois que les Français venaient d'abandonner.

Le général Klein fut détaché avec deux régiments de cavalerie pour se porter sur Emingen, afin d'observer les débouchés par lesquels l'ennemi pouvait se porter sur les derrières, sans être apperçu de la position dans laquelle se trouvait le général.

Jourdan avait encore l'espoir d'empêcher l'ennemi de déboucher du bois, et de conserver ses communications

avec le général Saint-Cyr, mais il fut trompé dans cette attente, car, malgré le feu le plus vif et le plus meurtrier, la cavalerie ennemie, soutenue par une nombreuse infanterie, déboucha du bois par un défilé, et vint s'établir avec quelques pièces d'artillerie en avant de ce bois, ayant derrière elle un ravin.

Au même instant, on vint annoncer que la huitième demi-brigade, demandée au général Saint-Cyr, arrivait à la gauche de la position. Jourdan, voulant alors employer tous ses moyens, ordonna une attaque générale.

La huitième demi-brigade reçut ordre de pénétrer dans le ravin qui tournait le plateau sur lequel l'ennemi portait sa cavalerie. Le général Leval, avec la soixante-septième étant à la tête du bois, situé à la gauche de la plaine, devait charger sur l'infanterie qui commençait à déboucher, et la jeter sur la huitième demi-brigade, qui en aurait enlevé une grande partie. La cinquante-troisième et la vingt-cinquième demi-brigades qui étaient dans le bois à droite de la plaine, devaient aussi charger l'infanterie qui débouchait devant elles. Le mouvement de l'infanterie, excepté celui de la huitième demi-brigade, ne devait être exécuté qu'après la charge de cavalerie.

Jourdan ordonna au général d'Hautpoult, commandant la réserve de cavalerie, de charger la cavalerie ennemie. Cette réserve n'était composée que de deux régiments de carabiniers et de deux régiments de cavalerie. Malheureusement cette charge ne produisit aucun effet. Cette cavalerie repoussée se retira en désordre. Si celle de l'ennemi n'eût pas été arrêtée par le feu de l'infanterie et de l'artillerie, placées à la tête des bois, l'armée française eût essuyé une perte considérable. Dans cet état de choses, Jourdan ne balança pas à se précipiter au milieu des carabiniers, leur ordonnant de s'arrêter et de se réunir autour de lui, mais, ne pouvant se faire entendre, il fut entraîné dans la retraite. Cependant ces braves troupes, qui furent insensibles à sa voix, prouvèrent un instant après qu'elles étaient aussi courageuses que l'infanterie, en soutenant vigoureusement la retraite sous le feu terrible des Autrichiens, qui tiraient continuellement à mitraille. La huitième demi-brigade, suivant les ordres qu'elle avait reçus, commençait à tourner la position des Autrichiens, lorsque ceux-ci, profitant de l'avantage que leur donnait la charge de cavalerie qui venait

de s'exécuter, portèrent quatre à cinq mille hommes d'infanterie sur cette demi-brigade, qui n'était composée que de douze cents combattants.

Le chef de bataillon Marion, qui la commandait, donna l'exemple du courage et de l'intrépidité aux braves qui étaient sous ses ordres ; mais il reçut un coup de feu qui le fit tomber au pouvoir de l'ennemi. Dès ce moment, la huitième demi-brigade commença sa retraite, et se dirigea vers Neuheusen, d'où elle vint se réunir à la division du général Soult.

Ici commença l'un des plus furieux combats d'infanterie qui jamais ayent été livrés. L'archiduc mit pied à terre, et chargea à la tête des grenadiers. Le prince d'Anhalt et le général prince de Furstemberg, qui y fut tué, conduisirent de même leurs colonnes. Les Français ne furent cependant repoussés hors du bois qu'après une résistance désespérée. Le corps des carabiniers français couvrit la retraite, et fut chargé à la fois par les grenadiers et par les cuirassiers impériaux. Le général Saint-Cyr dut céder à ce dernier et terrible effort, et se replia sur Lipptingen.

On se canonna de part et d'autre de la manière la plus vigoureuse jusqu'à la nuit, qui mit fin au carnage et au combat le plus opiniâtre. Dix mille hommes tués ou blessés demeurèrent sur le champ de bataille. La division d'avant-garde et celle de cavalerie vinrent s'établir à la tête du bois situé sur les hauteurs en avant de Tuttlingen, et en arrière de Liébtingen.

Jourdan convaincu que, malgré les efforts réitérés de la division d'avant-garde, il ne lui était pas possible d'empêcher l'ennemi de déboucher des bois Stockach, et appercevant qu'il portait ses forces sur Neuhausen, sentit qu'il était indispensable de faire rétrograder le général Saint-Cyr, qui s'était dirigé sur Moeskirch ; sans cela, il eût été totalement enveloppé. Il lui donna l'ordre de faire sa retraite sur la rive gauche du Danube, en passant ce fleuve à Sigmaringen. Ce général exécuta son mouvement dans la nuit du 25 au 26 mars avec beaucoup d'ordre et sans aucune perte.

Le général Souham, commandant la deuxième division, se dirigea d'abord sur Ach pour s'emparer de ce poste, et s'avancer ensuite sur Stockach. Il commença par faire attaquer l'ennemi par sa brigade de droite, aux ordres du gé-

néral Decaen. Cette attaque fut faite à la baïonnette avec la plus grande intrépidité. Après un combat très-vif, les troupes françaises parvinrent enfin à s'emparer des hauteurs du village d'Ach ; mais l'ennemi, ayant tourné la position, et s'étant porté en forces sur les troupes françaises, elles furent obligées de se reployer jusqu'au débouché du bois en arrière d'Ach. A dix heures, le général Souham, prévoyant que les divisions de droite et de gauche avaient obtenu des succès, ordonna de renouveler l'attaque. Alors toute sa division se porta en avant, et chassa l'ennemi jusqu'au delà d'Aigellingen, où le général Souham lui fit prendre position. Cette division fit éprouver à l'ennemi une perte considérable en tués et blessés, et lui fit neuf cents prisonniers.

Le général Férino, commandant la première division, attaqua les Autrichiens avec une vigueur extrême, les repoussa jusqu'à Steislingen, et força ce village en le tournant sur ses deux flancs. Le général Jacopin, commandant la brigade de gauche de cette division, se porta aussi vigoureusement sur l'ennemi qu'il trouva dans les marais à la gauche de Steislingen. Les Impériaux, forcés de se retirer dans un bois situé près du village à gauche de Steislingen, furent repoussés avec une perte considérable, et laissèrent au pouvoir du général Férino cinq cent quatre-vingt-dix-huit prisonniers.

Le général Tharreau, continuant à repousser les Autrichiens, marcha par la chaussée de Stockach sur Orsingen. Les Impériaux réunirent leurs forces en arrière de ce village, et firent tête à toute la division du général Férino, qui occupait le plateau en avant, et à celle du général Souham, qui cherchait à déboucher par Aigeltingen. Le général Férino engagea d'abord une vive canonnade avec l'ennemi ; mais comme il remarqua que ce moyen était insuffisant pour le contraindre à la retraite, il prit le parti de faire attaquer les bois qui couvrent la route de Stockach à Ach.

Le combat devint terrible et sanglant ; deux fois l'attaque avait été renouvelée avec des troupes fraîches sans pouvoir enlever le bois. Enfin une troisième colonne marche à l'ennemi, le culbute, le poursuit jusqu'au delà de Lentzingen, et s'empare des hauteurs qui dominent ce village. Alors les Impériaux se retirent avec précipitation, et

vont prendre position en formant un fer-à-cheval en arrière, à la droite de Stockach, et établissent sur leur front une batterie de vingt pièces de canon, au feu de laquelle le général Férino ne put répondre à défaut de munitions.

L'archiduc, voyant que la division du général Férino était hors d'état de l'attaquer dans sa position, fit prendre l'offensive sur cette division, et se porta sur Walvis dans l'intention de la tourner par sa droite. Le général Férino détacha le général Jacopin, qui attaqua les Allemands à la baïonnette dans Walvis même, et emporta ce village; mais les Autrichiens ayant réuni des forces considérables en arrière de Walvis, le général Férino crut devoir le faire évacuer à la nuit. Telle fut la bataille de Stockach, où l'armée du Danube, forte d'environ trente-quatre mille hommes seulement, attaqua une armée autrichienne de quatre-vingt mille combattants, où la perte de l'archiduc, de son propre aveu, monta à sept mille hommes tués ou blessés, et deux pieces de canon. Si l'armée française ne put la contraindre à abandonner sa position principale près de Stockach, ses troupes couchèrent sur le champ de bataille; elles firent plus encore, elles y passèrent toute la journée du 26, quoiqu'elles n'eussent ni pain, ni viande, ni eau-de-vie, ni fourrages. Ce n'est donc point à la perte de la bataille que l'on doit attribuer la retraite de Jourdan, mais à son immense infériorité numérique, qui le contraignit à céder le terrain à des ennemis plus nombreux, mais non plus habiles, ni plus braves. 25 *mars* 1799.

STRALSUND (*siéges de*). 1. Charles XII, réfugié en Turquie après avoir été battu par le czar, lassé de cette opiniatreté sans exemple qui le retenait à Démirtocka, pensant toujours à exciter la Porte ottomane contre les Russes, et ne pouvant y parvenir, tandis que ses ennemis profitaient de son absence pour détruire ses armées et lui enlever ses plus belles provinces; Charles XII, dis-je, passa subitement de cette excessive inactivité aux plus rudes travaux. Il part de Démirtocka, fait une diligence prodigieuse, traverse à cheval les états héréditaires de l'empereur, la Franconie et le Mecklembourg, et arrive le onzième jour à Stralsund lorsqu'on l'y attendait le moins. Sa première démarche fut de protester contre le séquestre de la ville de Stettin. Il se hâta de déclarer que, n'ayant fait

aucune convention, il n'était point obligé de reconnaître celle que ses généraux avaient faite en son absence, pour mettre en séquestre la Poméranie et Stettin. Avec un caractère aussi entier que celui de ce prince, il n'y avait d'autre argument à opposer que celui de la force. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume déclara qu'il ne laisserait point les Suédois entrer en Saxe, puis il entra dans la ligue des Russes, des Saxons et des Hanovriens. Afin de forcer à main armée le roi de Suède de tenir ses engagements, il fit avancer un corps de troupes prussiennes auprès de Stettin. Charles XII s'empara d'Anclam, de Wolgast, de Gripswalde, où il y avait garnison prussienne; cependant, par un reste de ménagement, il renvoya les troupes prussiennes sans violence. Au commencement de la campagne suivante, les Suédois délogèrent les Prussiens de l'île d'Usédom, et firent prisonnier un détachement de cinq cents hommes. Ils rompirent, par cette hostilité, la neutralité des Prussiens, et devinrent les aggresseurs. Frédéric-Guillaume, jaloux de sa gloire, irrité de ce procédé, déclara la guerre à la Suède. Vingt mille Prussiens joignirent les Saxons et les Danois en Poméranie. L'Europe vit alors deux rois en personne en assiéger un autre renfermé dans Stralsund; mais ce roi était Charles XII combattant à la tête de quinze mille Suédois aguerris et amoureux jusqu'à l'idolatrie de l'héroïsme de leur prince. D'ailleurs, sa grande réputation et les préjugés de l'univers en sa faveur combattaient encore pour lui. Dans l'armée des Alliés, le roi de Prusse examinait les projets, décidait des opérations, et persuadait les Danois de s'y prêter. Le roi de Danemarck, mauvais soldat et peu militaire, ne s'était rendu au siége de Stralsund, que dans l'espérance de voir Charles XII humilié. Sous ces deux rois, le prince d'Anhalt était l'âme de toutes les entreprises militaires. « C'était, dit le roi de » Prusse dans ses *Mémoires*, un homme d'un caractère » violent et entier, vif mais sage dans ses entreprises, » qui, avec la valeur d'un héros, avait l'expérience des » plus belles campagnes du prince Eugène. Ses mœurs » étaient féroces, son ambition démesurée; savant dans » l'art des siéges, heureux guerrier, mauvais citoyen, » il était capable de toutes les entreprises des Marius et des » Sylla, si la fortune avait secondé son ambition. » Cette armée vint mettre le siége devant Stralsund. Cette ville

est assise au bord de la mer Baltique ; la flotte suédoise pouvait la rafraîchir de vivres, de munitions et de troupes. Son assiette est forte ; un marais impraticable défend les deux tiers de sa circonférence ; le seul côté par lequel elle est accessible, est muni d'un bon retranchement qui du nord prenait aux bords de la mer, et allait s'appuyer au marais vers l'orient. Dans ce retranchement campaient douze mille Suédois ayant Charles XII à leur tête. Les assiégeants levèrent successivement tous les obstacles qui leur étaient opposés. Le premier point fut d'écarter la flotte suédoise des côtes de la Poméranie, pour priver les Suédois des secours qu'ils pouvaient recevoir par mer. Cependant le roi de Danemarck ne voulait point risquer une action avec une escadre qu'il avait dans ces parages. Il fallut tout l'ascendant des talents du roi de Prusse, pour le persuader de la nécessité de ce combat. Les deux rois furent spectateurs de l'action qui eut lieu à une petite distance des côtes, et rendit la mer libre aux Alliés. Les Prussiens chassèrent ensuite les Suédois de l'île d'Usédom ; et prirent le fort de Pennamende l'épée à la main. On se prépara peu après à l'attaque des retranchements. Un officier prussien facilita singulièrement cette entreprise, la plus difficile et la plus dangereuse de tout le siége. Connaissant parfaitement ce terrain, il savait que le bras de mer qui baignait les retranchements, n'était ni profond, ni fangeux ; il le sonda de nuit, et trouva que l'on pouvait y passer à gué, tourner ce poste par sa gauche, et prendre ainsi les Suédois en flanc et à dos. Ce projet fut heureusement exécuté. On les attaqua pendant la nuit, tandis qu'un corps prussien marchait droit aux retranchements, un autre passait aux bords du rivage de la mer, et se trouva dans le camp des Suédois avant même que l'on s'en fût apperçu. La surprise d'une attaque inopinée, la confusion ordinaire dans une affaire de nuit, et surtout le corps considérable qui tombait sur leurs flancs, les mit promptement en déroute ; ils abandonnèrent leurs retranchements et se sauvèrent dans la ville. Charles, au désespoir d'être abandonné par ses propres troupes, voulut combattre seul. Ses généraux l'arrachèrent du combat, et eurent beaucoup de peine à le soustraire à la poursuite des Alliés ; tout ce qui ne gagna pas promptement Stralsund, fut tué ou fait prisonnier. Le nombre de ceux qu'on prit dans cette journée

passa quatre cents hommes. Pour resserrer entièrement la ville, il fallait encore se rendre maître de l'ile de Rugen, d'où les assiégés pouvaient aussi tirer quelques secours. Le prince d'Anhalt, à la tête de vingt mille hommes, traversa, sur des vaisseaux de transport, l'espace qui sépare la Poméranie. Cette flotte conservait l'ordre de bataille que les troupes observaient sur terre. On fit mine d'aborder dans l'île du côté du levant; mais tournant tout-à-coup à gauche, le prince d'Anhalt débarqua ses troupes au port de Strezow où l'ennemi ne l'attendait pas. Il se posta en quart de cercle, de manière que ses deux ailes étaient appuyées à la mer, et fit travailler tout le jour à des retranchements qu'il fortifia par des chevaux de frise. Sa disposition était telle que deux lignes d'infanterie soutenaient son retranchement. Sa cavalerie forma la troisième, à l'exception de six escadrons qu'il avait postés en dehors des lignes, afin d'être à portée de tomber sur le flanc gauche de ceux qui pourraient venir l'attaquer de ce côté. Charles XII, trompé par la feinte du prince d'Anhalt, ne put arriver à temps pour s'opposer au débarquement. Connaissant l'importance de cette île, il s'avança de nuit vers les Prussiens, quoiqu'il n'eût que quatre mille hommes. Il marchait à la tête de son infanterie qu'il conduisit jusqu'au bord du fossé, arracha de ses propres mains les chevaux de frise qui le bordaient; il fut légèrement blessé dans cette attaque, et le général During fut tué à ses côtés. L'inégalité du nombre, l'obscurité de la nuit, l'effort de six escadrons prussiens, et surtout la blessure de leur roi, firent perdre aux Suédois les fruits de leur valeur. La fortune avait tourné le dos à cette nation; tout l'acheminait vers son déclin. Le roi, blessé, se retira pour se faire panser; ses troupes, rebutées, s'enfuirent. Le lendemain, douze cents Suédois furent faits prisonniers à Laferh-Schanz, et l'île de Rugen fut entiérement occupée par les Alliés. Après cette infortune, Charles XII repassa à Stralsund. Cette ville était presque réduite aux abois. Les assiégeants, parvenus à la contrescarpe, commençaient déjà à construire leur galerie sur le fossé principal. Le caractère du roi de Suède était de se roidir contre les revers; il voulait s'opiniâtrer contre sa mauvaise fortune, et savait conserver dans tous les événements un sang-froid inexprimable. Les bourgeois, loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les

fatigues, la sobriété et le courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui. Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit et vint éclater près de la chambre même du roi. Au bruit de la bombe, et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. *Qu'y a-t-il donc?* lui dit le roi d'un air tranquille : *Pourquoi n'écrivez-vous pas?* Celui-ci ne put répondre que ces mots : *Eh! Sire, la bombe!* — *Eh bien*; reprit le roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? Continuez.* Quand il vit la brèche ouverte, il voulut la défendre en personne, les assiégeants menaçant de donner un assaut général. Ses généraux se jetèrent à ses pieds pour le conjurer de ne pas s'exposer aussi inutilement. Voyant qu'ils ne pouvaient pas le fléchir par leurs prières, ils lui firent voir le danger auquel il s'exposait de tomber entre les mains de ses ennemis. Cette appréhension le détermina enfin d'abandonner cette ville. Il s'embarqua sur une légère nacelle avec laquelle il passa, à la faveur de la nuit, au milieu de la flotte danoise qui bloquait le port de Stralsund, et gagna avec peine le bord d'un de ses vaisseaux qui le transporta en Suède. Quatorze années auparavant il était parti de ce royaume en conquérant qui allait assujétir le monde; il y revint alors comme un fugitif poursuivi par ses ennemis, dépouillé de ses plus belles provinces, et abandonné de son armée. Dès que ce prince fut parti, la garnison de Stralsund capitula et se rendit prisonnière de guerre le 27 *décembre* 1713.

2. Le roi de Suède abandonna, en 1806, la neutralité qu'il avait gardée jusqu'alors dans l'embrasement universel de l'Europe, et se ligua avec l'Angleterre dans le moment où l'empereur Napoléon s'avançait dans le nord de l'Allemagne pour se venger de la conduite perfide de la Prusse. Les succès de la France ne changèrent rien aux dispositions de la Suède; il fallut se résoudre à combattre contre une puissance que l'on avait peine à regarder comme ennemie. Le huitième corps de la Grande-Armée, qui formait l'extrémité de sa gauche, sous les ordres du maréchal Mortier, occupa toute la Poméranie suédoise. Après avoir successivement déposté les troupes du roi de Suède de Gripswaldt et

de Grimm, il bloqua Stralsund du côté de la terre; il avait éprouvé bien des difficultés en s'approchant de cette place. L'ennemi voulut lui résister à Gripswald, et l'obligea d'y jeter quelques bombes. Le douzième régiment d'infanterie légère passa les fossés de la ville sur la glace, emporta les remparts d'assaut; il y eut aussi près de Grimm une escarmouche dans laquelle les troupes françaises obtinrent aussi l'avantage. Les Suédois, voulant prendre leur revanche, attendirent les Français sur les hauteurs de Lechenhagen. La division du général Grandjean les délogea promptement de cette position, malgré le feu de l'artillerie qu'ils firent jouer pour arrêter son attaque. Malgré toutes ces contrariétés, qui ne produisirent qu'un léger effet, les avant-postes français parvinrent bientôt à s'établir sous le canon de la place; ils s'empressèrent d'assurer leurs positions par des retranchements, et de faire des préparatifs pour le siége. La garnison de Stralsund consistait en dix à douze mille hommes; il y avait aussi sur l'île de Rugen une autre garnison dont la force était considérable, sans compter les milices du pays. Au commencement de février, les Suédois n'avaient pas encore tiré un seul coup de canon de la forteresse; ils se trouvèrent resserrés à cette époque. Pour parer aux dangers d'une surprise dont ils étaient menacés, par la facilité que les glaces pouvaient donner pour assaillir la place, ils la faisaient rompre toutes les nuits par des patrouilles qui parcouraient les fossés dans des bateaux, et tâchaient d'empêcher avec leurs rames que leurs masses ne s'accumulassent. Ils joignirent, en outre, à cette précaution celle de tirer le canon du rempart, lorsque les patrouilles françaises paraissaient à une distance trop rapprochée. La garnison reçut alors de la Suède un renfort très-considérable de troupes, et Stralsund acquit chaque jour, pour sa défense, une amélioration très-sensible. Les Suédois avaient pour général en chef le baron d'Essen, gouverneur général de la Poméranie, le baron d'Armfeldt pour commandant en second, et l'adjudant-général Peyron pour gouverneur. Les Français poussaient, de leur côté, leurs travaux avec la plus grande activité. Deux mille paysans étaient employés chaque jour à l'établissement des batteries sur la côte pour intercepter toute communication entre Stralsund et l'île de Rugen. De gros transports d'artillerie étaient en route du côté de Friedland, et tous les navires des petits

ports de la Baltique, occupés par les Français, étaient employés à y conduire des munitions et des vivres. Le 12 février, la garnison fit une sortie sous le commandement du lieutenant-général d'Armfeldt; elle se proposait d'enlever une batterie construite par les Français devant Franchenfort. Les Suédois se conduisirent avec bravoure; mais ils ne purent parvenir à enlever cette batterie. On employa de nouveaux efforts pour écarter les assiégeants de la place, et pour inquiéter leurs avant-postes. Il était aisé de s'appercevoir, par la lenteur de ces opérations, que l'empereur Napoléon avait une extrême répugnance pour la guerre contre une ancienne alliée de la France; mais l'opiniâtreté du monarque suédois à repousser toute ouverture pacifique ne permit pas de le ménager plus long-temps. Le bombardement n'était pas encore commencé le 21 février. Cependant, les ouvrages des assiégeants s'avançaient de plus en plus, quoique les chaloupes suédoises cherchassent à entraver les travaux par le feu de leur artillerie, et par de fréquentes sorties. Il s'en fit une assez sérieuse, sous les ordres du général d'Armfeldt; elle avait pour but de contenir les avant-postes français, dont l'activité donnait de fréquentes allarmes, et de les empêcher d'abattre le bois d'Heidenholtz, qui masquait le front du Knieper, l'un des faubourgs de la ville. Un combat très-vif s'engagea; le colonel suédois Norbis y fut tué avec quelques soldats, et le bois fut coupé, malgré tous leurs efforts. Une autre expédition, commandée par le major d'Hemings, partit de Stralsund, se dirigea sur la petite ville de Bardt, sur la côte de la Baltique, où les Français tenaient un détachement en sauve-garde. Ce chef avait sous ses ordres deux cents chasseurs, et quatre chaloupes canonnières; il entra dans Bardt, et n'eut pas de peine à se rendre maître de la sauve-garde, qui fit encore une défense aussi belle que sa faiblesse pouvait le lui permettre contre des forces aussi disproportionnées: les habitants eurent même la perfidie de le seconder. Le général Mortier tira sur-le-champ vengeance de cet attentat, il fit arrêter dans la ville des ôtages, et leva une contribution. Le 14 mars, la garnison de Stralsund profita d'un temps brumeux pour faire une nouvelle sortie; elle déboucha par la porte du Knieper avec deux mille hommes d'infanterie, deux escadrons, et six pièces de canon, pour attaquer une redoute qui n'était encore ni fermée, ni palis-

sadée, ni garnie de ses canons, et seulement occupée par des voltigeurs. L'immense supériorité des Suédois n'étonna pas ces braves; ils soutinrent et repoussèrent toutes leurs attaques, et donnèrent le temps à une seconde compagnie d'infanterie légère d'arriver à leur secours. Quinze Suédois montèrent sur les parapets; mais ils y trouvèrent la mort. Toutes leurs tentatives pour entamer la redoute furent inutiles; soixante-deux cadavres restèrent au pied des remparts, et le nombre des blessés fut encore plus considérable. L'ennemi perdit une cinquantaine de prisonniers; il n'y avait cependant, pour défendre cette redoute, que cent cinquante hommes. Cet acte d'intrépidité fixa les regards de l'Empereur, qui accorda trois décorations de la légion d'honneur aux deux compagnies qui s'y trouvèrent. Dans le commencement du mois d'avril, une partie du quartier du maréchal Mortier se porta sur Grimm en allant prendre la direction du siége de Colberg. Le corps de siége de Stralsund resta néanmoins en observation devant cette place, sous le commandement du général Grandjean. La garnison de Stralsund, ayant reçu par mer quelques régiments de renfort, informée de plus du mouvement du maréchal, déboucha en forces. Le général Grandjean repassa la Péenne, et vint prendre position à Anclam. Une nombreuse flotille suédoise fit des débarquements sur différents points de la côte, et particulièrement dans les îles d'Usedom et de Wollin. Le maréchal Mortier, instruit de ces mouvements, s'empressa de faire une marche rétrograde; il se porta, le 13 avril, sur Stettin, et manœuvra pour y attirer les Suédois. Ces opérations eurent le succès qu'il en attendait. Les ennemis eurent l'imprudence de s'avancer sur Anclam et sur Deumin, et de se porter sur Passewalck; ils y concentrèrent leurs forces, et marchèrent rapidement sur le centre de l'armée du maréchal Mortier, dont la ligne s'étendait depuis l'Oder jusqu'au pays de Mecklenbourg. Le lendemain, avant le jour, cette armée déboucha de Passewalk sur la route d'Anclam, culbuta les positions des Suédois à Belling et Ferdinanshoff; et, malgré la résistance la plus opiniâtre, le mauvais état des chemins, et des inondations, il les chargea de poste en poste jusqu'à Alteosmow, où ils se réunirent à un corps de troupes fraîches arrivant d'Anclam. Ce renfort ranima les Suédois, qui se battirent avec courage. Les Français, excités par cette résistance et par le succès qu'ils

venaient d'obtenir, renouvelèrent l'attaque si vivement, que les Suédois furent obligés de se retirer dans le plus grand désordre sur Anclam; ils y furent poursuivis l'épée dans les reins, et l'on y entra pêle-mêle avec eux. Après cet avantage, remporté sur le centre de l'armée suédoise, le maréchal Mortier marcha contre les deux ailes, dont il débordait les flancs. Une brigade française se porta sur Uckermonde, et une autre sur Demmin. La colonne du général suédois Cardell fut coupée à Uckermonde par l'entrée des troupes françaises dans Anclam. Le général Veau l'attaqua le 17 avril, lui enleva trois pièces de canon et cinq cents prisonniers; le reste ne dut son salut qu'à ses chaloupes canonnières, et s'embarqua sur le Hoff. Le général suédois, baron d'Armfeldt, fut tué d'un coup de mitraille; il perdit tous ses magasins. La position de cette armée devint si critique, lorsque le baron d'Essen en reprit le commandement, qu'il se trouva réduit à demander instamment un armistice, en y ajoutant l'assurance de l'autorisation spéciale du roi de Suède pour le conclure; il le fut effectivement, le 18 de ce mois, à des conditions et dans des circonstances qui semblaient en assurer la durée et tendre à rapprocher les deux puissances. Les premières dispositions du roi de Suède auraient été décisives avec tout autre; mais elles ne signifiaient absolument rien avec un caractère aussi mobile et aussi irréfléchi. Ce monarque, se déterminant toujours d'après l'impulsion du moment, éprouvait alors du dépit de ce que les Anglais ne l'avaient pas nommé généralissime des troupes qu'ils promettaient d'envoyer dans la Baltique. Il fit donc séquestrer dans ses états le numéraire que l'Angleterre envoyait en subsides à la Russie, sous prétexte qu'il était créancier de l'une et l'autre de ces puissances; tout annonçait une rupture entre le cabinet de Saint-James et la Suède. Dans ce moment, les Suédois sont battus; les autres puissances belligérantes paraissaient entrer dans des vues conciliatrices. L'Angleterre, toujours cherchant à exciter des guerres où elle ne perd que de l'argent, et non des hommes, oublie l'injure que venait de lui faire la Suède, et renouvèle solemnellement la promesse du départ d'un contingent considérable pour la Baltique. Elle promit d'opérer, pour la cause commune, une diversion où l'on devait employer six mille Prussiens, dix mille Russes, et quarante mille Anglais, qui, se réunissant

dans la Poméranie à vingt mille Suédois, formeraient une armée de soixante-seize mille hommes, avec laquelle on pourrait reprendre l'offensive et attaquer les derrières de l'armée française, tandis que l'armée russe la tiendrait en échec. Ce vaste plan, contre lequel l'empereur Napoléon s'était déjà mis en mesure en établissant, sous les ordres du maréchal Brune, une réserve de quatre-vingt mille hommes, dont la ligne s'étendait depuis Magdebourg jusqu'à la mer, et qui, se réunissant au corps d'armée du général Mortier, placé devant Stralsund, donnait de proche en proche la main aux autres corps de la Grande-Armée, se réduisit à une simple avant-garde de la légion allemande, qui vint débarquer dans la rade de Stralsund. Mais ce faible commencement d'exécution des promesses de l'Angleterre suffit pour faire changer de sentiments à Gustave. Toutes les puissances du Nord, leurrées par ces espérances trompeuses, reprirent simultanément l'offensive; mais leurs efforts pour continuer la guerre furent sans succès. Alors Dantzick succomba; l'armée française acquit avec cette place un nouvel appui, et trouva un renfort de trente mille hommes dans les troupes qui y étaient employées. Les Russes, vaincus à Friedland, demandèrent encore une fois la paix; l'empereur Napoléon la leur accorda à Tilsitt, et tout l'effort des armes françaises retomba sur la Suède, demeurée seule dans la lice. Le maréchal Brune, dont le corps avait été renforcé d'une partie des troupes de la Grande-Armée, se présenta encore une fois devant Stralsund. Après cinq jours de tranchée ouverte, cette place se rendit le 26 août; elle avait été attaquée avec une telle vigueur, que le roi de Suède, voyant les progrès des travaux des assiégeants, et l'inutilité de ses feux contre les tirailleurs français, et de nombreuses batteries prêtes à foudroyer ses remparts, jugea à propos de s'embarquer avec la plus grande partie de ses troupes, et se retira à Rugen, laissant à Stralsund l'adjudant-général Peyron, l'un de ses aides-de-camp, pour commandant. Cet officier se présenta pour offrir de capituler. Le maréchal Brune refusa de souscrire aux rididules propositions qui lui étaient faites; il rassura les citoyens, et fit occuper les portes de Stralsund par les grenadiers. Il suffit de prononcer le nom de l'Empereur pour maintenir une exacte discipline parmi le soldat, qui fit régner le calme dans Stralsund, dont les habitants jouirent d'une tranquillité aussi parfaite que

s'ils eussent été gardés par des troupes de leur nation, tant les Français, terribles dans les combats, savent mettre de douceur dans leur conduite envers les peuples soumis. *13 février au 27 août* 1807.

STRASBOURG (*bataille et prise de*). 1. Depuis longtemps les Allemands inquiétaient, par leurs incursions fréquentes, les terres de la domination romaine. Julien-l'Apostat, nouvellement nommé César, résolut, en 357, de châtier leur audace. Ils étaient campés près de Strasbourg. Il y court suivi de ses légions, et les attaque. Le combat est terrible. Deux fois les Romains prènent la fuite; deux fois Julien les rallie; enfin, après un long acharnement, qui fit périr une foule de guerriers, les Barbares se retirèrent précipitamment, et la Gaule fut délivrée.

2. Strasbourg devint, dans la suite, une des plus grandes et des plus riches cités de l'Europe. Elle formait, depuis plus de deux siècles, une république. Son arsenal renfermait neuf cents pièces d'artillerie, lorsque, en 1681, Louvois forma le dessein d'y faire reconnaître l'autorité de Louis XIV. « L'or, dit Voltaire, l'intrigue et la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, » préparèrent l'entrée de Louvois dans Strasbourg. Les » magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de » voir vingt mille Français autour de ses remparts; les » forts qui les défendaient près du Rhin, insultés et pris » dans un moment; Louvois à leurs portes, et leurs bourgmestres parlant de se rendre. Les pleurs et le désespoir » des citoyens, amoureux de la liberté, n'empêchèrent » point qu'en un même jour (le 30 septembre) le traité » de reddition ne fût proposé par les magistrats, et que » Louvois ne prît possession de la ville. Vauban l'a rendue » depuis, par les fortifications qui l'entourent, une des » barrières les plus fortes de la France. »

STRATONICÉE (*siéges de*). 1. Attale, roi de Pergame, laissa, en mourant, le peuple romain héritier de ses états. Cependant Aristonique, fils naturel d'Eumène, travailla à s'emparer de sa couronne. Il forma un parti si considérable, qu'il se rendit maître de presque toutes les villes, et battit le consul P. Licinius-Crassus, qui fut fait

prisonnier et mis à mort Le consul Perpenna, son successeur, vengea sa défaite ; il livra un combat à Aristonique, défit entièrement son armée, l'assiégea peu après dans Stratonicée, et le fit prisonnier. 129 *ans av. J. C.*

2. Mithridate, après avoir vaincu les généraux romains, mit le siége devant Stratonicée, et s'en rendit maître. 92 *ans avant J. C.*

STRAUBING (*siége et prises de*). 1. Un corps de troupes autrichiennes, commandé par le comte de Vurmbrand, major-général, voulant s'établir dans la Bavière, investit, le 3 avril 1742, la ville de Straubing. La tranchée fut ouverte le 6 ; et les batteries ennemies tirèrent avec vivacité. Le baron de Wolviésen, qui commandait dans la ville, répondit aux Autrichiens par un feu redoutable ; il ruina leurs travaux dans différentes sorties, et ne rentra jamais qu'avec un grand nombre de prisonniers. Le comte de Vurmbrand fit déclarer au baron de Wolviésen qu'il n'accorderait point de capitulation, s'il ne se rendait dans un temps limité. Cette menace fut inutile. Le comte fit tirer sur la ville à boulets rouges. Le 10 avril, le feu redoubla ; mais, sur le soir, les feux des assiégeants cessèrent tout à coup. La nuit suivante, ils décampèrent précipitamment, effrayés par la marche de l'armée française qui approchait, sous les ordres du duc d'Harcourt.

2. Au mois de juillet 1743, la ville de Straubing se rendit aux Autrichiens par capitulation.

3. En 1755, après la prise de la ville de Wilshoven par les Autrichiens, les Bavarois, qui étaient rentrés dans Straubing, évacuèrent cette place.

STUM (*bataille de*). L'empereur Ferdinand II, ayant ruiné tous les efforts que les Protestants ont faits successivement pour la cause de l'électeur palatin, veut les obliger à la restitution des biens ecclésiastiques. Cet édit, dont l'observation doit entraîner nécessairement la chute du luthéranisme, cause une terreur générale : on sent qu'on ne peut être garanti de l'oppression que par la Suède, et on y a recours.

Gustave-Adolphe avait porté la guerre en Pologne l'année précédente. Comme son armée n'était composée que de treize mille hommes, et que ses ennemis étaient infiniment plus forts, ses généraux, qui n'étaient pas encore accoutumés aux choses héroïques qu'ils lui virent faire depuis, parurent allarmés du péril auquel il allait s'exposer. *Puisque les Polonais sont en si grand nombre*, dit-il fièrement, *nos gens en tireront plus sûrement*. Un succès complet justifia cette noble confiance. Les Polonais furent battus et presque détruits à Stum.

Les ministres de Gustave veulent le détourner de la guerre d'Allemagne, sous prétexte qu'il manque d'argent. *Les pays que je vais attaquer*, dit-il, *sont riches et efféminés : nos armées ont du courage et de l'intelligence, elles arboreront mon étendard chez l'ennemi, qui payera mes troupes*. 1630.

SUCRONE (*bataille de*). La malheureuse journée d'Italique n'abattit point le courage de Sertorius. Ce général, supérieur à ses disgrâces, résolut d'attaquer Pompée, près de Sucrone, à l'embouchure du Xucar. Il attendit que le soleil eût atteint la fin de sa carrière, parce que la nuit devait être désavantageuse aux Romains, qui ne connaissaient pas le pays, soit qu'il leur fallût fuir, soit qu'ils eussent à poursuivre les Espagnols. Dans le fort de la mêlée, Pompée fut assailli par un fantassin d'une taille énorme. Ces deux champions se portèrent des coups terribles. Le général romain coupa les bras à son adversaire, et fut lui-même blessé. Il n'en fut pas quitte pour ce premier péril. Une troupe de Libyens se jeta sur lui, et l'environna. Il allait être pris ou tué, lorsqu'il s'avisa de leur abandonner son cheval richement harnaché. Il s'échappa, tandis que les barbares se disputaient cette précieuse dépouille. L'honneur de la bataille fut pour Sertorius. Son dessein était d'achever sa victoire le lendemain ; mais ayant appris que Métellus avait joint Pompée, il ne voulut point se mesurer avec deux armées qui lui étaient trop supérieures en nombre. Il se retira donc en disant : *Si cette vieille n'était survenue, j'aurais envoyé ce petit garçon à Rome, après l'avoir étrillé comme il le mérite*. 75 ans avant J. C.

SUESSA-POMÉTIA (*sièges de*). 1. Les Volsques fu-

rent battus plusieurs fois par Tarquin-le-Superbe, et obligés de se renfermer dans Suessa-Pométia, la meilleure de leurs villes. Le vainqueur les y assiégea, et emporta la place. On passa au fil de l'épée ceux qui se trouvèrent les armes à la main; et la plus grande partie du butin immense de cette ville, fut destinée à la construction du Capitole. 512 *ans avant J. C.*

2. Plusieurs années après l'expulsion des Tarquins, les Volsques déclarèrent la guerre aux Romains. P. Servilius les défit, attaqua Suessa, la prit après un siége de quelques jours, passa au fil de l'épée tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, et rentra triomphant dans Rome. 493 *ans avant J. C.*

SUESSULA (*bataille de*). Les Samnites, déjà vaincus par le consul Valérius au mont Gaurus, vinrent se poster près de Suessula. Valère partit aussitôt, s'approcha de l'ennemi, et choisit un endroit de médiocre étendue pour y camper. Les Samnites voulaient en venir aux mains sur-le-champ. Mais le consul affectant de la crainte, souffrait tranquillement leurs bravades. Ils sortirent un jour pour aller au fourrage, laissant peu de monde dans leur camp. Valérius s'en apperçut et s'en rendit maître; puis il marcha en bon ordre contre les Samnites répandus dans les campagnes. Ce fut un horrible carnage: on prit quarante mille boucliers, et cent soixante et dix drapeaux. Cette victoire fit redouter les armes romaines. 460 *ans avant J. C.*

SUEZ (*prise et combat de*). 1. Le général Bonaparte à peine débarqué en Egypte, s'occupa de l'administration de cette contrée, autrefois si fameuse par sa fertilité et son commerce; on le vit explorer avec soin ses antiquités, et tâcher de rouvrir les sources de son ancienne prospérité. Le général Bon reçut ordre de traverser le désert à la tête de quinze cents hommes, et de se porter sur Suez, où il entra le 7 novembre 1798. Bonaparte, accompagné d'une partie de son état-major, des membres de l'institut Monge et Bertholet, et d'un corps de cavalerie, part lui-même du Caire le 24 décembre, arrive le 27 à Suez, reconnaît la côte et la ville, ordonne les ouvrages et les fortifications nécessaires

à sa défense. Dès le lendemain, il passe la mer Rouge, près de Suez, à un gué seulement praticable en basse mer, se rend aux fontaines de Moïse, situées en Asie, à trois lieues et demie. Cinq sources forment ces fontaines, qui s'échappent en bouillonnant du sommet de petits monticules de sable. L'eau en est douce et un peu saumâtre. Bonaparte retourne le même soir à Suez; mais la mer étant haute, il est forcé de remonter à la pointe de la mer Rouge; son guide le perd dans des marais; il ne parvient à en sortir qu'avec la plus grande peine, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Les magasins de Suez indiquent assez que cette ville a été l'entrepôt d'un commerce considérable; les barques peuvent seules maintenant entrer dans son port, mais des frégates peuvent mouiller auprès d'une pointe de sable qui s'avance d'une lieue dans la mer. Cette pointe est découverte à la marée basse; il serait possible d'y construire une batterie qui protégerait le mouillage et défendrait la rade. Bonaparte encourage le commerce par plusieurs établissements utiles, le rassure contre les exactions auxquelles se livraient les pachas et les Mameloucks. Une nouvelle douane, dont les droits sont moins forts, remplace celle qui existait avant son arrivée. Il prend des mesures pour assurer et garantir les transports de Suez au Caire et à Belbeis. Ses dispositions sont telles qu'elles doivent rendre à Suez, dans peu, son commerce et son ancienne splendeur. Quatre bâtiments de Djedda y arrivent pendant le séjour de Bonaparte. Les Arabes de Tor viènent aussi réclamer l'amitié des Français. Bonaparte part de Suez le 30 décembre. A deux lieues et demie de la ville, il trouve les vestiges de l'ancien canal de Suez; il le suit pendant quatre lieues, se porte, le 3 janvier 1799, dans l'Oasis d'Horeb, où il retrouve encore les vestiges de ce canal, à l'entrée des terres cultivées et arrosées de l'Egypte. Satisfait de cette double reconnaissance, il ordonne à M. Peyre, ingénieur des ponts et chaussées, de se rendre à Suez, et d'en partir avec une escorte suffisante pour lever géométriquement, et niveler tout le cours du canal, opération destinée à résoudre enfin le problème de l'existence d'un des plus grands et des plus beaux travaux du monde. C'était en s'efforçant ainsi de recréer tout en Egypte au milieu des combats, que Bonaparte préludait à faire sortir sa patrie du chaos où l'avaient plongée dix années de troubles, de dissensions et d'anarchie.



2. Après le départ de Bonaparte, le général Kléber prit le gouvernement de l'Egypte. Pressé vers le désert de Syrie par les Turcs, et sur les bords de la Méditerranée par les Anglais; ne recevant aucun secours de la mère-patrie; craignant de voir inutilement périr tant de braves par les maladies, ou sous le fer de leurs ennemis, il voulut, par une capitulation honorable sans doute, mais prématurée, conserver, pour la France, des militaires qui lui étaient dévoués. La perfidie anglaise empêcha l'exécution de ce traité; les Français ressaisissent leurs armes, animés tout à la fois par le désespoir et l'amour de la gloire; ils furent vainqueurs aux champs d'Heliopolis, repoussèrent à Saléhié les Ottomans, et firent rentrer le grand visir en Syrie. Aussitôt Kléber s'occupa de reprendre toutes les places qu'il avait abandonnées; il envoya prendre une seconde fois possession de Suez. Les Anglais y avaient débarqué de l'artillerie et des troupes. Six cents Arabes de la Mecque et d'Yambo occupaient cette ville avec cinq cents Anglais. Le lieutenant-colonel Murray, prévenu des succès des Français, par le commodore Smith, ne crut pas devoir s'exposer à leurs coups dans une ville sans murailles. Avare du sang et des propriétés de l'Angleterre, il fit embarquer son artillerie et la majeure partie de ses troupes. Lorsqu'il eut la certitude de l'arrivée des Français à une lieue de Suez, il regagna son vaisseau avec presque toute sa troupe de débarquement, et abandonna la défense de la place à cinquante Anglais réunis aux gens de la Mecque et d'Yambo, leur annonçant qu'ils allaient avoir à combattre seulement quelques Français, tristes débris de leur armée détruite par le grand visir, qu'ils extermineraient si facilement, qu'il regardait la défaite de ces fuyards comme indigne de sa valeur, et leur en abandonnait les dépouilles. Cependant le 21 avril 1800, au commencement du jour, la colonne française se présente devant Suez; elle l'attaque de vive force. Après avoir tiré quelques coups de canons, la montagne fortifiée de Kalsanié est emportée par les dromadaires, en même temps que les grenadiers, et un détachement de fusiliers, la tournaient du côté de la grande redoute, pour lui couper la retraite de la mer, et empêcher que les bâtiments marchands ne sortissent du port. L'attaque fut impétueuse; les soldats français, après avoir culbuté l'ennemi, entrèrent pêle-mêle avec lui dans la ville, dont ils se rendirent bientôt

maîtres. Les Arabes laissèrent cent hommes morts sur le champ de bataille. Les Anglais voulant empêcher les bâtiments de commerce de rentrer dans le port, dont le combat les avait éloignés, se hâtèrent de mettre le feu à l'un d'eux, qui, en sortant, avait échoué dans le canal, hors de la portée du canon de la place. Le lendemain, ils en brûlèrent huit autres qui cherchaient à rentrer dans le port. En détruisant ainsi toute la fortune des hommes qu'ils faisaient battre pour eux la veille, et les abandonnant, les Anglais rallièrent bientôt aux Français les habitants surpris de trouver autant de générosité dans leurs vainqueurs, qu'ils avaient éprouvé de perfidie de la part de leurs alliés. *Avril* 1800.

SUFFELSHEIM (*action de*). Cinq mille Autrichiens, sous les ordres du prince de Bade-Dourlach, avaient formé des retranchements à Suffelsheim, village d'Alsace, vers Hagnenau et le Fort-Louis. Le maréchal de Noailles, commandant l'armée française, voulut les forcer. Cette entreprise n'était pas facile. Pour l'exécuter, il fit choix d'un officier, connu depuis long-temps par une bravoure intrépide; ce fut le chevalier de Belle-Isle. Le 23 août 1744, le chevalier part à la tête d'un détachement, arrive vers les retranchements ennemis, les attaque. Les Autrichiens combattent vaillamment. Plus d'une fois, ils font reculer les assaillants. Belle-Isle rallie ses soldats étonnés; ils soutiènent avec lui l'impétuosité des Autrichiens. Accablés par le nombre, ils périssent en triomphant. La mort de ces guerriers ranime les Français. L'intrépidité de Belle-Isle les remplit d'un nouveau courage. Les Autrichiens reculent à leur tour; on les presse; on les poursuit. Leurs retranchements sont bientôt emportés de vive force. Le capitaine victorieux, profitant de sa fortune, court attaquer le village de Suffelsheim, qui renfermait un grand nombre d'Autrichiens. Il s'en empare sans peine. Cette journée coûta quinze cents hommes aux vaincus, et fut peu meurtrière pour la France.

SULZBACH (*bataille de*). Les armées françaises présentaient en 1796, un front menaçant aux Impériaux en Italie, au delà du Rhin. Celle de Sambre et Meuse commandée par le général Jourdan, se trouva par une suite de succès, au milieu de l'été, près de Sulzbach, sur les confins du Haut-Palatinat et de la Franconie. Son avant-garde, com-

mandée par le général Colaud, se porta le 17 août sur la route qui conduit d'Hersbruch à Sulzbach. Ce chemin, le seul praticable pour l'artillerie, est situé dans un défilé d'environ deux cents toises dans sa plus grande largeur; des montagnes élevées et couronnées de sapins extrêmement épais en couvrent les deux bords. Il y a six lieues de Hersbruch à Sulzbach. Les Allemands avaient leurs postes avancés à environ deux lieues de cette dernière ville. Ils étaient placés dans un bois bordant la route. Entre la montagne et la droite du défilé est une plaine fermée dans le fond par d'autres bois où les Impériaux avaient placé quelques escadrons avec de l'artillerie pour empêcher d'attaquer le bois par leur flanc droit. Ils avaient également mis en position sur leur gauche de l'artillerie dans un endroit où la route s'élevant, on peut découvrir à une lieue tous les mouvements d'un ennemi qui s'en approche. C'était dans cette position formidable que les Autrichiens attendaient les Français. Ils avaient de plus jeté des tirailleurs dans les endroits du côteau demeurés accessibles, de manière qu'il fallait essuyer leur feu, celui de l'artillerie de la route et de la plaine et des petites armes de l'infanterie qui bordait le front du bois. Le général Ney, commandant l'avant-garde, fait dans le moment ses dispositions d'attaque; il ordonne d'emporter le bois à la baïonnette, fait en même temps gravir les flanqueurs de droite sur le côteau pour détourner l'attention de l'ennemi de la principale attaque. Le général Hohenlohe qui était dans le bois, animait ses troupes par son exemple et sa présence. Il en partit à la fois un feu terrible du front et des flancs des Allemands, mais il ne put rallentir le courage des Français, qui entrèrent dans le bois avec intrépidité. Les Impériaux ne pouvant résister à l'impétuosité de leur choc, se débandent et prènent la fuite. En vain le prince de Hohenlohe veut les rallier, ils sont sourds à sa voix et n'écoutent plus que la frayeur dont ils sont glacés. Le général Ney les poursuit vivement, et le prince ne dut son salut qu'à une prompte fuite. Les Français restèrent donc maîtres du bois, de la petite plaine, et d'une partie de la grande route, ce qui donnait environ trois quarts de lieue de terrain; mais en s'approchant de Sulzbach, les difficultés se multiplièrent, et l'ennemi enhardi par les obstacles qui se rencontraient et une position avantageuse, soutenu encore par de nombreux renforts, marcha au devant des Français.

Jourdan fut alors forcé de changer ses premières dispositions; il fait avancer le corps de bataille de la division Colaud, pour soutenir son avant-garde; donne ordre au général Grenier, de pénétrer dans les bois situés au delà de la gauche de l'ennemi, et de tâcher de tourner sa position. Il envoya vers Neuckirken, la division du général Lefebvre pour compléter le cernement des Impériaux vers leur droite. Pendant ces dispositions, le général Ney poursuivait ses avantages, il revint à la charge aussitôt qu'il se sentit soutenu. Depuis ce champ de bataille jusqu'à Sulzbach, le terrain est entièrement coupé par des bois séparés par des plaines étroites et des ravins. Chaque bois fut disputé pied à pied avec un incroyable acharnement. Si les obstacles que présenta continuellement le terrain aux troupes chargées de tourner les positions des Impériaux, avaient permis de le faire avec vivacité, c'en était fait de ce corps d'armée autrichienne, mais les difficultés des chemins le sauvèrent. Enfin, le général Grenier arriva sur sa gauche. Avertie par ses éclaireurs, elle se retira sur sa dernière position, la plus forte de toutes. En avant de Sulzbach, est un rocher couvert d'un bois dont le sommet offre un plateau où l'on peut placer cinq à six cents hommes; son front est inaccessible, ses flancs étaient défendus par de l'artillerie et de la mousqueterie. La grande route qui conduit à Sulzbach, passe le long du flanc gauche de ce rocher. On peut y monter de ce côté par une pente assez douce, il est entièrement couvert d'un bois de sapins. A gauche du rocher est une petite plaine environnée de bois. On ne peut y arriver du côté où se trouvaient les Français, que par un défilé très-étroit. Au milieu se trouve un petit hameau environné d'arbres et de haies. Les Impériaux se croyant en sûreté sur ce côté, négligèrent d'occuper ce hameau et la partie du bois sur leur gauche au delà de la plaine. Le général Jourdan appercevant cette faute, ordonna de faire défiler la brigade du général Olivier par le bois, et d'en occuper la lisière; et au général Ney, de jeter de l'infanterie dans le hameau. Quand les Autrichiens eurent avis de la marche du général Olivier, ils envoyèrent des troupes et de l'artillerie vers le bois qu'il occupait déjà. Ces troupes ne purent soutenir le feu de cette brigade; elles furent contraintes de se replier sur le rocher. Ce mouvement les avait empêchées de s'appercevoir de celui des Français qui s'étaient jetés dans le hameau. Le géné-

ral Ney envoye un escadron de chasseurs se placer en avant de cet endroit. Trois escadrons du régiment de la Tour, s'avancent pour le charger, les chasseurs se retirent insensiblement sur le hameau, leurs escadrons arrivent et reçoivent à vingt pas le feu de l'infanterie légère. Le désordre est bientôt dans leurs rangs. L'ennemi se replie précipitamment laissant sur le champ de bataille beaucoup de morts. Il était sept heures du soir, et l'on combattait encore le long du rocher, le feu y était soutenu, et la bravoure de ceux qui le défendaient était égale à celle des assaillants. La possession de la plaine avait donné aux Français le moyen d'y amener de l'artillerie; mais il leur était impossible d'en faire autant sur le flanc gauche des Autrichiens, parce qu'ils possédaient les hauteurs dominant la route. Plusieurs fois les grenadiers français tentèrent d'escalader par le côté inaccessible, où le rocher les mettait à l'abri du feu. Mais leurs tentatives furent inutiles, ils roulèrent au bas avec les éclats qui se détachèrent du roc. Enfin, le général Lefebvre arrive sur les hauteurs à gauche, l'ennemi les défend opiniâtrément; la nuit survient, et son obscurité augmente l'horreur du combat. Le feu continue jusqu'à onze heures. L'ennemi avait laissé une partie de ses troupes légères sur les glacis de Sulzbach, qui, séparés du rocher par un ravin profond, offraient une position inexpugnable. Les troupes qui défendaient le rocher veulent s'y retirer en suivant la grande route qui conduit à la ville; une partie est taillée en pièces et l'autre prisonnière. La nuit empêcha de poursuivre les Autrichiens en pleine retraite. Lorsque le général Lefebvre eut pris les hauteurs, il arrêta sa poursuite et ses troupes bivouaquèrent sur le champ de bataille. 19 *août* 1796.

SULTZ (*bataille de*). Les Allemands toujours indomptables, avaient pris les armes contre les Romains. Valentinien marcha contre eux avec une armée nombreuse, et se fortifia près de Sultz, sur le Necker. Quand ce prince eut rangé ses troupes en bataille, il voulut reconnaître la situation des ennemis; et, s'étant éloigné de ses officiers, il s'approcha de la montagne où les Allemands étaient campés. Il ne connaissait pas le terrain, et s'engagea dans un marais où il allait être accablé par une troupe qui sortit tout à coup d'une embuscade, si sa vigueur et celle de son cheval ne l'eussent promptement tiré de ce mauvais pas. Dès que l'empe-

reur fut de retour, il fait sonner la charge. Salvius et Lupicin, officiers de sa garde, s'avancent vers la montagne à la tête d'une troupe de braves. Toute l'armée, excitée par leur intrépidité, s'empresse de les suivre, et grimpe à travers les rochers et les buissons. Bientôt des coups redoublés font reculer les Allemands. Bientôt les Romains se rendent maîtres du sommet de la montagne. Le choc devient terrible. On se saisit, on se presse l'épée dans les reins, on se renverse; partout on entend les plaintes des blessés mêlées aux cris militaires; partout on voit couler des ruisseaux de sang. Les Barbares, malgré tous les efforts de leur aveugle fureur, sont enfoncés et taillés en pièces, ils fuyent en désordre, poursuivis sans relâche. La plûpart tombent dans des précipices. Un petit nombre cherche à éviter la mort en s'échappant par des chemins détournés, ils y rencontrent Sébastien, que l'empereur y avait placé, et tombent sous ses coups. Cette victoire coûta cher aux Romains. 368.

SUNDERHAUSEN (*affaire de*). L'avant-garde de l'armée française, commandée par le comte de Broglie, ayant rencontré le 23 juillet 1758, dans la plaine de Sunderhausen, près de Cassel, huit mille Hanovriens, les attaqua. La fortune couronna les drapeaux de la France. Les Hanovriens accablés reculèrent, et l'on ne s'arrêta qu'après qu'ils eurent été totalement dissipés.

SUPHRIN (*combat de*). L'an 503, les généraux romains Hypace et Patrice, ayant défait un grand corps de Perses, s'arrêtèrent près du château de Suphrin, à quinze lieues d'Amide. Songeant à jouir de leur victoire, leurs soldats désarmés, assis au bord d'un ruisseau, préparaient leur repas; quelques-uns même se baignaient. Les généraux étaient à table, lorsque les Perses surviènent. On s'empresse, on s'arme à la hâte, le désordre est extrême. Les Perses fondent sur les Romains et les taillent en pièces. De quarante mille hommes, il n'échappa guère que les deux généraux qui, fuyant à toute bride, se réfugièrent dans Samozate.

SURA (*prise de*). L'an 540, Chosroës, roi des Perses, forma le siége de Sura, en Mésopotamie. Les habitants après la mort de leur commandant, tué sur la muraille, offrent de se rendre, et envoyent leur évêque au monarque persan.

Chosroës reçut le prélat avec bonté, accepta ses présents, et le fit accompagner à son retour d'une troupe de ses meilleurs soldats, pour honorer sa personne. Les habitants voyant revenir leur pasteur avec une escorte qui ne montrait que de la joie, ouvrirent leurs portes. Les Perses se séparèrent de lui avec de grandes démonstrations de respect; mais, lorsqu'on voulut refermer les portes, ils l'empêchèrent en y jetant une grosse pièce de bois suivant l'ordre secret qu'ils avaient reçu de leur prince. Tandis que les habitants et les Perses font des efforts, les uns pour enlever l'obstacle, les autres pour le maintenir, Chosroës survient, force l'entrée de la ville, pille les maisons, passe au fil de l'épée une partie des habitants, fait l'autre prisonnière, met le feu dans Sura, et la détruit de fond en comble.

SURVEILLANTE (*combat de la*). La frégate la *Surveillante*, de vingt-six canons, commandée par M. du Couedic, lieutenant de vaisseau, croisait à la hauteur de l'île d'Ouessant avec le cutter l'*Expédition*, commandé par le vicomte de Roquefeuil. On découvrit le 7 octobre 1779, à la pointe du jour, une frégate et un cutter, qui furent soupçonnés ennemis. M. du Couedic fit signal à l'*Expédition* de se préparer au combat, força de voiles, et serra le vent pour s'approcher des Anglais. Dès qu'il en fut parvenu à la demi-portée de canon, il arbora son pavillon, et l'assura d'un coup de canon à boulet. Les bâtiments ennemis mirent en panne sans arborer leurs couleurs, et ayant reçu dans cette position la bordée de la frégate française, ils arrivèrent en déployant le pavillon anglais. La *Surveillante* revira aussitôt pour se mettre au même bord que la frégate, et l'attaquer tandis que le vicomte de Roquefeuil combattrait le cutter. L'action s'engagea bord à bord : elle fut soutenue de part et d'autre avec la même vivacité et le même courage. La *Surveillante* fut démâtée de tous ses mâts, et, peu de minutes après, la mâture de la frégate anglaise éprouva le même sort. Ces deux bâtiments, privés de tous leurs mâts et hors d'état de manœuvrer, continuèrent à combattre avec la même chaleur. M. du Couedic, quoique blessé très-grièvement, n'abandonna point le gaillard de sa frégate. Lorsqu'il vit que les deux bâtiments étaient assez rapprochés pour tenter l'abordage, il ordonna à son équipage de sauter à bord. Déjà le beaupré de la *Sur-*

*veillante* était engagé dans les débris des mâts de son ennemi, lorsqu'on vit tout le gaillard de la frégate anglaise en feu. L'incendie se communiqua rapidement au beaupré de la *Surveillante*. M. du Couedic manœuvra très-habilement et avec assez de vivacité pour, à l'aide de quelques avirons, s'éloigner du bâtiment enflammé. Il parvint à éteindre le feu de son beaupré, et dès lors ne s'occupa qu'à sauver quelques anglais qui s'étaient jetés à la mer. Quarante-trois seulement purent gagner son bord. La frégate anglaise sauta. On apprit par eux qu'elle se nommait le *Québec*, qu'elle portait trente-deux canons, et était commandée par le capitaine Farmer.

M. le vicomte de Roquefeuil, voyant que le *Québec* était devenu la proie des flammes, et que la *Surveillante* avait besoin des plus prompts secours, abandonna le cotter qu'il combattait, et vint la prendre à la remorque. Il avait déjà perdu trente hommes.

Jamais plus beau combat ne pourra illustrer l'histoire de la marine française. Jamais on n'en examinera les détails, sans payer à la mémoire de ceux qui l'ont soutenu le tribut d'admiration et de respect qui leur est dû. On regretta M. du Couedic, qui mourut bientôt de ses blessures, et dont la mort suivit de près le triomphe. 7 *oct.* 1779.

SUTHUL (*bataille de*). Le consul Albinus, chargé de la guerre contre Jugurtha, en avait laissé la conduite à son frère Aulus, avec la qualité de propréteur. Aulus avait pour tout mérite une insupportable présomption et une insatiable avarice. Au milieu de l'hiver, il fit le siége de Suthul, place très-forte, située sur la croupe d'une montagne escarpée, et environnée d'un marais profond. Jugurtha, connaissant le caractère de son ennemi, l'amusait par des pourparlers continuels. Ce prince rusé sut si bien jouer son personnage, qu'il l'engagea à s'écarter de la place; et l'attira dans les plaines voisines, où il lui faisait espérer de transiger secrètement avec lui. Il vint même à bout de corrompre une partie des troupes romaines, qui lui promirent de le servir. En effet, ce prince étant venu attaquer pendant la nuit le camp d'Aulus, un grand nombre d'alliés passa sous ses drapeaux, et un officier romain, premier capitaine d'une légion, lui livra la partie du retranchement qu'il était chargé de défendre. Le camp fut pris et pillé. Aulus fut

obligé de se rendre avec le reste de son armée, et Jugurtha les fit tous passer ignominieusement sous le joug. 109 *ans av. J. C.*

SYBARIS (*prise de*). Cette ville, celèbre par le luxe de ses habitants, se brouilla avec les Crotoniates, ses voisins. Ces deux peuples prirent les armes. Les voluptueux Sybarites se mirent les premiers en campagne avec trois cent mille hommes. Les Crotoniates ne leur opposèrent que cent mille hommes; mais ils avaient à leur tête Milon, fameux athlète. Sous la conduite de ce général, ils remportèrent une victoire complète. Pour en profiter, ils s'avancèrent vers Sybaris, la prirent, tuèrent presque tous les habitants, et renversèrent tous ses édifices. 508 *ans avant J. C.*

SYÈNE (*combat de*). Le général Desaix ayant battu les beys de la Haute-Egypte à Samanhout, ces souverains détrônés s'enfoncèrent dans les déserts, mais leurs forces n'étaient pas encore anéanties, et l'Egypte ne pouvait obtenir quelque repos qu'au moment où leurs bandes seraient entièrement détruites. Desaix apprend, dans les premiers jours de février, qu'Osman-Bey est revenu sur les bords du Nil, non loin de Syène. Sa présence pouvait devenir inquiétante. Desaix ordonna au général Davout d'aller le combattre au milieu des déserts, à la tête du vingt-deuxième de chasseurs et du quinzième de dragons. Le 12 février, à la pointe du jour, les chameaux d'Osman-Bey sont apperçus au moment où ils faisaient de l'eau dans le Nil; une forte division de l'armée de ce bey était au pied d'une montagne voisine, pour protéger ce convoi. Le général Davout forme sa cavalerie sur deux lignes, et fond avec rapidité sur les Mameloucks. Ils ont d'abord l'air de fuir; mais tout à coup ils font volte-face, et fournissent une charge vigoureuse sous le feu du quinzième de dragons. Plusieurs Mameloucks tombent morts; Osman-Bey a son cheval tué sous lui, il est lui-même dangereusement blessé. Le vingt-deuxième de chasseurs se précipite avec impétuosité; on combat corps à corps, le carnage est affreux. Malgré la supériorité des armes et du nombre, les Mameloucks sont forcés d'abandonner le champ de bataille, où ils laissent un grand nombre des leurs. Parmi les beaux traits qui ont

honoré cette mémorable journée, on remarque celui de l'aide-de-camp Montléger. Blessé dans le fort du combat, et ayant eu son cheval tué sous lui, il se saisit du cheval d'un mamelouck, et sort ainsi de la mêlée. Osman-Bey vaincu se retira dans l'intérieur des déserts, près d'une citerne nommée la Kuita. A peine les troupes françaises furent-elles entrées dans Syène, qui servit autrefois de terme aux conquêtes des Romains, que l'on vit une singulière preuve de l'activité de leur génie. Dès le second jour de leur établissement, on y voyait des tailleurs, des cordonniers, des orfèvres, des barbiers français avec leurs enseignes; des traiteurs et des restaurateurs à prix fixe. Un simple stationnement de cette armée offrit le développement le plus rapide des produits de l'industrie. Chaque individu mit en œuvre tous ses moyens pour le bonheur de la société; mais ce qui caractérise particulièrement une armée française fut de voir s'y établir le superflu en même temps que le nécessaire. Il y avait peu après dans Syène cafés et jeux publics, avec des cartes faites à Syène. Au sortir du village, une allée d'arbres se dirigeait au nord; les soldats y placèrent une colonne milliaire avec l'inscription *Route de Paris*, N°. 1,167,340; et c'était quelques jours après avoir reçu pour toute ration une distribution de dattes, qu'ils avaient des idées si gaies. Comment un succès constant ne couronnerait-il pas tant de bravoure et cette gaîté, que les plus grandes souffrances ne sauraient altérer? 12 *février* 1799.

SYRACUSE (*siéges et bataille de*). 1. La plus florissante république de la Sicile était Syracuse. Cette cité puissante, riche, bien peuplée, située sur la côte orientale de l'île, était composée de cinq quartiers renfermés par de fortes murailles, et fortifiés par des tours : ils formaient autant de places, et présentaient à peu près la figure d'un triangle. Du côté de la mer, l'île d'Ortygie renfermait la citadelle, et commandait aux deux ports. Elle communiquait par un pont avec Achradine, le plus beau et le plus fortifié de tous les quartiers. Au dessus d'Achradine, on voyait le quartier de Tyque et celui de Néapolis ou Ville-neuve, séparés l'un de l'autre par un mur qui s'avançait en pointe vers l'occident, et se terminait à une hauteur qu'on nommait Epipole. Une vaste enceinte

de murailles renfermait tous ces quartiers : cette muraille était défendue par deux forts nommés Eurivèle et Labdal.

La seizième année de la guerre du Péloponèse, les Ségestains, opprimés par les Sélinontains que soutenaient les Syracusains, vinrent implorer le secours d'Athènes. Jamais cette république n'avait été si puissante. Suivant l'avis d'Alcibiade, le peuple écouta favorablement les prières des députés. On équipa une flotte de cent cinquante navires ; on en donna le commandement à Alcibiade, à Nicias et à Lamachus. On fit voile vers Syracuse. Pendant la nuit, on entra dans le grand port, et l'on prit terre près d'Olympie, sans avoir été apperçu. Les Syracusains, pleins de courage, avaient résolu de se bien défendre. L'arrivée des ennemis les déconcerta un peu ; mais bientôt ils bannirent cette première terreur, et se mirent en bataille devant leurs murs. On donna le signal. Comme les intérêts étaient les mêmes, le combat fut opiniâtre. Un orage intimida les Syracusains ; ils plièrent, et se retirèrent dans la ville, après une longue résistance. Cet échec ne servit qu'à ranimer leur ardeur. On rétablit et l'on augmenta les fortifications ; on confia toute l'autorité militaire à Hermocrate, personnage également illustre et par sa valeur et par son expérience.

Cependant les Athéniens s'emparèrent d'Epipole, malgré les fréquentes sorties des assiégés, et environnèrent la ville d'un mur de circonvallation. Nicias, par le rappel d'Alcibiade et la mort de Lamachus, tué dans une action, se vit sans collègue, et maître de toutes les opérations. Oubliant sa lenteur ordinaire, il fit entrer sa flotte dans les deux ports, et pressa vivement la ville par terre et par mer. Syracuse, ainsi bloquée, se voyait réduite à la dernière extrémité. Déjà les citoyens désespérés songeaient à se rendre, lorsque Gylippe, capitaine lacédémonien, envoyé à leur secours avec de bonnes troupes, survint. L'espérance renaît dans tous les cœurs. On proclame le spartiate père et libérateur de Syracuse. Ce général ne trompa point l'attente des alliés. Il fit dire aux Athéniens qu'il leur donnait cinq jours pour sortir de Sicile. On ne daigna pas lui répondre. Quelques soldats demandèrent au hérault si la présence d'une cappe lacédemonienne et d'un méchant bâton pouvait faire changer la fortune. Il fallut se disposer à une bataille. Le fort Labdal fut emporté d'assaut, et tous les Athéniens qui le dé-

fendaient passés au fil de l'épée. Tous les jours, on en venait à de petits combats, où Gylippe avait toujours l'avantage. Nicias fut obligé de se cantonner vers la côte de Plemmyre, afin d'y conserver ses bagages, et de pouvoir soutenir sa flotte. Le lacédémonien vint attaquer et emporta ses forts, s'empara d'une partie de ses bagages, pendant que les Syracusains battaient sur mer la flotte ennemie. Nicias était dans la dernière consternation. Il avait instruit Athènes du triste état de l'armée, depuis le débarquement des Spartiates. On lui avait promis du secours; il n'arrivait point, et ses besoins étaient pressants. Il était sur le point de périr, lorsqu'on vit une flotte athénienne de soixante-treize galères, commandée par Démosthène, entrer fièrement dans le port. Ce général forma sur-le-champ quelques attaques. Sa témérité lui coûta cher. Il perdit un grand nombre de soldats, et détruisit en un instant toutes les espérances que son arrivée avait fait naître. Les Athéniens se virent réduits à une extrémité plus triste qu'auparavant. On songea à lever le siége, après avoir tenté un nouveau combat naval. La victoire fut encore pour les assiégés, qui ôtèrent même à leurs ennemis les moyens de fuir par mer, en les enfermant dans le grand port. Il fallut donc tâcher de s'échapper par terre. Hermocrate, en ayant eu avis, s'empara de tous les passages. Ces malheureux fugitifs, s'étant mis en marche pendant la nuit, tombèrent dans des embuscades qu'on leur avait dressées de toutes parts. Ils se défendirent comme des lions; mais vaincus par le nombre, par la fatigue et par la faim, ils se rendirent à discrétion. On les jeta dans la prison publique; Nicias et Démosthène, leurs chefs, périrent par la main du bourreau. Telle fut l'issue de cette guerre opiniâtre qui durait depuis plus de deux ans, et dont Athènes s'était promis les plus grands avantages. 414 *ans avant J.-C.*

2. Denis, tyran de Syracuse, ayant déclaré la guerre aux Carthaginois, fit sur eux de grandes conquêtes. Mais ce tyran en fut bientôt puni par le siége qu'Imilcon, général de Carthage, vint mettre devant Syracuse, avec une flotte de deux cents vaisseaux, et une armée de terre de cent mille hommes de pied et de trois mille chevaux. Denis n'était pas en état d'arrêter ce torrent qui le menaçait; mais la peste le servit mieux que ses troupes. Cette armée s'éva-

nouit en un instant. Le tyran, profitant du triste état où la contagion avait réduit les Carthaginois, les attaqua brusquement, les défit sans peine, prit ou brûla leurs vaisseaux, et fit un riche butin. Imilcon dut son salut à sa fuite précipitée. 400 *ans avant J. C.*

3. L'an 212 avant J. C. les Syracusains, excités par des magistrats séditieux, se révoltèrent contre les Romains, et rompirent le traité conclu avec la république par Hiéron II, leur roi. Le consul Marcellus, qui était pour lors en Sicile avec une forte armée de terre et de mer, s'avança contre Syracuse, et se disposa à l'attaquer. La consternation des Syracusains était grande; on craignait de succomber sous l'effort des Romains. Mais l'admirable industrie du seul Archimède fit plus pour Syracuse, que les troupes les plus nombreuses et les plus aguerries. Le génie de ce célèbre géomètre arrêta ces formidables légions; il avait construit une infinité de machines, qui lançaient, à quelque distance que ce fût, des traits de toute espèce, et des pierres d'une pesanteur énorme. Tantôt il faisait tomber sur les galères de grosses poutres, chargées au bout d'un poids immense, qui les abîmaient dans les flots; tantôt il faisait partir une main de fer attachée à une chaîne, et par laquelle celui qui la gouvernait saisissait les vaisseaux, les élevait en l'air par le moyen d'un contrepoids, les dressait sur la poupe, puis, les lâchant tout à coup, les submergeait ou les brisait entièrement. Le général romain fit dresser à grands frais une grande machine, appelée Sambuque; il la fit approcher de la ville sur plusieurs galères fortement attachées ensemble. Déjà l'on abattait le pont qui la composait pour passer sur le mur des assiégés, lorsqu'il partit de dessus les remparts une pierre du poids de dix quintaux; et une seconde, puis une troisième, plus énormes encore, qui, donnant sur cette machine avec un sifflement épouvantable, en fracassèrent la base, et détruisirent en un moment l'ouvrage de plusieurs jours. Marcellus avait perdu un nombre prodigieux de soldats; l'épouvante s'était mise parmi les Romains: on n'osait plus approcher de la ville. Dès qu'on appercevait le bout d'une corde, ou quelques pièces de bois sur les murailles, chacun fuyait en criant qu'Archimède allait tout foudroyer. Ce qui les désespérait, c'est qu'ils ne pouvaient se venger sur les ennemis. Il n'en paraissait aucun; les ma-

chines étaient derrière les fortifications, et le service s'en faisait à couvert. Marcellus prit donc le parti de convertir le siége en blocus.

Le général romain ne voyait plus d'autre parti à prendre que celui de lever le siége. Mais quel affront pour la république ! Tandis qu'il s'occupait de ces désolantes pensées, un soldat vint lui dire qu'il avait remarqué un côté du mur beaucoup plus bas qu'on ne le croyait, et qu'avec de médiocres échelles, on pourrait facilement monter. Le général s'en assure, fait préparer des échelles; pendant la nuit, lorsque les assiégés étaient plongés dans le sommeil, un corps de mille soldats d'élite se rend maître de la muraille du côté de Tyque. Ils enfoncent aussitôt la porte Exapile, et s'emparent d'Epipole. Tyque et Néapolis sont emportés presque sans combat; il n'en fut pas ainsi de l'Achradine et de l'île, qui avaient leurs fortifications particulières. Il fallut les assiéger de nouveau; mais la peste qui faisait de grands ravages, la famine et la sédition plus cruelles encore, forcèrent les Syracusains à se rendre. La ville fut livrée au pillage et à toute la brutalité du soldat. Marcellus pleura sur le sort de cette cité fameuse et opulente, qu'il se voyait forcé de détruire; un accident funeste vint augmenter sa douleur. Archimède ignorait la victoire des Romains; appliqué dans son cabinet à tracer des figures de géométrie, il n'avait entendu ni le tumulte des vainqueurs, ni les cris des vaincus. Un soldat se présente à lui, l'épée à la main, et, d'un ton terrible, lui ordonne de le suivre dans la tente du général. Le géomètre le prie d'attendre un instant, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la solution de son problème, et se remet au travail. Le romain, irrité de ce délai, tire son épée et le tue. Marcellus, vivement affligé de cette mort, fit à cet illustre savant de magnifiques obsèques, et gratifia tous ceux de sa famille qui étaient dans la ville. Avec un miroir ardent, Archimède avait brûlé une partie de la flotte romaine. La Sicile entière devint uue province du peuple romain. Ce siége avait duré trois ans.

4. L'amiral Bing voulait forcer à la paix les Espagnols, qui faisaient la guerre à l'empereur. Résolu de les y contraindre, il rencontra une flotte espagnole près de Syracuse, le 11 mai 1718, engagea la bataille, et remporta une victoire complète. Les Espagnols eurent trois vaisseaux

brûlés, un coulé à fond, et en laissèrent onze au pouvoir du vainqueur, qui ne perdit aucun des siens.

---

## T

TABAGO (*prise de*). Les généraux français, dans la guerre de 1778 contre les Anglais, employèrent leurs talents à leur enlever quelques-unes de leurs îles, dans les Antilles, en même temps qu'ils travaillaient à détacher entièrement de l'Angleterre leurs possessions du nord de l'Amérique. Au mois de mai 1781, une expédition, dirigée contre Tabago, partit du Fort-Royal de la Martinique. Pour masquer leurs desseins, les généraux français firent une fausse attaque sur l'île de Sainte-Lucie, où M. de Bouillé débarqua, demeura trois jours, et se retira avec quelques prisonniers. L'arrivée d'un renfort de six cents Anglais parut suffisamment motiver son départ. L'armée navale croisa jusqu'au 15 à la vue de l'île de Sainte-Lucie; elle retourne à la Martinique, trois mille hommes s'y embarquent pour Tabago. M. de Blanchelande atteint le rivage le premier, sous la protection de deux vaisseaux de ligne; il s'empare de la ville de Scarboroug et d'un petit fort qui la protège. Huit cents hommes se réfugient sur une montagne élevée, avec des munitions, du canon et des vivres. MM. de Bouillé, du Chilleau et de Dillon, soutiènent M. de Blanchelande. Les troupes françaises se portent vers le point où les Anglais sont postés. On se prépare à les y attaquer; dès ce moment, leur position ne leur paraît plus tenable; ils veulent fuir, et suivent un chemin très-difficile; mais ils sont vivement poursuivis. Leur route est couverte de morts ou de soldats périssant excédés de fatigues; on les atteint dans une gorge où ils sont forcés de mettre bas les armes, et de livrer leurs drapeaux. 2 *juin* 1781.

TABASCO (*prise de*). Fernand-Cortès partit de l'île de Cuba, en 1520, pour découvrir et conquérir le Mexique; les habitants de Tabasco, ville considérable et peuplée,

tentèrent seuls de s'opposer à son entreprise. Ils ne se trouvèrent effrayés ni par le bruit du canon, ni à la vue des Espagnols combattant sur des chevaux. Ils cherchèrent à arrêter ces audacieux Européens, coururent à leur rencontre, les attaquèrent, furent vaincus, et se réfugièrent dans Tabasco. Cortès en forma le siége; il la prit en peu d'heures. Depuis ce moment, il fit trembler tous les Mexicains par la terreur de ses armes. 1520.

TADUN (*bataille de*). Sergius, général de l'empereur Héraclius, rencontra les Musulmans près de Tadun, ville voisine de Gaza, et se vit contraint de livrer bataille à ces redoutables ennemis. Il prit la fuite; fut arrêté et renfermé dans une peau de chameau fraîchement écorché. Cette peau se rétrécissant à mesure qu'elle se désséchait, le fit mourir dans des tourments horribles. L'an 633.

TAGLIACOZZO (*bataille de*). Conradin, fils de Conrad IV, empereur et roi de Naples, sentait croître avec l'âge le regret d'avoir perdu la couronne de Sicile. Il entreprit, à seize ans, de renverser la puissance de Charles d'Anjou. Après avoir remporté plusieurs avantages, il rencontra son rival dans la plaine de Tagliacozzo, près du lac de Célano. Ce terrain vaste semblait formé par la nature pour un champ de bataille. Charles plaça son camp sur une colline, et Conradin dans la plaine elle-même. La rivière de Givenco séparait les deux armées. Celle du prince allemand était composée de trente mille hommes divisés en trois corps, conduits par le comte de Galvan. Le prince français ne comptait sous ses drapeaux que sept mille fantassins et trois mille cavaliers. Il les partagea aussi en trois corps; le troisième, consistant en huit cents chevaux d'élite, commandé par le roi en personne, fut placé derrière une colline, hors la vue des ennemis. Au milieu de la nuit qui précéda la bataille, quelques sujets révoltés contre Charles introduisirent, dans le camp de Conradin, des gens se disant députés par les habitants d'Aquila, pour se soumettre à sa puissance. Cette nouvelle répandit la confiance et l'allégresse parmi les bataillons du jeune capitaine : des espions en instruisent le roi de Sicile. Ce monarque va se présenter aux portes d'Aquila, et reconnaît la fausseté de ce bruit; il se hâte de rejoindre ses troupes. Dès l'aurore, Conradin, persuadé de la reddition

d'Aquila, sort de ses retranchements et se dispose au combat. Henri de Castille, général des Espagnols partisans de Conradin, s'ébranle, engage l'action avec ses Espagnols. Les Italiens partisans de Charles soutiènent ses efforts; mais bientôt ils prènent la fuite, craignant d'être enveloppés. Envain Henri de Cousance, ami de Charles d'Anjou, qui avait pris les armes et autres marques de la royauté, veut retenir ses guerriers effrayés; il n'est point entendu. Il reste presque seul sur le champ de bataille, où il trouve la mort des héros. Les Français s'empressent alors d'arrêter l'ennemi vainqueur. Conradin tombe sur eux. La petite troupe des Français dispute long-temps la victoire; accablée par le nombre, elle fut obligée de céder et de fuir comme les Provençaux. L'impétueux Charles, qui voyait ses soldats en déroute, avait peine à ralentir son ardeur. Le chevalier Valeri, placé à la réserve, dès qu'il vit les Allemands se débander et courir au pillage, dit au roi avec fermeté: *Partez, Sire, partez; il est temps.* Aussitôt il vole à la tête de sa noblesse; il se précipite, comme un torrent, sur l'ennemi surpris, déconcerté. Il le presse et l'accable; Conradin essaye inutilement de parer ses coups. Bientôt Charles dissipe ces troupes, et remporte la victoire. Il s'arrête au milieu de son triomphe; l'armée reste sous les armes, sans oser ni piller, ni poursuivre les fuyards. Cette précaution était nécessaire; un moment après, Henri de Castille paraît. Le sage Valeri se détache, suivi seulement de quarante chevaliers, comme pour aller faire le coup de lance. Feignant d'être effrayé, il prend tout-à-coup la fuite. L'ennemi, trompé, le poursuit, en criant d'une voix terrible: *Ils sont à nous!* Charles, voyant leur corps de bataille affaibli, s'y précipite. Dans le même instant, Valeri, tournant bride, vient le prendre en flanc. Jamais on ne vit plus de vigueur dans l'attaque, ni plus d'opiniâtreté dans la résistance. L'armure des Espagnols était impénétrable à tous les coups des Français. Quelques-uns s'en apperçurent, et se mirent à crier: *C'est ici, c'est ici, braves compagnons, qu'il faut faire usage de ses bras, et non de ses armes.* A ces mots, tous les soldats se jètent sur les Castillans, les saisissent par le milieu du corps, les renversent de cheval, les immolent, ou les mettent en déroute. Henri, épouvanté de cette manière de combattre, vit bien que la victoire lui échapperait. Il s'enfuit à toute bride; les Français, vain-

queurs, poursuivirent les fuyards; mais épuisés des fatigues d'une si rude journée, et les chevaux refusant d'avancer, ils furent enfin obligés de s'arrêter. L'infortuné Conradin, arrêté dans sa fuite avec presque tous ses généraux, fut conduit à Naples, et décapité. L'*An* 1268.

TAGLIAMENTO ( *bataille et passage du* ). 1. Maître de Mantoue, Bonaparte marcha sur Rome avec cinq mille hommes seulement. Quand toute l'Europe le croyait au delà de l'Apennin, il signait le traité de Tolentino. Sans se laisser égarer par la vaine gloire d'entrer triomphant au Capitole, sans perdre un moment, il retourna sur la Piave, et commença une nouvelle campagne. En moins de deux mois, il combat le prince Charles sur le Tagliamento, à Tarvis, sur l'Isonzo; ce nouveau champion cesse dans le Tirol d'être le bouclier de la maison d'Autriche, dont il avait été le rempart sur le Rhin. Au commencement du mois de mars 1797, l'armée de Bonaparte s'ébranle; le prince Charles occupait l'autre rive de la Piave, son centre placé derrière le Cordevole, et sa droite s'appuyant à l'Adige sur Bellurn. La division Masséna s'avance, le 10, à Feltri. A son approche, les Autrichiens évacuent la ligne de Cordevole, et se portent sur Bellurn. La division Serrurier approche d'Azola; elle passe la Piave, le 12, à la pointe du jour, vis-à-vis le village de Vidor. Le général Leclerc et le chef d'escadron Lasalle, à la tête de la cavalerie et de l'infanterie légère, culbutent un corps autrichien qui voulait s'opposer à leur passage, et se portent rapidement sur Saint-Salvador. Les Impériaux craignant d'être cernés, évacuent leur camp de la Campana. Le général Guyeux passe la Piave à l'Ospedaletto, arrive le soir à Conegliano. Un soldat, entraîné par le courant, est sur le point de se noyer; une vivandière, à la suite de la cinquante-cinquième demi-brigade, se jète à la nage, et le sauve. Aimant toujours à récompenser tous les genres de vertus et de talents, Bonaparte lui fit don d'un collier auquel fut suspendue une couronne civique, où l'on inscrivit le nom du soldat qu'elle avait sauvé. Plusieurs fois, dans cette journée, la cavalerie française rencontra celle de l'ennemi; elle eut toujours l'avantage. Le général Guyeux arrive le lendemain à Sacile, atteint l'arrière-garde allemande, lui enlève des prisonniers. Un corps de hullans est entouré, et demande à capituler. La

division du général Masséna, parvenue à Bellurn, poursuit l'ennemi retiré du côté de Cador, enveloppe son arrière-garde, et lui fait cent prisonniers. La division du général Guyeux part le 14 mars de Pordenone, celle de Bernadotte de Sacile, celle du général Serrurier de Paziano; elles se dirigent sur Valvasone. Le général Guyeux, en arrivant sur les bords du Tagliamento, trouve l'armée allemande retranchée de l'autre côté de la rivière, dont elle prétend disputer le passage. Bernadotte suit la division Guyeux à une heure de distance. Bonaparte ordonne au général Guyeux de se porter sur-le-champ vers sa gauche pour attaquer les retranchements des Allemands. Son attaque est protégée par douze pièces d'artillerie légère. Le général Bernadotte doit foncer sur la droite. Ces deux divisions forment leurs bataillons et se rangent en bataille, ayant chacune une demi-brigade d'infanterie légère en avant, soutenue par deux bataillons de grenadiers et par de la cavalerie. L'infanterie légère se place en tirailleurs. Le général Dommartin à la gauche et le général Lespinasse à la droite dirigent l'artillerie. La canonnade s'engage avec vivacité. Bonaparte ordonne à chaque demi-brigade de ployer en colonnes serrées sur ses ailes ses premier et troisième bataillons. Le général Duphot se précipite dans le Tagliamento à la tête d'une demi-brigade d'infanterie légère, il a bientôt atteint l'autre rive. Le général Bon le soutient. Le général Murat fait le même mouvement sur la droite; il est soutenu par les grenadiers de la division Bernadotte. Toute la ligne s'avance, chaque colonne par échelon, avec des escadrons de troupes à cheval en arrière dans les intervalles. En vain la cavalerie autrichienne veut plusieurs fois essayer d'arrêter l'infanterie française, elle est inébranlable; elle se sent soutenue en arrière par sa propre cavalerie, qui protège les flancs de chaque colonne. La rivière est passée, l'ennemi est partout en déroute : il cherche à déborder les flancs des Français. Cette manœuvre lui cause de nouvelles pertes. La division Serrurier, en arrivant, augmente le désordre. Les Allemands abandonnent une partie de leur artillerie, de leurs bagages, et un grand nombre de prisonniers. 14 *mars* 1796.

2. Le maréchal Masséna fut chargé, en 1805, de combattre en Italie l'armée de l'Autriche commandée encore

par le prince Charles. L'empereur Napoléon ayant défait l'armée du général Mack à Ulm, portait alors ses troupes victorieuses dans l'Autriche antérieure. Vainqueur à Montebello, Masséna poursuivit ses ennemis et leur fit dix-huit cents prisonniers depuis les bords de la Piave jusqu'au Tagliamento. Les Allemands parurent vouloir y tenir; ils réunirent sur sa rive gauche des régiments de cavalerie et d'infanterie, dont la contenance fit présumer qu'ils défendraient vivement le passage. Le maréchal n'avait eu d'abord que le dessein de faire reconnaître cette position par de la cavalerie. Un escadron passa sur la rive droite, il fut chargé aussitôt par un régiment autrichien; il reçut cette charge avec tant d'intrépidité, que le général Despagne eut le temps de le faire soutenir. Les Autrichiens furent bientôt repoussés et mis en fuite. L'artillerie prit alors position; elle commença une canonnade très-vive d'une rive à l'autre. Les Autrichiens avaient placé trente pièces de canon derrière une digue; les artilleurs français, qui n'en avaient que dix-huit, conservèrent leur supériorité. L'infanterie arriva le même soir. Il restait malheureusement trop peu de jour pour exécuter ce passage. Le maréchal se contenta donc de faire ses dispositions pour le lendemain. Ses divisions se réunirent à San-Vitto et Valvasone, où elles devaient passer pour tourner et couper l'ennemi. Le prince Charles, craignant d'être forcé, n'attendit pas le jour dans sa position; dès minuit, il battit en retraite vers Palma-Nova. 12 *nov.* 1805.

TAILLEBOURG (*bataille de*). Hugues, comte de la Marche, excité par son épouse, et soutenu par l'Angleterre, osa faire la guerre à S. Louis, son souverain. Le monarque entra dans le Poitou, à la tête d'une armée redoutable. Toutes les villes ouvrirent leurs portes. Celles qui voulurent opposer quelque résistance furent emportées. Hugues ne savait plus où chercher un asyle, lorsque le roi d'Angleterre, Henri, vint à son secours avec une armée de seize cents chevaliers, de six cents arbalêtriers, et de vingt mille hommes de pied. Louis plaça son camp dans une prairie arrosée par la Charente. Les Anglais étaient postés sur l'autre rive. Entre les deux armées, non loin de Taillebourg, était un petit pont de pierre, où il ne pouvait passer que quatre hommes de front; son extrémite

était défendue par quelques tours occupées par les ennemis. Le saint roi entreprend de forcer ce dangereux passage. Il ramasse des bateaux, les charge de troupes, et leur ordonne de prendre terre, malgré les arbalêtriers anglais qui bordaient le rivage. En même temps, il commande l'attaque du pont. A sa voix, les Français se précipitent; les retranchements sont emportés. Les ennemis résistent en vain; ils cèdent et reculent. On s'apperçoit de leur faiblesse. Un corps nombreux vient les soutenir. Le combat devient terrible. Enfin les vainqueurs sont enfoncés; Louis est près de perdre la victoire. Il s'en apperçoit; il met pied à terre, se jète, l'épée à la main, au milieu de la mêlée; atterre, renverse, immole tout ce qui s'offre à ses coups. Presque seul, il traverse des bataillons entiers, perce jusqu'à l'autre bout du pont, y trouve les plus grands dangers, et donne le temps à ses troupes de le joindre. Les Anglais lâchent le pied, tournent le dos; Henri et le comte de la Marche se retirent à toute bride dans Saintes; ils y sont suivis du reste de leurs troupes. Le lendemain, le monarque victorieux fit défiler ses soldats au delà du pont, et se fortifia dans le lieu même que les ennemis venaient d'abandonner. Il ne songeait à rien moins qu'à combattre. Quelques-uns de ses détachements allèrent fourrager jusque sous les yeux des Anglais. Hugues fond sur eux. Les Français le reçoivent avec cette valeur qui les avait fait triompher la veille. La mêlée devient sanglante. « Alors, dit » un historien de ce temps, les Français, près d'être acca- » blés par le nombre, envoyèrent supplier le comte de » Bourgogne de voler à leur secours. *Sire*, dit le messa- » ger, *mal va l'affaire devant Saintes; si nos Français,* » *qui se combattent, ne sont en l'heure secourus, jamais* » *n'en verrez pied ni queue.* » A peine le comte a-t-il entendu ce discours, qu'il fait avertir le roi, part avec l'avant-garde, s'élance sur les Anglais, et rétablit une seconde fois le combat. Louis survient; l'air retentit du cri de guerre : *Montjoie, Saint Denis!* L'action s'engage avec fureur; chacun fait de nouveaux efforts; le Français, pour conserver la gloire du jour précédent; l'Anglais, pour réparer ses pertes et son honneur. La victoire balança la moitié du jour; enfin elle se déclara pour le monarque français. Les ennemis sont enfoncés, culbutés, massacrés. Leur roi donne encore l'exemple de la fuite. Les

Français se précipitent sur lui dans Saintes, qu'il abandonne peu après. Cette ville ouvre ses portes. Le comte de la Marche, obligé de fléchir, vient demander humblement la paix. 1242.

TANAGRE (*journée de*). Les Ilotes s'étant révoltés contre Lacédémone, les Athéniens marchèrent au secours de leurs alliés : les Spartiates les renvoyèrent. Athènes, piquée de cet affront, bannit Cimon. La guerre s'alluma entre les deux républiques. Leurs armées se rencontrèrent près de Tanagre, ville de Béotie. Les Athéniens, sous la conduite de Mysonide, remportèrent la victoire. Dans le combat, Cimon, se dispensant de garder son ban, vint en armes dans sa tribu, pour servir sa patrie contre Lacédémone. On lui ordonna de se retirer : avant d'obéir, il exhorta ses amis, soupçonnés comme lui d'être favorables aux Spartiates, de prouver leur innocence par leur valeur. Ces braves Athéniens, au nombre de cent, lui demandèrent son armure complète, et la placèrent au milieu de leur petit bataillon. Ils firent des prodiges de bravoure, et combattirent jusqu'à la mort, comme s'il eût été dans leurs rangs. La perte de ces généreux citoyens toucha la république ; le peuple, pénétré de leur sort, se repentit de ses soupçons injurieux. 457 *ans av. J. C.*

TANARO (*bataille du*). Après la conquête de Tortone, Don Philippe voulut assiéger Alexandrie ; il ne pouvait l'entreprendre qu'après avoir obligé ses ennemis d'abandonner leur camp de Monte-Castello. Il eût été téméraire de les y attaquer pendant le temps que les troupes autrichiennes et piémontaises seraient demeurées réunies. Pour les obliger de se séparer, on attira l'attention du comte de Schullembourg sur le Milanais. La surprise de Pavie et des ponts que Don Philippe fit jeter sur le Pô, opérèrent l'éloignement des deux armées ennemies. Alors Don Philippe tenta le passage du Tanaro le 26 septembre ; en approchant de Bassignana, on en vint aux mains. Cette bataille ne fut pas sanglante. La perte des ennemis ne fut pas très-considérable, mais on leur fit plus de quinze cents prisonniers. La prise d'Alexandrie fut le premier fruit de cette petite victoire. 1745.

TANNENBERG ( *bataille de* ). Les Polonais et les chevaliers teutoniques se rencontrèrent, le 15 juillet 1409, dans la plaine entre Tannenberg et Grunewaldt. Les deux armées étaient nombreuses et redoutables. Jagellon, ou Uladislas V, commandait les Polonais. Les Teutoniques approchent et se disposent à former des attaques. Deux chevaliers viènent offrir au monarque polonais deux épées de la part de leur grand-maître, pour l'engager, disaient-ils, à commencer l'action. *Vous êtes donc bien pressés de me rendre les armes?* leur dit fièrement le roi de Pologne : *Je reçois avec plaisir, et comme un favorable augure, celles que vous commencez à déposer entre mes mains*. La trompette sonne la charge ; dans le premier choc, une partie de l'armée polonaise prend la fuite. Jagellon accourt à la tête d'un corps de réserve ; sa présence rappèle la victoire sous ses étendards, il s'avance au plus fort de la mêlée, presse, écarte l'ennemi. Son courage l'emporte trop loin ; il se trouve presque seul au milieu d'un escadron allemand. De toutes parts la mort l'environne et le menace. Il est près de succomber sous le nombre. Un soldat d'une taille extraordinaire s'avance pour le frapper de sa hache ; son bras était levé ; le monarque allait succomber, lorsqu'un jeune Polonais, ayant seulement pour arme un tronçon de lance, frappe l'ennemi, le renverse et délivre son roi. Ce prince est dégagé. Les Polonais se rallient et se précipitent avec fureur sur les Teutoniques, les mettent en fuite ou les taillent en pièces. Cinquante mille restèrent sur le champ de bataille ; quatorze mille furent faits prisonniers.

TAPPONOLY ( *prise de* ). Le comte d'Estaing voulant ruiner les comptoirs des Anglais sur la côte occidentale de Sumatra, entreprit, en 1762, le siége du fort Tapponoly. Il n'avait à ses ordres que deux vaisseaux montés de deux cents hommes. Les Anglais n'ayant pu l'empêcher de descendre dans la baie du fort, se bornèrent à en défendre les retranchements. Ils furent emportés l'épée à la main. La garnison, épouvantée, prit la fuite. Le comte d'Estaing la suivit jusque dans le fort ; elle se rendit à discrétion ; on détruisit cette forteresse.

TARENTE ( *siége de* ). Quelques années après l'entrée

d'Annibal en Italie, les Tarentins, peuple inconstant et léger, croyant Rome sans ressource, ouvrirent leurs portes aux Carthaginois, mais ils ne purent forcer la citadelle défendue par une garnison romaine. Ces soldats arrêtèrent pendant plusieurs années les efforts de leurs ennemis. Rome ayant repris sa supériorité, songea à punir Tarente. Le consul Q. Fabius alla l'assiéger; il trouva moyen de terminer promptement une entreprise si importante. Annibal avait placé dans la ville un corps de Brutiens. Celui qui le commandait aimait beaucoup une femme dont le frère servait dans l'armée du consul. Celui-ci se jeta, de concert avec son général, dans Tarente. Aidé des caresses de sa sœur, il gagna la confiance de l'officier; dans une partie de plaisir, il l'engagea à livrer aux Romains le quartier de la ville dont il avait la garde. Quand les mesures furent prises, ce soldat s'évada, et vint en instruire Fabius. Le Consul fait donner le signal convenu à ceux qui défendaient la citadelle et aux Brutiens, et va se placer, avec un corps de troupes choisies, vis-à-vis de l'endroit indiqué. Le bruit des trompettes et de grands cris se font entendre en même temps de la citadelle, du port, et des vaisseaux qui venaient de la haute mer. Le consul, caché dans son poste, observait un profond silence. L'officier-général qui gardait le quartier de la ville, auprès duquel Fabius était en embuscade, voyant tout tranquille, et s'imaginant n'avoir rien à craindre, vole du côté où il entendait le bruit. Le consul s'en apperçut, et fit planter des échelles à la partie du mur où était postée la cohorte des Brutiens; il entre bientôt dans la ville. On enfonça la porte la plus prochaine. On s'avança jusqu'à la place publique. Les assiégés s'y défendirent quelque temps; mais, accablés de traits, ils se dispersèrent. On en fit un grand carnage. Tarente fut pillée; on y trouva quatre-vingt-sept mille livres pesant d'or. Fabius eut la sagesse de n'emporter qu'une seule statue d'airain de la main de Lysippe. *Laissons*, disait-il, *laissons aux voluptueux Tarentins leurs dieux, qui les ont si mal servis, et qui sont irrités contre eux.* 212 ans avant J. C.

TARICHÉE (*prise de*). Tarichée, sur le lac de Génésareth, servit d'asyle aux factieux de Galilée, dans la dernière guerre des Juifs. Lorsque Vespasien et Tite son fils s'en approchèrent, ses habitants détachèrent un corps

de troupes pour les attaquer ; les Romains, surpris, prirent la fuite. Dans un second combat, ils furent encore battus ; la division se mit dans la ville ; le peuple voulut se rendre, et les factieux se défendre jusqu'au dernier soupir. Tite fit donner l'assaut. Les séditieux se dissipèrent, et les citoyens ouvrirent leurs portes aux Romains. *An de J. C.* 68.

TARIFFE ( *siége de* ). Les Espagnols ayant enlevé Tariffe, sur les côtes d'Espagne, à la domination des Maures d'Afrique, ces infidèles voulurent la reprendre ; ils en formèrent le siége. Alfonso-Pérès de Gusman défendit la place avec courage ; son fils fut pris dans une sortie. Les Barbares le chargent de chaînes, le conduisent sous les murailles, lui mettent un poignard sous la gorge, et menacent le gouverneur de le faire périr à ses yeux s'il ne se rend aussitôt. Gusman leur répond par une décharge de traits. Les Infidèles, irrités, percent de mille coups son malheureux fils. Les assiégés, du haut des remparts, voient ce sanglant spectacle ; ils font retentir l'air de leurs cris et de leurs gémissements. Gusman, inquiet, accourt ; ayant appris le sujet de leurs clameurs : *Vos cris*, leur dit-il, *m'avaient fait croire que les ennemis s'étaient rendus maîtres de la ville*. Les Africains, désespérant d'emporter une place défendue par un homme qui avait sacrifié son propre fils pour la conserver, renoncèrent à cette conquête et se retirèrent. 1292.

TARRAGONE. (*siége de* ). Les Francs, sortis des forêts de la Germanie, se répandirent pour la première fois dans les Gaules, sous le règne de l'empereur Gallien ; ils pénétrèrent même jusqu'en Espagne, prirent Tarragone, capitale de la province citérieure, et commirent de tels dégats dans cette ville, qu'un siècle et demi après on y voyait encore les traces de leurs dévastations. 265.

TARVIS ( *combat de* ). Les mouvements rapides des troupes françaises, en 1797, causèrent aux Autrichiens les plus grands désastres. Souvent leurs colonnes furent coupées dans les gorges du Tirol, et on fut obligé d'employer un grand développement de forces pour les dégager. Une colonne autrichienne, partie de Clagenfurth, venait au secours d'une de leurs divisions coupée à la Chiuse, quand

elle fut rencontrée à Tarvis par Masséna, sur une hauteur dominant les Alpes et la Dalmatie. Dans plusieurs endroits il y avait trois pieds de neige; la cavalerie chargea sur la glace. Le combat fut opiniâtre, la déroute des Autrichiens complète; trois de leurs généraux furent prisonniers. 25 *mars* 1797.

TAURIS (*bataille de*). Sélim Ier déclara la guerre à Ismael sophi, le plus sage des princes que la Perse ait vus sur le trône. Il entra dans l'Asie en 1514, à la tête d'une nombreuse armée, et rencontra ses ennemis près de Tauris en Perse. A peine les eut-il apperçus, qu'il donna le signal du combat. Les Ottomans s'ébranlent et enveloppent les Perses rangés sous les murs de Tauris. La bataille commença par des décharges d'artillerie; en un moment les bataillons persans sont éclaircis; on en vient aux mains; on se prend corps à corps. La javeline et le cimeterre font un carnage horrible. La gauche des Perses est taillée en pièces. Ismael y accourt, rallie les fuyards, tombe sur les Turcs, les renverse et triomphe. Quinze mille Janissaires l'arrêtent par un feu continuel de leur mousqueterie, et, se précipitent l'épée à la main sur les corps avancés; ils recommencent un combat plus sanglant et plus terrible que les premiers. Leurs efforts sont heureux. Ismael, accablé, prend la fuite avec les débris de son aile gauche; sa droite n'osa plus résister; elle se hâta de chercher un asyle; en un instant on n'apperçut sur le champ de bataille, que des morts, des mourants et des prisonniers. Tauris se rendit au vainqueur; Sélim, couvert de gloire, revint triomphant dans ses états, qu'il enrichit des dépouilles de la Perse; il ne conserva pas long-temps cette ville; les Perses la reprirent aussitôt et l'ont conservée.

TAUROMÉNIUM (*siége de*). Les esclaves de Sicile, traités cruellement par leurs maîtres, se révoltèrent; Eunus fut déclaré leur roi. En moins de trois jours, ce monarque vit tellement augmenter ses troupes, qu'il osa attaquer les Romains, et les défit plusieurs fois. Bientôt deux cent mille esclaves révoltés exercèrent d'horribles brigandages et battirent successivement quatre Préteurs. On envoya pour les vaincre le consul Pison, qui eut de grands succès, mais l'honneur de terminer cette guerre était réservé à Rupilius,

son successeur. Il assiégea les rebelles dans Tauroménium, ville très-bien fortifiée, et qui fit une longue et vigoureuse résistance. La famine devint si extrême dans cette place, que les malheureux habitants mangèrent leurs propres enfants et leurs femmes. Enfin, elle fut prise, et tout ce qui y restait d'esclaves fut attaché en croix, et mis à mort au milieu des plus cruels supplices. 132 *ans avant J. C.*

TAWNTON (*bataille de*). Le comte de la Marche, fils du duc d'Yorck, s'étant fait déclarer roi d'Angleterre, en 1461, sous le nom d'Edouard IV, se hâta de chercher l'armée de Henri VI, son rival. Il la rencontra le 22 mars dans la plaine de Tawnton. Au commencement du combat l'air s'obscurcit, et il tomba une grande quantité de neige. Le vent qui la portait dans les yeux des Lancastriens, les empêcha de s'appercevoir des manœuvres de l'ennemi. Dans cet instant Falconbridge, commandant l'avant-garde d'Edouard, fit quitter l'arc à sa troupe, et lui ordonna de charger l'ennemi l'épée à la main. Ce combat devint dès-lors un affreux massacre. Aux approches de la nuit, les Lancastriens comencèrent à plier, ils battaient en retraite; le comte de Warwich ranimant ses soldats pressa si vivement l'ennemi, qu'il lui fit enfin abandonner le champ de bataille.

TÉGÉE (*siége de*). Polymnestor, roi d'Arcadie, ayant fait prisonnier Charilaüs, roi de Lacédémone, le renvoya sans rançon, après lui avoir fait jurer que jamais il n'attaquerait le peuple de Tégée. Ce prince ingrat et peu jaloux de garder sa parole, vint quelques années après mettre le siége devant Tégée; le courage des assiégés fut si grand, que les femmes mêmes prirent les armes et défirent les Lacédémoniens. 848 *ans avant J. C.*

TÉGYRE (*combat de*). La bataille donnée par les Thébains, près de Tégyre, en Béotie, fut comme le prélude de la journée de Leuctres. Les Lacédémoniens approchaient, un Thébain effrayé vint dire à Pélopidas, son général: *Ah! Seigneur, nous sommes tombés entre les mains des ennemis... Eh! pour quoi!* lui répondit cet habile capitaine, *ne dirions-nous pas plutôt qu'ils sont tombés entre les nôtres?* Il ne se trompa point, il remporta l'avantage, et eut le pre-

mier l'houneur de battre les Lacédémoniens avec des forces inégales. 376 *ans avant J. C.*

TÉLAMON ( *bataille de*). Après la défaite des Romains à Clusium, le consul Emilius vint se présenter aux Gaulois. Ils se retirèrent, le consul les suivit. Atilius, son collègue, venant de Sardaigne, débarqua ses légions à Pise, pour les conduire à Rome. L'avant-garde du consul arrêta quelques fourrageurs gaulois près de Télamon, port d'Etrurie. On les intimide ; ils avouent que les Gaulois approchent suivis du consul Emilius. Atilius se place avec quelques corps de cavalerie sur une hauteur au pied de laquelle les ennemis devaient passer. Les Gaulois s'imaginent qu'Emilius s'était emparé de ce poste, mais un prisonnier leur apprit bientôt leur danger. Ils mettent leur infanterie en bataille et la disposent de manière que, rangée dos à dos, elle faisait front par devant et par derrière. On mit les chariots aux aîles, pour empêcher l'ennemi de les prendre en flanc, et l'on déposa le butin sur une montagne voisine, avec un détachement pour le garder. Cet ordre mettait les Gaulois dans l'indispensable nécessité de vaincre ou de mourir. La cavalerie engagea le combat sur la hauteur. Atilius perdit la vie dans ce choc ; sa tête fut placée au bout d'une pique pour intimider les Romains. La cavalerie des Gaulois fut entièrement défaite, ensuite l'infanterie s'ébranla. Les archers romains commencèrent l'action par une grêle de traits qui jetèrent le désordre parmi les ennemis, qui la plûpart étaient nus. Le combat fut long, sanglant et opiniâtre. La cavalerie fondant à propos sur les Gaulois, fit déclarer la victoire pour les légions romaines. Quarante mille Barbares restèrent sur la place, et l'on fit au moins dix mille prisonniers. 225 *ans avant J. C.*

TÉLÉPHIS (*bataille et prise de* ). L'an 554, Merméroës, général des Perses, marcha vers Téléphis, forteresse importante à l'entrée de la Lazique, entre des rochers et des précipices. Martin, commandant les Romains, s'était emparé des passages. Le capitaine persan n'espérant pas les forcer, eut recours à un stratagème. Il se mit au lit, comme s'il eût été dangereusement malade; cette nouvelle causa une grande négligence parmi les Romains. Merméroës en profite, arrive devant Téléphis, s'en rend maître, attaque

les Romains, les oblige de prendre la fuite et de lui abandonner leurs bagages.

TEMESWAR (*siége de*). Le prince Eugène résolut en 1716, de former le siége de Téméswar en Hongrie; la nature et l'art avaient fortifié cette place. Les Turcs, depuis près de deux siècles, y avaient une garnison de douze mille hommes, avec toutes les munitions nécessaires pour un long siége. Le comte de Palfi, fut détaché avec seize régiments, pour l'investir. Ce capitaine emporta les principaux postes des environs. Le premier septembre, on ouvrit la tranchée. Le 22, les Turcs voulurent secourir la place. Ving-thuit mille Ottomans attaquèrent pendant la nuit le quartier du comte de Palfi; il repoussa les Infidèles. Les Turcs battus, n'osèrent plus paraître. Le premier octobre, on attaqua la Palangue, (c'est le nom qu'en Turquie on donne aux faubourgs fortifiés), et l'on s'en rendit maître en plein jour, après un combat de plus de quatre heures. Le gouverneur demanda le 12 à capituler, et l'on accorda à la garnison la liberté de sortir avec les honneurs de la guerre.

TENNA (*bataille de la*). Cn. Pompéïus, dans la guerre sociale, fut attaqué et battu auprès de la Tenna (maintenant dans l'état de l'église), par trois généraux des alliés. Obligé de se retirer dans Fermo, il y fut assiégé par Afranius. Le général romain ayant appris que Sulpicius approchait avec une armée, se concerta avec lui pour tomber ensemble sur l'ennemi. Au jour marqué il fait une vigoureuse sortie; Afranius emploie toutes ses forces pour le repousser. Pendant le combat, Servilius arrive, et met le feu au camp des alliés. La vue des flammes jète la terreur parmi les Italiens; Afranius est tué, toute son armée se débande. 90 *ans avant J. C.*

TERREMONDE (*siége de*). Pendant le siége d'Anvers, le prince de Parme fit celui de Terremonde, située sur le bord de l'Escaut; on commença à la battre en brèche. Le premier assaut fut soutenu avec beaucoup de fermeté, mais la menace d'un second intimida les habitants, ils se rendirent. 1584.

TERNI (*bataille de*). Le général Mack fondit inopiné-

ment en 1798, sur les troupes françaises qui occupaient l'état romain. Le général Lemoine fut envoyé dans les environs de Terni, contre une colonne napolitaine de six mille hommes et de six cents chevaux. Il n'avait, pour s'opposer à la marche de cette petite armée, que la quatre-vingt-dix-septième demi-brigade de bataille; sans artillerie, sans cavalerie, sans munitions; chacun de ses soldats n'avait à tirer que trois coups. Il lui fallait cependant empêcher l'ennemi de s'établir sur la route de Spolette à Terni. De cette opération paraissait dépendre le salut de l'armée aux ordres de Championnet, qui avait évacué Rome. Bravant tous les périls, Lemoine fait marcher ses quinze cents hommes à la position qu'il avait reconnue. Il apperçoit l'ennemi sur la montagne de la Cascade, et le laisse descendre de ce lieu, saisit l'instant où cette colonne, pressée dans un chemin creux, ne peut jeter ses tirailleurs sur ses flancs, ni faire usage de sa cavalerie et de son artillerie, et fond sur elle avec sa troupe embusquée dès le matin. Cette affaire fut extrêmement meurtrière, le désordre se mit parmi les Napolitains, et leur déroute fut complète. Leur artillerie, consistant en neuf pièces de canon, deux cents voitures de bagages et six cents prisonniers, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs. Le nombre des ennemis morts et blessés fut très-considérable. Cette affaire effraya le roi de Naples; bientôt les Français entrèrent triomphants dans sa ville capitale. Les consuls vinrent en personne complimenter le général Lemoine, d'une victoire qui avait contribué puissamment au salut de Rome. On vit dans cette affaire un soldat se précipiter seul, le sabre à la main, sur une pièce de canon, fendre la tête de cinq Napolitains, et s'emparer de la pièce. Le capitaine de ces canonniers se rend et lui offre sa bourse pour éviter la fureur martiale qui l'anime. Il la refuse: *un soldat français*, lui dit-il, *ne se bat point pour de l'argent*. Le capitaine lui offre son épée; *gardez-la*, répond le soldat, *pour l'offrir à mon capitaine, c'est à lui qu'elle appartient*. Le Napolitain conserve son épée, mais un moment après il profite de la sécurité du soldat, dont il était le prisonnier, et le frappe par derrière; sa mort est aussitôt vengée, mais la demi-brigade regrète un guerrier généreux victime d'une infâme trahison. *Décembre* 1798.

TERRACINE (*prise de*). Lors de l'occupation du ter-

ritoire romain par l'armée française, commandée en 1798, par le général Magdonald, le général Mathieu fut attaqué à Terracine, par huit mille insurgés de la campagne de Rome, ayant huit pièces de canon. Après huit heures d'un combat terrible contre ces révoltés éparpillés dans des roseaux et des marais, la valeur française, secondée et rivalisée par la bravoure polonaise, vainquit tous les obstacles. Les pièces des rebelles furent emportées, Terracine prise d'assaut. Elle fut entièrement pillée. Une ville rebelle où un commandant français avait été lâchement assassiné et ses troupes reçues à coups de fusil, pouvait-elle trouver grâce devant des soldats ivres de vengeance? 11 *août* 1798.

TERGOES (*siége de*). Les Flamands, révoltés contre Philippe II, roi d'Espagne, voyant le duc d'Albe occupé au siége de Mons, profitèrent du moment pour faire la conquête de Tergoës en Zélande. Ils s'en approchèrent avec huit mille hommes d'infanterie, de l'artillerie et des munitions. Tergoës n'avait dans ses murs qu'une garnison de quatre cents hommes. L'Escaut rend cette ville inattaquable dans la partie qu'il baigne. Du côté de la terre, elle est environnée par des marais; ses défenseurs avaient fortifié les endroits faibles avec soin. Les Flamands ayant investi la place, pressérent le siége avec ardeur. Malgré de vives sorties, on poussa fort loin les tranchées, et l'artillerie fit une brèche assez large pour monter à l'assaut. On voulut le tenter. Déjà l'élite des Hollandais s'était avancée. Les assiégés font des efforts terribles; les assaillants, déconcertés, se retirent après avoir perdu beaucoup de monde; un second assaut est aussi malheureux. Les ennemis n'entreprenaient rien pour avancer leurs ouvrages, que les assiégés n'y opposassent les plus grands obstacles. Derrière une coupure ils en élevaient sur-le-champ une autre. La nuit n'interrompait point le travail. Les femmes disputaient aux plus vaillants la gloire de défendre la patrie; le courage suppléait au nombre. Les assiégeants, rebutés par une continuité de mauvais succès, prirent le parti de forcer la ville par la famine, et convertirent le siége en blocus.

Le duc d'Albe, qui venait de se rendre maître de Mons, ordonna à Sanche-d'Avila et à Christophe Mondragoné de secourir Tergoës. On arma promptement assez de navires

pour y embarquer le secours sur la branche septentrionale de l'Escaut, où Tergoës est située. Mondragoné tenta plus d'une fois de descendre le fleuve à l'aide du reflux, et de débarquer ses soldats; mais il n'y put réussir. Les ennemis fermèrent constamment le passage, et leur marine, très-supérieure à celle du roi d'Espagne, fit toujours avorter leurs projets. D'Avila, qui conduisait les troupes de terre, crut, en établissant quelques batteries sur les bords de l'Escaut, contraindre l'ennemi de s'éloigner, et procurer à Mondragoné un instant favorable. L'événement ne répondit pas à ce qu'il avait espéré. L'artillerie, embourbée dans un terrain fangeux, ne put avancer assez loin. On désespérait de délivrer Tergoës, lorsque le capitaine Plumant, attaché au service du roi, vint trouver les capitaines espagnols, et proposa de passer à gué la partie de l'île qu'une tempête effroyable avait submergée en 1532. Il promit que la traversée d'environ trois lieues serait heureuse en la faisant à marée basse, et il offrit d'exécuter son projet. On en sentait toute la difficulté, mais le mérite de Plumart donnait de la force à sa proposition. On fit faire en diligence un grand nombre de petits sacs; on les remplit de poudre à canon, de mèches, de biscuits; on transporta les troupes au village d'Aggior, où il était plus aisé de tenter le passage. On avait choisi trois mille hommes pour cette entreprise. Mondragoné en eut le commandement. Persuadé que la marée la plus basse ne donnait pas un temps suffisant, il voulut entrer dans l'eau dès le commencement du reflux, et conduisit ses soldats à l'endroit d'où il devait se porter dans la partie inondée. Il fait distribuer un sac à chacun d'eux, et leur ordonne de le porter sur l'épaule; il se met à leur tête, s'avance, et les arrange en files étroites, afin d'être plus sûrs du gué, et de pouvoir plus aisément se secourir. Tous s'encouragent, traversent cette plaine d'eau avec constance, et arrivent heureusement à la digue d'Yerfichen, village éloigné de deux lieues de Tergoës. Mondragoné, après avoir laissé la nuit à ses troupes pour se reposer, comptait les conduire au secours de la ville à la pointe du jour, mais il ne fut pas nécessaire d'attaquer les assiégeants. A la nouvelle du passage des Royalistes, ils abandonnèrent le siege et se hâtèrent de s'embarquer. On les poursuivit; on attaqua leur arrière-garde; on la tailla en pièces. Contents de ce succès,

les Espagnols vinrent jouir dans Tergoës de la reconnaissance des habitants. 1572.

TERRE-NEUVE (*expédition de*). Le contre-amiral Richery fut chargé, en 1796, du commandement d'une petite escadre qui devait porter les coups les plus sensibles au commerce de l'Angleterre. Six vaisseaux et six frégates ne pouvaient se mesurer contre des flottes nombreuses. Il échappe, sur les côtes d'Europe, aux croisières anglaises, vogue vers le banc de Terre-Neuve, où la marine marchande de l'Angleterre s'occupait de la pêche, saisit quatre-vingts bâtiments de commerce, enlève tous leurs effets précieux, les coule bas et les brûle, descend à terre et renverse toutes les habitations et les établissements de sécherie appartenant aux sujets de la cour britannique. Peu content de leur causer tant de dommages, il expédie vers les côtes du Labrador une division de trois bâtiments pour ruiner les comptoirs destinés aux pelleteries. Cette entreprise, dirigée par le chef de division Allemand, réussit malgré la rigueur de la saison, des brumes et des bancs de glace; il détruit toutes les habitations anglaises, renverse tous les forts et les batteries de ces côtes, s'empare de la majeure partie du convoi de Québec. Cette expédition, qui donnait à son chef une gloire pareille à celle de Dugué-Trouin et de Pointis, fut plus sensible aux commerçants et aux spéculateurs anglais, que la perte de deux batailles navales. Dans ces grandes catastrophes, l'état seul perd; le trésor public et les impôts réparent les dommages; les familles de ceux qui ont succombé sont récompensées par l'honneur. Ici le commerce accuse le gouvernement de ses malheurs; les citoyens se plaignent de voir leur fortune diminuée pour des intérêts qui leur sont étrangers, et l'on maudit une guerre dont les effets compromettent directement la fortune des particuliers. 1796.

TÉSIN (*batailles du*). 1. A la nouvelle de l'arrivée d'Annibal en Italie, l'alarme fut grande à Rome; on appela de Sicile le consul Sempronius. Scipion, son collègue, s'avança aussitôt vers l'ennemi. Les deux armées se trouvèrent en présence près du Tésin, petite rivière de la Lombardie; elles se rangèrent en bataille. Les généraux haran-

guèrent leurs soldats, et leur exposèrent les avantages de la victoire et les malheurs résultants de la défaite ; on se disposa au combat. La cavalerie des deux nations commença la charge. Celle d'Annibal eut l'avantage. Profitant de ce succès, elle mit en fuite les troupes légères de Scipion. Binntôt toute l'armée romaine se vit environnée ; la déroute devint générale. Scipion fut blessé dans cette action, et il serait tombé entre les mains des ennemis, si son fils, âgé de dix-sept ans, et qui mérita depuis le glorieux surnom d'*Africain*, ne fût venu à son secours. Ce jeune héros, voyant son père enveloppé par les Carthaginois, perça seul jusqu'à lui, écarta à coups d'épée tout ce qui l'environnait, et lui sauva la vie. Cette victoire d'Annibal montra aux Romains tout ce qu'ils avaient à craindre de ce grand capitaine. 218 *ans avant J. C.*

2. Rien n'égala jamais la rapidité des mouvements français et la beauté des manœuvres exécutées par l'armée de réserve, après le passage des Alpes dirigé par le consul Bonaparte. Toujours l'ennemi fut surpris, et jamais il ne se trouva en mesure pour repousser les coups qui lui étaient portés. Aussitôt qu'elle eut pris Verceil sans brûler une amorce, son avant-garde jeta un pont de bateaux sur la Sezia. On apperçut l'armée autrichienne sur l'autre rive du Tésin. La rapidité du fleuve, le pont détruit, le défaut de bateaux pour en construire, auraient pu offrir des obstacles capables d'arrêter tous autres que des Français, on se contenta de ramasser quelques frêles nacelles pour effectuer ce passage. A la voix de chefs intrépides, les soldats s'y entassèrent. Le général Murat, parti de Novarre, dispose sa cavalerie de manière à inquiéter l'ennemi depuis le lac de Côme jusqu'au-delà de Vegerano, tandis que la division Boudet se présentait au pont de Buffarola, où il avait retiré son pont de bateaux. Le général Murat fit des dispositions pour persuader à l'ennemi que son intention était de passer le Tésin près de Volteggio. Instruit qu'il y avait quelques bateaux cachés dans un petit bras du Tésin, il ordonna à son artillerie, à une partie de la cavalerie, et à la soixante-dixième demi-brigade, de se présenter au pont de Galiate pour surprendre ce passage. Le 31 mai 1800 à la pointe du jour, la soixante-dixième arriva. Les Autrichiens défendaient ce poste avec deux obusiers et

trois pièces de onze. Les Français ripostèrent à leur feu avec une grande vivacité. Pendant ce temps les grenadiers de la vingt-sixième, et les carabiniers de la sixième légère, enlevèrent les barques laissées dans le petit bras du Tésin; des soldats les portèrent sur leurs épaules, et parvinrent à les transporter sur l'autre bras de la rivière à travers une grêle de mitraille. Les grenadiers, ayant de l'eau jusqu'à l'estomac, gagnèrent ainsi une île boisée d'où l'on pouvait faire, sur les Autrichiens, un feu de mousqueterie avantageux. Le général Murat fait approcher son artillerie pour prendre en flanc celle de l'ennemi. Plusieurs petits bateaux réunis fournissent le moyen de passer un bataillon qui charge aussitôt la cavalerie autrichienne; elle est obligée d'abandonner des marais, des champs d'osiers, et un petit bois. Le chef de brigade Duroc faillit se noyer dans ce passage. L'adjudant-général Gerard avait guidé les premières troupes. Les Autrichiens font d'abord prendre à leur artillerie des positions d'où ils cherchent à inquiéter la continuation du passage. Ils se reployent ensuite sur le village de Turbigo, où le général Laudon, arrivant de Gênes, ramena au galop deux divisions de cavalerie de la légion de Bussy. Ils repoussèrent quelques instants les Français. Ceux-ci cependant font ferme à l'entrée d'un marais, et arrêtent leurs efforts. L'adjudant-général Gerard s'empare d'un pont en avant de Turbigo, et s'oppose aux sorties de la cavalerie autrichienne sur l'infanterie française. La nuit approchait. Murat, sentant l'importance de chasser les Autrichiens de leurs positions, ordonne au général Monnier d'attaquer de vive force Turbigo. Ce village est emporté à la baïonnette. Après une vive résistance, ils l'abandonnèrent, laissant sur le champ de bataille deux cents morts et quatre cents prisonniers. 31 *mai* 1800.

TESTRI (*bataille de*). L'an 687, Thierri III déclara la guerre à Pepin duc d'Austrasie. Les troupes des deux princes se joignirent à Testri, village sur la petite rivière de Domingnon, entre Saint-Quentin et Péronne. Jamais on ne combattit avec tant de valeur. Thierri, contraint de prendre la fuite, se réfugia dans sa capitale; l'heureux Pepin l'y suivit, y entra, et força le monarque vaincu à le reconnaître pour collègue sous le nom de *Maire du Palais*.

TEVERON (*journées du*). 1. Les Sabins, ennemis perpétuels de Rome naissante, vinrent attaquer Tarquin l'ancien dans les plaines arrosées par le Teveron, vers son confluent avec le Tibre. On commença par escarmoucher. Le roi de Rome, malgré la valeur de ses ennemis, se procura une victoire facile et peu sanglante. Les Sabins occupaient un pont qui leur servait tout à la fois de retraite et de point de communication entre les deux corps de leur armée, campée sur les deux rives du Teveron. Tarquin s'apperçoit de l'importance de ce pont, il se place un peu au-dessus des Sabins, sur une colline où il se fortifie. Quelques jours après, il lance sur le Teveron un nombre de petits bateaux chargés de bois sec, enduits de soufre et de bitune. Le courant, réuni à un vent favorable, les porte sur le pont. Bientôt les Samnites apperçoivent les flammes qui le consument. Saisis de crainte, et privés de retraite, ils s'y portent pour arrêter l'incendie. Tarquin profite du désordre pour fondre sur leurs camps. Rien ne lui résiste, tout cède à la fureur romaine; les Sabins sont égorgés, noyés dans le Teveron, ou consumés par les flammes. Cette nation, consternée, demande la paix à ses vainqueurs. 600 *ans avant J. C.*

2. Les Gaulois, s'étant rendus maîtres de Rome, ses habitants eurent recours aux talents et aux vertus de Camille, pour recouvrer une patrie dont leur ingratitude l'avait exilé. Ce grand homme est nommé dictateur par les sénateurs renfermés dans le Capitole. Les Romains, réfugiés dans les villes et les campagnes voisines, se réunissent sous ses enseignes. Les deux nations se rencontrent sur les bords du Téveron. Pour inspirer une téméraire confiance aux Gaulois, le dictateur leur cache une partie de ses troupes derrière une éminence. Les Gaulois, déjà ivres, se répandent dans la campagne pour fourrager. Camille fait sortir ses troupes de son camp, et leur ordonne de tomber sur leurs ennemis dispersés. Le gros de l'armée barbare voulut venir au secours de ses fourrageurs; l'infanterie romaine ne lui donna pas même le temps de se ranger en bataille : ils furent taillés en pièces. 387 *ans avant J. C.*

3. Sous le second consulat de Licinius Calvus, les Gaulois revinrent encore une fois sous les murs de Rome. Un soldat de cette nation, d'une énorme stature, sort de leur

camp, et défie le plus brave des Romains à un combat singulier. Manlius obtint la permission de faire cesser les continuelles bravades de ce barbare; le succès couronna son audace. Les Gaulois, épouvantés de la chute de ce colosse, prirent la fuite pendant la nuit. Manlius obtint de se parer du collier de l'ennemi qu'il avait vaincu; ce qui lui fit donner le surnom de *Torquatus*. 361 *ans avant J. C.*

TEWKELSBURY (*bataille de*). Les querelles des maisons d'Yorck et de Lancastre produisirent de fréquents combats en Angleterre, dans le quinzième siècle. Après la journée de Barnet, la reine Marguerite, épouse de Henri VI, chercha à se retirer, avec son fils et les seigneurs de son parti, dans le pays de Galles, pour se soustraire à Edouard IV. Elle se disposait à traverser la Saverne, quand son ennemi parut. Le duc de Sommerset, son général, crut imprudent de passer une rivière si proche d'une armée ennemie. Il fit travailler à élever des retranchements dans un parc voisin de Tewkelsbury, ville du comté de Glocester. Un mois suffit pour les achever. Edouard s'avance au jour pour en faire la reconnaissance; il range son armée sur deux lignes. Le duc dispose la sienne en trois corps derrière ses ouvrages. Edouard remarque, dans les retranchements des Lancastriens, une ouverture qui semblait ménagée sans dessein. Elle lui parut l'issue pratiquée par un capitaine habile pour le poursuivre, si sa première entreprise n'était pas couronnée du succès. Plein de cette pensée, il résolut de faire tourner, contre son ennemi, sa propre ruse, et d'en profiter pour le battre. Il ordonne au duc de Glocester, commandant sa seconde ligne, de s'avancer vers ce côté, et d'attaquer d'abord vivement ce retranchement, puis de céder peu à peu le terrain, comme s'il se trouvait rebuté par une trop forte résistance. Edouard, posté derrière, demeura spectateur tranquille de cette attaque. Le duc de Glocester feint de reculer; Sommerset se précipite, et le force sérieusement de fuir. L'artifice d'Edouard allait lui devenir funeste, si Wenlock, qui servait sous ses ordres, eût été assez prompt à le secourir. Les troupes du duc de Glocester s'ouvrirent en fuyant, et laissèrent voir Edouard s'avançant en bon ordre. Rangées en ordre demi-circulaire, ses troupes paraissaient disposées à prendre les Lancastriens en flanc. Sommerset reconnaît, mais trop tard, sa funeste imprudence; il se

croit trahi par Wenlock. Il tâche de regagner son camp, mais il se trouva coupé par les soldats de Glocester, qui arrivèrent assez tôt à l'entrée du retranchement pour charger sa queue, et y entrer impétueusement. Sommerset, furieux contre Wenlock qu'il regarde comme la cause de sa défaite, s'approche de lui, et lui fend la tête avec sa hache d'armes. Le carnage des Lancastriens est horrible; leurs retranchements les empêchent de se soustraire à la poursuite des soldats d'Edouard. Rompus de toutes parts, ils jètent bas les armes, et attendent à genoux la mort ou la vie qu'ils implorent du vainqueur. La reine fuit; le duc de Sommerset et le prince de Galles sont pris et désarmés, après avoir vaillamment défendu leur liberté et leurs jours. Edouard fait conduire devant lui le prince de Galles; celui-ci ne perd rien de sa fierté dans les fers : *Comment oses-tu entrer dans mon royaume à main armée ?* lui dit Edouard. — *Pour recouvrer une couronne que portèrent mon père, mon aïeul, mes ancêtres, et qui m'appartient après leur mort. Mais comment oses-tu prendre les armes contre ton souverain, toi qui n'es qu'un sujet ?* Ce discours rend Edouard furieux, oubliant qu'il est honteux de frapper un ennemi désarmé, il donne un coup de son gantelet sur la joue de ce héros, qui comptait à peine dix-huit ans, et tourne le dos. Les seigneurs qui l'accompagnaient ne rougissent pas de percer de coups redoublés de leurs poignards, cet illustre prisonnier. 1471.

TEXEL (*affaires et combats du*). 1. La Hollande, privée par les glaces en janvier 1794, des eaux qui forment ses remparts naturels, vit s'élancer sur les flots consolidés de ses fleuves, une armée de Français, ne connaissant aucun péril, ne redoutant aucune froidure, et bravant tous les frimas du plus affreux hiver. Tout cède à leur courage, toutes les villes ouvrent leurs portes, Utrecht, Rotterdam, Amsterdam; il restait seulement aux anciens états généraux de Hollande, une flotte engagée dans les glaces dont le Texel était bordé. Sous Louis XIV, les Hollandais méditèrent de fuir tous sur leurs flottes vers Batavia, plutôt que de subir un joug étranger. Le froid leur enleva cette extrême ressource en 1794. Leurs vaisseaux, entourés par les glaces, ne peuvent se mouvoir. Un détachement de cavalerie est commandé; des chevaux, dont les pieds sont ar-

més de crampons, s'avancent sur le Texel; ils parviènent à la flotte Hollandaise, attaquent ces vaisseaux comme des citadelles immobiles qu'ils doivent escalader; des navires se rendent pour la première fois, depuis les siècles les plus reculés, à de la cavalerie, et elle fait substituer le nouveau pavillon hollandais, aux couleurs de la maison d'Orange. *Janvier* 1794.

2. Une flotte hollandaise, forte de dix-sept vaisseaux de ligne de douze frégates et corvettes, commandée par l'amiral de Winther, sortit le 7 octobre 1795 du Texel. Dès le 11, elle rencontra une flotte anglaise de seize vaisseaux de ligne L'amiral hollandais se rangea en bataille, et fit le signal de serrer sa ligne le plus possible. Le combat le plus terrible s'engagea. Le vaisseau de l'amiral hollandais fut environné par quatre vaisseaux anglais dont il soutint long-temps tous les coups; il chercha vainement à se dégager ou à regagner la côte; ses efforts furent inutiles. Démâté de ses trois mâts, il combattit encore une heure. Au bout de ce temps, son pavillon fut emporté, et son équipage diminué de moitié, cessa son feu. De Winther fut conduit à bord de l'amiral anglais Duncan. Le vaisseau hollandais l'Hercule prit feu, et cinq autres se rendirent après la plus vigoureuse résistance. Dix-sept navires rentrèrent seulement dans les ports de Hollande. Cette victoire coûta cher aux Anglais; mais elle priva la marine batave d'excellents officiers, de bons matelots et de vaisseaux précieux, surtout d'après les pertes qu'elle avait éprouvées, et la difficulté d'en construire de nouveaux. 11 *octobre* 1795.

THABOR (*bataille du*). 1. Les plaines du Thabor devinrent célèbres, 1305 ans avant J. C., par la défaite de Sisara, général de Jabin, roi de Chanaan. Il y fut vaincu par Barac et Debora. Sisara demanda asyle, dans sa fuite, à une femme juive qui le lui accorda; mais pendant son sommeil, cette femme prenant un clou, l'enfonce dans la tempe de Sisara, qui perdit en un jour la vie et la victoire.

2. *Voyez* MONT-THABOR.

THALA (*siége de*). Jugurtha, continuellement vaincu par Metellus, se retira dans Thala avec ses trésors et ses

enfants. Le général romain arrive inopinément devant cette ville, et porte l'épouvante dans le cœur du roi et des sujets. Jugurtha, sans ressources, fuit bientôt dans les sables brûlants de la Numidie avec sa famille et ses richesses. Les Maures continuèrent à se défendre vigoureusement dans une ville bien fortifiée par l'art et la nature. Le siége dura quarante jours. Les Romains parvinrent cependant, à force de travaux, de peines et de courage, à en escalader les murs; ils se répandirent dans la ville pour en emporter le butin; mais leur avarice fut trompée. Les Numides voyant les béliers faire écrouler sous leurs coups leurs murailles, avaient porté dans le palais du roi, leur or, leur argent et tous leurs effets précieux. Désespérés de voir des étrangers maîtres de leur patrie, ils s'enivrent, mettent le feu à ce superbe édifice, et périssent, avec leurs richesses, dans des flammes qu'ils avaient eux-mêmes allumées. 109 *ans avant J. C.*

THANIS (*passage du*). Un zèle plus ardent qu'éclairé conduisit en Egypte S. Louis, en 1249, avec une redoutable armée de croisés. Après une marche longue et pénible, il arriva à la pointe qui sépare les deux bouches du Nil, nommées alors Damiette et Thanis. On délibéra sur la manière de franchir ce dernier bras d'un fleuve qui, roulant ses eaux depuis la Nubie jusqu'à la Méditerranée, se jète dans cette mer par de larges et profondes embouchures. Les plus braves des Sarrasins étaient postés sur l'autre bord, bien disposés à le défendre avec valeur. Derrière eux, la ville de la Massoure leur servait d'arsenal, de magasin, de retraite et d'appui. On résolut d'abord de jeter une digue dans le lit du fleuve, et de la pousser assez avant sur l'autre bord, pour rétrécir le lit du, Nil et protéger les troupes au moment du débarquement. On éleva à son extrémité deux grosses tours remplies d'arbalêtriers, qui lançaient sur l'autre rive du Nil une grêle de flèches, de traits et de quartiers de pierre. Dix-huit redoutes plus petites furent armées pour soutenir les deux châteaux principaux. On reconnut bientôt l'inutilité d'un travail aussi prodigieux. Des tourbillons de feux grégeois, lancés du camp des Sarrasins, détruisirent en un instant ces tours, ces galeries et ces machines qui avaient coûté tant de fatigues et de dépenses. Cette invention funeste, composée, dit-on,

de naphte; de soufre, d'huile et de bitume, consumait tout, brûlait jusque dans l'eau; rien ne pouvait l'éteindre. Ce fatal artifice désola les croisés, qui avaient encore à se défendre de la ruse et de la force ouverte. Un jour, les Sarrasins s'avancèrent fort près du camp, tuèrent ou enlevèrent tout ce qui se trouva au dehors, et en forcèrent un quartier. Joinville sur-le-champ pique des éperons avec Pierre d'Avalon, et renverse tout ce qui se présente sous ses coups. Les barbares prènent la fuite. Quelque temps après, ils reparaissent; on les reçoit avec vigueur, on les accable, on en triomphe une seconde fois. Le comte d'Anjou, à qui l'on devait l'honneur de cette journée, « fut » depuis moult prisé pour son intrépide vaillance. » Tous ces succès néanmoins affaiblissaient insensiblement l'armée chrétienne, sans lui ouvrir le passage du Thanis. Déjà l'on commençait à manquer de vivres; déjà l'on parlait de reprendre le chemin de Damiette, lorsqu'un Bédouin, abandonnant et sa religion et ses compatriotes vint trouver le connétable de Beaujeu, offrant, pour cinq cents besans d'or, de lui indiquer un gué où toute la cavalerie pourrait passer. On accepte sa proposition; on se dispose à cette grande entreprise. Le comte d'Artois, prince avide de gloire, obtient du roi, son frère, la permission de se mettre à la tête de l'avant-garde, à condition qu'il n'entreprendra rien avant que toute l'armée ait traversé le fleuve. Le jour commençait à peine à paraître, que le comte d'Artois se précipite dans les eaux, et s'avance d'un air intrépide vers trois cents cavaliers sarrasins, qui prènent la fuite à son approche, et vont porter la consternation et la terreur dans le camp des infidèles. Animé par ce premier succès, le comte oublie sa promesse. Foucquault de Melle, qui avait été son gouverneur, et qui par honneur tenait alors la bride de son cheval, jaloux de le voir triompher, lui crie à pleine voix, en lui montrant les fuyards: « Or » à eux! or à eux! » Il suit ce conseil. Il part à la tête de quatorze cents chevaliers, fond comme un foudre sur les retranchements ennemis, égorge les premières gardes, porte partout l'épouvante et la mort. Facardin, général des Turcs, qui ne s'attendait pas à une attaque si soudaine, sort du bain à moitié nu, court vers le lieu de l'alarme, rallie quelques-uns de ses gardes, et soutient quelques moments l'impétuosité française. Mais enfin,

abandonné de ses troupes, enveloppé de toutes parts, il reçoit un coup de lance au travers du corps, tombe et meurt, percé de mille autres traits. Aussitôt tout prend la fuite; la déroute, la confusion, le carnage deviènent horribles. Heureux le comte, s'il se fût contenté de cette éclatante victoire! Sa fortune l'aveugle, sa témérité l'entraîne. En vain on veut l'arrêter; il ne veut rien entendre, et vole à bride abattue vers la Massoure. Les Templiers suivent de rage. Les Anglais, soit émulation. soit jalousie, leur disputent d'ardeur. Tout cède à leur impétuosité; et les barbares accablés se sauvent dans la ville avec tant de précipitation, qu'ils oublient d'en fermer les portes. Les vainqueurs y entrent après eux, trouvent les rues désertes, pénètrent au palais du sultan, et poursuivent les fuyards jusque dans la campagne qui conduit au Grand-Caire. Désespérant enfin de pouvoir les atteindre, ils viènent rejoindre leurs compagnons, qui étaient demeurés pour butiner. Ils ne s'occupent, à leur exemple, que de l'ignoble soin de piller; nouvelle faute qui fut la perte de ces inconsidérés, et le salut des Egyptiens. Ceux-ci, s'appercevant enfin qu'ils n'avaient affaire qu'à une poignée de Français, se remettent de leur terreur, se rallient sous la conduite d'un soldat déterminé, nommé *Bondocdar*, et chargent ces aventuriers avec cette vigueur qu'inspire la confiance dans le nombre. Les croisés, surpris de cette attaque soudaine, essayent inutilement de se réunir; ils ne le pouvaient qu'à travers mille morts. Les habitants, se voyant secourus, avaient repris courage, et, des fenêtres de leurs maisons où ils s'étaient barricadés, ils faisaient pleuvoir sur les ennemis un déluge de javelots, de flèches, de pierres, de sable embrasé, de feux grégeois, d'eau bouillante. Le comte d'Artois, toujours intrépide, toujours terrible, combat presque seul des milliers d'infidèles. Les braves qui l'accompagnent expirent à ses côtés. Pour les venger, il fait mille efforts de bravoure. Enfin, accablé du nombre, épuisé de fatigues, tout couvert de blessures, il tombe sur ses compagnons: il meurt en digne frère de S. Louis Pendant que cette scène sanglante se passait à la Massoure, le monarque avait franchi le Thanis avec le reste des troupes; déjà il les rangeait en bataille, lorsque le sire de Beaujeu vint lui dire le péril du comte d'Artois. « Connétable, » s'écria-t-il aussitôt, courez-y avec tout ce que vous

» pourrez rassembler de braves, et soyez sûr que je vous » suivrai de près. » Beaujeu part; tous les preux, qui étaient autour du roi, s'empressent de le suivre. Rien ne résiste à leur premier effort. Joinville, qui avait devancé les autres, apperçoit un Sarrasin d'une taille gigantesque, qui mettait le pied à l'étrier pour monter à cheval : « Il lui donne de » son épée sous l'aisselle, tant comme il peut la mettre en » avant, et le tue tout mort d'un coup. » Mais dans l'instant il est assailli par six mille infidèles. Il se défend comme un lion à la tête de sa troupe. Il se retire, toujours en combattant, dans une masure qui le met à couvert du grand nombre. Là, les coups continuent avec la même fureur. Hugues d'Ecosse, Raoul de Waïnon, Ferreis de Loppei, et plusieurs braves de ce mérite, sont percés de traits, « tellement que le sang sortait de leurs plaies, tout ainsi » que d'un tonneau sort le vin. Errard d'Emerag est navré, » parmi le visage, d'une épée qui lui tranche tout le nez, » tant qui lui cheoit sur la bouche. » C'était fait de ce brave escadron, si le comte d'Anjou n'eût volé à son secours. La présence de ce prince dissipe les barbares, et sauve le sénéchal avec tout ce qui lui restait de chevaliers. A peine les Sarrasins avaient-ils pris la fuite, qu'un bruit terrible de trompettes, de clairons et de cors se fait entendre. C'était le roi qui s'avançait avec le reste de l'armée. Il avait sur la tête un heaume doré *moult-bel*, à la main une épée d'Allemagne, et dans toute sa personne cet air héroïque, qui annonçait le plus grand roi du monde. Jamais, dans toutes les guerres d'outre-mer, il ne se fit de plus beaux faits d'armes que ceux qu'on vit en cette fameuse journée, soit du côté des chrétiens, soit de la part des infidèles. Il n'était question ni d'arc, ni d'arbalête, ni d'autres machines : « Mais étaient les coups qu'on se donnait l'un sur l'autre, » à belles masses, épées et fûts de lances, tout mêlé l'un » parmi l'autre. »

Bondocdar, suivi des plus braves de son armée, se précipite vers le monarque, et le charge avec toute la furie dont les barbares sont capables. Le choc est si vif et si rude, que, dans la première épouvante, quelques escadrons français prènent la fuite vers le Thanis, et se jètent dans ses eaux, sous lesquelles ils périssent pour la plupart. Ce succès anime les infidèles. Ils environnent, ils pressent, ils menacent le roi de toutes parts. Ce prince, sans s'étonner,

s'oppose à tous leurs coups avec une intrépidité plus qu'humaine. Tantôt il rallie ceux de ses gens que la terreur dissipe ; tantôt il perce lui-même les bataillons ennemis. Son ardeur l'emporta si loin des siens, qu'il se vit tout à coup seul au milieu de six Sarrasins qui tenaient la bride de son cheval, et qui s'efforçaient de l'emmener prisonnier. Louis les frappa si rudement de la masse et de l'épée, que, les ayant tous tués ou mis hors de combat, il était déjà libre, lorsqu'on arriva pour le dégager. Le danger du prince s'étant répandu parmi les croisés avait rassemblé les différents corps de l'armée, qui, épars çà et là, combattaient contre les ennemis. Leur réunion multiplia leurs forces ; ils donnèrent tous ensemble sur les infidèles qui, près d'être enveloppés, prirent la fuite, et laissèrent les chrétiens en paix. Le roi se retira dans sa tente pour y prendre quelque repos. Joinville, qui avait reçu cinq blessures dans cette *piteuse journée*, lui ôta son casque, « lui donna son » chapel de fer, qui était beaucoup plus léger, afin qu'il » eût vent. »

Pendant la nuit, on s'empressa de construire un pont de communication avec l'armée du duc de Bourgogne, qu'on avait laissée au delà du Thanis. En très-peu de temps, l'ouvrage fut achevé ; et, dès le lendemain, on fit passer une partie des troupes dans le camp du roi. Ce renfort était nécessaire ; car bientôt les barbares vinrent insulter les chrétiens dans leur camp, et dissiper les premières gardes. On tomba sur eux, on les repoussa avec un grand carnage ; mais on ne put empêcher que quelques-uns ne se fissent, avec de grosses pierres, un logement d'où ils lançaient contre les croisés une grêle de traits qui les incommodaient beaucoup. On se proposa de renverser ce retranchement funeste ; et, pour réussir, on attendit les approches de la nuit. Mais l'intrépidité de Jean de Vaisy, aumônier de la troupe de Joinville, fournit l'occasion de le détruire plutôt qu'on ne croyait. Ce courageux ecclésiastique se dérobe « tout seulet, sa cuirasse vêtue, son chapel de fer sur sa » tête, son épée sous le bras, » s'avance, comme sans dessein, vers les infidèles qui le prènent pour un des leurs, fond tout à coup sur eux, frappe d'estoc et de taille, les culbute et les disperse. Bientôt, détrompés de leur erreur, et secourus de plusieurs de leurs cavaliers, ils reviènent sur l'aumônier qui se retirait content de son exploit ; mais

cinquante gendarmes, envoyés par Joinville, les arrêtent, renversent le retranchement, et ramènent comme en triomphe le valeureux de Vaisy, qui ne fut plus appelé que le *brave prêtre.*

Quelques jours après, au lever du soleil, Bondocdar, que les Mameloucks avaient proclamé général, vint, avec une armée quatre fois plus forte que celle des croisés, donner à leur camp un assaut général. Il observa la disposition des chrétiens jusqu'à midi; et alors il commença ses attaques, qui durèrent jusqu'à la nuit. Elles furent terribles. Les barbares, embouchant de longs tuyaux d'airain, répandaient partout le redoutable feu grégeois, qui, s'attachant aux habits des soldats et aux caparaçons des chevaux, les embrasait depuis les pieds jusqu'à la tête. Quand, par ce déluge de feu inconnu jusqu'alors dans les combats, ils avaient fait quelque ouverture dans les bataillons, leur cavalerie s'y précipitait, et tâchait de l'enfoncer. C'est ainsi que la bataille du comte d'Anjou fut rompue. Ce prince, abattu sous son cheval, allait être pris ou tué, lorsque le roi, averti du danger où il était, part comme un éclair, l'épée au poing; s'élance au travers des dards et des flammes, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, perce jusqu'à l'endroit où son frère défendait sa vie, lui donne le moyen de remonter à cheval, le dégage, et rappèle la victoire de ce côté-là. On combattait partout avec une égale valeur, mais avec des succès différents. Le *preux et vaillant* Châtillon, le brave Mauvoisin, et les seigneurs de Palestine firent des prodiges incroyables de valeur, et ne purent être entamés, ni par le nombre, ni par l'ardeur, ni par l'opiniâtreté des musulmans. « Il en allait pauvre-» ment, dit Joinville, à l'autre bataille qui suivait, où le » courage, quantité de machines, et d'assez bons retran-» chements de bois ne servirent de rien aux Templiers. » Accablés par la multitude, ces généreux chevaliers furent presque tous taillés en pièces. Au delà de l'espace qu'ils occupaient, il se trouva une superficie d'environ cent perches, « si couverte de piles, de dards et d'autres traits, » qu'on n'y voyait point de terre. Leur grand-maître avait » perdu un œil au combat de la Massoure. Il perdit l'autre » à celui-ci; car il fut tué et occis. » Le comte de Poitiers, frère du roi, fut enfin enfoncé et fait prisonnier. Déjà les Sarrasins l'emmenaient, lorque les vivandiers, les

valets qui gardaient le bagage, les femmes même, transportés d'un courage extraordinaire, volèrent à son secours, chacun armé des instruments de sa profession, et firent de si grands efforts, qu'ils l'arrachèrent des mains des barbares, et le mirent en état de rallier les troupes qu'il commandait. Enfin les infidèles, attaqués, enfoncés, poursuivis à leur tour de toutes parts, abandonnèrent la victoire aux croisés, qui se tinrent dans leur camp, au lieu de regagner Damiette pour se refaire. Ce fut une faute dont on eut bientôt lieu de se repentir. La famine et les maladies vinrent accabler ces héros qui tant de fois avaient bravé la mort; et ces cruels fléaux, mille fois plus terribles que l'ennemi, moissonnèrent en peu de temps toute la fleur de l'armée chrétienne. « La chair des jambes, dit » Joinville, nous desséchait jusqu'à l'os, et le cuir nous » devenait tanné de noir et de terre. » Ce n'étaient partout que cris douloureux, que visages languissants, que personnes désolées, qui pleuraient leurs amis morts ou mourants, et qui ne tardaient pas elles-mêmes de devenir pour les autres un sujet d'affliction. Tout le camp n'était plus qu'un affreux hôpital et un vaste cimetière. Pour comble de malheur, le roi lui-même, dont la constance inaltérable avait soutenu celle de ses infortunés sujets, fut attaqué du mal contagieux. La désolation, le désespoir devinrent l'expression de tous les cœurs; et l'on fut enfin obligé de traiter d'une trève avec les barbares. Après bien des contestations, on était sur le point de conclure, lorsque les Sarrasins demandèrent pour ôtage la personne même de Louis. A cette proposition, Geoffroi de Sargines, le bon chevalier, rompit la conférence, en protestant avec une noble colère que jamais les Français n'auraient cette lâcheté. « Ils aimeraient beaucoup mieux que les » Turcs les eussent tous tués, qu'il leur fût reproché » qu'ils eussent baillé leur roi en gaige. » Le monarque voulait se donner lui-même en ôtage, et l'on eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'exécuter cette trop généreuse résolution.

On songea dès le lendemain à tâcher de regagner Damiette. On fit d'abord passer tous les bagages, les gens inutiles et les malades, que Louis voulait voir en sûreté avant que de partir. Il les suivit, quoique malade lui-même, se mit à la tête du corps de bataille, et donna l'arrière-garde a

Gaucher de Châtillon, qui se chargeait toujours des emplois les plus dangereux. Ce jeune héros de ving-huit ans eut à soutenir tout l'effort des Sarrasins qui, instruits du dessein des Croisés, voulaient le faire échouer. Sa bravoure le fit triompher. Il vint à bout de franchir le Thanis avec le comte d'Anjou, qui avait voulu partager avec lui l'honneur de la retraite; mais une nouvelle imprudence acheva de perdre les Français. Quelques ordres que Louis eût donnés à ses « maîtres-d'œuvres et ingénieurs, de couper les cordes qui » tenaient les ponts d'entre eux et les Sarrasins, ils n'en fi- » rent rien, dont grand mal en arriva ». Le roi, monté sur un petit cheval, sans cuirasse, sans casque, sans autres armes que son épée, s'était placé à l'arrière-garde, n'ayant avec lui que le seul Geoffroi de Sargines, et s'acheminait tristement vers Damiette. Tout à coup la campagne se couvre de Barbares qui avaient passé, les uns au gué ou dans des bateaux, les autres à la nage, le plus grand nombre sur le fatal pont qu'on n'avait point rompu. Alors commence un nouveau combat où les Français, quoiqu'accablés de langueur, surpassent encore tout ce qu'ils avaient fait de plus héroïque dans cette guerre. Gui du Châtel, évêque de Soissons, prélat vaillant et redoutable, ne songeant qu'à vendre chèrement sa vie, se précipite, l'épée à la main, au milieu des escadrons ennemis, les enfonce, en fait un horrible carnage; et, percé de mille traits qu'on lui décochait de tous côtés, trouve enfin cette mort glorieuse qu'il cherchait en combattant pour Jésus-Christ, suivant la pieuse croyance de ce siècle peu instruit. Châtillon et Sargines montrèrent plus de conduite sans faire paraître moins de valeur. Ils soutinrent presque seuls tout l'effort de cette multitude effroyable d'Infidèles. Toutes les fois qu'ils osaient approcher de Louis, « Sargines » le défendait à grands coups d'épée et de pointe, et ressem- » blait sa force lui être doublée d'outre-moitié, ainsi que » son preux et hardi courage, et tous les coups les chassait » de dessus le roi ». Ce fut ainsi que ces deux intrépides chevaliers conduisirent le monarque jusqu'à une petite ville nommée par les uns *Casel*, par les autres *Sarmosac* ou *Charmasach*. « Là, il fut descendu au giron d'une bour- » geoisie de Paris. Telle était sa faiblesse, que tous le cui- » dèrent voir passer le pas de la mort, et n'espéraient point » que jamais il pût passer celui jour sans mourir ». Châtillon cependant veillait à sa gloire et à sa sûreté. Seul, il défendit

long-temps l'entrée d'une rue étroite qui conduisait à la maison où ses domestiques lui rendaient des devoirs qu'ils croyaient les derniers. On le voyait tantôt fondre sur les Sarrasins comme un éclair, abattant et tuant tous ceux dont il avait prévenu la fuite par sa vitesse; tantôt faire retraite pour arracher de son écu, de sa cuirasse, et même de son corps, les flèches et les dards dont il était tout hérissé. Il retournait ensuite avec plus de furie qu'auparavant; et, se dressant de temps en temps sur ses étriers, criait de toute sa force : « A Châtillon! chevaliers, à Châtillon! et où sont » mes prudhommes? » Mais en vain: personne ne paraissait. Enfin, accablé par la foule, épuisé de fatigues, tout couvert de traits, percé de coups, ce héros, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes, tomba mort en défendant sa religion et son roi.

Les restes de l'arrière-garde arrivèrent dans ce moment, toujours poursuivis, toujours opposant une vigoureuse résistance. Philippe de Montfort, qui les commandait, s'approcha du roi pour lui dire qu'il venait de voir l'émir avec lequel on avait traité de la trève, « et que, si c'était son bon » plaisir, qu'encore de rechief il lui en irait parler ». Le monarque y consentit. Montfort va trouver le prince infidèle. On convient de part et d'autre des conditions de l'accommodement. Déjà ils se touchaient dans la main, « lors- » qu'un traître, mauvais huissier, nommé *Marcel*, commença à crier à haute voix : Seigneurs chevaliers français, » rendez-vous tous, le roi vous le mande par moi, et ne le » faites point tuer ». A ces mots, la consternation devient générale. On obéit, le traité est rompu. Un émir se saisit de la personne de Louis. Tous les seigneurs, tous les soldats, l'oriflamme, les drapeaux, les bagages, tout est conduit en triomphe à la Massoure, avec l'infortuné monarque.

A la nouvelle de la captivité du saint roi, on ne saurait dire quelle fut la douleur de la reine Marguerite, son épouse, qui l'attendait à Damiette. Elle se tourmentait, elle s'agitait, et sans fin s'écriait : à l'aide! à l'aide! « On fut obligé de » faire veiller au pied de son lit un chevalier vieil et ancien, » de l'âge de quatre-vingts ans et plus », qui, toutes les fois que des songes lugubres interrompaient son sommeil, lui prenait la main et lui disait : « Madame, je suis avec vous, » n'ayez peur. » Un jour, ayant fait retirer tout le monde, excepté ce brave vieillard, elle se jeta à ses genoux. « Jurez-

» moi, lui dit-elle, que vous ferez ce que je vas vous de-
» mander. » Il le promit avec serment. « Eh bien ! sire che-
» valier, je vous requiers sur la foi que vous m'avez donnée
» que si les Sarrasins prènent cette ville, vous me coupiez
» la tête avant qu'ils me puissent prendre... ., Trés-volon-
» tiers le ferai, répondit ce bon gentilhomme, j'avais jà eu
» en pensée d'ainsi le faire, si le cas y échéait. » Mais le roi traita de sa rançon et de celle de tout son monde qui avait échappé à la maladie ou à la férocité des Infidèles.

Héros jusque dans les fers, ce grand prince vit mille fois d'un œil tranquille, la mort suspendue sur sa tête et sur celle de ses plus fidèles serviteurs, plutôt que de consentir à des conditions flétrissantes. Toujours il traitait en maître avec ses vainqueurs qui, pleins d'admiration, disaient de lui : « C'est le plus fier Chrétien que nous ayions jamais vu. » Souvent, dans un accès de colère, ils s'écriaient en sa présence. « Quoi ! tu es notre captif, et tu nous traites en sou-
» verain comme si nous étions dans tes fers ! » Après la mort de leur soudan qu'ils avaient assassiné, ils mirent en délibération de le placer sur leur trône. Mais sa fermeté leur fit appréhender qu'il ne renversât leurs mosquées, qu'il ne détruisît leur religion. Le roi s'entretenant de cette aventure avec Joinville, lui demanda s'il croyait qu'il eût accepté la couronne d'Egypte ? « Ma foi, sire, répondit le sénéchal,
» vous eussiez fait en vrai fou, vu qu'ils avaient occis leur
» seigneur..... Or, sachez, reprit Louis, que je ne l'eusse
» mie refusée. » Tant était ardent le zèle de ce prince véritablement très-chrétien ! Enfin il fut mis en liberté et reprit le chemin de ses états où sa présence était devenue absolument nécessaire depuis la mort de la reine mère, régente du royaume. 1250.

THAPSUS (*bataille de*). César, vainqueur de Pompée, de Mithridate et de l'Egypte, revint à Rome. Il apprit que la faction de Pompée, qu'il regardait comme détruite, reprenait en Afrique de nouvelles forces. Lorsqu'il se préparait à partir, les soldats qui l'avaient suivi dans toutes ses guerres, se mutinèrent, demandant insolemment et la récompense de leurs anciens services et leur congé. Tout autre que lui les aurait flattés dans une conjoncture si pressante, ou les aurait appaisés en leur promettant, après la fin de cette guerre, ce qu'ils desiraient obtenir avant de la

commencer : il s'y prit d'une manière toute différente. *Eh bien* leur dit-il, *reposez-vous*, *d'autres partageront avec moi l'honneur de l'expédition d'Afrique*. Ce congé injurieux, donné avec un air d'indifférence, fit honte à ceux qui venaient de le demander. Sentant la lâcheté de leur conduite, ils proposèrent eux-mêmes d'être décimés, et d'expier leur faute par le sang de ceux sur qui tomberait le sort. César, touché de leur repentir, leur pardonna et les conduisit en Afrique cueillir de nouveaux lauriers.

En sautant à terre avec précipitation, il se laissa tomber. Comme il appréhendait que ses soldats ne prissent sa chute pour un mauvais présage, il eut la présence d'esprit de tendre les bras comme pour embrasser cette terre, et de s'écrier : *Afrique*, *je te tiens*.

Les Romains qu'il venait combattre formaient une armée beaucoup plus considérable que la sienne, et il eut besoin de toute son habileté et de tout son courage pour résister à une si grande supériorité. Il paya de sa personne en simple soldat. Voyant un officier qui portait l'aigle d'une légion prendre la fuite, il le saisit par le bras, et, lui faisant faire volte-face : « Tu te trompes, lui dit-il, c'est de ce côté là » que sont les ennemis. »

Labiénus ayant remporté une victoire sur César, présenta à Métellus-Scipion, son général en chef, un cavalier pour lequel il demanda des bracelets d'or. Scipion qui savait que ce soldat sortait tout récemment d'esclavage, craignit d'avilir le prix de la bravoure en l'accordant à ce nouveau guerrier, et refusa de l'en décorer. Pour le consoler de cet affront, Labiénus lui donna une somme en or. Mais Scipion, suivant toujours son idée, dit froidement au soldat : *Tu reçois là le présent d'un homme riche*. Le nouveau libre, presque encore flétri des fers de la servitude, sentit néanmoins toute la différence de la récompense qui lui était refusée, à celle qu'on lui donnait. Il jeta l'or de Labiénus, et demeura immobile, les yeux fixés en terre, d'un air triste et mécontent. Une telle noblesse d'âme réparait bien la bassesse de sa première condition, Scipion en jugea ainsi, et lui dit alors : *Ton général te donne des bracelets d'argent*. A ces mots, le soldat transporté de joie, courut recevoir ce prix honorable qu'il préférait à toutes les richesses.

La bataille de Thapsus fut sanglante. On combattait de part et d'autre pour l'honneur, la liberté et la vie, mais

après des prodiges de valeur, le courage de Métellus céda à la fortune de César. Métellus vaincu, se réfugia dans Utique. Dans ce combat un éléphant blessé et furieux s'était jeté sur un malheureux valet d'armée, et le foulant aux pieds, il achevait de le tuer à coups redoublés de sa trompe. Un soldat vétéran, rempli d'une valeur héroïque, ne put voir de sang froid périr ainsi ce misérable; il courut attaquer l'éléphant. Aussitôt l'animal laisse le cadavre, saisit le soldat avec sa trompe dont il l'enveloppe, et l'élève en l'air tout armé. Dans un si pressant danger, le soldat rappèle tout son courage et se met à frapper sur la trompe de l'éléphant avec l'épée qn'il avait à la main. La douleur força l'animal de lâcher prise; il jète son ennemi par terre et s'enfuit en poussant de grands cris. Depuis cet évènement, la cinquième légion dont était ce brave soldat, porta un éléphant dans ses enseignes. 46 *ans avant J. C.*

THÈBES EN EGYPTE (*combat de*). La superbe Thèbes n'avait été illustrée depuis deux mille ans par aucun évènement remarquable, lorsqu'elle vit, en 1798, une armée de Français dans son antique enceinte. Saisis de respect à la vue des débris de ses colonnes, des ruines de ses temples et de ses palais, on les vit spontanément brandir leurs armes, et saluer ces lieux qui rappelaient l'ancienne gloire de l'Egypte, la puissance de ses rois, et l'industrie de ses premiers habitants. Bientôt il leur fallut combattre les restes fugitifs des Mameloucks, sur ses terres autrefois si fertiles, et devenues des sables arides par l'inertie et l'ignorance de leurs maîtres actuels. Le 13 janvier 1799, le général Davout apperçoit non loin de ses murs, les chameaux de l'armée d'Osman Bey Hassan, qui cherchaient à faire de l'eau pour son armée mourant de soif. Quelques moments après, les éclaireurs le prévienent de la rentrée des chameaux dans le désert, et que les Mameloucks sont au pied de la montagne, et paraissent disposés à protéger leur convoi. Le général Davout forme la cavalerie sur deux lignes, et marche vivement aux Mameloucks. Ils ont d'abord l'air de se retirer, puis font volte face; et fournissant une charge vigoureuse sous le feu du quinzième de dragons, plusieurs cavaliers tombent morts; le chef d'escadron Fontenelle a son cheval tué sous lui. Alors le vingt-deuxième de chasseurs se précipite sur les ennemis; les deux troupes sont pêle-mêle;

le carnage devient affreux; mais malgré la supériorité des armes et du nombre, les Mameloucks sont forcés d'abandonner le champ de bataille, y laissant beaucoup des leurs, et quelques kiachefs. Ils se retirent promptement vers leurs chameaux, et rentrent dans les déserts vers Cosséir, regrétant les campagnes de l'Egypte, leurs richesses et leur pouvoir. 13 *janvier* 1799.

THÈBES EN BÉOTIE (*siéges de*). 1. Le célèbre et malheureux Œdipe, en quittant son royaume, le laissa sous le gouvernement de ses deux fils, Ethéocle et Polynice. Ces deux princes convinrent de monter alternativement sur le trône. Ethéocle, comme l'aîné, régna le premier; mais quand l'année fut révolue, il viola ses serments, et voulut exclure son frère du partage du pouvoir souverain. Polynice s'arma contre l'usurpateur, et chercha, de tous côtés, des partisans et des amis. Adraste, roi des Argiens, souleva toute la Grèce en sa faveur. On commença la guerre; elle fut longue et cruelle, et la plupart des défenseurs de Polynice y perdirent la vie. Après plusieurs batailles livrées sous les murs de Thèbes, les deux frères résolurent de terminer leur sanglante querelle par un combat singulier. Les deux armées font place à ces deux athlètes. Ils s'avancent dans l'arène, s'approchent, se frappent. Une haine mortelle dirigeait leurs coups. Ils se percent tous deux et tombent morts. *L'an* 1252 *avant J. C.*

2. Les Lacédémoniens, maîtres de Thèbes, faisaient gémir les Thébains sous le joug le plus dur. Pélopidas, trop fier pour souffrir l'esclavage, conçut le dessein de délivrer sa patrie. Il s'adressa aux bannis; ils entrèrent facilement dans ses vues. Plusieurs de ses amis voulurent avoir part à son entreprise. Charon, l'un d'eux, promit de donner sa maison pour retraite aux conjurés. Quand on eut pris en secret les précautions les plus sages pour s'assurer du succès, Pélopidas s'approcha de la ville. Avant d'y entrer, on tint conseil. Il fut décidé qu'un petit nombre tenterait d'abord la fortune. Pélopidas et onze braves acceptèrent cette périlleuse commission; ils envoyèrent avertir Charon de leur arrivée, gagnèrent les portes de Thèbes, vêtus de simples vestes, menant avec eux des chiens de chasse, et tenant à la main des rets comme des chasseurs. Quand ils

furent sur le point d'entrer dans Thèbes, ils changèrent de vêtements, prirent des habits de paysans, et se glissèrent dans la ville par différents endroits. Ils allèrent droit à la maison de Charon. Philidas, l'un des conjurés, donnait, ce même soir, un grand festin à Philippe et à Archias. Lorsque ces gouverneurs lacédémoniens, échauffés par le vin, ne songeaient qu'à leurs plaisirs, les conjurés sortirent et se partagèrent en deux bandes. Les uns attaquent Philippe et Archias; on n'eut que la peine de les égorger. Les autres, commandés par Pélopidas, allèrent à la maison de Léontidas, l'un des tyrans. Celui-ci s'éveille, et va, l'épée à la main, se présenter pour défendre ses jours; il frappe un des conjurés et l'étend à ses pieds. Pélopidas se présente; le tyran expire sous la main vengeresse du brave Thébain. Après cette victoire, les bannis, joints aux conjurés, allèrent assiéger la citadelle; les Lacédémoniens furent bientôt forcés de capituler. Cette action mémorable et hardie, conçue et exécutée par la valeur et la prudence de Pélopidas, procura à Thèbes une liberté entière. 318 *ans avant J. C.*

3. Après la prise de Chéronée, Philippe mit garnison dans Thèbes. A peine eut-on appris la mort de ce prince, que les habitants égorgèrent les Macédoniens. Alexandre-le-Grand passa les Thermopyles, entra dans la Grèce, et marcha contre cette ville. Dans la route, il disait à ceux qui l'accompagnaient : *Démosthène, dans ses harangues, m'appelait enfant, lorsque je domptais l'Illyrie. Il me nommait jeune étourdi, quand je punissais les Thessaliens. Montrons-lui maintenant, aux pieds des murailles d'Athènes, que je suis un homme fait.* Son arrivée dans la Béotie fut soudaine. En paraissant sous les murs de Thèbes, il demanda seulement qu'on lui livrât Phœnix et Prothule, principaux auteurs de la révolte. Les coupables, pour lui insulter, ripostèrent en demandant Philotas et Antipater. Alexandre se vit contraint, avec douleur, d'en venir aux mains. Les services rendus par Thèbes à Philippe son père, lui faisaient chérir cette ville. Il se donna une grande bataille; les Thébains y combattirent avec ardeur et courage. Après une longue et vigoureuse résistance, ce qui restait de la garnison macédonienne dans la citadelle, les ayant chargés par derrière, en même temps que les soldats d'Alexandre les pressaient sur

leur front, ils furent presque tous taillés en pièces. Thèbes fut prise et pillée; dans le sac de cette ville, une dame de qualité montra un rare courage. Un chef de Thraces, touché de sa beauté, employa la violence pour satisfaire sa passion. Timocléa ayant satisfait ses feux, ce barbare voulut encore assouvir son avarice; elle lui assure qu'elle avait jeté tout son or dans un puits qu'elle lui montra. Tandis qu'il avançait la tête pour y regarder, elle l'y poussa de toute sa force, et l'y accabla de pierres. Timocléa est arrêtée, et conduite devant Alexandre qui, touché de sa grandeur d'âme, la renvoya libre. Le roi de Macédoine fit raser la malheureuse Thèbes; trente mille Thébains furent vendus, mais ceux qui échappèrent furent humainement accueillis par les Athéniens. 334 *ans avant J. C.*

THÈBES, en Palestine ( *siége de* ). Abimélech prit Thèbes d'assaut. Au milieu était une vaste tour, où ses habitants s'étaient réfugiés; Abimélech allait s'en rendre maître, lorsqu'une femme lui jeta sur la tête un éclat de meule de moulin. Abimélech, blessé, et désespéré de finir ses jours par la main d'une femme, s'enfonça son épée dans le sein, et mourut. 1214 *ans avant J. C.*

THÈBES, en Phthiotide ( *siége de* ). Philippe, roi de Macédoine, mit le siége devant Thèbes, sa défense fut vigoureuse. Les assiégés, craignant d'être pris d'assaut, rendirent la ville; le roi conclut ensuite la paix avec les Etoliens et leurs alliés. 217 *ans avant J. C.*

THÉBESTE ( *bataille de* ). Autalas, roi des Maures, ayant déclaré la guerre à l'empereur Justinien, fut rencontré par Salomon, général romain, près de Thébeste. Les Romains combattent sans ardeur; ils sont battus. Salomon, à la tête de ses gardes, se défend avec courage. Forcé de céder au nombre, il est pris et tué par les Maures. *L'an* 543.

THÉMÉ ( *combat de* ). Les Français n'eurent pas seulement à combattre, en 1799, dans la Haute-Egypte, les Mameloucks, mais encore les Arabes d'Yambo, appelés sans cesse comme auxiliaires par les beys, qui, regrettant leur domination, invitaient toutes les peuplades voisines à piller une contrée qu'ils ne pouvaient plus tenir sous leur

dur esclavage. Les Mameloucks, battus partout, n'avaient pas été détruits; ils se présentaient en petites troupes, et inquiétaient successivement tous les lieux éloignés du gros de l'armée française. Le général Desaix change de système de guerre. Pour nettoyer le pays d'ennemis, il forme des colonnes successives pour repousser entièrement les Arabes dans les déserts, et les forcer au moins de se retirer à plusieurs marches des pays cultivés. Des Arabes d'Yambo, battus à Djiredjé, viènent dévaster Tatta. Le chef de brigade Lasalle l'apprend; il marche à leur rencontre, et les trouve près de Thémé, village extrêmement grand. Thémé est aussitôt cerné par son régiment, tandis qu'il s'avance avec son infanterie directement sur son front. Les Arabes d'Yambo font une décharge de mousqueterie, et se jètent dans un enclos qu'ils venaient de créneler. Malgré le feu du canon et une vive fusillade, ils y résistèrent plusieurs heures; ils sont enfoncés, leur chef est tué; ceux qui ne trouvèrent pas la mort furent vivement poursuivis par les chasseurs: une centaine seulement se sauvèrent dans les déserts. Ainsi se terminaient par des défaites toutes les entreprises des Arabes et des Mameloucks, qui osaient attaquer l'armée française en Egypte; mais leurs malheurs ne leur enlevaient jamais rien de leur témérité; ils revenaient sans cesse sous les coups pour recouvrer un pouvoir et des richesses qui leur avaient échappé, et toujours on voyait leur valeur désordonnée périr sur les rangs des Français, sur lesquels ils se précipitaient en désespérés. 9 *avril* 1799.

THÉODOSIOPOLIS ( *siége de* ). Varane, roi des Perses, alla assiéger une ville de la Mésopotamie, nommée Théodosiopolis depuis que le grand Théodose l'avait rétablie et fortifiée. Ce siége dura un mois. La plus forte défense de la place était l'évêque Eunone, prélat d'une éminente sainteté. Ce respectable pasteur inspira aux habitants le courage des plus braves soldats; il se trouvait à toutes les attaques, donnant les ordres et animant les combattants; mais il ne put soustraire sa ville au joug des Perses. 421.

THERME (*prise de*). Therme, capitale d'Etolie, passait pour imprenable; les Etoliens y renfermaient toutes leurs richesses. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils virent Philippe, roi de Macédoine, y entrer avec son armée. Ce

prince, pour masquer sa marche, avait pris des chemins creusés entre des rochers escarpés. Ses soldats, pour se dédommager de leurs fatigues, pillèrent Therme, et y firent un immense butin. 218 *ans av. J. C.*

THERMOPYLES ( *bataille des* ). Xercès, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille Perses, venait inonder la Grèce. Les Grecs n'avaient qu'onze mille deux cents hommes à opposer à ce torrent. On en plaça quatre mille au défilé des Thermopyles, pour en défendre le passage. Cette poignée d'hommes, au nombre desquels étaient trois cents Spartiates, avait pour chef Léonidas, l'un des deux rois de Lacédémone, prince intrépide, résolu de se dévouer à la défense de la patrie, comme ses guerriers, et de périr pour sa gloire. Lorsque le monarque persan fut arrivé près des Thermopyles, il fut étrangement surpris d'apprendre qu'on se préparait à lui disputer ce passage. Il s'était toujours flatté qu'au premier bruit de son arrivée les Grecs prendraient la fuite. Il envoya un espion pour reconnaître les ennemis, et cet homme rapporta qu'il avait trouvé les Lacédémoniens hors des retranchements, qui se divertissaient aux exercices militaires, et qui peignaient leur chevelure : c'était leur manière de se préparer au combat.

Xercès, ne perdant pas encore toute espérance, attendit quatre jours pour leur donner le temps de se retirer. Il essaya, pendant cet intervalle, de gagner Léonidas par de magnifiques promesses, en le faisant assurer qu'il le rendrait maître de toute la Grèce s'il voulait embrasser son parti. Une telle proposition fut rejetée avec hauteur et indignation. Xercès lui ayant ensuite écrit qu'il eût à lui livrer ses armes, le roi de Sparte lui écrivit laconiquement : *Viens les prendre.* Il ne fut plus question que de se préparer au combat contre les Lacédémoniens. Le roi de Perse fit d'abord marcher contre eux les Mèdes, avec ordre de les saisir tout vivants, et de les lui amener. Les Mèdes ne purent soutenir l'effort des Grecs, et ayant été honteusement mis en fuite, ils montrèrent, dit Hérodote, que Xercès avait beaucoup d'hommes mais peu de soldats. Ils furent relevés par les Perses surnommés les Immortels, qui formaient un corps de dix mille hommes. C'étaient les meilleures troupes de l'armée. Elles n'eurent pas un plus heureux succès que les premières. Xercès, déses-

pérant de pouvoir forcer des guerriers si déterminés à vaincre ou mourir, était dans un grand embarras, et ne savait quel parti prendre, lorsqu'un habitant du pays vint lui découvrir un sentier détourné vers une éminence qui était au-dessus des Spartiates, et qui les commandait. On y envoya un détachement qui, ayant marché toute la nuit, y arriva à la pointe du jour, et s'en empara. Les Grecs en furent bientôt avertis. Léonidas, voyant qu'il était impossible de résister aux Perses, obligea le reste des Alliés de se retirer, et demeura avec ses trois cents Spartiates, déterminés comme lui à se sacrifier pour le salut de la Grèce, parce qu'un oracle avait dit que, dans cette circonstance, il fallait que la liberté ou le plus grand homme de la Grèce expirât. Quelqu'un, effrayé de la généreuse résolution du roi de Lacédémone, lui dit : *Quoi donc, Seigneur! est-ce que vous songez à marcher, avec une petite poignée de gens, contre une armée innombrable?* — *S'il s'agit du nombre*, répliqua Léonidas, *la Grèce entière n'y suffirait pas, puisqu'elle n'égale qu'une petite partie de l'armée persane; mais s'il s'agit du courage, ma petite troupe est plus que suffisante.*

Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié. Il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. *Nous ne sommes pas ici*, disent-ils, *pour porter des ordres*, *mais pour combattre*, et, sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés.

Ces héros étaient sans espérance de vaincre et de se sauver, et ils regardaient les Thermopyles comme leur tombeau. Leur illustre chef les ayant exhortés à prendre de la nourriture, en ajoutant qu'ils souperaient ensemble chez Pluton, ils jetèrent tous des cris de joie, comme si on les eût invités à un festin. Il les mena ensuite au combat plein d'une ardeur intrépide. Le choc fut très-rude et très-sanglant. Léonidas tomba mort des premiers. Les Lacédémoniens firent des efforts incroyables de courage pour défendre son cadavre. Enfin, accablés par le nombre plutôt que vaincus, ils périrent tous à l'exception d'un seul. Cette victoire fit connaître au roi de Perse, ainsi qu'à toute la Grèce, combien sont redoutables des guerriers que la bravoure anime.

Xercès perdit, aux Thermopyles, plus de vingt mille hommes, du nombre desquels se trouvèrent deux de ses frères.

On éleva, dans la suite, par ordre des Amphictyons, un superbe monument, auprès des Thermopyles, à tous les braves défenseurs de la Grèce, avec deux inscriptions, dont l'une se rapportait en général aux guerriers qui étaient morts aux Thermopyles, et annonçait que les Grecs du Péloponèse, au nombre seulement de quatre mille, avaient tenu tête à l'armée des Perses, composée de quatre-vingt mille hommes; l'autre inscription était particulière aux Spartiates. La simplicité en est remarquable; elle était en deux vers de la composition du poète Simonide, et signifiait en français : « Passant, va annoncer à Lacédémone » que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois. » Quarante ans après, Pausanias, qui remporta la victoire de Platée, fit transporter, des Thermopyles à Sparte, les ossements de Léonidas, et lui érigea un magnifique tombeau. Le sien fut placé auprès. On y prononçait tous les ans une oraison funèbre à leur honneur, et l'on y célébrait des jeux, auxquels les Lacédémoniens seuls avaient droit d'assister, pour marquer qu'eux seuls avaient en partage la gloire remportée à la défense des Thermopyles.

Lacédémone s'enorgueillit de la mort glorieuse de ses guerriers. Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un étranger, voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xercès, leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. *Tant mieux*, répondit un Spartiate, *nous combattrons à l'ombre.*

Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était détenu au bourg d'Alpinus par une fluxion sur les yeux. On vint lui dire que les Perses étaient descendus de la montagne, et pénétraient dans le défilé. Il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait. Le nom de Léonidas et ceux de ses trois cents compagnons n'étaient point gravés sur le premier monument élevé en leur honneur; on n'avait pas même soupçonné qu'ils pussent jamais être oubliés. Plusieurs Grecs les récitaient de mémoire, et se les transmettaient les uns aux autres.

Ce ne fut que lorsque Pausanias eut fait transporter à Lacédémone les ossements de Léonidas, qui furent déposés dans un tombeau placé auprès du théâtre, qu'on inscrivit pour la première fois sur une colonne les noms des trois cents Spartiates qui avaient péri avec honneur. « Pardonnez, s'écrie le célèbre auteur du *Voyage du jeune » Anacharsis en Grèce ;* pardonnez, ombres généreuses, » à la faiblesse de mes expressions..... Après tout, que » pourrait ajouter l'éloquence à ce sacrifice si grand et si » extraordinaire ? Votre mémoire subsistera plus long- » temps que l'empire des Perses auquel vous avez résisté ; » et jusqu'à la fin des siècles votre exemple produira, dans » les cœurs qui chérissent leur patrie, le recueillement ou » l'enthousiasme de l'admiration. » 480 *ans avant J. C.*

THÉROUANNE (*siéges de*). 1. Henri VIII, roi d'Angleterre, entra, en 1513, dans l'Artois, accompagné de l'empereur Maximilien, et forma le siége de Thérouanne, place alors forte, dont tous les habitants étaient soldats. Durant six semaines, ils opposèrent aux efforts du monarque anglais la plus vigoureuse résistance. Manquant cependant de vivres, ils auraient été forcés de se rendre, si Louis XII n'eût promptement envoyé des ordres au seigneur de Piennes, gouverneur de Picardie, de ravitailler la ville. Le gouverneur chargea de cette commission difficile le seigneur de Fontrailles. Celui-ci partit avec ses gens, qui portaient chacun sur le cou de leur cheval une grande pièce de lard, et de la poudre à canon, tandis que le seigneur de Piennes, suivi de quatorze cents hommes, s'avança jusqu'à Guinegaste pour soutenir le convoi. Les Albanois arrivèrent heureusement jusqu'au bord des fossés, et jetèrent dans Thérouanne ces provisions. « Mais quand » ce vint à la retraite, dit un historien du temps, ils trou- » vèrent bien tous à qui parler ; car le roi d'Angleterre » s'étant apperçu que les uns s'amusaient à reconnaître son » camp, les autres à se rafraichir pour la grande chaleur » qu'il faisait, en ôtant leurs habillements de tête, mon- » tant sur leurs haquenées, et buvant à la bouteille, ne » s'endormit pas cependant, ains fit partir de son camp » quatre ou cinq cents chevaux, et dix ou douze mille » hommes de pied, lesquels passant la rivière du Lis, près » de Derleste, allèrent les attendre au passage de Hutin,

» et trouvant là leur cavalerie sans ordre, la mirent en » telle déroute, devant qu'aucuns eussent le loisir de monter » sur leurs grands chevaux, et reprendre leurs habillements » de tête, qu'il s'en trouva peu d'entre eux lesquels » eussent moyen de combattre; et parce que les éperons » leur servirent plus pour fuir, que l'épée pour se défen- » dre, la journée retint depuis le nom des *éperons.* » Le désordre fut général, et la défaite entière. Le chevalier Bayard envoya dire à de Piennes, qui fuyait comme les autres, de rallier les soldats, et de les ramener à l'ennemi qu'il arrêtait sur un pont avec quinze hommes d'armes, où il combattit pendant une demi-heure. Personne ne vint; et se voyant enveloppé de toutes parts, il dit à sa petite troupe qu'il était inutile de se faire hacher en pièces, et qu'il valait mieux se rendre. Le chevalier sans peur et sans reproche, appercevant un gendarme ennemi qui se reposait au pied d'un arbre, pique droit à lui, et lui portant l'épée sous la gorge : *Rends-toi, homme d'armes,* lui dit-il, *ou tu es mort!* Le gendarme se rend sans résistance. *Oh bien!* reprend le chevalier, *je suis le capitaine Bayard. Je me rends aussi à vous : voilà mon épée, mais à condition que vous me la rendrez, s'il vient des Anglais qui veuillent m'insulter.* Après avoir passé cinq jours au camp, le chevalier dit au gendarme : *Mon gentilhomme, il m'ennuie ici; faites-moi reconduire sûrement au camp des Français. — Et votre rançon?* répond le gendarme. *— Et la vôtre?* reprend Bayard; *car je vous ai fait mon prisonnier.* L'aventure était trop étrange pour avoir été prévue ni réglée selon les lois de la guerre. On s'en rapporte au jugement de l'empereur et du roi d'Angleterre, qui prononcèrent en faveur du capitaine français. La ville de Thérouanne ne se soutint pas long-temps après la bataille. Sa garnison se trouva bientôt dépourvue de munitions de toute espèce, et sans espérance d'en recevoir. Elle fit sa capitulation le 22 août, quatre jours après la déroute.

2. Thérouanne se rétablit bientôt. En 1553, Charles-Quint vint l'attaquer avec une armée redoutable. Elle avait une faible garnison et peu de munitions de guerre. André de Montalabert, seigneur de Tessé, s'y renferma avec une poignée de braves. Il soutint un assaut furieux, et ne quitta

la muraille qu'en perdant la vie. François de Montmorenci, fils du connétable, se mit à la tête des assiégés. Surpris par l'effet d'une mine, il sembla n'avoir pris le commandement que pour se rendre. Les Allemands et les Flamands entrèrent par la brèche, et ruinèrent tellement Thérouanne, qu'il en reste à peine aujourd'hui quelques vestiges.

THERZA (*siége de*). Zambri, ayant assassiné Ela, roi d'Israel, se réfugia dans Therza. Amri, proclamé roi, vint l'y assiéger, et prit la ville de force. Sept jours après son usurpation, Manahem, autre usurpateur, se présenta devant Therza. Ses habitants n'ayant pas voulu le reconnaître, il la força, et en massacra tous les citoyens. 766 *ans avant J. C.*

THIN (*bataille de*). La puissance de Charlemagne avait déconcerté la fureur des Normands; mais, sous les successeurs de ce monarque, on vit ces hommes avides inonder la France, le fer et la flamme à la main, porter dans toutes les provinces la désolation, le ravage et la mort. L'an 880, ils se jetèrent sur les côtes de Flandres, et pillèrent cette fertile contrée. Lorsqu'ils s'en retournaient chargés d'un immense butin, Louis de Germanie les joignit en un lieu nommé Thin, et leur livra bataille. Ils furent vaincus, mis en fuite, et laissèrent cinq mille morts sur le champ de bataille. Les Français célébraient leur victoire, lorsque la témérité du jeune Hugues, fils naturel du roi, changea cette réjouissance en un deuil. Ce guerrier, plus courageux que prudent, se laissant emporter à l'ardeur de la poursuite, fut enveloppé, blessé et pris par les barbares. A cette nouvelle, l'armée victorieuse sonne la retraite. Le roi offre aux Normands une capitulation avantageuse, si on lui rend son fils. La nuit survient. Le jour ne paraît que pour montrer au malheureux père le corps du jeune prince, étendu sans vie dans les retranchements des ennemis. 881.

THIONVILLE (*siéges de*). 1. La victoire remportée près de Rocroi, en 1643, engagea le duc d'Enghien à entreprendre la conquête de Thionville. Il passa à travers le pays ennemi, brava la puissance encore formidable de l'Espagne, trompa la vigilance du général Beck, et se

drésenta devant la place. Il l'environna de travaux, la foudroya et la mina de toutes parts. Enfin, le 10 août, il y fit son entrée, après un mois et demi de fatigues.

2. La première place assiégée, en 1792, par les puissances coalisées contre la France fut Thionville, l'une des villes les plus fortes du nord de la Lorraine. Investie dès le 24 août par les Prussiens, le duc de Brunswick la somma de se rendre. L'ennemi occupait toutes les positions s'étendant de Casteuone à Richemont. M. de Wimphen, commandant la place, se contenta de répondre aux menaces du duc de Brunswick : *Vous pouvez tout mettre à feu et à sang dans Thionville, vous pouvez y commettre toutes les horreurs, mais vous ne ferez faire, ni à moi, ni à ceux que je commande, une lâcheté.* Cependant il n'avait qu'une garnison de cinq mille hommes. Cette place était mal approvisionnée, mais cette garnison et ses habitants étaient dévoués. Peu satisfaits de cette réponse, les Prussiens dressèrent des grils et établirent des batteries de mortiers. La ville fut bombardée pendant quinze heures avec beaucoup de chaleur; mais le feu des remparts eut bientôt une activité supérieure, et éteignit celui des Prussiens. Les canonniers français avaient établi une masse, d'où l'on tirait des primes pour ceux d'entre eux qui visaient le plus juste. Celui qui démontait une pièce, ou qui atteignait une redoute, était couronné aux acclamations universelles, et les maladroits payaient une amende. Le sang-froid des habitants était extrême. Au milieu d'une pluie de bombes et de feu, aucun incendie n'éclata, malgré les nombreux artifices qui furent lancés sur Thionville; les habitants savaient éteindre si à propos les mèches des bombes et des obus, qu'ils causaient peu de dommages. Wimphen, qui avait pris le parti d'une défense active, faisait continuellement des sorties : son but était d'empêcher l'avancement des travaux des assiégeants. Le 7 septembre, à la pointe du jour, il enleva aux Prussiens quatre cents hommes d'infanterie et cent cavaliers en face de son camp de Richemont. L'ennemi crut que le général de Wimphen allait l'attaquer avec au moins dix mille combattants, parce que, débouchant par des bois, il avait divisé sa petite troupe en quatre colonnes d'infanterie et deux de cavalerie, et garni les éminences de façon que l'on ne pouvait en reconnaître la pro-

fondeur. Aussitôt tout le camp des Prussiens est en mouvement. Pendant qu'ils cherchaient à prendre une position, parce que les Français se trouvaient sur leurs flancs, des tirailleurs les attaquèrent par une fusillade très-vive. Cette exécution de mousqueterie masquait aux Prussiens l'enlèvement d'un magasin tellement fourni, qu'il fallut cent trente-trois chariots pour le faire rentrer dans la ville. Cette opération fut terminée en moins de deux heures. L'ennemi s'apperçut de la ruse quand il lui devint impossible de s'y opposer, d'après l'ordre de bataille qu'il avait pris. Dès le même jour, Wimphen enleva vers le soir un autre magasin dans le bourg de Rettel. Quatre jours après, apprenant que l'armée coalisée attendait un corps de quinze mille hommes, pour lequel on avait formé un riche magasin à Gavisse, le général Wimphen résolut de le détruire, et de rompre d'abord un pont jeté par l'ennemi sur Castenom. Ce pont fut détruit le 11 septembre. Quelques heures après, le commandant de Thionville en sort. Un volontaire passe la Moselle à la nage, pour chercher sur l'autre rive une nacelle. Le général traverse le premier la rivière avec quatorze hommes qui commencent à égorger le poste des coalisés. Bientôt cent Français vienent les renforcer ; ils enfoncent les tonneaux de farine, d'eau-de-vie et de vivres, et les jètent dans la Moselle. La perte des ennemis est immense. Il entra peu de jours après dans Thionville un renfort de volontaires nationaux et de quelque cavalerie. Dès le 14, le feu de la place avait éteint une partie des batteries des ennemis, et les avait forcés d'abandonner leurs travaux près de Gassion. Le 17, l'ennemi parut disposé à quitter Thionville ; mais, voyant toutes ses attaques inutiles, il tenta s'il pourrait pas mieux réussir par la voie de la séduction. On offrit au commandant un million s'il voulait livrer Thionville; il répondit en plaisantant qu'*il accepterait ce million, si on consentait à en passer l'acte de donation devant notaires*. Le baron de Wimphen crut qu'un renfort lui serait nécessaire, et que sa garnison affaiblie supporterait avec peine un nouvel assaut. Il veut écrire à Metz ; mais les Autrichiens enveloppaient la place. Il demande si quelques soldats sauront s'ouvrir un passage. Trois hussards se présentent, et partent à bride abattue ; les sentinelles autrichiennes tirent et en tuent deux : le dernier se fait jour à travers plusieurs postes ennemis, tombe dans une embuscade, se dégage malgré

les coups de sabre, et arrive à Metz couvert de gloire et de blessures, portant les dépêches de son commandant. Le siége de Thionville ne fut cependant pas encore levé, mais les canons furent retirés des batteries. Les assiégeants loin d'attaquer se tinrent sur la défensive. Leurs camps diminuèrent insensiblement par le départ des troupes prussiennes qui allèrent joindre le duc de Brunswick après la journée de Valmi. *Août et sept.* 1792.

THIRÉA (*combat de*). Les Lacédémoniens et les Argiens prétendaient les uns et les autres à la possession d'un petit pays nommé Thiréa, situé sur leurs communes frontières. Avant de se livrer bataille, les deux peuples convinrent de faire vider leur différent par trois cents braves qu'on choisirait de part et d'autre. L'événement du combat devait décider la querelle. Les deux armées en restèrent spectatrices. Trois guerriers seulement demeurèrent en vie, deux du côté des Argiens et un seul Spartiate. Les Argiens se croyant vainqueurs, allèrent porter cette nouvelle à Argos, tandis que le lacédémonien Otreyade dépouillait les vaincus, et transportait leurs armes dans le camp des Spartiates. Chacune des deux nations prétendit le lendemain à la victoire; les Argiens, parce qu'il leur était resté plus de soldats; les Lacédémoniens, parce que leur unique guerrier était demeuré sur le champ de bataille. On ne put s'accorder; il fallut en venir aux mains. La victoire se déclara pour Lacédémone, et le champ disputé lui resta. 811 *ans av. J. C.*

THORN (*siége de*). Charles XII continuant ses conquêtes sur le roi de Pologne, Auguste était contraint de fuir devant le monarque suédois. Le 16 mai 1703, le roi de Suède se présenta devant Thorn, ville de la Prusse-Royale, sur la Vistule, à la tête de huit mille hommes. Il en forma le blocus. S'étant avancé près des murailles avec un de ses généraux nommé Liéven, superbement vêtu, il lui ordonna de se mettre derrière lui, craignant qu'on ne le prît pour le roi, et qu'on ne tirât dessus de la ville. Liéven hésitait; Charles le prend par le bras, se met devant lui et le couvre. Au même instant une volée de canon qui venait en flanc, renverse ce général sur la place que le roi quittait à peine. Quand les troupes de renfort, le canon et les muni-

tions furent arrivées, on commença le siége. En une nuit on brûla quarante maisons avec l'hôtel-de-ville, le plus magnifique de l'Europe après celui d'Amsterdam. Charles ne voulant pas détruire Thorn, fit cesser le bombardement. Les travaux furent conduits avec tant de succès et de promptitude, que le général Ravel qui la défendait avec cinq mille hommes, se voyant exposé à soutenir un assaut, demanda à capituler le 12 octobre. Mais le roi ne voulant le recevoir qu'à discrétion, il évacua Thorn le lendemain, après avoir souffert près de quatre mois d'investissement, et vingt-deux jours d'un rude siége.

THOUARS (*siéges de*). 1. La fortune abandonna les drapeaux d'Edouard III, roi d'Angleterre, en 1372. Il ne restait plus à soumettre dans le Poitou que Thouars. Plusieurs seigneurs poitevins, fidèles au monarque anglais, y étaient renfermés. Le connétable Duguesclin investit cette ville et poussa ses attaques avec vivacité. Le général français la foudroyait sans cesse avec son artillerie. Les murs tombaient. Ne trouvant plus d'asyle contre l'artillerie française, on demanda à capituler, et l'on promit de se rendre si le roi d'Angleterre, à la tête d'une armée, ne se présentait avant le 29 septembre. Ce traité signé, les assiégeants se retirèrent. Les seigneurs renfermés dans Thouars, députèrent à Londres, pour instruire le roi du danger où ils se trouvaient. Ce prince promit, mais ne put tenir sa parole. Duguesclin s'étant présenté devant la place au jour indiqué, elle se rendit suivant les conventions de la capitulation.

2. Au commencement de la guerre de la Vendée, Bonchamp, Laroche-Jacquelin, Lescure et Bernard-de-Marigni, chefs des insurgés, crurent utile à leur cause de s'emparer de Thouars. Cette ville autrefois regardée comme la clé de l'Anjou et du Poitou, offrait une excellente position militaire. Bâtie sur une colline, le Thoué guéable en un seul point, l'arrose et trace autour de son enceinte une ligne courbe qui la défend à l'occident et au midi. Elle ne pouvait être forcée que par un gué situé au dessous du village de Vriné, et par deux ponts que l'on avait ordonné de couper. Les chefs de la Vendée se dirigèrent vers Thouars, le 5 mai 1793. Le général républicain Quétineau se hâta de l'occuper avec six mille hommes. Quatre cents volontaires de

la Vienne, gardaient le gué de la Vrine. Quétineau avait rangé ses troupes en bataille à une portée de canon de ses murs. A six heures du matin les Royalistes attaquèrent sur trois points. La cavalerie de Bonchamp traversa le gué à la nage, les volontaires de la Vienne pris en flanc et sans secours, furent écrasés par le nombre. Bonchamp, maître du passage, se porta en forces sur Thouars, tandis que Laroche-Jaquelin tenait en échec le gros des Républicains en attaquant le pont neuf. Ce pont qui n'avait point été coupé, fut forcé. Quétineau s'avance pour combattre, le feu s'engage vivement, la fortune parut quelques instants indécise, mais les Vendéens élargirent leur front, déployèrent leurs ailes, et se formant en demi cercle, débordèrent les Républicains. Bientôt ces derniers ébranlés de toutes parts, voulurent battre en retraite, ils se débandèrent et fuirent en désordre sous les remparts de Thouars. Quétineau entraîné, se troubla. Au lieu d'ordonner la retraite sous Loudun et Poitiers, il ne donna aucun ordre, et se retira également derrière les murs. Les Marseillais ne voulurent pas partager la honte de cette fuite, ils jurèrent de se défendre jusqu'à la mort, et se formant en bataillon carré, ils se précipitèrent la baïonnette en avant dans les rangs des Royalistes, et arrachèrent trois fois le drapeau blanc que l'on voulait arborer sur les remparts de Thouars. Accablés par le nombre, ils périrent tous glorieusement. Les Vendéens poursuivant leur victoire, donnèrent immédiatement l'assaut; les murs de la ville furent escaladés avec une intrépidité surprenante, on y arbora le drapeau blanc. Les Républicains mirent bas les armes; Quétineau se rendit à discrétion, la victoire des Royalistes fut complète; sept à huit cents morts restèrent sur le champ de bataille après un combat de dix heures. Le général, l'armée, les munitions, douze canons et cinq à six mille fusils furent les trophées des vainqueurs. Ils usèrent pour cette fois avec modération de la victoire. Aucun citoyen ne fut massacré, il n'y eut ni pillage ni viol dans une ville prise d'assaut. Aucun échec jusqu'alors n'avait été aussi funeste à la République. La division de Quétineau était une des meilleure de l'armée, elle laissait un vide immense dans sa ligne, les communications étaient interrompues avec Niort, et l'ennemi pouvait faire librement des courses sur les districts de Loudun et de Chinon. Un cri général d'indignation s'éleva contre Quétineau; il avait déjà montré une

incapacité marquée dans le commencement de la guerre. On l'accusa dans cette occasion de trahison ; mis en liberté sur parole par les Vendéens, il voulut venir se justifier auprès de son général en chef; ses motifs ne parurent pas suffisants pour l'absoudre, dans un temps où l'apparence d'un crime envers la République était puni de mort. Il porta sa tête sur l'échafaud. 5 *mai* 1793.

THUBUSQUE (*bataille de*). Tacfarinas ayant assemblé toutes ses forces, vint assiéger la ville de Thubusque. Dolabella, général de l'armée romaine, vola au secours de cette place importante dont il fit lever le siége par la seule terreur de son nom. Il attaqua les Africains. Taçfarinas ne pouvant échapper, se jeta tête baissée au milieu des traits ennemis, et y termina sa carrière. *L'an* 240 *de J. C.*

THUIN (*prise de*). Le général Marceau, commandant en 1794 une division de l'armée des Ardennes, s'approcha de Thuin, petite ville du pays de Liége. Les Autrichiens qui occupaient les bois en avant de cette place, firent quelque résistance, mais ils furent obligés par les chasseurs français d'abandonner ces positions, et se trouvèrent forcés de se renfermer dans cette petite place qui avait été bien fortifiée dans ses ouvrages extérieurs. Comme ils faisaient tous les efforts pour garder cette position importante sur la Sambre, le général Marceau ordonna de charger la baïonnette en avant. Aussitôt les chasseurs s'avancent, soutenus par de l'artillerie ; les retranchements et les remparts de Thuin sont emportés, les ennemis fuient laissant beaucoup de morts et quelques prisonniers. 10 *mai* 1794.

THULIN (*affaire de*). L'infanterie belge de l'armée de Dumourier, voulut attaquer le 3 novembre 1792, un détachement de la grande armée autrichienne stationnée au village de Thulin, entre Quiévrain et Mons. Enveloppée par un nombre d'ennemis supérieur, elle fut contrainte de se retirer, et le général Beurnonville, obligé de replier ses postes à Quiévrain. Cet échec, peu considérable, devenait important au commencement d'une campagne. Dumourier ordonna le lendemain de réattaquer. Le duc de Chartres passa la Honelle avec l'avant-garde, renforcée de neuf bataillons ; il reprit, sans beaucoup de peine, les postes de Thulin, de

Montreuil, et les avenues du bois de Sars. Dès-lors le duc de Saxe-Teschen, concentra ses forces en avant de Mons.

THYATIRE (*bataille de*). Arbétion, général de l'empereur Valens, rencontra près de Thyatire, en Lydie, l'armée du rebelle Procope, et lui livra bataille. La plûpart des soldats de l'usurpateur passaient dans l'armée de Valens. Un corps seul de troupes, sous la conduite du jeune Horsmidas, balançait encore la victoire, lorsqu'Arbétion, quittant son casque et montrant ses cheveux blancs : *Enfants*, cria-t-il aux soldats ennemis, *reconnaissez votre père. Sous mes ordres vous avez appris à vaincre : suivez encore les auspices de votre vieux général; abandonnez un brigand qui vous perdra en se perdant lui-même. Vous n'avez point d'autre empereur que Valens.* A ces mots, on entendit de toutes parts répéter dans le camp des rebelles : *Vive l'empereur Valens !* et tous vinrent se ranger sous les drapeaux d'Arbétion. 27 *mai*, *l'an* 366.

THYMBRÉE (*journée de*). Cette fameuse bataille, livrée entre les troupes de Cyrus et celles de Crésus, roi de Lydie, dans les plaines de Thymbrée, ville de ses états, décida de l'empire de l'Asie entre les Assyriens de Babylone et les Perses; c'est la première expédition militaire dont les auteurs anciens nous donnent le détail exact que nous allons rapporter.

L'armée de Crésus montait à quatre cent vingt mille hommes, infanterie et cavalerie; de ce nombre étaient cent vingt mille Egyptiens, couverts jusqu'aux pieds par leurs boucliers, et armés de piques fort longues, d'épées courtes, mais très-larges. Le dessein du roi de Lydie était d'envelopper l'armée des Perses; il fondait, sur le succès de ce projet, l'espérance de la victoire. Il rangea donc ses nombreux bataillons sur une seule ligne pour former un grand front; il mit l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les ailes. Toutes les troupes, tant de pied que de cheval, avaient trente hommes de profondeur. Les Egyptiens, qui faisaient la principale force de l'infanterie, étaient partagés en douze corps de dix mille hommes chacun, qui avaient cent hommes de front, et autant de profondeur. C'étaient autant de bataillons carrés, séparés les uns des autres par quelque intervalle, afin d'agir plus librement. Cet ordre de bataille

était ordinaire aux Egyptiens ; Crésus, dont cet usage dérangeait les vues, essaya vainement de le leur faire changer. Toute cette armée, rangée de la sorte, occupait près de deux lieues de terrain.

L'infanterie et la cavalerie de Cyrus ne montaient en tout qu'à cent quatre-vingt-seize mille hommes ; mais, outre ces troupes, il avait encore trois cents chariots de guerre armés de faux, dont chacun était tiré par quatre chevaux attelés de front, et bardés à l'épreuve du trait. Plusieurs autres chars plus grands, et d'une forme différente, portaient des tours de dix-huit à vingt pieds, lesquelles contenaient vingt archers. Ces chars étaient tirés, sur des roulettes, par seize bœufs attelés de front ; enfin, il y avait un assez bon nombre de chameaux montés chacun par deux archers arabes, adossés ; en sorte que l'un regardait la tête, et l'autre la croupe de l'animal. Il importait à Cyrus de former le plus grand front qu'il lui serait possible, pour ne pas être enveloppé ; aussi, cet habile général déploya-t-il, dans ce jour mémorable, toute la grandeur de son génie. Il mit les files de son infanterie sur douze hommes seulement ; la cavalerie fut rangée sur les deux ailes. Le front de l'armée n'avait d'étendue qu'un peu plus d'une lieue et demie, et n'était débordée, des deux côtés, que d'un quart de lieue par l'armée des Lydiens. Derrière cette première ligne, le roi de Perse plaça ses gens de trait, afin qu'étant couverts par les soldats, ils fissent plus sûrement leurs décharges. Tous ceux dont la bravoure s'était signalée dans les combats formèrent l'arière-garde ; la fonction de ces vaillants hommes était d'arrêter les fuyards, et d'opposer, de leur part, aux lâches, une crainte plus forte que celle que pourrait leur inspirer l'ennemi. Derrière l'armée persane étaient les tours roulantes en ligne parallèle ; elles servaient comme de forts ou de redoutes mobiles sous lesquelles les troupes pouvaient se rallier en cas de malheur ; auprès étaient encore deux autres lignes parallèles, formées l'une par les bagages, et l'autre par les chariots qui portaient les femmes et les personnes inutiles, pour les mettre hors d'insulte. Le prince plaça à la queue deux mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, et la troupe de chameaux. Par cet ordre de bataille, Cyrus voulait non seulement multiplier, en quelque sorte, son armée, mais obliger l'ennemi, s'il persistait dans son dessein, à faire un plus long

circuit, et à s'affaiblir. Les chariots de guerre furent partagés en trois corps, de cent chacun; l'un fut placé au front de la bataille, et les autres sur les flancs de l'armée.

Avant d'en venir aux mains, Cyrus offrit des sacrifices aux dieux, et fit manger ses soldats; puis, ayant entendu un coup de tonnerre du côté droit : *Nous te suivons, souverain Jupiter*, s'écria-t-il, et en même temps il marche contre l'ennemi. Quand on fut en présence, le centre de l'armée babylonienne fit halte, tandis que les deux ailes s'avancèrent, en se courbant à droite et à gauche, pour envelopper les Perses, et les attaquer en même temps de tous côtés. Ce mouvement effraya les troupes de Cyrus; mais ce prince, qui avait tout prévu, parcourut les rangs; et, avec ce ton qui annonce le triomphe : *Camarades*, leur disait-il, *courons à une victoire assurée; les dieux sont pour nous*. A ces mots, il donne le signal; les Perses font face de tous côtés; Cyrus, pour leur donner l'exemple de la valeur, tombe, avec quelques troupes de cavalerie suivies d'un corps d'infanterie, sur les Lydiens, les prend en flanc, et les met en désordre. Les chariots, poussés à l'instant contre les ennemis, en achèvent la déroute. Cependant les troupes du flanc gauche fondent aussi sur les Lydiens, et font avancer les chameaux, suivant l'ordre du roi. A l'aspect de ces animaux, dont les chevaux ne peuvent supporter l'odeur, la cavalerie ennemie prend la fuite, ou est renversée. Les chariots se mettent à leur poursuite, et en font un horrible carnage. Alors Abradate, qui commandait les chariots placés au front de l'armée, part comme un éclair, s'élance contre les ennemis, les enfonce et les dissipe. Animé par ce succès, il se jète sur les bataillons égyptiens, qui, se tenant serrés et couverts de leurs boucliers, ne sont enfoncés qu'à peine par l'impétuosité des chevaux, qui les foulent aux pieds. Le char d'Abradate se renverse; il est tué, et les Egyptiens triomphent. Ils mettent en fuite l'infanterie persane, et la poussent jusque sous ses tours. Ici le combat change. Une grêle de traits et de javelots accable les Egyptiens; les braves de l'arrière-garde arrêtent les fuyards, et les contraignent de retourner à la charge. Cyrus, qui triomphait de son côté, s'apperçoit avec douleur du désordre des siens; il vole à eux, prend les Egyptiens par derrière, et les presse vivement. Au fort de la mêlée, son cheval est tué sous lui; il tombe, mais

l'amour de ses soldats le sauve. Enfin le roi de Perse, admirant le courage invincible des Egyptiens, et ne pouvant se résoudre à voir périr de si braves soldats, leur fait offrir des conditions honorables; ils les acceptent, et se rendent. Ainsi le grand Cyrus remporta une victoire complète, après un combat qui avait duré jusqu'au soir; il ne la dut qu'à sa prudence et aux sages précautions qu'il avait prises pour faire avorter le projet de l'ennemi. Crésus se retira promptement à Sarde, sa capitale, avec les débris de son armée, le vainqueur alla l'y assiéger dès le lendemain. 548 *ans av. J. C.*

TIBÉRIADE ( *bataille de* ). Saladin, irrité contre les Chrétiens de la Palestine, leur déclara la guerre en 1187. Suivi d'une armée de cinquante mille hommes, il vint mettre le siége devant Tibériade. Cette ville, bien fortifiée, fut emporté du premier assaut, et les assiégés se retirèrent dans la citadelle. Le vainqueur les y attaqua; durant plusieurs jours, tous ses efforts furent inutiles, et la résistance des Chrétiens donna le temps au roi de voler à leur secours. Il se présenta devant le camp des Infidèles, et les provoqua au combat; cette bataille dura deux jours avec un acharnement terrible. La victoire, incertaine, passait tour à tour dans l'un et dans l'autre parti sans se déclarer; cependant les Chrétiens, accablés par le nombre, abattus par la soif, épuisés de fatigues, furent entièrement défaits.

TIBRE ( *bataille du* ). A deux milles au dessus de Rome, et vis-à-vis du Ponte-Mole, se donna, l'an 312, une sanglante bataille sur le Tibre; elle décida du sort de Maxence. Son succès rendit Constantin paisible possesseur de l'empire. Avant le combat, ce tyran consulta les livres des Sybilles; il y trouva que, ce jour-là même, l'ennemi des Romains devait périr. Ne doutant pas que ce ne fût Constantin, il va joindre ses troupes, et les range au bord du Tibre. Ses files serrées, ses rangs multipliés, ses lignes redoublées et soutenues de corps de réserve, présentaient un mur qui paraissait impénétrable. Constantin avait moins de monde; mais ses soldats intrépides s'élancèrent avec fureur contre leurs ennemis, et ils firent de si généreux efforts, qu'en un instant toute cette nombreuse armée fut dissipée. Maxence prit la fuite, et gagna le pont de bateaux qu'il avait fait jeter

sur le fleuve. La foule y fut si grande, qu'il se rompit; et le tyran, enveloppé d'une multitude de ses gens, tomba dans le Tibre, fut englouti, et disparut avec eux.

TICODÉRONGA (*combat de*). Le marquis de Montcalm arrêtait, en 1757, les desseins que l'Angleterre ne cessait de former contre le Canada. Après plusieurs exploits, il attaqua, le 3 août, avec dix mille Canadiens et sauvages, le nouveau fort Georges, ou de Guillaume-Henri, construit par les Anglais. Le sixième jour de la tranchée, le commandant battit la chamade. Cette conquête ne satisfit point encore la noble ambition du général français. Maître de la campagne, il songea à profiter de ce succès par de nouvelles victoires; cet habile capitaine s'était retranché avec six mille Français sous le fort de Ticodéronga. Le 8 juillet 1758, vingt mille Anglais accoururent pour l'accabler; le marquis soutint leur premier choc avec valeur Quelques évolutions donnèrent le change aux Anglais, et mirent le désordre dans leurs rangs. Tout à coup, ils se virent enveloppés, accablés en tête, en queue, en flanc, et forcés de chercher leur salut dans une fuite honteuse, après avoir perdu plus de quatre mille hommes, et le général Howe, qui les commandait.

TIDON (*bataille du*). Le roi de Sardaigne, voulant priver l'infant Don Philippe des contributions qu'il tirait du Milanais, s'approcha de Lodi, en 1746. L'armée combinée de France et d'Espagne était campée à Ospitaletto, au nord du Pô. L'infant, qui la commandait, n'avait dans ses magasins des vivres que pour trois semaines. Ne pouvant secourir Lodi, il se détermina à retourner dans le Tortonèse, et fit passer le Pô à ses troupes, le 9 août, entre l'embouchure du Tidon et celle de la Trébia. Le marquis de la Chétardie brûla un pont que les ennemis avaient sur le Tidon, et l'armée passa cette rivière, le 10, à la pointe du jour. Elle allait continuer sa marche, lorsque le marquis de Botta traversa la rivière pour lui couper le chemin du Tortonèse, et attaqua l'aile droite, commandée par M. de Pignatelli. Mais les Français et les Espagnols le repoussèrent avec vigueur, et l'obligèrent à repasser le Tidon; Cependant les Allemands se rallièrent, traversèrent une seconde fois la rivière, et firent une nouvelle charge. L'in-

fanterie eut besoin de toute sa valeur pour résister à leurs efforts, mais elle fut soutenue à propos par la cavalerie française. Les ennemis, contraints de reculer, essuyèrent en flanc un feu si vif, qu'ils n'osèrent plus retourner à la charge. Ce combat dura six heures. Le bagage et deux mille guerriers restèrent sur la place du côté des vainqueurs : il en demeura six mille du côté des Allemands.

TIFERNE (*bataille de*). Le consul Q. Fabius Maximus vint attaquer les Samnites, près de Tiferne. Quoique surpris, ils soutinrent ses efforts avec une fermeté qui jeta la terreur parmi ses troupes. La cavalerie romaine ne put ébranler leurs bataillons. Le succès eût été certain, si le consul n'avait fait passer secrètement un corps de troupes pour prendre les Samnites en queue. Dès lors la victoire ne fut plus douteuse. Les Samnites, croyant avoir à faire à deux armées, prirent la fuite. 237 *ans av.* J. C.

TIGISI (*combat de*). Yabdas, roi des Maures, à la tête de trente mille hommes, faisait de grands ravages en Numidie. Althias, général romain, ne pouvant tenir contre cette armée, chercha à la surprendre. Il se posta près de la ville de Tigisi, dans un lieu où coulait une source abondante et bordée de rochers escarpés. Les Maures, consumés par une soif brûlante, accoururent s'y désaltérer, et, trouvant tous les accès occupés par les Romains, ils s'arrêtèrent, épuisés de langueur et souffrant les plus affreux tourments à la vue de cette eau qu'ils ne pouvaient atteindre. Yabdas, s'étant approché, offrit au capitaine romain le tiers de son butin, s'il consentait à laisser boire ses soldats. Althias rejeta cette offre, et lui proposa un combat singulier. Le vainqueur devait rester maître de la fontaine. Le prince barbare accepte le défi ; Althias est vainqueur. Les Maures fuient : le butin reste aux Romains. *L'an* 536.

TIGRANOCERTE (*bataille et siéges de*). 1. Tigrane, roi d'Arménie, avait levé, pour la défense de Mithridate, vaincu et fugitif, une armée nombreuse. Lucullus était occupé au siége de Tigranocerte, capitale de l'Arménie, quand Tigrane vint l'y chercher. Lucullus s'avanca avec dix mille hommes à sa rencontre. Les Arméniens découvrant cette troupe, rirent de son petit nombre : *En voilà trop*, di-

saient-ils, *si ce sont des ambassadeurs, et trop peu si ce sont des soldats*. La journée se passa en bons mots. Lucullus se disposa à passer une rivière sur les bords de laquelle il était campé. Tigrane, frappé d'étonnement, s'écria : *Eh quoi ! ces gens là vièneut à nous ?* puis il rangea son armée. On observa à Lucullus qu'il allait combattre en un jour malheureux. *Eh bien !* répondit ce général, *j'en vais faire un jour heureux*. En même temps, il franchit l'espace qui le séparait de l'armée royale, et, l'épée à la main, il marche le premier aux ennemis, tombe tout à coup sur la cavalerie arménienne. Remarquant qu'elle occupait le pied d'une colline au haut de laquelle était un terrain uni et d'un facile accès, il la fit occuper par ses cavaliers thraces et gaulois, pour prendre les Arméniens en flanc. Rien n'osa résister au choc impétueux des Romains. Cette multitude se trouva dans un instant dissipée et vaincue. Tigrane se déroba des premiers à la poursuite du vainqueur. Rencontrant son fils, il ôta son diadème, le lui donna en pleurant, et l'exhortant à se sauver. Le carnage fut horrible. Plus de cent mille fantassins perdirent la vie, et presque tous les cavaliers furent taillés en pièces. La suite de cette victoire fut la prise de Tigranocerte, où les assiégés avaient lancé sur les assiégeants, et en grande quantité, une espéce de bitume appelé naphte, qui prenait feu aisément, s'attachait à tout, et que l'eau même pouvait à peine éteindre. 59 *ans avant J. C.*

2. Corbulon, maître d'Artaxates, voulut achever de dompter Tiridate, par la prise de Tigranocerte. Cette ville se rendit à son approche; mais la citadelle était défendue par une troupe de braves, qui se disposèrent d'abord à vendre chèrement aux Romains l'honneur de les vaincre; bientôt cependant ils changèrent de sentiment, et se rendirent. 60 *ans depuis J. C.*

TILSITT (*combat de*). Après la bataille de Friedland, Napoléon-le-Grand, qui poursuivait toujours chaudement ses avantages après un grand succès, continua de s'avancer rapidement sur les frontières de la Russie. Il fit battre tout le pays devant lui par ses troupes légères à cheval et ses divisions de cuirassiers, commandés par le grand-duc de Berg. Pendant trois jours, ce prince chassa les troupes de la coalition,

et leur fit éprouver de rudes pertes, Le cinquième régiment de hussards se distingua dans cette poursuite. Plusieurs fois les Cosaques furent culbutés, et souffrirent beaucoup dans des charges vigoureuses. Le maréchal Davout, tombant sur l'arrière-garde russe, lui fit deux mille cinq cents prisonniers. En arrivant à Intersburg, le maréchal Ney en enleva mille Russes, et s'empara de magasins considérables. Le quartier-général impérial de l'armée fut porté à Tilsitt, ville située à l'extrémité de la Prusse, au nord-est de Kœnigsberg, et au sud de Mémel, où se trouvaient peu de jours avant l'empereur de Russie et le roi de Prusse. En approchant de cette ville, les troupes françaises furent assaillies par une nuée de Kalmoucks, combattant encore comme les anciens Scythes, avec la lance et les flèches. On leur répondit par une grêle de balles et de mitrailles, qui fit périr un grand nombre de ces braves qui s'avançaient imprudemment sous leurs coups. On avait déjà remarqué quelques jours auparavant l'infériorité de cette espèce d'armes. Un tambour français, chargé par un Cosaque, se jeta ventre à terre au moment où ce dernier se préparait à le percer de sa lance. Le tambour conservant toute sa présence d'esprit, saisit la lance, la tire à lui, désarme le Cosaque, le poursuit et l'atteint. L'armée française se trouvait à Tilsit, sur les confins de l'empire de Russie. Les troupes de cette dernière puissance avaient été continuellement battues. Rien n'empêchait Napoléon de continuer à s'avancer jusqu'au centre de la Moscovie pour y dicter des lois; sa modération au milieu des plus grands succès pouvait seule dès lors arrêter sa marche triomphante. Dans ce moment, le grand-duc de Berg reçoit des propositions d'armistice par le prince Bagration. Napoléon y consentit; il était trop généreux pour abuser de la détresse de son ennemi, et trop jaloux de montrer à l'empereur Alexandre que les véritables intérêts de la Russie et de la France étaient de se rapprocher. Bientôt les deux monarques eurent une conférence sur les eaux du Niémen, qui séparaient leurs armées. Après la seconde, le monarque de Russie traversa, ce même soir, ce fleuve, et vint dîner avec l'empereur Napoléon. Dès ce moment, les relations les plus intimes s'établirent entre les deux souverains. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse furent témoins des manœuvres des troupes françaises, et admirèrent leur précision. Le grand-duc Constantin, qui les accompagnait,

interrogé par un officier de l'état-major s'il croyait la paix certaine : *Oui*, répondit le prince, *les Français et les Russes doivent s'estimer, et ne plus se battre*. Dès ce moment, la moitié de la ville de Tilsitt fut neutralisée; les trois souverains s'y réunirent; il n'y eut plus dés lors qu'une table et qu'une cour, et les plus grands intérêts s'y traitèrent. Eloignés de toute l'influence de l'Angleterre, les souverains de Russie et de Prusse reconnurent leurs véritables intérêts, et consentirent à donner la paix au continent de l'Europe. Les conditions du monarque vainqueur furent tellement modérées, que l'on vit clairement que l'empereur desirait seulement soustraire l'Europe à l'influence anglaise, et non dominer sur le Nord. La paix fut signée le 7 juillet 1807 avec l'empereur de Russie, et le 9 du même mois avec la Prusse. Napoléon s'occupa dés lors de récompenser ses soldats; des décorations de la légion d'honneur, et des grades furent distribués aux guerriers qui s'étaient le plus distingués; mais il restait à perpétuer la mémoire des hauts faits qui avaient immortalisé cette armée : l'empereur ordonna, par le décret suivant, d'élever un monument à la gloire de ses troupes.

I. Il sera établi sur l'emplacement de la Madeleine de notre bonne ville de Paris, un monument dédié à la Grande-Armée, portant sur le frontispice : *L'empereur* NAPOLÉON, *aux Soldats de la Grande-Armée*.

II. Dans l'intérieur du monument seront inscrits, sur des tables de marbre, les noms de tous les hommes par corps d'armes et par régiments qui ont assisté aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et de Jéna; et sur des tables d'or massif, les noms de tous ceux qui sont morts sur les champs de bataille. Sur des tables d'argent sera gravée la récapitulation, par département, des soldats que chaque département a fournis à la Grande-Armée.

III. Autour de la salle seront sculptés des bas-reliefs, où seront représentés les colonels de chacun des régiments de la Grande-Armée, avec leurs noms. Ces bas-reliefs seront faits de manière que les colonels soient groupés autour de leurs généraux de division et de brigade par corps d'armée. Les statues en marbre des maréchaux qui ont commandé des corps, ou qui ont fait partie de la Grande-Armée, seront placées dans l'intérieur de la salle.

IV. Les armures, statues, monuments de toute espèce,

enlevés par la Grande-Armée dans ces deux campagnes; les drapeaux, étendards et timbales conquis par la Grande-Armée, avec les noms des régiments ennemis auxquels ils appartenaient, seront déposés dans l'intérieur du monument.

V. Tous les ans, aux anniversaires des batailles d'Austerlitz et de Jena, le monument sera illuminé, et il sera donné un concert, précédé d'un discours sur les vertus nécessaires aux soldats, et d'un éloge de ceux qui périrent sur le champ de bataille, dans ces journées mémorables. Un mois avant, un concours sera ouvert pour recevoir la meilleure pièce de musique analogue aux circonstances. Une médaille d'or de cent cinquante doubles napoléons sera donnée aux auteurs de chacune de ces pièces qui auront remporté le prix. Dans les discours et odes, il est expressément défendu de faire aucune mention de l'empereur.

VI..... Les travaux commenceront avant le 1er mai 1807, et devront être achevés avant l'an 1809......

VII. Il sera acheté cent mille francs de rente en inscriptions sur le grand livre, pour servir à la dotation du monument et à son entretien annuel.

Une fois le monument construit, le grand-conseil de la légion d'honneur sera chargé de sa garde, de sa conservation, et de tout ce qui est relatif au concours annuel.

TINCHEBRAI (*siége de*). Henri Ier, roi d'Angleterre, déclara la guerre au duc Robert son frère; et vint mettre le siége devant Tinchebrai. Cette ville se défendit long-temps. Robert leva des troupes, se présenta devant l'ennemi, et lui livra bataille. Il fut vaincu et demeura prisonnier. Henri, abusant de cette victoire, et foulant aux pieds les lois du sang et de l'humanité, lui fit arracher les yeux. *L'an* 1106.

TIRLEMONT (*combat et prise de*). 1. Depuis long-temps le général Dumourier méditait un plan d'invasion de la Belgique. Il commença de l'exécuter au mois de novembre 1792. Après avoir repoussé les Autrichiens des plaines de la Champagne, il s'avança le 20, avec une avant-garde de quatre à cinq mille hommes, sur Tirlemont, où il se trouvait un nombre à peu près égal d'Autrichiens

campés sur les hauteurs de Cumptich en avant de Bœutersem. Une vive canonnade eut lieu entre ces deux corps. Quoique les Impériaux eussent reçu des troupes de renfort, ils quittèrent ce poste, se replièrent sur le gros de leur armée, et abandonnèrent Tirlemont, où les Français entrèrent le 21 novembre 1792.

2. Au moment où la droite de l'armée du nord s'avançait dans la Flandre maritime, le général Jourdan se porta sur Tirlemont. Les Autrichiens, en force sur les hauteurs environnant cette ville, en furent chassés par les baïonnettes françaises avec une perte considérable. On entra dans la ville, où l'on fit quatre cents prisonniers. 19 *juillet* 1794.

TOLBIAC (*batailles de*). 1. Clovis, dans la quinzième année de son règne, déclara la guerre aux Allemands qui attaquaient les Sicambres ses alliés. Le roi des Francs marche contre les ennemis communs avec une nombreuse armée. On se rencontre à Tolbiac, maintenant Zulpich, département de la Roer. Clovis employa, pour vaincre, toutes les ressources de l'art et du courage. Il était cependant prêt d'échouer, lorsqu'il invoque le Dieu de Clotilde son épouse, et promet de se faire chrétien s'il remporte la victoire. Il fait sonner la charge. Soudain ses troupes se rallient, s'avancent pour fournir un nouveau combat; les Allemands sont rompus; leurs bataillons fuient, se dispersent, sont complétement vaincus, et l'on en fait un horrible carnage. Clovis, pour acquitter son vœu, se fait chrétien l'an 496.

2. Les plaines de Tolbiac furent encore arrosées du sang français en 612. Les armées de Théodebert et de Thierri s'y rencontrèrent; il sembla que la haine que se portaient les deux frères, eût passé dans l'âme de leurs guerriers. Le carnage fut horrible; les Austrasiens, vaincus pour la seconde fois, prirent la fuite.

TOLÈDE (*siége de*). La reconnaissance est rarement la vertu des rois. Alfonse VI, roi de Castille, avait trouvé dans la cour de Mamoun, roi de Tolède, un asyle et des secours contre Sanche son persécuteur. Pénétré des bontés du monarque arabe, il lui avait juré une amitié, et un dé-

vouement éternels. A peine ce généreux prince fut-il mort, qu'il oublia ses serments pour satisfaire son ambition. Il balança quelque temps à faire la guerre ; mais enfin l'intérêt l'emporta sur les égards dus à Jaïah, fils d'un bienfaiteur trop généreux. Une armée puissante franchit les montagnes qui séparent les deux Castilles. Olmos, Canaïes, Madrid, Guadalaxéra, Uzéba, Maquéda, Talavéra, furent emportées sans résistance. Jaïah, déconcerté, se réfugie dans sa capitale ; le roi de Castille vient en former le siége. Cette expédition attira une foule de chevaliers étrangers sous les étendards d'Alfonse. Suivi de cette multitude de guerriers, et du Cid, le plus brave et le plus heureux capitaine de son siècle, Alfonse s'approcha de Tolède. Il divisa son armée en sept corps qui formérent sept camps autour de la place, qui se trouva ainsi bloquée. Tolède est bâtie dans un terrain inégal, et protégée de toutes parts par des rochers escarpés et inaccessibles, à travers lesquels le Tage se précipite. Le côté du septentrion, le seul par où l'on pouvait approcher, était revêtu d'une double muraille épaisse et élevée. Jaïah, près de perdre une couronne dont il ne connaissait le prix que depuis qu'elle chancelait sur sa tête, avait fait les plus grands préparatifs ; ses sujets, étonnés de ce changement soudain, étaient résolus d'imiter son audace. Durant plusieurs mois il se fit mille actions de la plus brillante valeur. Plusieurs chevaliers sortirent de la place, et reprochèrent à Alfonse son ingratitude et son parjure. Tolède, battue depuis longtemps avec les béliers, avait vu tomber la plus grande partie de ses murailles ; elle se défendait encore par sa situation et par ses dehors escarpés, mais elle éprouvait toutes les horreurs de la famine. Après avoir dévoré les chevaux et les mulets, ses habitants se virent réduits à se nourrir des aliments les plus vils. Jaïah, vaincu par la nécessité, fut obligé de se soumettre. Alfonse le laissa maître de la capitulation. Quoiqu'elle fût très-avantageuse aux Sarrasins, une foule de Mahométans et de Juifs en sortirent, aimant mieux suivre Jaïah à Valence, que d'éprouver la honte d'être soumis aux Chrétiens. Alfonse eut beau réparer cette capitale ; il ne put la repeupler. Ainsi, Tolède, après avoir été trois cent soixante-douze ans sous la domination des Infidèles, retourna au pouvoir des Espagnols en 1085.

TOLENUS (*bataille de*). Le consul Rutilius, homme borné et jaloux, voulut livrer bataille aux Alliés campés sur le Tolenus. Marius, commandant une partie des légions romaines, chercha à empêcher son général de se perdre par sa témérité. Il n'y put parvenir; ses avis furent inutiles. Vettius-Caton, présumant de la témérité du consul, place une embuscade sur son chemin, dans un endroit fort couvert. Sa ruse lui réussit. Tandis qu'on se battait, les troupes embusquées paraissent, fondent sur les Romains et les mettent en déroute. Huit mille hommes furent victimes de la présomption du consul; il mourut lui-même de ses blessures. Marius, posté sur la même rivière, un peu au dessous, apprend, par les cadavres des Romains entraînés par ses eaux, l'action qui se passait. Il part, trouve le camp de Vettius dégarni, s'en rend maître; le vainqueur, privé de son camp et de ses bagages, passa la nuit sur un champ de bataille qui lui coûta ainsi plus cher qu'une défaite totale. 90 *ans av. J. C.*

TOLHUYS. (*passage du Rhin à*). Louis XIV, ayant déclaré la guerre à la Hollande, en 1672, se mit en campagne à la tête d'une armée de cent trente mille hommes, soutenue d'une artillerie prodigieuse. Les capitaines qui commandaient sous lui étaient Condé, Turenne, Luxembourg, Vauban; le chevalier de Fourilles, qui le premier disciplina la cavalerie; et le célèbre Martinet, qui forma l'infanterie sur le pied où elle est aujourd'hui, qui mit en usage, dans quelques régiments, la baïonnette, dont, avant lui, l'on ne se servait pas d'une manière constante et uniforme (1); enfin qui imagina des bateaux de cuivre qu'on portait aisément sur des charrettes ou sur le dos des mulets, et à l'aide desquels on pouvait franchir les ruisseaux, les rivières, et les fleuves les plus rapides.

On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'Histoire que dans cet événement; Rhinberg, Orsoi, Wésel, Burick. Elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent investies. Celle de

(1) Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient.

Rhinberg, que le roi voulut assiéger en personne, n'essuya pas un coup de canon. Toutes les places qui bordent le Rhin et l'Issel, se rendirent. Quelques gouverneurs envoyèrent leurs clefs, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons français. Plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût sur leur territoire. La consternation était générale; et la Hollande, qui n'avait à opposer au torrent qui la menaçait, que vingt mille hommes, le prince d'Orange âgé seulement de vingt-deux ans, lequel n'avait vu encore ni siéges ni combats, s'attendait à passer sous le joug, dès que le roi serait au delà du Rhin.

Ce prince se disposait à traverser le fleuve sur un pont de ces petits bateaux inventés par Martinet, lorsque des gens du pays vinrent informer le prince de Condé que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de péage qu'on nomme *Tolhuys* (la Maison du Péage) dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve. Cet espace était peu de chose, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau, très-peu rapide en cet endroit. L'abord était aisé. Il n'y avait, de l'autre côté, que quatre à cinq cents cavaliers et deux faibles régiments d'infanterie sans canon. L'artillerie française foudroyait en flanc cette poignée de soldats, déjà vaincus avant de combattre. Tandis que la maison du roi et les meilleures troupes de cavalerie passèrent sans risque, au nombre d'environ quinze mille hommes, le prince de Condé les côtoyait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers hollandais entrèrent dans la rivière pour faire mine de résister. Ils s'enfuirent l'instant d'après devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit aussitôt bas les armes et demanda la vie. On ne perdit, dans le passage, que le comte de Nogent et quelques cavaliers qui, s'étant écartés du gué, se noyèrent.

Il n'y aurait eu personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant : *Point de quartier pour cette*

*canaille !* Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise, désespérée, reprit à l'instant ses armes; et fit une décharge qui coûta la vie au téméraire Longueville. Un capitaine de cavalerie, nommé *Ossembrouck*, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé, qui montait alors à cheval en sortant de la rivière, et lui appuie son pistolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. Dans toutes ses campagnes, Condé ne reçut jamais que cette blessure. Les Français, irrités, firent main basse sur cette infanterie, qui se dispersa de tous côtés. Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche. Tel fut ce fameux passage du Rhin, action éclatante et unique, et célébrée par tous les écrivains comme un des événements les plus dignes d'occuper la mémoire des hommes. La victoire demeura constamment sous les drapeaux du monarque français. Doësbourg, Zutphen, Arnheim, Nosembourg, Nimègue, Skenk, Bommel, Crève-Cœur, furent emportées aussitôt qu'attaquées. Il n'y avait guère d'heures, dans la journée, où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier, nommé *Mazel*, mandait à M. de Turenne : *Si vous voulez m'envoyer cinquante chevaux, je pourrai prendre avec cela deux ou trois places*. Utrecht envoya ses clefs et capitula avec toute la province qui porte son nom. Louis fit, le 20 de juin, son entrée dans cette ville. Il avait passé le fleuve le 12. Naërden, voisine d'Amsterdam, n'osa résister. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancèrent jusqu'aux portes de Minden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays, et qui n'est qu'à une lieue de la capitale de Hollande. Les magistrats de Minden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs et fermèrent leurs portes. Louis XIV revint dans ses états, couvert de gloire, et content d'avoir mis la Hollande sur le penchant de sa ruine.

TOLOSA (*prise de*). La facilité avec laquelle les Français s'emparèrent de Saint-Sébastien, au mois d'août 1794, leur fit naître la pensée de conquérir Tolosa, capitale de Guipuscoa. Le général Fregeville envoya, le 5, deux batail-

lons reconnaître le pays. Ils rencontrèrent les Espagnols, les attaquèrent et les mirent en déroute, les suivirent, et entrèrent avec eux dans Tolosa. Ils furent chargés par de la cavalerie à laquelle ils auraient eu bien de la peine de résister, si le général Fregeville ne les eut fait suivre par des hussards; ils arrivèrent à temps pour arrêter la cavalerie espagnole, et l'obliger à prendre, avec leur infanterie, le chemin de Lecumberi, en abandonnant aux Français Tolosa. 5 *août* 1794.

TOMES (*siége de*). Le khan des Abares vint en l'an 600 assiéger Tomes, dans la petite Scythie (maintenant Mankalia en Bulgarie). Une armée romaine vint au secours de la place. Elle était trop faible pour faire lever le siége, dans un pays inculte; elle y fut bientôt affamée. Le khan ne pouvant voir des braves mourir de faim, offrit aux Romains des vivres. On conclut une trève de cinq jours. Pendant ce temps, quatre cents chariots de vivres arrivent au camp des Romains. Prisque, leur général, croit récompenser la générosité d'un prince qu'il traitait de barbare, en lui envoyant des épiceries en présent. Bientôt une nouvelle armée romaine arrive, et sa présence obligea le khan de lever le siége, et de se retirer dans ses états. *An* 600.

TONGRES (*bataille de*). Le duc de Bourgogne rencontra, dans les plaines de Tongres, en 1408, l'armée des Liégeois, et leur livra bataille. Ceux-ci combattirent avec l'acharnement qu'inspire l'amour de la liberté. Pendant quelque temps ils firent balancer la victoire. Attaqués en queue par un corps de cavalerie, que le duc avait fait passer derrière leur armée, ils s'étonnèrent; leur impétuosité se rallentit; la crainte remplaça la confiance; le duc en profita pour porter dans leurs rangs la terreur et la mort. Leurs chefs firent d'inutiles efforts pour les rallier. Le carnage fut affreux; trente mille restèrent sur la place; le reste prit la fuite.

TONNINGEN (*prise de*). Les troupes confédérées du czar et des rois de Danemarck et de Prusse, formèrent, en 1713, le blocus de Tonningen, l'une des plus fortes places du duché de Holstein; elle était défendue par neuf mille Suédois, sous les ordres du fameux Steinbock, qui s'y était

retiré. Ce général, après une vigoureuse défense, manquant de vivres et de munitions, fut obligé de se rendre prisonnier. *Le* 16 *mai* 1713.

TONQUIN ( *bataille de* ). Le dernier roi de la race de Li-bal-rié n'ayant laissé qu'une fille, cette princesse partagea le trône du Tonquin avec un seigneur d'une famille puissante. Un autre seigneur, nommé Ho, conspira contre les deux époux, attaqua leurs troupes dans les plaines de Tonquin, les défit, s'empara du sceptre, égorgea la princesse et son mari. Cet usurpateur se rendit odieux aux peuples; ils se révoltèrent. Le désespoir leur fit implorer le secours des Chinois, qui entrèrent dans le Tonquin avec une armée formidable. Le tyran fut exterminé; et les Tonquinois asservis par leurs propres libérateurs. Le royaume fut obligé de se soumettre à la domination chinoise, et de recevoir un vice-roi qui introduisit la plupart des lois et des coutumes chinoises. Les Tonquinois supportèrent d'abord tranquillement le joug; mais l'amour de l'indépendance s'étant réveillé dans leur âme, ils prirent les armes. Un homme intrépide, nommé Li, se mit à leur tête, et fit passer au fil de l'épée tous les Chinois. Leur chef même fut égorgé dans le tumulte. L'empire de la Chine étant déchiré par les guerres civiles, Humvéon, qui en occupait le trône, fut forcé de souscrire à une paix désavantageuse. Li fut couronné roi, et les Tonquinois se reconnurent tributaires de l'empereur de la Chine, et consentirent de lui payer tribut. *L'an* 1200.

TORFOU ( *combat de* ). La brave garnison de Mayence fut envoyée, en 1793, pour combattre les Vendéens. A leur aspect, toute la population insurgée du Bas-Poitou recule effrayée devant des hommes qui avaient acquis la réputation d'invincibles. En moins de huit jours, l'armée du général Canclaux, réunie aux Mayençais, avait plus fait que toutes les armées de l'Ouest en six mois. Le port Saint-Père, Pornic, Bourgneuf, Machecoult, Villeneuve, Aigrefeuille, Legé, Palluau, Montaigu et Clisson, furent successivement emportés de vive force. Maîtres de Montaigu, les républicains se portèrent sur Mortagne; les Vendéens avaient eu le temps de réunir toutes leurs forces sous les ordres de Charette, près du bourg de Tiffauges.

L'armée vendéenne se trouva réparée de ses pertes ; Charette la rangea en bataille, et chaque division défila devant lui en bon ordre. La vue d'un si grand nombre de combattants rendit aux Vendéens le courage ; chacun se promit de faire son devoir. Charette résolut d'attendre la principale colonne mayençaise, qui, maîtresse de Clisson, suivait la ligne de la Sèvre, pour envahir Tiffauges et Mortagne. L'incendie du bourg de Torfou signala leur marche ; c'était le 18 septembre. Toutes les forces de la Basse-Vendée réunies étaient en bataille, de Tiffauges à Chollet, faisant face à Torfou. Charette donna le signal du combat, et fondit le premier sur l'avant-garde Mayençaise. Kléber, qui la commandait, eut de la peine à réunir ses soldats qui pillaient à Torfou. Vingt-cinq mille Vendéens l'avaient cependant investi, on commençait à escarmoucher. Kléber rallie les siens ; les deux armées en viènent à une bataille rangée. A la première charge, la cavalerie de Charette plia, ce qui jeta le trouble dans les rangs des Vendéens ; des lâches prirent la fuite. Cette armée n'avait plus que la ressource d'une retraite incertaine sur Mortagne, lorsque Bonchamp parut à la tête de cinq mille hommes. Ces soldats tombent sur les fuyards de l'armée du Bas-Poitou, et leur reprochent leur lâcheté. Ceux-ci retournèrent à l'ennemi en poussant des cris affreux. Les Mayençais s'étonnèrent à leur tour de l'arrivée de cette nouvelle troupe, et de son attitude imposante. On s'observa pendant quelques minutes. Bonchamp et Charette ordonnent une nouvelle charge de cavalerie ; elle fut exécutée avec précision. Kléber en reçut le choc à la tête de ses grenadiers, et tomba percé de coups ; ses soldats le sauvèrent au milieu de la mêlée. Toute l'infanterie royale avait pris part à un combat devenu général, quand on vit Bonchamp mettre pied à terre, saisir une carabine, et charger à la tête des compagnies bretonnes qui enfoncèrent l'ennemi. Un bataillon de la Nièvre, qui gardait les canons des Mayençais, plia sous le nombre, et les canons furent emportés. Bientôt le bruit de cet avantage retentit sur toute la ligne vendéenne ; cette armée se précipita en masse sur ses ennemis, sans avoir besoin d'être excitée par ses chefs ; mais les braves Mayencais se faisaient plutôt hacher que de rendre les armes. Entourés de tous côtés, entamés sur quelques points, ils reculèrent, mais avec ordre, et présentant par intervalle un front menaçant. Trois fois la cava-

lerie vendéenne s'élança dans leurs rangs, et trois fois un feu meurtrier, et les baïonnettes croisées, l'en écartèrent. Malgré le poids de leur butin; malgré des chemins étroits et difficiles, et le nombre toujours croissant de leurs ennemis, les Mayençais reculaient trente pas et se remettaient en bataille, en faisant des feux de file semblables au roulement du tambour. Cependant des colonnes de royalistes les suivaient à droite et à gauche, le long des fossés, et tiraient à vingt pas dans leurs pelotons. A la vue de tant d'ennemis vaincus, d'une partie du butin abandonné, le délire s'empara des Vendéens, et tous voulurent participer à la victoire. Les Mayênçais, poursuivis avec acharnement durant trois lieues, eussent infailliblement succombé, sans le dévouement de Schouardin, lieutenant-colonel des chasseurs de Saône et Loire. Arrivé à Gétigné, Kléber l'appèle : «Prends, » lui dit-il, une compagnie de grenadiers, arrête l'ennemi » devant ce ravin; tu te feras tuer, et tu sauveras tes ca- » marades. — Oui, mon général, répond cet officier avec » une soumission héroïque. » Schouardin fait volte face, pose deux pièces de huit dans le défilé, les fait servir avec vivacité, demeure longtemps immobile dans ce poste périlleux, y meurt avec cent de ses compagnons, et assure ainsi la retraite. Pendant que Schouardin servait de rempart aux Mayençais, le général Canclaux, averti de leur danger, se porta en avant, et fit venir de Clisson deux brigades, commandées par les généraux Dubayet et Vimeux; elles prirent un instant l'offensive, mais sans pouvoir recouvrer les obusiers et les canons enlevés au commencement de l'action. Charette et Bonchamp déployèrent toutes leurs forces, et conservèrent leur champ de bataille. Deux mille républicains, et près de mille royalistes, périrent à Torfou. Le nombre des blessés surpassa celui des morts. Les Vendéens ne firent point de prisonniers. Le sang coula pendant sept heures, et les femmes vendéennes des environs de Tiffauges, redoutant la fureur des républicains, rallièrent les Vendéens fuyards, et les ramenèrent au combat. 19 *septembre* 1793.

TORGAW (*bataille de*). En 1760, le roi de Prusse entreprit de ruiner une grande armée autrichienne, commandée par le comte de Daun, aux environs de Torgaw. Il connaissait la mauvaise position de cette armée qui avait

l'Elbe derrière elle avec très-peu de ponts. S'il venait à bout de la vaincre, il ne restait aux Autrichiens que le choix de se rendre prisonniers ou de périr dans les eaux. L'armée du roi de Prusse se campa de Schilda, par Probsthain, à Langen-Reichenbach, tandis que le maréchal Daun, demeurait immobile à Torgaw. Il n'y avait plus à douter qu'il n'eût des ordres positifs de sa cour, de soutenir à tout prix sa position. On fit les dispositions suivantes pour l'attaquer le lendemain. La droite des Impériaux s'appuyait derrière les étangs de Groswich. Son centre couvrait la colline de Suptitz, sa gauche se terminait au delà de Zinna, en tirant vers les étangs de Torgaw. Outre cela, M. de Ried observait l'armée prussienne du bord de la forêt de Torgaw. M. de Lafey, avec une réserve de vingt mille hommes, couvrait la chaussée et les étangs qui sont à l'extrémité de l'endroit où les Impériaux avaient appuyé leur gauche. Cependant le terrain où se trouvait l'ennemi manquait de profondeur, et leurs lignes n'avaient pas trois cents pas d'intervalle. C'était une circonstance très-favorable pour les Prussiens, parce qu'en attaquant ce centre de front et à dos, on mettait l'ennemi entre deux feux, et il ne pouvait qu'être battu. Pour amener les choses à ce point, le roi de Prusse partagea son armée en deux corps, dont l'un fut destiné à s'approcher de l'Elbe, après avoir traversé la forêt de Torgaw pour attaquer l'ennemi à dos sur la hauteur de Suptitz, tandis que l'autre, en suivant la route d'Eulenbourg à Torgaw, devait établir une batterie sur la colline de Groswich, et attaquer le village de Suptitz en même temps. Ces deux corps agissant de concert devaient nécessairement couper l'armée autrichienne par le centre, après quoi il aurait été facile d'en pousser les débris vers l'Elbe, où le terrain allant toujours en s'abaissant par une pente douce, aurait donné beau jeu aux Prussiens, et leur aurait procuré une victoire complète. Le roi de Prusse se mit en marche le 3 dès la pointe du jour; il était suivi de trente bataillons et de cinquante escadrons de sa gauche. Ses troupes traversèrent la forêt de Torgaw, sur trois colonnes. La route de la première ligne d'infanterie la conduisait par Morchrena, Wildenhayn, Groswich et Neiden; la route de la seconde ligne la menait par Pechhutte, Jœgertinch, Bruckendorf à Elsnich; la cavalerie qui faisait la troisième colonne passait le bois de Wildenhayn, pour se rendre à Vogelsang. M. de Ziethen se mit en même temps en marche avec la

droite de l'armée, consistant en trente bataillons et soixante-dix escadrons, et il enfila le chemin qui va d'Eulenbourg à Torgaw. La partie de l'armée que le roi de Prusse conduisait, trouva M. de Ried posté à la lisière du bois de Torgaw, avec deux régiments de hussards, autant de dragons, et trois bataillons de Pandours. On lui tira quelques volées de canon, sur quoi il se replia vers la droite des Impériaux. Près de Wildenhayn, il y a une petite plaine dans la forêt, où l'on apperçut dix bataillons de grenadiers bien postés qui faisaient mine de disputer le passage aux Prussiens. Ils firent quelques décharges de canon contre la colonne du roi de Prusse, auxquelles les Prussiens répondirent. On forma une ligne d'infanterie pour les charger, mais ils se replièrent sur leur armée. Les hussards avertirent en même temps que le régiment de Saint-Ignon était dans le bois entre les deux colonnes d'infanterie, et que même il avait mis pied à terre. On le fit attaquer incontinent, et comme ces dragons ne trouvaient aucune issue pour s'échapper, tout le régiment fut fait prisonnier. Ces grenadiers et ce régiment devaient partir ensemble pour tenter une entreprise sur Dœbila, et M. de Saint-Ignon que l'on prit, se plaignit amèrement de ce que M. de Ried ne l'avait point averti de l'approche des Prussiens. Cette petite affaire ne fit perdre que peu de moments aux troupes, elles poursuivirent leur chemin, et les têtes des colonnes arrivèrent à une heure de l'après midi au débouché de la forêt, dans la petite plaine de Neiden. On y apperçut des dragons de Bathiany et quatre bataillons qui, sortant du village d'Elsnich, tirèrent quelques coups de canon au hasard, et firent une décharge de petites armes, sans doute causée par un mouvement de surprise de ce qu'ils avaient peut-être apperçu quelques hussards prussiens. Ces troupes se retirèrent sur une hauteur derrière le défilé de Neiden. Il y a dans cet emplacement un grand marais qui part de Groswich, et va jusqu'à l'Elbe, au travers duquel on ne peut passer que par deux chaussées étroites. Sans doute que si ce corps se fût établi sur le terrain avantageux où il était, il n'y aurait point eu de bataille; quelque ferme volonté que le roi de Prusse eût d'attaquer les Impériaux, cela lui devenait impossible, il aurait fallu renoncer à ce projet, et rebrousser bien vite pour regagner Eulenbourg. Mais les choses tournèrent tout autrement. Ces bataillons se hâtèrent de rejoindre leur armée, à quoi les invitait une

canonnade assez forte qu'ils entendaient du côté de M. de Ziethen. Le roi de Prusse crut, comme il y avait toute apparence, que ses troupes en étaient déjà aux mains avec l'ennemi, cela lui fit prendre le parti de passer le défilé de Neiden avec ses hussards et son infanterie, car la cavalerie qui aurait dû le devancer n'était pas encore arrivée. Le roi de Prusse se glissa dans un petit bois, et reconnut lui-même la disposition des ennemis. Il jugea qu'il n'y avait de terrain propre à se former devant les Autrichiens qu'en passant ce petit bois qui mettait en quelque manière ses troupes à couvert, d'où l'on pouvait gagner un ravin assez considérable pour garantir les troupes, tandis qu'on les formait contre le canon de l'ennemi. Ce ravin n'était à la vérité qu'à huit cents pas de l'armée autrichienne; mais le reste du terrain qui de Suptitz descend en glacis vers l'Elbe, était tel, que si l'on avait formé l'armée dans cette partie, la moitié en aurait péri avant qu'elle eût pu approcher de l'ennemi. Le maréchal Daun de son côté eut de la peine à croire que les Prussiens marchassent à lui; ce ne fut qu'après des rapports réitérés, qu'il ordonna que sa seconde ligne fit volte-face, et que la plus grande partie du canon de sa première ligne fut menée à la seconde. Quelque précaution que le roi de Prusse prît pour couvrir la marche de ses troupes, l'ennemi qui avait quatre cents bouches à feu en batterie, ne laissa pas de lui tuer beaucoup de monde; huit cents soldats furent tués, et trente pièces d'artillerie abîmées, avec leurs chevaux, leurs trains et leurs artilleurs, avant que les colonnes arrivâssent à l'endroit où on voulait les déployer. Le roi de Prusse forma son infanterie sur trois lignes, dont chacune de dix bataillons faisait une attaque. S'il avait eu sa cavalerie, il aurait jeté deux régiments de dragons dans un fond qu'il y avait à la droite de son infanterie pour couvrir son flanc. Mais le prince de Holstein, dont rien ne dérangeait le flegme, n'arriva qu'une heure après que l'action fut engagée. De la manière dont la disposition des attaques était réglée, elles devaient se faire en même temps; il en devait résulter que le roi de Prusse ou M. de Ziethen, percerait le centre de l'ennemi à Suptitz. Mais M. de Ziéthen, au lieu d'attaquer, s'amusa long-temps avec un corps de pandours qu'il trouva sur son chemin dans la forêt de Torgaw, ensuite il se canonna beaucoup avec le corps de M. de Lascy, qui était, comme nous l'avons dit, posté derrière les étangs de Tor-

gaw; en un mot, la disposition ne fut point exécutée, le roi de Prusse attaqua seul sans être secondé de M. de Ziethen, et sans que sa cavalerie s'y trouvât. Tout cela ne l'empêcha point de poursuivre son dessein. Sa première ligne sortit du ravin et marcha à l'ennemi en bonne contenance; mais le feu prodigieux de l'artillerie impériale et ce terrain en glacies, lui donnaient trop de désavantage. La plûpart des généraux prussiens, des commandants de bataillons et des soldats furent tués ou blessés. Sa ligne plia et revint un peu en désordre. Les carabiniers autrichiens en profitèrent, ils la poursuivirent, et ne lâchèrent prise qu'après avoir reçu quelques décharges de la seconde ligne. Celle-ci s'ébranla aussitôt, et après un combat plus rude et plus opiniâtre que le précédent, elle fut aussi repoussée, et M. de Bulow qui la conduisait tomba entre les mains des ennemis.

Le prince de Holstein arriva enfin avec sa cavalerie, si long-temps attendue. La troisième ligne des Prussiens était déjà engagée; le régiment du prince Henri, attaquant l'ennemi, fut chargé à son tour par la cavalerie autrichienne. Messieurs de Hund, de Reitzenstein et de Prittwitz, le soutinrent avec leurs hussards, quelques efforts que les ennemis fissent pour l'enfoncer. Le feu terrible que les Impériaux avaient fait avait consumé leurs munitions trop promptement; ils avaient laissé leur réserve d'artillerie de l'autre côté de l'Elbe, et leurs lignes resserrées ne leur permettaient pas de faire passer entre deux les chariots des munitions, et de les distribuer aux batteries. Le roi de Prusse profita du moment que leur feu commençait à se ralentir pour faire attaquer leur infanterie par les dragons de Bareuth. M. de Bulow les mena avec tant de valeur et d'impétuosité, qu'en moins de trois minutes ils firent prisonniers les régiments de l'empereur, de Neuperg, de Geisruck et de Bareuth. En même temps, les cuirassiers de Spaen et de Frédéric donnerent sur la partie de l'infanterie ennemie, qui était plus à la droite des Prussiens, la mirent en déroute, et ramenèrent beaucoup de prisonniers. Pour le prince de Holstein, on l'avait placé pour couvrir le flanc gauche de l'infanterie; son aile droite y touchait, et sa gauche tirait vers l'Elbe. L'ennemi se présenta bientôt vis-à-vis de lui avec quatre-vingt escadrons; il avait sa droite vers l'Elbe, et sa gauche vers Zinna. C'était M. d'Odouel qui commandait cette cavalerie impériale. S'il avait eu la

résolution d'attaquer le prince de Holstein, le roi de Prusse perdait la bataille sans ressource; mais il respecta un fossé d'un pied et demi de largeur, qu'on défendait aux escarmoucheurs de passer. Les ennemis le crurent considérable, et ils demeurèrent vis-à-vis du prince de Holstein sans agir. Cependant, les dragons de Bareuth venaient de nettoyer la hauteur de Suptitz; le roi de Prusse y fit marcher le régiment de Maurice, qui n'avait point combattu, et un vaillant et digne officier, M. de Lestwitz, ramena un corps de mille hommes, qu'il avait formé de différents régiments repoussés dans les attaques précédentes. Avec ces troupes, les Prussiens s'emparèrent de la hauteur de Suptitz, et on les y établit avec tout le canon qu'on put rassembler à la hâte. Enfin, M. de Ziethen étant arrivé au lieu de sa destination, attaqua de son côté; il faisait déjà nuit, et, pour éviter que les Prussiens ne combattissent contre les Prussiens, l'infanterie de Suptitz battit la marche. M. de Ziethen l'eut bientôt jointe. A peine commençait-on à se former avec quelque ordre sur cet emplacement, que M. de Lascy vint avec son corps pour en déloger les troupes du roi de Prusse; mais il arriva trop tard. Il fut deux fois repoussé. Rebuté d'être si mal accueilli, il se retira vers Torgaw à neuf heures et demie du soir. Après la bataille, les Impériaux et les Prussiens étaient si voisins dans les vignes de Suptitz, que bien des officiers et des soldats, de part et d'autre, furent faits prisonniers en s'égarant dans l'obscurité, lorsque tout était fini, en ordre et tranquille. Le roi de Prusse même, en voulant se rendre au village de Neiden, tant pour expédier des ordres relatifs au gain de cette bataille que pour en publier le succès dans le Brandebourg et en Silésie, entendit proche de l'armée le bruit d'une vedette. On demanda le mot, et il fut répondu : *Autrichien.* L'escorte du roi de Prusse donna dessus, et prit tout un bataillon de pandours, accompagné de deux canons, qui s'était égaré dans l'obscurité de la nuit. A cent pas de là, il rencontra une troupe à cheval, qui répondit, sur le *qui vive ? Carabiniers autrichiens !* L'escorte du roi les attaqua, et les dispersa dans la forêt. Ceux que l'on prit déposèrent qu'ils s'étaient égarés avec M. de Ried dans ce bois, et qu'ils avaient cru que les Impériaux étaient maîtres du champ de bataille. Toute la forêt, que l'armée prussienne avait traversée avant la bataille, et que le roi de Prusse côtoyait alors, était pleine de

grands feux. On ne pouvait deviner qui ce pouvait être, et l'on envoya quelques hussards pour s'en éclaircir; ils rapportèrent qu'il y avait autour des feux des soldats habillés de bleu et d'autres de blanc; mais, comme il fallait s'informer plus exactement, on y envoya des officiers, et l'on apprit un fait singulier dont il est douteux qu'on trouve des exemples dans l'histoire. C'étaient des soldats des deux armées, qui avaient cherché un asyle dans ce bois; ils avaient passé entre eux un accord de neutralité pour attendre ce que le sort déciderait des Prussiens et des Impériaux, étant résignés des deux côtés à suivre le parti de la fortune et à se rendre aux victorieux. Cette bataille coûta treize mille hommes aux Prussiens, dont trois mille furent tués, et trois mille tombèrent entre les mains des ennemis dans les premières attaques, que ceux-ci repoussèrent. MM. de Bulow et de Frinck furent de ce nombre. Le roi de Prusse eut la poitrine effleurée d'un coup de feu; le margrave Charles eut une contusion. Plusieurs généraux furent blessés. La bataille fut opiniâtrément disputée de part et d'autre. Cet acharnement coûta vingt mille hommes aux Impériaux, dont huit mille furent faits prisonniers avec quatre généraux; ils y perdirent vingt-sept drapeaux et cinquante canons. Le maréchal Daun fut blessé dès les premières attaques. Lorsque les ennemis virent plier la première ligne des Prussiens, trop frivoles dans leurs espérances, ils dépêchèrent des couriers à Vienne et à Varsovie pour annoncer leur victoire; mais la nuit même ils abandonnèrent le champ de bataille, et repassèrent l'Elbe à Torgaw. Le lendemain au matin, Torgaw se rendit à M. de Hulsen. On fit passer l'Elbe au prince de Wurtemberg; il poursuivit l'ennemi, qui fuyait en désordre, et augmenta encore le nombre des prisonniers qu'on avait déjà faits. Les Impériaux auraient été totalement défaits, si M. de Beck, qui n'avait point combattu la veille, n'eût couvert leur retraite en postant son corps entre Arzberg et Triestewitz, derrière le Landgraben; il né dépendait que du maréchal Daun d'éviter cette bataille. Si au lieu de placer M. de Lascy derrière les étangs de Torgaw ( que six bataillons auraient défendus suffisamment ), il l'eût posté derrière le défilé de Neiden, son camp aurait été inexpugnable, tant les moindres inadvertances dans ce métier difficile peuvent tirer à conséquence.

Cette journée ne produisit proprement aucun avantage aux deux partis ; seulement les vainqueurs portèrent le ravage et la désolation dans les provinces qui leur étaient ouvertes, et c'est à cette occasion que la princesse Charlotte de Mecklenbourg-Strelitz, aujourd'hui reine d'Angleterre, écrivit au roi de Prusse cette belle lettre.

« Sire, je ne sais si je dois me féliciter ou me plaindre » avec vous de votre dernière victoire, puisque le même » succès qui vous couronne de lauriers répand la désolation » sur le Mecklenbourg. Je sens bien, Sire, que, dans ce » siècle dépravé, on trouvera singulier qu'une personne de » mon sexe s'intéresse au sort de sa patrie, déplore les » malheurs de la guerre, desire le retour de la paix; je » sais encore que vous penserez qu'il me conviendrait » mieux de m'appliquer à l'art de plaire, si toutefois on » doit en faire une étude, et à d'autres objets plus con- » formes à mon état; mais, quelque singulier que cela » paraisse, je ne puis m'empêcher d'intercéder pour un » peuple malheureux. Il n'y a que peu d'années que le » Mecklenbourg a commencé à fleurir ; la campagne était » cultivée; le laboureur vivait content, les villes étaient » dans l'abondance. Ce tableau est bien changé aujourd'hui. » Que ne puis-je le décrire! mon imagination n'ajouterait » pas de nouvelles horreurs à cette peinture; mais certai- » nement les conquérants eux-mêmes ne pourraient refuser » des pleurs à tant de désolation! Tout ce pays, mon cher » pays! n'est plus qu'un désert affreux, et n'offre que des » objets de terreur, de pitié et de désespoir! Les travaux » du laboureur et du berger sont entièrement suspendus. » Le paysan, devenu soldat, se prépare à ravager bientôt » le terrain qu'il cultivait autrefois. Les villes ne sont plus » habitées que par des vieillards, des femmes et des enfants, » et peut-être par quelques guerriers, que les blessures ou » la perte de quelque membre ont mis hors d'état de servir » davantage. Leurs petits enfants, autour d'eux, leur de- » mandent l'histoire de chaque blessure, et deviènent déjà » soldats avant que d'avoir la force de manier les armes. » Mais ce ne serait rien encore, si nous n'éprouvions pas, » outre cela, l'alternative de l'une ou de l'autre armée, » selon que les événements de la campagne les éloignent ou » les ramènent. Il est impossible d'exprimer le désordre » que causent ceux même qui se disent nos amis; ceux de

» qui nous attendions du secours achèvent de nous opprimer. Nous n'espérons de soulagement que de votre justice; les femmes et les enfants peuvent se plaindre a vous, Sire, qui pouvez finir leurs malheurs et essuyer leurs larmes. »

TORTONE (*siége et prises de*). 1. Au mois de janvier 1734, le marquis de Maillebois vint faire le siége de Tortone. Cette ville était peu fortifiée. Les travaux furent poussés avec vigueur. Le commandant, ne se voyant pas en état de se défendre plus long-temps, battit la chamade; mais on refusa de le recevoir à capitulation, si le gouverneur de la citadelle ne se rendait aussi. Celui-ci répondit à cette proposition par un refus. Le commandant et la garnison s'y retirèrent, et les bourgeois ouvrirent leurs portes. Il fallut ensuite assiéger la citadelle. On commença la tranchée. Sept jours après, cette forteresse subit la loi du vainqueur.

2. Le duc de Modène investit Tortone, en 1745, avec le maréchal de Maillebois. La tranchée fut ouverte la nuit du 8 au 9 août. Une fausse attaque attira toute l'attention de la garnison, qui ne découvrit qu'au jour la véritable. Le 12, la ville, voyant les canons préparés pour battre en brèche, fit sa capitulation, et la garnison se retira dans la citadelle, devant laquelle, deux jours après, on ouvrit la tranchée. L'ardeur des assiégeants fut telle; le feu fut si terrible, que, le 3 septembre, la garnison se rendit. On y trouva quarante canons de bronze, des vivres pour quatre mois, et une grande quantité de munitions. L'année suivante, après que l'infant Don Philippe eut quitté la Lombardie, Tortone, cernée par les Piémontais, se rendit après un blocus de plus de treize mois.

3. La ville et la citadelle de Tortone furent remises au général Bonaparte, en vertu de l'armistice qui suivit la bataille de Mondovi. Elles demeurèrent annexées à la république Cisalpine. Le général Joubert fut envoyé en Italie, en 1799, pour la soustraire au joug des Russes, commandés par le général Suwarow. On fit les plus grands efforts pour la dégager, mais toutes les diversions furent trop tardives, et la bataille de Novi malheureuse. Après celle de

la Trébia, cette place fut plus vivement pressée. Le chef de brigade Gast défendait avec deux mille homme cette citadelle, réputée la plus forte de l'Italie. Le comte Alcaïni, chargé de la conduite du siége, fit ouvrir la tranchée. Les assiégés tentèrent une sortie ; elle fut sans succès : les batteries des assiégeants ayant été perfectionnées, le corps de la place fut attaqué le 10 août ; le 12, on prolongea la seconde parallèle, et le bombardement commença. L'espoir d'être secourue, détermina la garnison à se défendre opiniâtrément. Le corps de la place était battu par cinquante pièces de canon ; les assiégés ne répondaient que faiblement, leurs batteries ayant été endommagées ; mais ils les rétablirent, et firent pendant toute la journée du 20 un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie de gros calibre. Cependant le commandant demanda un armistice de trente jours, offrant de se rendre au bout de ce terme, si la place n'était pas secourue. Sa proposition fut d'abord rejetée, puis acceptée pour vingt jours. Ce terme écoulé, les alliés prirent possession de Tortone, qui fut évacuée par la garnison française réduite à quatorze cents hommes. Tortone revint à la France par l'armistice qui suivit la victoire de Marengo. *Août et sept.* 1799.

TORTOSE (*attaque de*) Le duc de Vendôme fut renfermé dans Tortose en 1711. Le prince français était tourmenté par la goutte, et par un violent desir de manger du poisson frais. Le général Staremberg, qui commandait l'armée de siége, l'ayant su, permit au pourvoyeur du duc de traverser son camp pour en aller chercher en Languedoc. Lambert (c'était le nom de cet homme), arrivé dans le camp ennemi, se glissa adroitement dans le quartier-général, espérant apprendre quelque nouvelle. Il entendit des officiers se dire que leur général avait formé le projet avec le capitaine Wésel, commandant le camp de Tarragone, peu éloigné, de venir avec quatre mille cinq cents hommes surprendre, de concert, le duc de Vendôme dans Tortose. Lambert avait été accompagné au camp par un trompette de M. de Vendôme, qui allait s'en retourner. Il le charge de communiquer au prince ce qu'il a entendu. Vendôme fait aussitôt les préparatifs. Wésel et Staremberg s'approchent, le 26 octobre. Pour leur inspirer une aveugle confiance, le commandant de la ville feint la terreur, re-

tule, et leur laisse gagner quelques ouvrages avancés. A peine les voit-il engagés assez avant pour être enveloppés, qu'il tombe sur eux, et les taille en pièces. Les remparts étaient bordés d'infanterie et de canons, dont le feu mit hors de combat tous ceux qui s'approchaient, croyant suivre leurs camarades à la victoire. Les Allemands eurent plus de neuf cents hommes tués ou faits prisonniers dans cette malheureuse expédition.

TOUL (*bataille de*). Théodebert et Thierri, rois, l'un d'Austrasie, l'autre de Bourgogne, se déclarèrent une guerre cruelle, en 612, et en vinrent aux mains près de Toul. Le combat fut terrible, et dura la plus grande partie du jour. Les Austrasiens furent vaincus.

TOULON (*siéges et bataille de*). 1. En 1707, le duc de Savoie et le prince Eugène formèrent le siége de Toulon, et le pressèrent avec ardeur et habileté. Le 29 juillet, ils s'emparèrent de la hauteur Sainte-Catherine, et y firent dresser des batteries contre le fort Saint-Louis. Le chevalier Shovel, à la tête d'une flotte anglaise, bloquait le port et bombardait la ville. Toulon paraissait devoir tomber au pouvoir de l'ennemi. La résistance des assiégés donna le temps d'envoyer du secours. Le maréchal de Tessé parut, attaqua, le 15 août, la hauteur dont les assiégeants s'étaient rendus maîtres, l'emporta, et força les alliés à la retraite, après trois semaines d'inutiles efforts.

2. La France, de concert avec l'Espagne, ayant déclaré la guerre à l'Angleterre, en 1744, une escadre espagnole de douze vaisseaux, commandée par don Joseph Navarro, fut jointe par quatorze vaisseaux français, quatre frégates et trois brûlots, sous les ordres de M. de Court. Cette flotte combinée était encore au port de Toulon, lorsque l'amiral anglais Mathews se présenta devant elle, à la tête de quarante-cinq vaisseaux, de cinq frégates et de quatre brûlots. Avec cet avantage du nombre, il sut aussi se donner celui du vent. Cette manœuvre décide souvent de la victoire dans les combats de mer. On s'attaqua avec vivacité. Les deux flottes furent également dispersées. Cette affaire de Toulon est indécise, comme beaucoup de com-

bats de mer, dont l'unique fruit est de tuer des hommes et de démâter des vaisseaux.

3. Une trahison, ourdie avec art, livra le port de Toulon aux ennemis de la France, en 1793. Depuis long-temps les Anglais y entretenaient des intelligences, lorsque l'amiral Hood, commandant une de leurs escadres dans la Méditerranée, envoya, le 26 août un bâtiment parlementaire avec une proclamation, où il offrait aux sections de Toulon secours et protection, si elles voulaient reconnaître Louis XVII. Elles délibérèrent et acceptèrent. Une seconde proclamation dicta les conditions auxquelles l'amiral anglais consentait à recevoir et garantir la ville et le port de Toulon. Louis XVII devait être reconnu roi; la flotte française, forte de dix-huit vaisseaux de ligne, désarmée dans le port, et les batteries de la rade retirées à terre. A ce prix, l'amiral anglais s'engagea à prendre possession de la ville et du port au nom du roi de France, pour être rendus à la paix. L'escadre française, commandée par Julien, que les marins avaient nommé leur chef, voulut s'opposer à l'entrée de la flotte anglaise, mais les batteries de terre, menacèrent de tirer sur l'escadre, plusieurs capitaines abandonnèrent Julien, qui se retira avec les équipages de sept vaisseaux; le reste tomba au pouvoir des Anglais, qui prirent la garde des postes de terre et de mer, et occupèrent la ville sans opposition et même sans désordre. Une escadre espagnole, commandée par l'amiral Langara, se réunit à eux, se mit même aux ordres de l'amiral anglais. Quatre vaisseaux espagnols transportèrent à Toulon huit mille hommes, et s'emparèrent des forts environnants. Dés les premiers jours de leur débarquement, les Anglais avaient tenté de se rendre maîtres des gorges d'Ollioules, défilés resserrés entre des montagnes inaccessibles, et seuls passages par où l'on communique avec l'intérieur du pays. Le général Carteau partit de Marseille le 28 septembre, et les y attaqua. Après une action d'abord douteuse, il resta maître des passages, et resserra la garnison dans l'enceinte de ses ouvrages extérieurs. Toulon, par sa position, présentait de grandes difficultés à vaincre. Du côté de la terre, cette place est adossée à de hautes montagnes, où, par des travaux successifs entrepris depuis un siècle, s'élevait sur les sommités dominantes une

chaîne de forts qui se défendaient réciproquement. L'étranger était maître de tous ces postes. L'armée qui avait soumis Lyon fut envoyée pour réduire Toulon, avec plusieurs divisions de celle d'Italie. Ces troupes avaient à leur tête un homme qui à l'intrépidité joignait le coup d'œil militaire le plus prompt et le plus sûr : cet homme était le général Dugommier. Aimé des soldats, il savait leur communiquer l'ardeur qui supplée à l'expérience, et les soumettait à une exacte discipline ; il exécuta avec précision et ponctualité un plan d'attaque, tracé de Paris avec talent. Sous ses ordres se trouvaient les généraux Lapoype, Laharpe, Mouret et Garnier. Le commandement de l'artillerie était confié à un jeune homme de vingt-trois ans, dont une éducation toute militaire et un ardent amour pour la gloire enflammaient le génie..... Ce jeune homme, c'est Bonaparte..... Il se fait remarquer par la hardiesse et l'habileté de ses dispositions. A l'attaque du fort Pharon, un commissaire de la convention veut condamner la position d'une batterie, il lui répond avec fierté : *Mêlez-vous de votre métier de représentant ; laissez-moi faire le mien d'artilleur : cette batterie restera là, et je réponds du succès.* Quelques jours après, il vit Bonaparte tout occupé de donner des ordres aux artilleurs de cette redoute. Intrépide et calme au milieu du danger, il se trouvait partout avec une activité incroyable et un extrême sang froid : il y eut un moment où, presque seul au milieu de ses canonniers épars et nageant dans leur sang, il fit seul le service d'une pièce, chargeant, foulant, pointant avec autant de célérité et d'audace que si tous ses soldats n'eussent pas succombé. Témoins de sa valeur, les représentants commissaires le nommèrent général de brigade. Mais pourquoi anticiper sur les détails de ce siége ? c'est qu'il n'est aucune particularité qui n'intéresse dans un héros qui doit toute sa grandeur et le trône qu'il occupe à son génie et à ses travaux militaires. On forma autour de Toulon deux corps d'armée et deux attaques. Le général Dugommier embrassa tout le front des défenses extérieures du côté du couchant, depuis le fort Malbousquet jusque sur le promontoire qui ferme l'extrémité de la petite rade. Du côté de l'est, le général Lapoype embrassa son enceinte depuis la montagne Pharon, qui commande la ville au nord, jusqu'au cap Breno et au fort Lamalgue, qui défend l'entrée de la grande rade.

Le point essentiel était de se rendre maître des dehors et de la campagne, pour resserrer la garnison dans la ville, et exposer la flotte anglaise au jeu de batteries dont les feux convergents devaient la forcer d'évacuer la rade.

De leur côté, les Anglais et les Espagnols employèrent tous les secours de l'art pour rendre imprenable Toulon. Les batteries de tous les forts furent garnies des pièces appartenant aux vaisseaux qu'ils avaient pris dans le port même. Ils établirent des fortifications nouvelles, et construisirent des redoutes. Parmi elles on distingua celle de Malbousquet entourée de murailles et de palissades. De sa hauteur elle dominait la mer et la plaine où campait l'armée républicaine. Dugommier s'empara bientôt des élévations opposées. Il établit un épais retranchement auquel il donna le nom de *Redoute de la Convention*. Une forêt d'oliviers, qui couvrait cette montagne, fut abattue. L'étonnement des Anglais fut extrême en découvrant, à la première clarté du jour, le plateau d'où vingt pièces de canon couvraient de leurs feux le fort de Malbousquet. Le fort des Pomètes, qui commande toutes les hauteurs au nord de la ville, fut enlevé. On établit alors un camp sur la montagne des Arènes. Cette opération coupa les eaux de la ville, et ferma le pont de la petite rivière de l'As. A la division de gauche, les troupes s'établirent à la Valette, et au-delà, par des retranchements et des batteries, s'approchèrent de la côte méridionale de la grande rade et des forts de la Malgue et de Sainte-Marguerite. Les renforts n'arrivant que successivement, le siége se prolongea, et les ennemis restèrent maîtres long-temps des anciennes fortifications et des ouvrages extérieurs qu'ils y avaient ajoutés. Le 30 novembre les assiégés firent une grande sortie. Six mille hommes passèrent la rivière de l'As, et se portèrent en deux colonnes, l'une sur la hauteur des Arènes, l'autre sur les batteries opposées au fort Malbousquet. Leur colonne de droite s'empara aussi des postes et des batteries qui défendaient les gorges d'Ollioules; déjà elle se portait sur le parc d'artillerie dont elle était sur le point de s'emparer, quand les généraux français, accourus au premier feu, rallièrent leurs troupes et les ramenèrent au combat; le général Dugommier se met à la tête de l'attaque, et harangue ses soldats. Les bataillons épars se reforment, les postes voisins envoient des renforts. Les chefs donnent,

dans ce moment, l'exemple à cette foule, plus animée par la bravoure qu'organisée par la discipline. On la dirige sur le poste des Arènes; elle le reprend avec les batteries; elle attaque, presse l'ennemi de toutes parts, et l'oblige d'abandonner précipitamment le terrain et la rivière de l'As; elle suit l'ennemi de si près dans sa retraite, que les premières troupes de volontaires sont sur le point d'entrer avec lui dans le fort de Malbousquet. Dans cette action, le général Dugommier fut blessé au genou, et le général anglais, arrivé récemment pour commander dans Toulon, fait prisonnier. Les assiégés augmentaient leur défense; la saison s'avançait; on avait réuni toutes les forces destinées à ce siége; on assembla un conseil de guerre dans lequel une attaque générale fut résolue. A la droite, Dugommier devait attaquer la redoute anglaise. Elle s'élevait sur une hauteur escarpée devant la petite ville de Seigne. Située sur le promontoire, elle découvrait les deux rades, où les flottes combinées ne pouvaient se maintenir, si les Français parvenaient à l'emporter. L'escarpement de cette montagne et les fortifications que les Anglais y avaient multipliées, l'avaient fait nommer *le Petit Gibraltar* par les Anglais, qui comparaient sa position et ses moyens de défense aux rochers de cette forteresse. Depuis le bas jusqu'au sommet de cette montagne plusieurs rangs de palissades en défendaient l'approche; le sol y était hérissé de pieus. Des fossés profonds, des arbres épineux entassés et de nombreuses batteries, en protégeaient toutes les issues. Le général Mouret dut attaquer celle de Malbousquet, et le général Garnier les forts situés sur les hauteurs qui commandent la rivière de l'As. A la gauche, le général Lapoype dut forcer le mont Pharon, le général Laharpe les batteries qui du Cap-Brun dominent l'entrée de la rade, et le chef du génie Marescot concourir au succès de ces entreprises par tous les moyens de son armée. D'après une reconnaissance faite par le général Dugommier, les dispositions furent prises pour faire l'attaque sur trois colonnes; deux d'entr'elles durent tourner les redoutes, afin de couper leurs communications avec le camp anglais. Après avoir disposé les attaques, on se mit en mouvement, le 14 décembre, sur tous les points. Dugommier prit huit mille hommes d'élite pour attaquer la redoute anglaise. Chacun réclamait l'honneur de marcher à l'avant-

garde ; ce général le réserva aux grenadiers et aux chasseurs, et se mit à leur tête. La nuit était avancée ; l'armée entière, sous les armes, attendait le signal du combat, lorsqu'un orage affreux vint augmenter les difficultés de l'entreprise et les ténèbres. Les colonnes, s'avançant à pas lents au milieu de l'obscurité la plus profonde, se trompent de chemin, se rencontrent, et arrivent, après des fatigues inouies, aux pieds de la redoute. Un impénétrable mur de dix-huit pieds d'élévation, défendu par des feux croisés dont les décharges étaient continuelles, semblaient présenter de tous côtés des obstacles insurmontables. Des pièces de canon placées au bas des embrasures, foudroyaient ceux qui se présentaient aux premiers rangs, tandis que des bouches à feu du plus fort calibre portaient la mort dans les derniers. Des grenades étaient sans cesse lancées par les Anglais à l'abri de leurs remparts. Le courage des soldats fut long-temps inutile aux pieds de ces ouvrages qui leur dérobaient l'ennemi. Sans échelles pour livrer l'assaut, ils recevaient la mort sans pouvoir la donner. Leur intrépidité tenta un dernier effort. Des soldats, élevés l'un sur l'autre, furent portés à force de bras sur le haut des créneaux. Le sabre entre les dents, le fusil en bandoulière, ils passent à travers les embrasures des canons, dans le temps où les pièces ayant tiré, reculent par leur mouvement ordinaire. Les ennemis se pressent autour des assaillants, les égorgent sur le parapet ou les précipitent. Trois fois les Républicains culbutés remontent dans la redoute. Les armes à feu étaient inutiles ; la baïonnette portait seule la mort. Le carnage était horrible, la confusion extrême, et la pluie, qui tombait en torrent, augmentait encore le désordre. La résistance des Anglais fut si grande, que les Français étaient près de céder le fruit de tant de courage, quand de nouveaux soldats arrivent à leur secours. Ils poussent des cris pour encourager les assaillants ; on leur répond par des cris de victoire ; tout ce qui reste d'ennemis est égorgé sur ses canons ; ils sont bientôt tournés sur les Anglais ; un petit nombre seulement s'échappe vers Toulon en se jetant dans des embarcations. En même temps les divisions aux ordres des généraux Mouret et Garnier s'emparaient, l'une des deux forts Saint-Antoine, l'autre du fort Malbousquet, et les troupes qui défendaient ces postes se renfermaient dans Toulon. Au signal convenu, l'armée de gau-

che s'était mise aussi en mouvement. Le général Laharpe, après avoir fait sauter la poudrière du Cap-Brun, avait attaqué, dans cette position, les ennemis, qui, après cinq heures de résistance, s'étaient retirés dans le fort Lamalgue. Le général Lapoype avait agi sur les hauteurs du Pharon; aussitôt qu'il eut emporté le fort situé sur les sommités, l'ennemi abandonna les postes inférieurs des forts de l'Artigue et de Sainte-Catherine, qui se trouvaient alors entièrement exposés aux feux plongeants des assaillants et du fort Pharon. Une partie des troupes qui défendaient ces différents forts se rembarqua; le reste se retira dans Toulon, où la confusion la plus extrême commença à régner. Les marins craignaient pour leurs vaisseaux, qui, dès ce moment se trouvaient exposés aux batteries de terre dont le feu les couvrait de tous côtés. Les troupes espagnoles et anglaises ne voulaient pas s'exposer aux bombes que les Français pouvaient lancer à leur gré sur tous les points d'une ville entièrement dominée par des montagnes et des hauteurs dont les assiégeants étaient les maîtres, et les habitants étaient en proie aux remords d'avoir livré Toulon, et aux craintes d'une juste vengeance de la patrie irritée. Que faisaient dans ce moment les Anglais, tandis que cette ville était pendant deux jours incessamment bombardée? Ils préparaient leur fuite, et se disposaient à détruire tout ce qui tenait à la marine dans un port qu'ils ne pouvaient conserver. On les vit mettre le feu à l'arsenal et aux magasins, incendier les vaisseaux français restés dans la rade, et repousser impitoyablement de leurs bords les malheureux Toulonnais qu'ils avaient plongés dans l'excès du malheur. Les Espagnols et les Napolitains beaucoup plus humains les reçurent à leurs bords; dix à douze mille habitants de Toulon évitèrent ainsi la vengeance nationale. A la vue des flammes qui consumaient cette ville, un cri s'élève dans l'armée; tous demandent l'assaut. Dugommier conduit une colonne sous les murs de la place. Quelques habitants fidèles à la France s'étant emparés d'une porte, l'ouvrent; nos soldats se précipitent dans la ville. L'arrière-garde ennemie, taillée en pièces ou poursuivie, tombe ou périt dans la mer en fuyant sur ses vaisseaux. L'armée se porte à l'arsenal, où les Anglais avaient jeté des mèches enflammées, que des forçats, plus humains qu'eux, s'efforçaient d'éteindre. Telle fut l'horrible nécessité où les

Anglais réduisirent l'armée, qu'elle accepta le honteux secours de galériens déchaînés. Six mille familles se sauvèrent en désordre vers le rivage, au milieu des éclats de bombes et du feu des batteries. Dans ce désastre on vit une multitude d'hommes et de femmes périr en emportant leur or; des mères furent foudroyées, ou englouties dans les flots, en pressant contre leur sein leurs enfants qu'elles arrachaient du milieu des flammes, ou qu'elles s'efforçaient de sauver du fer des baïonnettes. La ville fut mise au pillage. Le désordre y fut si grand, que les proconsuls trouvèrent à peine un asyle contre la fureur de quelques soldats qui, indignement mêlés à huit cents galériens, se partageaient les logements et les dépouilles de Toulon.

Ainsi les troupes républicaines rentrèrent dans Toulon, le 21 décembre 1793; le comité de salut public ordonna la démolition de la ville, et la mort de tous ses habitants. Au milieu de tant de brigandages, Dugommier pleura sur sa victoire; il se présente au conseil des proconsuls, lorsqu'ils déployaient l'appareil de la vengeance. « Représentants, » leur dit-il, sans doute il y eut dans cette ville des traîtres » qui l'ont livrée aux Anglais; mais les plus grands coupables ont fui. S'il est des hommes criminels qui ayent » osé attendre la vengeance nationale, le temps vous les » fera connaître; lui seul peut éclairer votre justice et » calmer les haines qu'enfantent les guerres civiles. Si vous » punissez aujourd'hui, toutes les passions choisiront leurs » victimes. Voyez cette ville déserte et désolée! Qui allez » vous immoler? des vieillards, des femmes et des enfants, » qui ne portèrent jamais les armes contre nous. » Que pouvaient les cris de l'humanité et des prières de militaires aussi généreux après la victoire que terribles dans les combats, sur des proconsuls, ministres rigoureux des arrêts du comité du salut public? Ils ne furent point écoutés. Dugommier vit avec douleur les massacres qui suivirent la prise de Toulon, tandis que sa victoire répandant une allégresse universelle dans la France, portait la terreur chez ses ennemis, et imprimait à son gouvernement une nouvelle vigueur. 26 *août au* 21 *décembre* 1793.

TOULOUSE (*sièges de*). 1. L'an de Rome 646, on envoya dans la Gaule Transalpine, Cépion, avide de s'enrichir, jusqu'à compter pour rien et le péculat et le sacri-

lége. Ce général commença ses expéditions par l'attaque de Toulouse. Il avait mis dans les fers la garnison romaine. Cépion marcha à l'aide d'une intelligence, entra dans la ville, et la livra au pillage. Rien ne fut épargné ; le sacré et le profane devinrent la proie du soldat : le consul prit pour lui près de quarante-cinq millions qu'il enleva dans un temple. Mais, s'il en faut croire les historiens, ce sacrilége fut puni d'une manière éclatante. Les Romains furent défaits partout. La vie de Cépion ne fut plus qu'une suite de malheurs, et tous ceux qui avaient eu part à cet attentat impie finirent si misérablement, que, pour exprimer un homme malheureux, il passa en proverbe de dire qu'*il avait de l'or de Toulouse*. 106 ans avant J. C.

2. Les Albigeois ayant bravé les foudres du Vatican, une pieuse fureur s'empara des esprits ; des croisés prirent les armes pour convertir à coups de sabre les ennemis de Dieu. En vain Raimond, comte de Toulouse, souverain de ces infortunés, voulut les défendre. Il fut écrasé par le même anathème, et s'enfuit devant Simon de Montfort, général de la ligue. Le vaincu, errant, proscrit, réduit à l'état le plus déplorable, vit triompher son rival jusque dans Toulouse, qu'il avait été forcé de lui abandonner. Les Toulousains ne l'avaient vu fuir qu'à regret. Ecrasés par un joug odieux, ils rappelèrent leur ancien maître. Montfort, instruit de cette révolution, accourt, s'approche des murailles, et essaye d'entrer par le château narbonnais. Il y trouve des guerriers intrépides, des fortifications à toutes épreuves : il voit échouer ses efforts ; il entreprend un siége dans les formes, livre plusieurs combats sanglants, donne plusieurs assauts terribles, et s'épuise durant près de quatre mois. Une pierre énorme, partie d'un mangonneau, et lancée par une femme, l'atteignit à la tête et le renversa presque mort. On le transporta dans sa tente, où il expira. Ainsi périt le fameux Simon de Montfort, le héros de son siècle, s'il eût ignoré l'ambition, la barbarie, la perfidie et la vengeance. 1217.

TOURNAI (*siéges de*). 1. Clodion entra, l'an 438, dans la Belgique, surprit les troupes romaines, les défit, et vint mettre le siége devant Tournai, ville dès lors puis-

sante. Elle ne tint pas contre ce conquérant, qui la livra au pillage.

2. Après la victoire navale remportée par Edouard III, roi d'Angleterre, près de l'Ecluse, en 1350, ce prince se présenta devant Tournai. Son armée était composée de cent vingt mille hommes. Fier de ce nombre, il ne croyait point trouver d'obstacles. Mais Godemar Dufay, gouverneur de la ville, s'était préparé à faire une belle défense, assuré de la bonne volonté des habitants et de la garnison, et secondé par l'élite de la chevalerie française, qui s'était jetée dans la place. Bientôt le roi Philippe VI vint lui-même seconder le courage de ses braves sujets, et ses nombreux bataillons campèrent entre Lille et Douay. Dès les premières attaques, Edouard vit la témérité de son entreprise. Il envoya proposer au roi de France de vider leur querelle par un combat singulier, ou de cent contre cent, ou par une bataille générale. La souscription de la lettre était : *A Philippe de Valois*, sans autre titre. Philippe lui répondit : « On a apporté à notre camp une lettre » adressée à Philippe de Valois, en laquelle lettre étaient » contenues plusieurs requêtes que vous faites audit Philippe de Valois. Comme elle n'est pas pour nous, nous » n'y répondons point ; mais nous nous servons de l'occasion de votre hérault pour vous dire que vous êtes » notre homme-lige ; qu'en nous attaquant et en soulevant » les villes de Flandres contre leur comte et contre nous, » leur souverain et le vôtre, vous faites acte de rébellion, » de parjure et de félonie, et qu'avec l'aide de Dieu, » nous espérons de vous soumettre et de vous punir. » Donné sous les camps, près de la prioré de Saint-Adrew, » sous le scel de notre secret, le 30e jour de joyl, l'an de » grâce 1340. » Cette démarche n'ayant pas réussi, Edouard se trouva dans une situation très-difficile ; exposé à perdre sa réputation ; ses troupes dépérissant tous les jours, il fallut recourir aux négociations. On conclut une trève qui délivra Tournai.

3. Henri VIII, roi d'Angleterre, après avoir conquis et détruit Thérouanne, en 1313, s'avança vers Tournai pour en former le siége. Le comte d'Angoulême, qui commandait dans ce pays pour le roi Louis XII, envoya

demander aux habitants s'ils voulaient des troupes pour la défense de leur ville ; ils répondirent au prince : *Tournai est tourné, et jamais n'a tourné, et encore ne tournera. Si les Anglais viènent, ils trouveront à qui parler.* Leur conduite démentit ce présomptueux langage. La crainte du sort de Thérouanne fit sur eux plus d'impression que l'amour du devoir. Ils voulurent prévenir leur défaite, en se rendant. Après huit jours de siége, ils obtinrent une capitulation honorable. Henri entra triomphant dans la ville. Sur les portes était gravée cette inscription : *Tu n'as jamais perdu ta virginité.* Elle cessait d'être vraie ; il la fit effacer.

4. Le 1er octobre 1581, Tournai vit ses murs environnés de troupes espagnoles, conduites par le prince de Parme. Le seigneur d'Étréel commandait dans la ville ; mais sa garnison était faible. Les bourgeois, la plupart protestants, furent obligés de faire le service au défaut de soldats. Le général espagnol investit la place. On forma l'attaque du côté où le fossé est sec, vis-à-vis la plus longue des courtines, entre les portes Saint-Martin et de Valenciennes, qui était défendue par un ravelin saillant et une grande plate-forme. Aussitôt que la tranchée fut ouverte, on établit trois batteries contre ces trois ouvrages. Les assiégés firent un feu très-vif du haut de ces boulevards, et se signalèrent par de vigoureuses sorties. La princesse d'Epinoi, femme du gouverneur, qui remplaçait avec distinction le prince son époux, enflammait leur ardeur, et s'acquittait avec une activité incroyable des fonctions du gouverneur le plus vigilant. Le prince de Parme s'empressa de terminer les approches pour en venir au corps de la place. Il fallut peu de jours pour pousser très-loin la tranchée. Ses batteries tirèrent avec fureur. On déboucha dans le fossé ; comme il était à sec, on attacha sans peine le mineur à la muraille, qui, à l'aide de la sape et des mines, fut en peu de temps renversée. Les défenseurs de Tournai, redoublant d'ardeur, opposent de nouvelles barrières à l'impétuosité espagnole, et se présentent partout où le danger est le plus terrible. Au bout de quelques jours, la brèche se trouva assez large pour livrer l'assaut. On le donne. La résistance et l'attaque sont également meurtrières. Au milieu des combattants, on remarque sur-

tout la princesse d'Epinoi. Rien ne résiste à son bras redoutable. Courant au devant des périls et de la mort : *C'est moi*, criait-elle à ses soldats, *c'est la femme de votre gouverneur, qui marche à votre tête, et brave le trépas pour le service de la patrie. Suivez mon exemple. Je quitterai plutôt la vie que la brèche.* Elle dit, et se précipite au milieu du carnage. Elle est blessée au bras. La vue de son sang l'anime : elle redouble d'efforts. Tout fuit, tout se disperse devant elle. Les assiégés, jaloux de l'imiter, s'empressent de la suivre, et se battent avec tant de valeur, que les Espagnols sont repoussés, et se retirent, après avoir perdu beaucoup de monde. L'espérance d'un prompt secours soutenait seule les citoyens de Tournai ; mais, dès qu'ils se virent frustrés dans leur attente, ils s'apperçurent qu'il leur était impossible de se défendre plus long-temps, et résolurent de se rendre. Le 29 novembre, on permit à la garnison de sortir avec armes et bagages. La ville se racheta du pillage ; et l'intrépide guerrière, qui l'avait courageusement défendue, abandonna Tournai, ayant encore son bras en écharpe, aux acclamations redoublées de l'armée royale, et en quelque sorte avec l'appareil du plus glorieux triomphe.

4. Louis XIV entreprit, en 1667, la conquête de la Flandre. Le monarque français était à la tête de trente-cinq mille hommes ; Turenne était, sous lui, général de cette armée. Louvois, nouvellement ministre de la guerre, avait fait des préparatifs immenses pour la campagne. C'est lui qui le premier introduisit la méthode avantageuse de faire subsister les armées par magasins Quelque siége que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étaient prêts, les logements des troupes marqués, et leurs marches réglées. Louis n'eut qu'à se présenter devant les villes de Flandre pour les soumettre. Il entre dans Charleroi comme il serait entré dans Paris. Bergues-Saint-Vinox, Ath, Furnes, Armentières, Courtrai ouvrent leurs portes à l'approche des bataillons français. Tournai voulut résister. On l'assiégea, on la foudroya, et le deuxième jour de tranchée, le 24 juin, cette ville capitula. On pressa la citadelle : elle se rendit le lendemain. Le vainqueur fit fortifier l'un et l'autre ; et Mégrigni fit de la

citadelle, dont il eut le gouvernement, une des meilleures places de l'Europe.

6. Louis XV commença la campagne de 1745 par le siége de Tournai. La conquête de cette ville était de la plus grande importance, et les alliés se préparèrent à la défendre. Ayant été totalement vaincus dans les plaines de Fontenoi, ils abandonnèrent aux vainqueurs la place qu'ils voulaient délivrer, et la plupart de celles que baignent la Dendre et l'Escaut. La garnison, composée de onze bataillons et d'un régiment de cavalerie, se retira dans la citadelle, mais elle y fut si vivement attaquée, depuis le 1er juillet 1745, qu'elle fut forcée de capituler le 19.

7. Le général la Bourdonnaye entra, le 8 novembre 1792, dans Tournai après la victoire de Jemmappes. Ses habitants reçurent les Français avec des démonstrations de joie, qui montrèrent leur satisfaction d'être affranchis du joug de l'Autriche.

8. Lors de la déroute de Dumourier dans la Belgique, l'avant-garde des Autrichiens, qui suivait le mouvement rétrograde de l'armée française, rentra dans Tournai le 30 avril 1793.

9. Le général Pichegru fit, au commencement de la campagne de 1794, les plus grands efforts pour s'approcher de Tournai, et en former le siége régulier, mais ils furent inutiles; il rencontra toujours des troupes supérieures devant ses murs. Cependant lorsqu'il eut gagné plusieurs victoires; que les Impériaux eurent été vaincus à Fleurus, ils s'en éloignèrent, et évacuèrent Tournai, qui tomba au pouvoir des Français. Ce n'est point en faisant massacrer des hommes devant des places que les Français en firent la conquête, mais en battant l'ennemi en rase campagne et par une suite de bonnes combinaisons. Cette campagne suffit pour convaincre les militaires instruits des vices de l'ancienne tactique, qui commençait par faire les siéges, et faisait massacrer tant de monde dans les tranchées. Une place bien fortifiée est imprenable, tant qu'elle est défendue par une bonne armée; mais il n'est pas de forteresse qui puisse tenir, quand les troupes qui doivent

la défendre sont battues. Depuis quinze ans, les Français n'ont assiégé que les villes absolument nécessaires pour assurer la position de leurs armées, et ils en ont plus envahi qu'aucun des peuples de l'Europe. Le roi de Prusse se défia seul de cette manière neuve de faire la guerre. Il écrivit, en 1794, à l'empereur d'Autriche : *Il est impossible de sauver votre territoire de l'invasion ; les Français ont des armées toujours renaissantes : et ne vous y trompez pas, leurs généraux ont une bonne tactique qui déconcerte la nôtre, et la met toujours en défaut.* 3 juin 1794.

TRAFALGAR ( *bataille navale de* ). Une flotte anglaise, commandée par l'amiral Nelson, rencontra à l'entrée de la Méditerranée la flotte combinée de la France et de l'Espagne, le 21 octobre 1806. S'appercevoir et se combattre avec une extrême fureur fut une même chose. On ne vit aucun vaisseau orner le triomphe du vainqueur ; mais les deux flottes furent presque entièrement détruites par un feu qui attesta la fureur des combattants et le violent desir de conserver l'empire des mers. L'amiral Nelson fut atteint, sur le pont de son vaisseau, d'une balle dirigée du vaisseau espagnol la *Sainte-Trinité*, de cent trente canons, contre lequel il combattait ; il survécut quelques instants à sa blessure; l'amiral Gravina mourut des siennes, et le malheureux Villeneuve périt de chagrin, après avoir imprudemment engagé le combat. L'Angleterre pleura sa victoire qui fut trop achetée par la perte d'un officier habile et intrépide. 21 *octobre* 1805.

TRAMIN ( *combat de* ). Les bords de l'Adige furent, en 1797, les témoins de combats fréquents entre les Autrichiens et les Français. Les Impériaux, s'y étant retirés le 22 mars, parurent vouloir y tenir. Le général Joubert, commandant trois divisions de l'armée de Bonaparte, se porta sur Salurn dans le Tirol ; le général Vial s'empara du pont de Neumarck, et passa l'Adige pour empêcher l'ennemi de se retirer sur Botzen. Une vive fusillade s'engagea ; et le combat paraissait même incertain, lorsque le général Dumas, commandant la cavalerie, se précipita dans le village de Tramin, fit six cents prisonniers, et enleva deux pièces de canon; ce qui empêcha les débris de la

colonne autrichienne, commandée par le général Laudon, d'arriver à Botzen. 23 *mars* 1797.

TRARBACH, ou TRAERBACH (*prise de*). En 1734, un corps de troupes françaises, sous les ordres du comte de Belle-Isle, se présenta devant la petite ville de Trarbach, dans le palatinat du Rhin, située sur une montagne, et dont le canon domine le passage de cet endroit sur la Moselle. On somma la ville de se rendre. La garnison, qui n'était pas nombreuse, voulut d'abord faire résistance; mais bientôt elle fut obligée de se retirer dans le château de Greyffenberg, qui fut attaqué avec beaucoup de vigueur. Elle ne se rendit que quand elle ne fut plus en état de se défendre, et se retira à Coblentz. Cette conquête se fit en sept jours, malgré la rigueur de la saison.

TRASYMÈNE (*bataille de*). Près du lac Trasymène, au pied d'une hauteur, est un défilé étroit qui termine une grande plaine. Annibal, faisant semblant de fuir, alla camper à l'ouverture de cette plaine, en en laissant ouvertes en apparence toutes les issues. C'était offrir un piége bien tentant pour un caractère aussi vain que celui du consul Flaminius, qui avait apporté des fers pour enchaîner les Carthaginois. Pendant la nuit, Annibal place des troupes sur les deux côtés du défilé et de la colline qui le dominait. Dès le point du jour, Flaminius se met en marche à la faveur d'un brouillard, et se range en bataille. Arrivé au défilé, il y entre avec confiance comme un vainqueur qui poursuivrait un ennemi fuyant devant lui. Aussitôt il y est engagé, les Carthaginois fondent sur lui en tête, en flancs et en queue; il y périt avec son armée entière. Quinze mille Romains demeurèrent sur le champ de bataille, et six mille furent faits prisonniers. 217 *ans av. J. C.*

TRÉBIE (*journées de la*). 1. Sempronius, ayant appris la défaite de Scipion, près du Tésin, alla joindre son collègue, campé près de la Trébie, petite rivière qui arrose le territoire du Plaisantin. Annibal était peu éloigné; cette proximité donna lieu à de fréquentes escarmouches, dans l'une desquelles Sempronius remporta un avantage peu considérable, mais qui augmenta la haute idée qu'il avait de lui-même; il se plaignait de ce que son collègue éteignait, par sa timidité, l'ardeur des Romains. Scipion lui représenta

le danger d'engager l'action avec des troupes nouvellement levées, peu aguerries, sans expérience; son collègue n'écouta rien : il fallut combattre. Annibal ordonna à Magon de se mettre en embuscade, avec deux mille hommes, sur les bords escarpés d'un petit ruisseau qui séparait les deux camps, et de s'y tenir caché parmi des arbrisseaux et dans des cavités qui l'environnaient. Ensuite, il fit passer la Trébie aux cavaliers numides pour attaquer le camp des Romains dès le point du jour, et les attirer au combat par une fuite simulée. Le succès répondit à ces dispositions. La cavalerie romaine attaqua vivement les Numides, qui prirent la fuite; ils sont poursuivis par toute l'armée. Les légions passent la Trébie sans résistance, mais non sans beaucoup souffrir; car, cette rivière s'étant extraordinairement grossie pendant la nuit, ils se trouvèrent engourdis par le froid qu'ils avaient éprouvé en la traversant, l'eau en étant d'une extrême froideur. Quand les Romains furent à l'autre bord, les ennemis qu'ils poursuivaient les attaquèrent à leur tour, et les mirent en désordre. L'action devint générale. Les Romains se défendirent long-temps avec courage; mais la faim, le froid, la fatigue, leur ayant ôté la moitié de leurs forces, ils furent enfoncés, et mis en fuite. L'embuscade vint fondre tout à coup sur eux, et achever la déroute. Le téméraire consul perdit vingt-six mille hommes; dix mille se firent jour à travers l'armée carthaginoise; et, malgré ses efforts, arrivèrent à Plaisance, où tout ce qui put échapper alla les joindre. 218 *ans avant J. C.*

2. *Voyez* San Giovanni.

TREMBAWLA (*siége de*). Les Turcs vinrent, en 1675, former le siége de Trembawla, ville de Pologne. La noblesse, qui s'y était réfugiée, se voyant dans un danger pressant, et désespérant d'avoir du secours, voulut proposer à la garnison de livrer la place. La femme du gouverneur, qui avait entendu cette résolution, va aussitôt sur la brèche avertir son mari de ce qui se passe. Chrasonowski (c'était le nom du gouverneur), vole à l'instant à ce conseil de lâches. « Il est douteux, dit-il, si l'ennemi nous prendra; mais il est certain que, si vous persistez dans votre misérable résolution, je vous brûlerai vifs dans cette salle même. Des soldats sont aux portes, la mèche allumée, pour exécuter mes ordres. » Cette fermeté en

impose; on continue à se défendre. Les Turcs redoublèrent leurs efforts. Repoussés quatre fois, ils se préparèrent à une attaque plus vive. Chrasonowski en paraît allarmé; sa femme, regardant cette inquiétude comme une faiblesse, se saisit de deux poignards, qu'elle présente à son mari. *Si tu te rends*, lui dit-elle, *l'un sera contre toi*, *et l'autre contre moi*. Un moment après arrive une armée polonaise, qui fait lever le siége.

TRENTE (*prise de*). La ville de Trente tomba une première fois au pouvoir des Français, quand Masséna passa l'Adige, et y entra après la bataille de Bassano, le 19 août 1796. Cette occupation fut de peu de durée; le général Alvinzi y entra quelque temps après à la tête d'une nombreuse armée, pour délivrer Mantoue. Son espoir fut trompé; il fut battu, son armée dispersée, et sa principale colonne alla se faire prendre sous les murs de la ville même qu'il voulait secourir. Le général Joubert entra dans Trente après un léger combat, où le général Béliard, son lieutenant, fit trois cents prisonniers. Il trouva dans ses hôpitaux deux mille malades, et dans ses magasins des approvisionnements de toute espèce. 3 *février* 1797.

TRENTON (*bataille de*). La situation des affaires des Etats-Unis de l'Amérique du nord paraissait désespérée au mois de décembre 1776. Le général Washington conçut alors le hardi projet d'attaquer en même temps tous les postes anglais sur la Delaware; il espérait, par cette manœuvre, forcer les troupes britanniques d'évacuer le New-Jersey, et délivrer Philadelphie du danger imminent auquel elle était exposée. La disposition des postes américains favorisait singulièrement cette entreprise. Pour l'exécuter, les troupes américaines devaient passer la Delaware à deux milles au dessus de Trenton, puis se diviser en deux corps, dont l'un suivrait une route aboutissant au nord de Trenton, et l'autre vers l'ouest. Les mesures furent si bien prises, que l'attaque commença, le 25 décembre, à trois minutes de distance. Le commandant anglais fut tué dès les premières décharges; la confusion se mit parmi ses troupes, qui se trouvèrent en un instant enveloppées de toutes parts, après s'être laissé enlever leur artillerie, consistant en six pièces de canon. Cette troupe ne put se faire jour; elle mit bas les armes, et

mille Anglais furent faits prisonniers. Cette affaire releva singulièrement le courage des Anglo-Américains.

TRÈVES (*siéges et prises de*). 1. Sous le règne des fils du grand Théodose, l'an 420, les Francs quittèrent les marais de la Germanie, passèrent le Rhin sous la conduite de Pharamond, et se présentèrent devant Trèves. Elle ne put résister aux efforts de ces guerriers terribles. Ses portes furent enfoncées et ses richesses livrées au pillage.

2. Trèves fut assiégée en 1675, par vingt mille Allemands, conduits par des princes de Lunebourg. Cette ville était vivement pressée, lorsque le maréchal de Créqui essaya de la secourir. Il était en marche, lorsque le 11 août il fut rencontré par les Impériaux à Consarbruck. Surpris, sans être deconcerté, il osa avec huit mille hommes en attaquer dix-huit mille. L'action fut vive, mais la cavalerie française prit la fuite, et le reste de sa petite armée cessa de résister. Tout ce que ce général put faire, fut de se jeter dans Trèves, où il se trouva exposé à de nouveaux périls, après avoir perdu deux mille soldats, son artillerie et son bagage. Il voulut s'ensevelir sous ses ruines, mais ses remparts étant ouverts de tous côtés, la garnison et les bourgeois demandèrent à capituler. Le maréchal s'obstina à tenir. On murmure, on se révolte. Un capitaine de cavalerie nommé Bois-Jourdan, à la tête des séditieux, va traiter avec les ennemis sur la brèche. Il menace le maréchal de le tuer s'il ne signe. Créqui se retire avec quelques officiers fidèles, il aima mieux être fait prisonnier, que de souscrire à cette lâcheté. Le 6 septembre Bois-Jourdan fut arrêté dans sa fuite, jugé en conseil de guerre, et condamné à être décapité.

3. Au mois de juillet 1794, le gouvernement français chargea l'armée de la Moselle de la conquête de Trèves. Les troupes composant cette armée, marchèrent sur trois colonnes et se donnèrent rendez-vous à la même heure sous ses murs. Le général Ambert, commandant une de ces colonnes, côtoya la rive droite de la Moselle, entre Luxembourg et cette rivière; la seconde aux ordres du général Renaud, marcha à la droite de la Sarre, et la troisième s'avança entre la Sarre et la Moselle. Des pontons étaient à la suite de cette armée pour établir des ponts sur cette rivière. La colonne de gauche rencontra l'ennemi en avant de Runich, qui tira

plus de cent coups de canon sur elle, sans tuer personne. Les troupes françaises, sans répondre un seul coup à ces nombreuses décharges, entrèrent au pas de charge dans Runich, la baïonnette en avant, et les troupes autrichiennes allèrent rejoindre la garnison de Luxembourg. Les communications de cette place avec la route de Trèves et la Moselle, furent interceptées et gardées par des bataillons français. Le pont de Consarbruck se trouva occupé par un fort détachement autrichien, muni de plusieurs pièces de canon. Le 5 août, à neuf heures du soir, une colonne de troupes françaises chargea, malgré une pluie continuelle et les plus mauvais chemins, les défenseurs du pont de Consarbruck; l'infanterie, la cavalerie, les troupes légères, l'artillerie volante, foncèrent dessus avec une telle impétuosité, qu'en une demi-heure cette tête de pont fut emportée et le passage fut libre. Dans le même moment la colonne de gauche de cette armée remportait une victoire importante. Les Français se trouvérent devant la Montagne-Verte; ce lieu rappelait pour la France de fâcheux souvenirs; Louis XIV y avait perdu en un seul jour quinze mille hommes, et une armée française y avait échoué l'année précédente en entreprenant d'en emporter les retranchements. Les Impériaux qui la regardaient comme la principale défense de Trèves, l'avaient hérissée de canons et couverte d'artillerie. Tant de souvenirs fâcheux, tant de difficultés à vaincre, n'ébranlèrent point le courage des Français. On sonne la charge; les Républicains s'avancent au milieu d'une grêle de balles, de boulets et d'obus; les redoutes sont emportées de vive-force à la baïonnette; l'ennemi fuit laissant cinq à six cents morts et un grand nombre de prisonniers. Le lendemain de ces diverses expéditions, toutes les colonnes se trouvèrent réunies devant Trèves, qui fut cernée de toutes parts. A trois heures on entra dans cette ville, les troupes allemandes régulières l'avaient évacuée. 8 *août* 1794.

TRIBOLA (*combat de*). Une armée des Lusitains, forte de dix mille hommes, ravageait la Tudétanie. Le préteur Vétilius arriva à propos, et les attaqua si vivement qu'il en tua un grand nombre, et poussa les autres dans un endroit où il paraissait qu'ils ne pouvaient demeurer sans périr de faim, ni en sortir sans être taillés en pièces par les ennemis. Viriathus, de simple berger, parvenu au commandement

suprême, était général de cette armée, et se distinguait autant par sa bravoure que par son habileté. « Si vous voulez » me croire et m'obéir, dit-il à ses soldats, je saurai bien » vous tirer du danger qui vous jète dans le désespoir ». Il n'en fallut pas dire davantage ; tous lui jurèrent l'obéissance la plus absolue. Il range aussitôt ses troupes comme pour donner combat. Il choisit mille hommes de cavalerie pour demeurer auprès de lui. Il donne ordre aux autres dès qu'ils le verront monter à cheval, de fuir le plus promptement qu'ils pourront, en se répandant de différents côtés, et d'aller l'attendre à la ville de Tribola. Le préteur, surpris et déconcerté, n'osa pas les poursuivre, dans la crainte que la cavalerie qui restait ne vînt tomber sur ses derrières. Il tourna donc toutes ses forces contre Viriathus. Mais celui-ci, par la vitesse de ses chevaux, éluda toutes ses attaques, tantôt faisant semblant de fuir, tantôt s'arrêtant tout-à-coup, quelquefois même paraissant vouloir s'avancer contre lui. Par ce manége il retint les Romains ce jour-là et le suivant dans le même endroit. Quand il crut le reste de ses troupes arrivé en lieu de sûreté, il se déroba la nuit par des sentiers inconnus aux autres, mais qui lui étaient très-familiers, et il échappa aux Romains, que l'ignorance des lieux, la pesanteur de leurs armes et le peu de légèreté de leurs chevaux empêchèrent de le poursuivre long-temps et vivement. L'heureux succès de cette ruse lui attira une grande réputation, et lui donna une grande autorité.

Mais de quelques richesses qu'il se soit vu maître, jamais il ne songea à s'enrichir. Il partageait également entre ceux qui s'attachaient à lui tout le butin qu'il gagnait par la voie des armes. Après avoir remporté un grand nombre de victoires, il demeura toujours tel qu'il avait été dans ses premières campagnes : mêmes armes, même habillement, même extérieur en tout. Nulle fête, nulle réjouissance, pas même celle des noces, si légitime et si permise, ne lui fit rien changer dans son train de vie ordinaire. Il se tenait toujours debout à table, ne mangeait que du pain et de grosses viandes, laissant les mets les plus délicats pour ses convives. 148 *ans avant J. C.*

TRICAMARE (*bataille de*). Quelque temps après la bataille de Décime, Gélimer vint camper dans un endroit nommé Tricamare, à six lieues de Carthage. Bélisaire le

suivit. On en vint aux mains avec fureur. Les Vandales, supérieurs en nombre, furent vaincus, et leur infortuné monarque, sautant sur son cheval, sans dire une parole, sans laisser aucun ordre, s'enfuit à toute bride dans la Numidie. Les Romains s'emparèrent de son camp, et y firent un immense butin. *An* 533.

TRIESTE (*prises de*). 1. Une division de l'armée d'Italie, commandée par le général Guyeux, entra dans Trieste, ville commerçante, riche et bien peuplée. C'était le seul port que possédât la maison d'Autriche, et par conséquent le centre d'un mouvement d'affaires très-rapides. Les Français, vainqueurs des Autrichiens dans le Tirol, s'y conduisirent avec une retenue qui fit également honneur au soldat qui sut obéir, et au général qui maintint une exacte discipline parmi des troupes victorieuses, et qui venaient de franchir, au milieu des plus cruelles fatigues, les sommets des Alpes. 24 *mars* 1797.

2. Le maréchal Masséna s'empara une seconde fois de Trieste, en 1805, pendant que S. M. l'Empereur occupait Vienne, et portait les plus terribles coups à la puissance de la maison de Lorraine dans le centre de ses provinces héréditaires. *Novembre* 1805.

TRINQUEMALÉ (*prise et combat de*). 1. Une escadre commandée par le bailli de Suffren, appareilla de Gondelour, et fit route vers Trinquemalé. Le 25 août 1782, cette escadre mouilla à Black-baye; on débarqua le lendemain, à trois heures du matin. Les troupes aux ordres du vicomte d'Agoult se portèrent rapidement sur la place. Le 27 et le 28 furent employés à élever des batteries; le 29, celles de gauche commencèrent leur feu, et firent taire en peu de temps celui des Anglais. Dans la journée du 30 on répara le dommage causé par les ennemis, et on perfectionna les ouvrages. Le feu recommença le 31 avec la plus grande vivacité. M. de Suffren somma le gouverneur de se rendre. Le soir, les portes de Trinquemalé lui furent livrées. Dès le 1er septembre, on rembarqua toutes les troupes qui n'étaient pas destinées à en former la garnison.

2. Jamais on n'eut besoin de tant de célérité dans une expédition. Le 2 septembre, on apperçut une escadre an-

glaise de douze vaisseaux, à deux lieues et demie sous le vent de Trinquemalé. Aussitôt l'escadre française mit sous voile en ordre de bataille : elle était forte de quatorze vaisseaux. Les Anglais arrivaient insensiblement, et prenaient chasse pour éviter le combat. Ce ne fut qu'à deux heures après midi que le général français put les joindre avec deux autres vaisseaux. Ces trois navires engagèrent l'action avec les Anglais. Le *Héros* et l'*Illustre* furent démâtés de tous leurs mâts. Cet engagement partiel se termina à six heures du soir. L'amiral Hughes profita de la nuit pour se retirer, craignant d'avoir à lutter contre toute l'escadre. L'amiral Suffren regagna Trinquemalé. 3 *sept.* 1782.

TRIOCALES (*bataille de*). Les esclaves de Sicile, accablés par les Romains qui leur refusaient toute justice, résolurent de se la faire à eux-mêmes, et de recouvrer leur liberté. Six mille d'entr'eux se réunirent et battirent le préteur romain; ils se choisirent un roi nommé Salvius. Ce monarque nouveau eut bientôt rassemblé, sous ses étendards, vingt mille fantassins et deux mille chevaux. A la tête de ces troupes, il assiégea et prit plusieurs villes; d'autres esclaves se révoltèrent, et mirent à leur tête un Sicilien, nommé Athénion, qui prit aussi le diadème. A peine Salvius lui eut-il ordonné de le venir joindre, qu'il obéit, comme un général aurait fait à son maître. Les succès des rebelles attirèrent l'attention des Romains. Lucullus, envoyé en Sicile, remporta une grande victoire sur les esclaves; mais il négligea d'en profiter. Salvius laissa, par sa mort, le trône à Athénion. Aquilius avait succédé à Lucullus. Ce nouveau général attaqua les rebelles près de Triocales, et remporta sur eux une victoire signalée, dans laquelle il tua, de sa propre main, leur roi. Tous les révoltés périrent par le fer ou par la famine : mille seulement se rendirent au préteur, avec Satyrus, leur commandant. Aquilius les fit conduire à Rome, pour les faire combattre contre les bêtes Ces malheureux, voyant qu'on ne leur avait conservé la vie que pour les donner en spectacle, tournèrent contre eux-mêmes les armes qu'on leur avait mises en main, et s'égorgèrent mutuellement. Satyrus, qui resta le dernier, se tua lui-même. Ainsi finit la seconde guerre des esclaves en Sicile, après avoir duré près de quatre ans. On dit que le nombre des rebelles qui y périrent montait à plus de huit cent mille. 102 *ans avant J. C.*

TRIPSTADT (*combat de*). La victoire couronnait de tous côtés les drapeaux français en 1794, et l'armée de la Moselle sut saisir, dans cette moisson de gloire, sa portion de lauriers. Opposée aux Prussiens, elle eut souvent de rudes combats à soutenir, et acheta la victoire au prix du sang et des fatigues de ses guerriers. Elle rencontra un corps nombreux de Prussiens retranchés à Tripstadt, entouré de canons, environné par des abattis, protégé par d'excellentes redoutes, et soutenu par une nombreuse cavalerie. Tant d'obstacles n'effrayèrent point le courage des chasseurs et des grenadiers français. Ils marchent sur ces retranchements, Moreau est à leur tête; cinq fois la cavalerie prussienne charge les tirailleurs français; ils se réunissent en bataillon carré; ils repoussent cinq fois l'ennemi. Tout cède aux baionnettes et au pas de charge. Les généraux ennemis avaient fait jurer à leurs soldats de périr plutôt que de se rendre. Ces soldats furent hachés sur leurs canons, et les redoutes emportées. La nuit seule suspendit l'action; les ennemis en profitèrent pour faire retraite, et abandonnèrent leurs canons, leurs munitions, et leurs magasins. 14 *juillet* 1794.

TROIE en Phrygie (*siège de*). Homère et Virgile ont immortalisé, par leurs chants, le siége de Troie. Cette petite ville exista sur les bords de la mer de Phrygie; elle fut assiégée et détruite par les Grecs, 1209 ans avant J. C. Comme les véritables circonstances de ce siége fameux nous sont inconnues, nous nous abstiendrons de donner aucun détail d'un événement qui, embelli par les fictions brillantes de la poésie, a perdu cette simplicité qui cautionne la vérité des faits, et nous ferait sortir du caractère de véracité avec lequel nous nous sommes efforcés de décrire tous les évènements consignés dans cet ouvrage.

TROIES (*siège de*). La Pucelle d'Orléans avait annoncé que sa mission se bornait à deux choses; la délivrance d'Orléans, et le sacre du roi à Reims. Après avoir glorieusement rempli le premier objet, elle se servit de l'ascendant qu'elle avait acquis pour exécuter le second. Quoique la ville de Reims et tout le pays, depuis Chinon, où était le roi, fût au pouvoir des Anglais, on se met en marche avec une armée de douze mille hommes. Toutes les villes qui se trouvent sur le passage ouvrent leurs portes. Troies seule veut

arrêter le monarque. On assemble le conseil; on délibère. Jeanne assure, que dans trois jours, le roi sera reçu dans Troies. *Mettez-en sept, Jeanne,* lui dit l'archevêque de Reims, chancelier de France, *mettez-en sept, et nous serons heureux de voir votre prédiction s'accomplir..... Avant trois jours, vous dis-je,* répliqua la pucelle, *nous serons maîtres de Troies.* On se prépare pour l'attaque; Jeanne paraît devant les remparts, s'avance sur le bord des fossés, y plante sa bannière, et se fait apporter des fascines pour les combler. Dans le moment, la terreur s'empare des assiégés : ils croient déjà leur ville prise, quoique la brèche ne fût pas seulement entamée. Ils demandent à capituler; Troies se soumet, et Charles entre triomphant dans cette ville, où, huit ans auparavant, on avait conjuré sa ruine, et consommé cette transaction odieuse qui l'excluait du trône. Après la réduction de Troies, Reims s'empressa de recevoir le monarque, qui s'y rendit le 27 juillet 1429, et qui y fut sacré le lendemain. Quand cette auguste cérémonie fut achevée, Jeanne d'Arc, versant des larmes de joie, se jeta aux genoux de Charles; et, les tenant embrassés, elle lui dit : *Enfin, gentil roi, or est exécuté le plaisir de Dieu qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes roi, et celui auquel le royaume doit appartenir.* Elle le supplia de lui permettre de se retirer; mais elle était encore trop nécessaire pour obtenir sa demande. On la pria; on la força même de continuer ses services. Elle se rendit à ces ordres, et n'éprouva plus que des malheurs. 1429.

TSCHESMÉ (*bataille navale de*). Catherine II conçut la pensée de s'emparer de Constantinople, de chasser les Ottomans de l'Europe, et de placer la capitale de son empire dans la cité fameuse qui avait été le centre de l'empire romain en Orient. Le moment sembla venu à cette souveraine, en 1770, d'exécuter ses projets; on la vit déclarer tout à la fois la guerre à la Porte, et faire soulever contre elle les habitants du continent et des îles de la Grèce. Le capitaine Plescheïeff, parti de Crondstadt sur une frégate, fit le premier flotter le pavillon de Catherine dans la Méditerrannée; l'amiral Spiridoff y parut ensuite avec des forces supérieures. Au moment où la flotte atteignit le cap Matapan, tout l'Archipel se crut libre. Les Maïnotes, descen-

dants des anciens Spartiates, prirent les premiers les armes. Leurs voisins les imitèrent, et les Turcs furent massacrés dans plusieurs îles de l'Archipel. Ils se vengèrent cruellement de l'insurrection des Grecs. Le sabre des Janissaires extermina plusieurs milliers de ces malheureux. L'escadre de l'amiral Spiridoff fut bientôt jointe par celle du contre-amiral Elphingston, plus capable de commander que celui sous les ordres duquel il servait. A cette double escadre était opposée celle du capitan pacha, dont le vaisseau avait pour capitaine Gazi Hassan, marin d'une intrépidité extraordinaire, auquel il ne manqua souvent pour vaincre que d'être mieux secondé. Les Turcs forcèrent d'abord les Russes de s'éloigner de Lemnos ; ensuite leurs deux flottes se rencontrèrent dans le canal qui sépare l'île de Scio de la Natolie. Les vaisseaux turcs étaient en plus grand nombre, et se trouvaient comme retranchés derrière de petites îles et des rochers à fleur d'eau. Cependant les Russes ne craignirent point de les attaquer. Le capitan pacha, qui montait la *Sultane*, de quatre-vingt dix canons, fit tête à l'amiral Spiridoff. Les vaisseaux s'accrochèrent ; les efforts de courage furent terribles de part et d'autre. Des nuées de balles et de grenades se croisaient avec rapidité sur le pont des deux amiraux. Le feu prit au vaisseau du capitan-pacha ; celui des Russes auquel il était attaché ne put s'en éloigner. Ils sautèrent ensemble ; la mer fut couverte au loin de leurs débris. Pendant la durée de l'incendie, les autres vaisseaux, frappés de terreur, avaient cessé de combattre. Bientôt ils se rapprochèrent et s'attaquèrent avec une nouvelle fureur ; mais la nuit vint les séparer. Les Turcs eurent l'imprudence d'entrer dans la baie étroite et vaseuse de Tschesmé, où quelques-uns de leurs vaisseaux s'échouèrent, et où les autres se trouvèrent si pressés, qu'il ne leur était plus possible d'agir. Les Russes, qui avaient senti la faute de leurs ennemis, se hâtèrent d'en profiter. Le lendemain, 6 juillet, le contre-amiral Elphingston se plaça à l'entrée de la baie pour empêcher les Turcs d'en sortir. Il fit ensuite préparer quatre brûlots, commandés par le lieutenant-général anglais Dugdale, et protégé par le feu du vaisseau du contre-amiral Greig. Vers minuit, Greig engage le combat avec quatre vaisseaux de ligne et deux frégates. Peu après, Dugdale s'avance avec ses brûlots, bravant le feu de l'ennemi, encourageant, par son exemple, les Russes ; il attache lui-même un brûlot à un

vaisseau turc. Les mains, les yeux et le visage tout brûlés, il se jète dans la mer, et rejoint l'escadre russe. Les vaisseaux turcs étaient si rapprochés les uns des autres, qu'ils devinrent tous la proie des flammes. Le soleil, en se levant, ne revit pas un de leurs pavillons. Loin de s'occuper d'arrêter les progrès de l'incendie, les équipages turcs ne songèrent qu'à se sauver. Plusieurs matelots se sauvèrent dans des chaloupes; d'autres se jetèrent à la nage, tous ceux qui gagnèrent la terre se dispersèrent dans les campagnes, où ils se livrèrent à toutes sortes d'excès. Les Russes allèrent ensuite mouiller à l'île de Paros, d'où ils pouvaient aisément dominer l'Archipel. Le succès de cette expédition causa une joie extrême à la cour de Russie. 6 *juillet* 1770.

TUMAR (*bataille de*). Salomon, général romain, alla chercher Yabdas, roi des Maures, qui s'était retiré en un lieu nommé Tumar, peu éloigné de Zerbule, forteresse de la Mauritanie, et qui était environné de rochers et de précipices; il resta plusieurs jours sans pouvoir monter à l'ennemi, ni l'attirer au combat. Son armée souffrait beaucoup, lorsqu'un officier, appelé Gézon, gravit contre ces roches escarpées. On admirait sa hardiesse, lorsqu'il fut attaqué par trois Maures, et les tua; ceux qui le suivent s'élancent sur l'ennemi. L'armée suit l'exemple de ces braves; plusieurs parviènent au haut du rocher, et y portent l'épouvante et la mort. Les Barbares fuyent, et roulent dans les précipices. Leur monarque, quoique blessé, fut assez heureux pour se sauver dans le fond de la Mauritanie. *An* 539.

THUMBER (*prise de*). Trois particuliers entreprirent, en 1524, la conquête du Pérou. Au lieu d'une armée, ils avaient seulement trois cents Espagnols, gens déterminés, avides d'or et de pillage. Les Péruviens furent en un instant vaincus; Thumber prise et saccagée. Une occupation aussi importante fut seulement le préludè de la plus belle conquête qu'un petit nombre d'hommes audacieux et portant des armes à feu ait faite sur une multitude ignorante dans l'art des combats, et se battant avec des flèches.

TUNIS (*siéges de*). 1. Les mercénaires employés par Carthage, pour sa défense, ne recevant pas leur paye, se révoltèrent au nombre de cent mille, et s'emparèrent de

Tunis, dont ils firent leur place d'armes. Durant trois ans, ils eurent de grands avantages sur les Carthaginois, et plusieurs fois ils se présentèrent aux portes de Carthage, dans le dessein d'en former le siége. Enfin, on mit à la tête des troupes de la république Amilcar Barca; ce général surprit l'armée des rebelles, et l'assiégea dans son camp. La famine y devint si terrible, qu'ils furent contraints de se manger les uns les autres. Après avoir long-temps souffert, ils livrèrent leurs chefs, qui furent mis à mort, et toutes leurs troupes furent passées au fil de l'épée; ensuite Amilcar marcha droit à Tunis, où étaient les restes des révoltés, commandés par un séditieux nommé Mathos. Tunis fut emportée; tous les rebelles furent tués, et Mathos, leur chef, termina par une mort honteuse une vie souillée par les cruautés les plus barbares. 334 *ans av. J. C.*

2. Abdoulmoumen s'était rendu redoutable par ses victoires continuelles, et l'Afrique entière tremblait devant ce conquérant heureux et terrible. Tunis seule était libre; elle semblait braver le conquérant qui menaçait ses remparts. Le monarque arabe voulut soumettre cette cité superbe. Comme pour s'en approcher il fallait traverser des déserts immenses, il fit de grands amas de bleds, qu'il fit enterrer dans des puits qui étaient sur la route qu'il devait prendre; il partit de Maroc, à la tête de cent mille combattants, et fit sommer le gouverneur de se rendre. Ce seigneur, fidèle au roi de Sicile, son maître, répondit par une sortie vigoureuse, dans laquelle les Barbares furent repoussés. Ce premier succès leur annonçait une suite de triomphes; mais, dans la nuit, dix-sept des principaux habitants s'échappèrent de la ville, et offrirent à Abdoulmoumen de lui ouvrir les portes. Ainsi, une infâme trahison rendit ce prince maître d'une place qui pouvait faire échouer ses efforts. 1159.

3. Les disgrâces sans nombre qui avaient accompagné la première expédition de Saint-Louis, contre les infidèles, n'avaient pu ralentir la pieuse ardeur de ce monarque; il n'avait point quitté la croix depuis son retour de la Palestine. Les tristes nouvelles qu'il en recevait enflammaient de plus en plus son zèle; enfin, en 1270, il résolut de faire de nouveaux efforts pour arracher au joug mahométan la ville sainte, et les infortunés Chrétiens qu'elle renfermait encore.

La plupart des seigneurs s'empressèrent d'accompagner le prince; le fidèle Joinville fut presque le seul qui refusa de partager les périls de son bon seigneur et maître. Il dit, en pleine assemblée, que la dernière croisade l'avait ruiné, et que l'on ne pouvait, sans pécher mortellement, conseiller au roi cette nouvelle entreprise. ( Le bon seigneur était si faible et débilité, qu'il ne pouvait ni endurer le harnais, ni souffrir le cheval. ) L'armée française, composée de soixante mille hommes, s'embarqua, le premier juillet, à Aigues-Mortes. On cingla vers les côtes de Barbarie; on y arriva bientôt. On descendit à la vue des infidèles; on les dissipa, et l'on prit possession du pays par cette formule, qu'un hérault répéta. « Je vous dis le ban de notre seigneur » Jésus-Christ, et de Louis, roi de France, son sergent. » On dressa les tentes, et toute l'armée se campa entre Tunis et Carthage. Cette dernière ville n'offrait plus que de tristes débris; ils étaient défendus par un très-bon château. On emporta cette forteresse par escalade; on fit toutes les dispositions pour attaquer Tunis; elle était alors très-fortifiée, et comptait plus d'un million de braves défenseurs. Aux approches des Français, le roi de Tunis signifia qu'il ferait massacrer tous les Chrétiens de ses états, si l'on avait la hardiesse d'assiéger sa capitale. On répondit avec fierté à ces menaces; et l'on aurait commencé dès-lors à attaquer le Barbare, si, par déférence pour le roi de Sicile, Charles d'Anjou, frère du roi, l'on n'eût point retardé toutes les opérations. Ce délai devint funeste. Les maladies les plus cruelles moissonnèrent la moitié des croisés; Louis lui-même ne fut point à l'abri de cette contagion terrible. En peu de jours, le mal fit des progrès si rapides, qu'il vit bien que son heure était proche, et que le ciel, après lequel il avait si long-temps soupiré, allait s'ouvrir devant lui. Il réunit toutes ses forces dans ce fatal instant; et, voulant que son dernier soupir fût pour Philippe, son fils aîné, qui ne le quittait pas, une instruction mémorable, il lui adressa ces belles paroles :

« Biau fils, la première chose que je te commande à » garder est d'aimer Dieu de tout ton cœur, et de désirer » plutôt souffrir toutes sortes de tourments que de pécher » mortellement. Si Dieu t'envoie adversité, souffre-la en » bonne grâce, et pense que tu l'as bien desservi. S'il te » donne prospérité, n'en sois pas pire par orgueil; car on

» ne doit pas guerroyer Dieu de ses dons. Va souvent à
» confesse; surtout élis un confesseur idoine et prud'homme
» qui puisse t'enseigner sûrement ce que tu dois faire ou
» éviter. Ecoute le service de sainte église dévotement,
» de cœur et de bouche, sans bourder ni truffer avec
» autrui; entends volontiers les sermons, et en appert et
» en privé. Aime tout bien; hais toute prévarication, en
» quoi que ce soit. Bannis de ta présence ces courtisans
» pleins de convoitises, vils flatteurs, toujours occupés à
» déguiser la vérité, qui doit être l'unique règle des rois.
» Enquiers-toi d'elle, biau cher fils, sans tourner ni à
» dextre ni à senestre; sois toujours pour elle en contre toi.
» Ainsi jugeront tes conseillers plus hardiment, selon droi-
» ture et selon justice. Veille sur les baillifs, prévôts et
» autres juges, et t'informe souvent d'eux, afin que si
» chose y a entre eux à reprendre, tu le fasses. Que ton
» cœur soit doux et piteux au pauvre; fais-lui droit comme
» au riche. A tes serviteurs, sois loyal, libéral et raide de
» paroles, à ce qu'ils te craignent et aiment comme leur
» maître. Protèges, aimes, honores toutes gens d'église, et
» gardes bien qu'on ne leur lottisse leurs revenus, dons et
» aumônes que les anciens et devanciers leur ont laissés.
» N'oublies jamais le mot du roi Philippe, mon aïeul, qui,
» pressé de réprimer les torts et forfaits qu'ils lui faisaient,
» répondit : *Quand je regarde les honneurs et les cour-*
» *toisies que Dieu m'a faites, je pense qu'il vaut mieux*
» *laisser mon droit aller, qu'à sainte église susciter*
» *contens.* Gardes-toi, biau cher fils, de trop grandes con-
» voitises. Ne boute pas sur tes peuples trop grande taille
» ni subsides, si ce n'est par grande nécessité, pour ton
» royaume défendre, non pour tes passions satisfaire; et
» alors même diminues la dépense de ta maison, pour em-
» ployer le superflu de ton revenu au bien de tes sujets,
» dont tu es le père. Je te supplie, mon cher enfant, que
» en ma fin tu ayes de moi souvenance, et de ma pauvre
» âme; et me secoures par messes, oraisons, prières,
» aumônes et bienfaits, partout ton royaume. Je te donne
» toutes les bénédictions qu'un bon père et preux peut
» donner à son cher fils. Que le Seigneur te garde, et
» défende de tout mal. »

Depuis ce moment, Louis ne fut plus occupé que de Dieu; Dieu seul remplissait son âme. Il expira, sur les trois

heures après midi, le vingt-cinquième jour d'août, dans la cinquante-sixième année de son âge, et la quarante-quatrième de son règne. Ainsi passa de ce monde en l'autre Louis, neuvième du nom, « qui si saintement a vécu, si » bien gardé son royaume, et fait tant de beaux faits envers » Dieu; le prince le plus saint et le plus juste qui ait jamais » porté la couronne, dont la foi était si grande, qu'on » aurait cru qu'il voyait plutôt les mystères divins qu'il ne » les croyait. » Aussitôt après la mort et les obsèques du saint roi, Philippe III, son fils et son successeur, conclut une trève de dix ans avec les infidèles, et se disposa à revenir en France.

4. Muley-Hassan, roi de Tunis, chassé de ses états par Barberousse, la terreur des chrétiens, vint implorer Charles-Quint. Ce prince, touché des prières du monarque barbare, lui jura de le replacer sur son trône. Il assembla une flotte composée de trois cents voiles, et chargée de vingt-cinq mille hommes de pied, et de deux mille chevaux; partit de Cagliari, et arriva à Porto-Farina, autrefois Utique. Comme ce port était peu sûr, la flotte leva l'ancre, aborda à une portée de canon de la Goulette. Toute l'armée chrétienne prit terre (en 1535) sans que les ennemis osassent s'opposer à la descente. Les généraux firent dresser les tentes entre Carthage et la Tour-de-l'Eau, et l'environnèrent de lignes larges, profondes, et fortifiées de redoutes. C'était l'endroit où Saint-Louis avait autrefois placé son camp. On ouvrit la tranchée; on dressa trois batteries contre la forteresse. Tandis que l'on foudroyait la place par terre, les galères, avançant tour à tour, faisaient leurs décharges; la grande caraque de Malte, et un galion de Portugal, ruinèrent une partie des fortifications, et démontèrent les batteries de la Tour. La place étant ouverte en plusieurs endroits, on résolut de l'emporter l'épée à la main. Les Chrétiens montent à l'assaut, forcent les brèches, gagnent les boulevards et le haut de la tour, et s'en emparent. Chasse-Diable et Sinan le Juif, chefs des défenseurs de la Goulette, ne pouvant résister aux Impériaux vainqueurs, se retirèrent dans Tunis, où leur arrivée répandit la terreur et le désespoir. L'empereur entra dans cette forteresse, suivi de Muley-Hassan, à qui il dit: « Voilà la porte par » où vous rentrerez dans vos états. ».

Barberousse fut épouvanté des succès de Charles-Quint. Avec la Goulette, il perdait quatre-vingt sept galères ; et plus de trois cents pièces de canon de bronze renfermées dans cette citadelle. Il tint conseil avec les Turcs, et leur montra les dangers auxquels ils se trouvaient exposés. Ils avaient deux ennemis également à craindre ; les habitants et les Arabes qui détestaient leur domination ; vingt-cinq mille esclaves chrétiens, dans Tunis, devaient nécessairement chercher à se révolter, et ouvrir les portes aux Espagnols. Il déclara, qu'à l'égard de ces esclaves, il était résolu de les faire égorger. Sinan le Juif représenta à Barberousse qu'il se rendrait odieux à toutes les nations ; qu'il y perdrait la rançon des plus considérables ; qu'il fallait au moins n'en venir à une mesure aussi cruelle, que dans le moment de la plus affreuse extrémité. Barberousse voulut bien suspendre l'horrible projet qu'il avait formé ; mais il fit charger de nouvelles chaînes les esclaves ; les fit enfermer dans le château, et fit mettre dessous plusieurs barils de poudre. Il passa tout le reste de la nuit agité par la crainte et l'espérance, et dans l'attente d'un jour qui devait décider de son sort. Il sortit de Tunis le lendemain, à la tête de quatre-vingt mille hommes, et vint camper dans une plaine, à une lieue de la ville ; les deux armées se trouvèrent bientôt en présence. Les Arabes attaquèrent les Chrétiens, d'abord avec assez d'assurance ; mais à peine eurent-ils essuyé la première décharge de l'artillerie, qu'ils se débandèrent, et entraînèrent avec eux les Maures, et même les Turcs. Barberousse voulut les ramener au combat ; mais ils furent sourds à sa voix, et ne prirent conseil que de la terreur dont ils étaient saisis. Barberousse, frémissant de colère, fit sonner la retraite, rallia les fuyards, et passa la nuit en bataille, sous les murs de la ville. Tandis qu'il délibérait s'il irait de nouveau présenter la bataille aux Chrétiens, ou s'il s'enfermerait dans Tunis, quelques Turcs vinrent lui annoncer que les esclaves avaient brisé leurs chaînes, et s'étaient rendus les maîtres du château. Barberousse y accourut ; on ne lui répondit qu'à coups de mousquets, et par une grêle de pierres. Transporté de fureur, il s'écria que tout était perdu, puisque les esclaves étaient les maîtres du château et de ses trésors. Il sortit aussitôt de Tunis, suivi de quelques Turcs, et se mit en sûreté.

L'empereur ignorait cette révolution ; il approche de Tunis. Il en fut bientôt instruit par quelques Maures. Dans

l'instant, les Impériaux se répandirent dans la ville; massacrèrent tout ce qui s'offrit à leur fureur; enlevèrent les femmes et les enfants qu'on réserva pour l'esclavage, et s'abandonnèrent à tous les excès qu'entraînent après elles la cruauté, l'avarice et la lubricité. Le butin fut si considérable, qu'il n'y eut point de soldat qui n'y fit sa fortune. Plus de deux cent mille personnes périrent dans le sac de cette malheureuse ville; les uns expirèrent sous le fer du vainqueur; les autres, croyant éviter la mort par la fuite, la rencontrèrent dans les sables brûlants des déserts où ils moururent consumés par la chaleur et par la soif. *An* 1535.

5. L'empereur, maître de Tunis, rétablit Muley-Hassan sur le trône; mais cet infortuné prince n'en jouit pas longtemps. Muley-Hamida, son fils aîné, osa lui arracher le diadême; Hamida fut chassé lui-même par son oncle Abdoumélek, puis rappelé par ses sujets. Après avoir échappé à ces différents événements, il régna paisiblement jusqu'à l'an 1570, où Uluchali, dey d'Alger, l'un des successeurs de Barberousse, s'empara du royaume de Tunis, qui ne fut plus, jusqu'à nos jours, qu'une retraite de pirates.

TURCKEIM (*combat de*). Après l'affaire de Mulhausen, le vicomte de Turenne, croyant n'avoir rien fait, tant qu'il resterait quelque chose à faire, courut vers l'infanterie de l'empereur, campée dans une vaste plaine entre Colmar et Turckeim. Il la joignit, le 5 janvier 1675, et résolut de l'attaquer; elle présentait un front de plus d'une lieue, défendu par des batteries de canons chargés à cartouches. Il recommanda au comte de Lorges de s'aller mettre en bataille dans une plaine, en deçà d'une rivière, vis-à-vis les ennemis; de donner à sa première ligne un front d'une grande étendue, et d'attendre, dans cette position, qu'il lui donnât le signal du combat. Pour lui, prenant seulement un corps d'infanterie et de dragons, il s'avança à travers les côteaux qui sont au pied des montagnes, par un terrain inégal, plein de chemins creux, et embarrassé de haies et de vignes; on n'eût jamais cru que des troupes eussent pu marcher en corps dans ce sentier étroit, dangereux même et difficile. Les soldats ne savaient où ils allaient; et, sous tout autre guide que Turenne, ils se fussent répandus en murmures séditieux.

Les ennemis admiraient la manœuvre du comte de Lorges ; s'imaginant que toute l'armée, en formant un front si vaste, en voulait à Colmar où ils avaient renfermé tous leurs bagages, ils abandonnèrent le poste de Turckeim, pour défendre celui qu'ils croyaient uniquement menacé. Cependant Turenne arrive à Turckeim, sans avoir été vu. Il attaque aussitôt l'ennemi déconcerté, mais il trouve une résistance digne de son courage. On se charge à plusieurs reprises ; et, après un combat aussi vif que sanglant, les Impériaux cèdent l'avantage au général français. Les vaincus profitèrent des ténèbres pour se mettre en sûreté : ils abandonnèrent l'Alsace, et repassèrent le Rhin, au delà duquel cette armée de soixante et dix mille hommes, réduite à peine à vingt cinq mille combattants, alla porter la gloire de Turenne avec la honte de sa propre défaite. Le lendemain, les vainqueurs entrèrent dans Colmar, où ils trouvèrent trois mille soldats blessés ou malades, que les Allemands n'avaient point eu le temps d'emmener avec eux. 1675.

TURIN (*bataille et prises de*). 1. Annibal, après avoir traversé l'Espagne, passé le Rhône, battu les Gaulois, s'être assuré de la plûpart des peuples d'au-delà des Alpes, franchit ces énormes montagnes et commença son expédition par le siége de Turin, ville forte, qui avait refusé de faire alliance avec lui. Il l'emporta en trois jours, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avaient été opposés. Cette victoire lui attira bien des amis qui vinrent grossir ses troupes. 218 *ans avant J. C.*

2. L'an 312, Constantin s'étant rendu maître de Suze, marcha contre Turin, qui s'était déclaré pour le tyran Maxence. Il y était attendu par un grand corps de troupes dont la cavalerie, toute couverte de fer, paraissait invulnérable. Cette vue, loin d'intimider son courage, remplit son cœur de cette joie guerrière qui annonce le succès. La bataille des ennemis était triangulaire. La cavalerie formait la pointe. Les deux aîles composées d'infanterie, se repliaient en arrière, et se prolongeaient à une grande profondeur. Les cavaliers devaient donner tête baissée dans le centre de l'armée ennemie, la percer toute entière, et tournant bride ensuite, marcher sur le ventre de tout ce qu'ils

rencontreraient. En même temps les deux ailes d'infanterie devaient se déployer et envelopper l'armée de Constantin, déjà rompue par la cavalerie. Ce prince, trop habile guerrier pour se laisser surprendre, pénétra le dessein des ennemis à la première inspection de leur bataille. Il place des corps à droite et à gauche pour faire face à l'infanterie et réprimer tous ses mouvements. Lui-même se met au centre et oppose sa valeur intrépide à cette formidable cavalerie. Elle s'avance d'un air menaçant. Constantin fait ouvrir ses troupes et la laisse passer comme un torrent qui renverse tout ce qui veut arrêter son cours, mais qui s'affaiblit si rien ne lui résiste. Quand il la voit engagée entre ses escadrons, il la fait enfermer et attaquer de toutes parts, non pas à coups de lances et d'épées, on ne pouvait percer de pareils ennemis, mais à grands coups de masses d'armes. On les assommait, on les écrasait sur la selle de leurs chevaux : on les renversait sans qu'ils pussent ni se mouvoir pour se défendre, ni se relever quand ils étaient abattus. Bientôt ce ne fut plus qu'une horrible confusion d'hommes, de chevaux, d'armes, amoncelés les uns sur les autres. Toute l'armée se dissipe : le vainqueur la poursuit jusque sous les murs de Turin, la taille en pièces, et entre en triomphe dans la ville qui lui ouvre ses portes.

3. Le comte d'Harcourt, général des troupes françaises en Piémont et en Italie, entreprit en 1640, de se rendre maître de Turin, dont le prince Thomas, capitaine du roi d'Espagne, assiégeait la citadelle. Ce dessein parut si téméraire à Léganez, chef de l'armée espagnole, que dès qu'il vit les Français campés devant la place, et Thomas assiégé, il écrivit à ce prince que les dames pouvaient louer des fenêtres pour voir passer *Cadet-la-Perle*. C'était le nom qu'on donnait d'ordinaire au comte, parce qu'il était cadet de la maison de Lorraine, et qu'il portait une perle à l'oreille. Le commandant espagnol ne croyait pas qu'il pût lui échapper. N'ayant pu forcer les retranchements des Français, qu'il attaqua toujours en homme qui craint de s'engager trop, il songea à les affamer. On eut besoin de tout le génie du vicomte de Turenne, pour faire passer les convois qui ne venaient qu'avec la dernière difficulté. Mais si la disette était grande dans le camp français, elle était excessive et devenait de jour en jour plus terrible à Turin. Un ingénieur espagnol imagina des mortiers d'une nouvelle espèce

qu'on chargeait de boulets remplis de farine. Malheureusement pour les assiégés, assez peu de boulets tombèrent dans la ville. Les assiégeants en profitaient. On abandonna donc cet expédient, et le 24 de septembre, Turin capitula. La conquête de cette ville fit tant d'honneur au général français, que le brave et fameux Jean de Wert dit : « J'ai-» merais mieux être général d'Harcourt, qu'empereur. »

Durant ce siége, un sergent des Gardes-Piémontaises, donna cet exemple singulier de patriotisme. Ce guerrier gardait avec quelques soldats le souterrein d'un ouvrage de la citadelle. La mine était chargée. Il n'y manquait qu'un saucisson pour faire sauter plusieurs compagnies de grenadiers qui s'étaient emparés de l'ouvrage et y avaient pris poste. La perte de l'ouvrage aurait pu accélérer la reddition de la place. Le brave sergent, avec une fermeté héroïque, ordonne aux soldats qu'il commandait, de se retirer ; les charge de prier de sa part, le roi son maître, de protéger sa femme et ses enfants ; bat un briquet, met le feu à la poudre, et périt pour sa patrie. Les grecs et les Romains n'auraient point oublié le nom d'un tel homme. Les écrivains modernes ont négligé de le transmettre à la postérité.

4. Louis XIV ayant rappelé d'Italie le duc de Vendôme, pour le mettre à la tête des troupes de Flandres en 1706, lui substitua le duc de la Feuillade, fils de ce fameux maréchal qui érigea une statue à son roi dans la place des Victoires. On avait déjà formé quelques attaques contre Turin. La Feuillade les continua avec une armée de quarante-six escadrons et de cent bataillons. Il espérait conquérir cette ville, et il attendait, pour récompense de cet heureux succès, le bâton de maréchal de France. Chamillard, son beau-père, qui l'aimait tendrement, avait tout prodigué pour lui assurer la victoire. « L'imagination est effrayée des préparatifs de » ce siége, dit M. de Voltaire. Les lecteurs, qui ne sont » point à portée d'entrer dans ces discussions, seront peut-» être bien aises de trouver ici quel fut cet immense et inu-» tile appareil.

» On avait fait venir cent quarante pièces de canon, et il » est à remarquer que chaque canon monté revient à environ » deux mille écus. Il y avait cent dix mille boulets, cent-» six mille cartouches d'une façon, et trois cent mille d'une » autre, vingt-un mille bombes, vingt-sept mille sept

» cents grenades, quinze mille sacs à terre, trente mille » instruments pour le pionnage, douze cent mille livres de » poudre. Ajoutez à ces munitions le plomb, le fer et le fer-» blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le » soufre, le salpêtre, les outils de toute espèce. Il est cer-» tain que les frais de tous ces préparatifs de destructions » suffiraient pour fonder et pour faire fleurir une nombreuse » colonie. Tout siége de grande ville exige ces frais im-» menses, et quand il faut réparer chez soi un village ruiné » on le néglige.

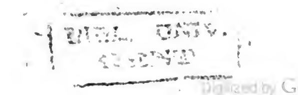
» Le duc de la Feuillade, plein d'ardeur et d'activité, » plus capable que personne des entreprises qui ne deman-» daient que du courage, mais incapable de celles qui de-» mandaient de l'art, de la méditation et du temps, pres-» sait ce siége contre toutes les règles. Le maréchal de » Vauban, le seul général peut-être qui aimât mieux l'Etat » que soi-même, avait proposé au duc de la Feuillade de » venir diriger le siége comme un ingénieur, et de servir » dans son armée comme volontaire; mais la fierté de la » Feuillade prit les offres de Vauban pour de l'orgueil ca-» ché sous la modestie. Il fut piqué que le meilleur ingé-» nieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il manda, » dans une lettre que j'ai vue : j'espère prendre Turin à la » Cohorn.

» Ce Cohorn était le Vauban des Alliés, bon ingénieur, » bon général, et qui avait pris plus d'une fois des places » fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il fallait » prendre Turin. Mais, l'ayant attaqué par la citadelle qui » était le côté le plus fort, et n'ayant pas même entouré » toute la ville, des secours, des vivres pouvaient y entrer. » Le duc de Savoie pouvait en sortir; et, plus le duc de la » Feuillade mettait son impétuosité dans des attaques réité-» rées et infructueuses, plus le siége traînait en longueur. » Le duc de Savoie sortit de la ville avec quelques troupes » de cavalerie, pour donner le change au duc de la Feuil-» lade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le » prince, qui, connaissant mieux le terrain, échappe à ses » poursuites. La Feuillade manque le duc de Savoie, et la » conduite du siége en souffre. »

Cependant, depuis le départ du duc de Vendôme, le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, était venu prendre le com-

mandement des troupes d'observation. Il ne put empêcher le prince Eugène de joindre le duc de Savoie auprès d'Asti. Cette jonction l'obligea de se réunir au duc de la Feuillade, et d'entrer dans le camp devant Turin. Il n'y avait que deux partis à prendre; celui d'attendre le prince Eugène dans les lignes de circonvallation, ou celui d'aller à sa rencontre, lorsqu'il était encore dans les environs de Veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre. Ceux qui le composaient étaient le maréchal de Marsin, celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochstet; le duc de la Feuillade, Albergoti, Saint-Frémont, et d'autres lieutenants-généraux. « Messieurs leur dit le prince, si nous restons dans nos li- » gnes, nous perdrons la bataille. Notre circonvallation est » de cinq lieues d'étendue : nous ne pouvons border tous » ces retranchements. Vous voyez ici le régiment de la ma- » rine, qui n'est que sur deux hommes de hauteur. Là, » vous voyez des endroits entièrement dégarnis. La Doire, » qui passe dans notre camp, empêchera nos troupes de se » porter mutuellement de prompts secours. Quand le Fran- » çais attend qu'on l'attaque, il perd le plus grand de ses » avantages, cette impétuosité et ces premiers moments » d'ardeur, qui décident si souvent du gain des batailles. » Croyez-moi; il faut marcher à l'ennemi. » Tous les » lieutenant-généraux répondent : « Il faut marcher à » l'ennemi. » La résolution en était prise, lorsque Marsin tire de sa poche un ordre du roi, par lequel on devait déférer à son avis, en cas d'action; et son avis fut de rester dans les lignes. Le duc d'Orléans, indigné, vit qu'on ne l'avait envoyé à l'armée que comme un prince du sang, et non comme un général; et, forcé de suivre le conseil du maréchal, il fit toutes les dispositions nécessaires pour le combat qui se donna le 7 septembre.

« Les ennemis paraissaient vouloir former à la fois plu- » sieurs attaques. Leurs mouvements jetaient l'incertitude » dans le camp des Français. M. le duc d'Orléans voulait une » chose; Marsin et la Feuillade une autre. On disputait : on » ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la » Doire. Ils avancèrent sur huit colonnes de vingt-cinq » hommes de profondeur. Il faut, dans l'instant, leur op- » poser des bataillons d'une épaisseur assez forte. Alber- » goti, placé loin de l'armée sur la montagne des Capucins, » avait avec lui vingt mille hommes, et n'avait en tête que



» des milices qui n'osaient l'attaquer. On lui envoie demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir : il donne des raisons spécieuses. On les écoute. Le temps se perd. Le prince Eugène attaque les retranchements; et, au bout de deux heures, il les force. Le duc d'Orléans (qui s'exposait avec toute la bravoure des héros de son sang, ayant reçu au bras une blessure dangereuse), s'était retiré pour se faire panser. A peine était-il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu; que les ennemis sont maîtres du camp, et que la déroute est générale. Aussitôt il faut fuir. Les lignes, les tranchées sont abandonnées; l'armée dispersée. Tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur. Le maréchal de Marsin, blessé à la cuisse, est fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse; et le maréchal mourut quelques moments après l'opération. Le chevalier Méthuen, ambassadeur d'Angleterre auprès du duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc et le plus brave homme de son pays, qu'on ait jamais employé dans les ambassades, avait toujours combattu à côté de ce souverain. Il avait vu prendre le maréchal de Marsin; et il fut témoin de ses derniers moments. Il m'a raconté que Marsin lui dit ces propres mots : *Croyez au moins, Monsieur, que c'est contre mon avis que nous vous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de guerre; et elles étaient pourtant vraies : c'est que le maréchal de Marsin, en prenant congé à Versailles, avait représenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir Turin; mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre, et non présenter la bataille; et cette ordre donné dans Versailles, fut cause que soixante mille hommes furent dispersés. »

Cette défaite, qui coûta neuf ou dix mille hommes pris ou tués, fut encore plus funeste à la France par ses suites; car elle entraîna la perte du Modénois, du Mantouan, du Milanais, du Piémontais, et enfin du royaume de Naples.

5. Le traité de Campo-Formio n'était plus regardé, en

1799, par les grandes puissances, que comme un armistice qui leur avait laissé le temps de rétablir leurs forces épuisées. Elles ne voyaient plus d'ailleurs en France le héros qui les avait vaincues, et il leur semblait instant de s'opposer aux intentions du directoire, de former, autour de la France, des républiques calquées sur son modèle. L'Allemagne et la Russie armaient; les conférences de Radstadt, par leur nullité, démontraient l'impossibilité de parvenir à une pacification que personne ne desirait. On parlait de paix, et chacun souhaitait de la voir rompre; les puissances de l'Italie, qui existaient encore, regretaient leurs anciennes provinces, leur autorité, leurs forteresses. Elles devaient nécessairement faire cause commune avec les ennemis de la France. A l'approche d'une guerre dont les plaines de la Lombardie allaient devenir le théâtre, rien n'était plus dangereux que de laisser à l'Allemagne et à la Russie des rois qui eussent pu devenir leurs auxiliaires, si les armes républicaines éprouvaient quelques revers. Le directoire résolut d'occuper la Suisse par ses armées; de renverser le faible monarque du Piémont de son trône chancelant; de remplacer à Rome l'autorité du pape par une république, et de repousser le roi de Naples en Sicile, s'il n'était pas fidèle à la neutralité qu'il avait jurée. Charles-Amédée ne régnait plus depuis le traité qui avait livré aux Français ses principales forteresses. Il avait été sollicité par l'empereur de Russie et le roi de Naples de sortir de cet état de dépendance. On lisait, dans le Piémont, une lettre du prince Pignatelli au comte de Priven, ministre du monarque Piémontais, qui contenait ce passage: « Les Napolitains, commandés par le général Mack, » sonneront les premiers la mort sur l'ennemi commun, et, » du haut du Capitole, nous annoncerons à l'Europe que » l'heure du réveil est arrivée. Alors, infortunés Piémon- » tais, agitez vos chaînes pour en frapper vos oppresseurs.» Ces mots, si expressifs, auraient dû suffire au gouvernement français pour exciter de justes allarmes sur les dispositions de la cour de Turin, quand Charles-Amédée ordonna encore une levée considérable d'hommes dans ses états. Il s'en excusa auprès du directoire, en prétextant les inquiétudes que lui donnait l'ambition des républiques cisalpine et ligurienne, dont la dernière venait de lui déclarer la guerre. Le gouvernement français ne prit point le change sur les intentions du monarque; il le regarda comme l'allié

du roi de Naples, et leur déclara, à tous deux en même temps, la guerre. Mais comment aurait pu se défendre ce faible souverain ? Ses sujets, divisés, refusaient déjà, pour la plupart, de lui obéir, quand le général Joubert, récemment appelé au commandement de l'armée d'Italie, entra dans le Piémont. Ce capitaine habile s'était fait remarquer sous Bonaparte par ses talents militaires, qui lui avaient fait conquérir le Tirol; par son coup-d'œil juste, par une modération et une sagacité qui le rendaient, comme Catinat, également propre aux suprêmes emplois civils, et aux premiers postes dans l'armée. Il ne s'agissait pas, pour Joubert, dans cette occasion, de vaincre, mais d'empêcher son ennemi de s'opposer à ses projets, et de lui offrir la moindre résistance. Le 5 décembre 1798, les troupes françaises de la division du Modénois, commandée par le général Victor, et la réserve de Milan, commandée par le général Desolles, se réunirent sur les bords du Tésin. Le lendemain, ces troupes entrèrent dans Novarre. Tandis que l'adjudant-général Louis s'emparait de Suze, le général Casabianca de Coni, et le général Montrichard d'Alexandrie, dont les garnisons piémontaise et suisse furent à l'instant dirigées sur Milan. Les ministres Sardes se méprirent d'abord sur la nature de ce mouvemeut, et voulurent organiser une défense générale; mais ils furent bientôt convaincus qu'ils n'avaient pas affaire à un simple détachement, mais à un corps d'armée, lorsqu'ils virent, le 7, la colonne commandée par le général Montrichard se porter d'Alexandrie par Asti sur Turin, et la colonne du général Victor se diriger, avec la réserve, sur Verceil, et le gènéral Joubert se rendre à Novarre. Il y prit rapidement quelques mesures administratives, pour organiser le pays et pourvoir à la subsistance des troupes; il envoya occuper le poste d'Arone sur le lac majeur. Le monarque piémontais, sans troupes, sans places fortes, sans états, et bientôt sans sujets disposés à lui obéir, sentit que la dernière heure de sa domination avait sonné à Turin. Craignant d'être fait prisonnier par les Français, dans son propre palais, il se hâta de déposer une couronne et un pouvoir qui lui échappaient. Par un acte solennel, il renonça à sa puissance, ordonna à ses armées d'obéir au général français; délia ses sujets de la fidélité qu'ils lui avaient jurée; enjoignit d'obéir au nouveau gouvernement qui serait établi, et obtint ainsi la liberté de se retirer dans l'île de

Sardaigne. Toutes ses troupes passèrent aussitôt au service de France, et souscrivirent aussi l'engagement d'obéir au général de l'armée d'Italie. Ainsi, sans effusion de sang, et par une simple expédition rapide et hardie, terminée en trois jours de marches forcées, l'armée d'Italie se vit maîtresse du Piémont, un des plus beaux arsenaux de l'Europe. Dix-huit cents pièces de canon dans Turin seul, cent mille fusils, des munitions et des approvisionnements de toute espèce, furent mis à la disposition du général Joubert qui n'eut plus désormais à craindre de voir inquiéter ses derrières, ni couper ses communications.

6. L'abdication forcée du monarque de Turin accéléra les mouvements des puissances coalisées; leurs armées, conduites par le général Suwarow, eurent des succès continuels en Italie, pendant tout le printemps de 1799. Ce général partit d'Alexandrie, et marcha directement sur Turin qu'il trouva investie par la division du général Wukassowich, par une division russe commandée par le prince Bagration, et par un grand nombre de paysans insurgés. Dès la nuit du 27 mai, la ville fut canonnée par seize pièces de fort calibre, et sommée de se rendre. Le général Fiorella, commandant pour les Français, s'y refusa, et se disposa à une vigoureuse défense, après avoir déclaré la ville en état de siége, et adressé une proclamation aux habitants, afin de les exciter à le seconder. La division russe du général Karacksay prit aussi position en avant de la Chartreuse. Le général Fiorella répondit au feu des assiégeants par un feu bien nourri. Turin fut alors bombardée. Quelques maisons de la porte du Pô ayant été incendiées, le peuple se souleva, et les bourgeois armés qui gardaient cette porte, profitèrent du tumulte pour l'ouvrir aux alliés. Sa garnison, forte de trois mille hommes, et composée de Français et de Cisalpins, fut surprise, et eut à peine le temps de se retirer dans la citadelle. La division du général Kaim occupa la ville; le prince Bagration les dehors de la citadelle, et les divisions des généraux Zoph et Frœlich formèrent un camp d'observation sur la route de Turin à Pignerol. Cent dix-huit pièces de canon tirées de Suze; deux cents pièces de moindre calibre, une immense quantité de munitions de guerre et de bouche, furent le fruit de cette conquête. Le général Suwa-

row confia la direction du siége de la citadelle au général autrichien Kaim.

L'occupation de tout le Piémont, et le gain de la bataille de la Trébie, furent un motif d'encouragement pour le général Kaim, de tâcher de répondre, par un prompt succès, à la confiance de Suwarow, en se rendant promptement maître de cette forteresse. Les approches furent terminées le 16 juin, et le lendemain, deux cents pièces de canon, mortiers ou obus, tonnèrent contre la citadelle. Le feu le plus vif continua pendant les deux jours suivants. La plupart des batteries des assiégés furent démontées, avec perte d'un grand nombre d'officiers d'artillerie et de canonniers. Cependant la troisième parallèle fut achevée sans obstacles. Après vingt-neuf heures d'un feu terrible, le gouverneur demanda à capituler. On tint des conférences sans résultat. Le feu recommença avec la plus grande vivacité. Il dura toute la nuit du 19. Les assiégés répondirent à mitraille, et tuèrent beaucoup de monde aux assaillants. Tout était prêt le lendemain pour tenter l'escalade; les batteries étaient démontées, tous les feux éteints, les magasins détruits; la garnison, dont presque tous les canonniers étaient piémontais, avait abandonné les murs, et refusait le service, quand le général Fiorella accepta la capitulation qui lui était offerte. On a hasardé une multitude de conjectures sur la reddition de cette citadelle si promptement effectuée. Le général Fiorella, dans un Mémoire justificatif de sa conduite, les déduisit de la prompte défection des canonniers piémontais, qui, refusant le service, laissèrent librement les assiégés construire leurs batteries, et diriger leurs feux sans obstacles.

7. La victoire de Marengo amena la reddition de la citadelle de Turin, que les Autrichiens se soumirent à restituer pour obtenir la faculté de retirer leur armée mal engagée en Italie. Ainsi, par un seul succès, le premier consul savait se faire restituer les places de la Lombardie et du Piémont, qui avaient été conquises par les alliés, au prix du sang le plus pur de leurs soldats, versé dans des combats meurtriers, et des siéges longs et difficiles. *Juin* 1800.

TUSCULE (*bataille de*). Les Eques battirent les Romains dans les plaines de Tuscule 411 ans avant J. C.

La mésintelligence entre les tribuns militaires fut cause de cette défaite. Dès le moment où l'unité fut rétablie dans le commandement des armées par la nomination d'un dictateur, les Eques furent taillés en pièces sur le même champ de bataille qui avait été le théâtre de leur victoire.

TYANE (*prise de*). Tyane osa résister à l'empereur Aurélien, qui allait combattre Zénobie reine de Palmyre. Ce prince, irrité, fit investir la place, et s'écria, dans un premier mouvement de colère, qu'il n'y laisserait pas un chien en vie. Un traître lui en ouvrit les portes; sa récompense fut la mort. Tous les citoyens furent traités avec bonté. Les soldats, avides de sang et de pillage, rappelèrent à l'empereur son serment : *Eh bien*, dit ce prince, *je l'ai juré; tuez tous les chiens, je vous le permets.* Il éluda ainsi, par une interprétation ingénieuse, l'exécution d'une menace indiscrète. 272.

TYR (*siéges de*). 1. Nabuchodonosor, quelques années après la première destruction de Jérusalem, mit le siége devant Tyr, capitale de la Syrie, et bâtie par les Sidoniens. Cette ville, riche et bien fortifiée, ayant un bon port et un commerce étendu, se trouva en état de résister treize ans à un prince sous le joug duquel tout le reste de l'Orient avait plié. Les Assyriens y souffrirent beaucoup. S'ils emportèrent cette place, la victoire ne les dédommagea pas de leurs longues fatigues; car, avant que Tyr fût réduite à la dernière extrémité, ses habitants s'étaient retirés, avec tout ce qu'ils avaient de plus précieux, dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville qui porta le même nom, et dont la gloire effaça bientôt le souvenir de la première, qui ne fut plus, dans la suite, qu'un simple village. 579 *ans avant J. C.*

2. Tyr-la-Neuve, qui s'appelait avec raison *la reine de la mer*, voulut bien reconnaître Alexandre pour ami; mais non pour maître. Le conquérant de l'Asie la fit sommer de se rendre. Il ne fut point écouté; il se disposa donc à l'attaquer dans les formes. Il éleva une digue qui fut d'abord ruinée par les assiégés, avec tous les ouvrages qui avaient coûté bien des sueurs à ses soldats. Il la rétablit avec plus de peine encore; mais, lorsqu'on l'achevait, un

vent impétueux la renversa. Il y fit travailler de nouveau, et, pour chasser les ennemis qui étaient maîtres de la mer, il assembla une flotte. La digue fut bientôt reconstruite. Il fit dresser des tours et des béliers; il s'avança avec sa flotte contre les murailles. Les Tyriens étaient désespérés; lorsqu'il s'éleva un vent furieux qui les sauva encore. Ils avaient envoyé des ambassadeurs à Carthage, pour demander du secours à cette colonie sortie de leur sein. Elle était dans un aussi triste état que sa mère. Frustrés de cette espérance, ils ne perdirent point courage. Pour se défendre avec plus d'intrépidité, ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfants à Carthage. Il n'y eut point d'inventions et de stratagèmes qu'ils n'employassent pour ruiner les travaux des assiégeants, et faire échouer leurs attaques vives et fréquentes. Enfin, le roi de Macédoine, irrité, fit donner un assaut général. Alexandre lui-même monta sur une haute tour, où, étant reconnu par la richesse de ses armes, il servit de but à tous les traits des assiégés. Les Macédoniens, animés par l'exemple et le danger de leur prince, se répandirent partout, et tuèrent tout ce qui s'offrit à leur fureur. On fit trente mille prisonniers. Cette ville avait soutenu, durant sept mois, tous les efforts d'Alexandre. 332 *ans avant J. C.*

3. Tyr-la-Neuve fut détruite de manière à faire croire qu'il faudrait des siècles pour la rétablir. Cependant, au bout de dix-neuf ans, son commerce la rendit plus florissante que jamais, et en état de soutenir, durant quinze mois, les attaques d'Antigone, autrefois officier du roi de Macédoine, et alors roi d'une partie de l'Asie. Aidé par le fameux Démétrius Poliorcète son fils, il vint se présenter devant la place, avec une flotte nombreuse qui le rendit maître de la mer, et coupait les vivres aux assiégés. Comme ce siége traînait en longueur, Antigone en laissa la conduite à Andronic, un de ses généraux, qui, en serrant de près les Tyriens, et en leur livrant de fréquents assauts, les obligea enfin de capituler. Le général d'Antigone fit cette importante conquête *l'an* 313 *av. J. C.*

4. Pendant que l'intrépide Amrou faisait trembler la Syrie par ses conquêtes, le perfide Ioukinna accélérait les triomphes des Musulmans par ses ruses. Maître d'une flotte

qui venait au secours de Tripoli, il arbora le pavillon romain, et se présenta devant Tyr. Son arrivée causa beaucoup de joie. Il apportait, disait-il, des munitions et des troupes pour mettre la place en état de défense. Il descendit à terre avec neuf cents hommes qui furent logés dans la ville; mais ayant été trahi lui-même par un d'entre eux, il fut mis aux fers avec sa troupe. On les aurait fait mourir sur-le-champ, sans un nouveau sujet d'alarmes. Iézid, capitaine sarrasin, paraissait à la vue de Tyr avec deux mille hommes. Le gouverneur, suivi de la garnison, sortit pour le combattre, et, tandis que les deux partis étaient aux mains, Ioukinna et ses soldats furent mis en liberté par un Romain qui n'attendait que l'occasion de se signaler en faveur des Sarrasins. Ioukinna informe de sa délivrance les soldats qu'il avait laissés sur la flotte; ils se joignent à lui; il avertit Iézid de ce qui se passe dans Tyr. Ce Sarrasin repoussa vigoureusement la garnison, et lui coupa le retour. On ouvre les portes; les Sarrasins du dedans et ceux du dehors s'étant réunis, font un grand carnage des habitants. La plupart des Tyriens embrassèrent l'Islamisme, pour éviter la mort ou l'esclavage. 638 *ans avant J. C.*

---

## U

ULCA (*bataille d'*). Théodoric obtint, en 488, de l'empereur Zénon de faire la guerre à Odoacre. Il s'achemine vers l'Italie avec une armée de Goths. Arrivés à la rivière d'Ulca, ils virent ses bords hérissés de piques et de javelots. Les Gépides, à la prière d'Odoacre, venaient fermer le chemin à Théodoric. Le passage paraissait impossible. La faim et le désespoir fermèrent les yeux des Goths sur les dangers auxquels ils s'exposaient; ils se précipitèrent dans cette rivière fangeuse. Bientôt, engagés dans la vase, ils demeurèrent exposés à une grêle de traits. Ils allaient prendre la fuite, lorsque Théodoric, accourant au bord de la rivière: *Où allez-vous, soldats*, s'écria-t-il! *Si vous voulez passer au travers des ennemis, que les plus braves me suivent.* A ces mots, il s'élance dans le fleuve; en un instant,

il est à l'autre rive. Tout tombe devant lui, tout se disperse. Il poursuit ses ennemis avec ardeur. Trasilla, roi des Gépides, périt en combattant; Théodoric vainqueur s'empara des magasins ennemis, où les Goths trouvèrent des provisions pour le reste de leur route.

ULM (*bataille et prise d'*). L'armée française était embarquée pour faire une descente en Angleterre. Elle allait y venger une longue série de torts, et surtout la violation de la paix d'Amiens. L'empereur et roi Napoléon avait rassemblé pour cette expédition toutes ses troupes disponibles; il avait cru pouvoir dégarnir les frontières de son empire, sans compromettre leur sûreté. L'âme d'un grand homme s'ouvre facilement à la confiance, parce qu'il juge celle des autres par la sienne. La magnanimité ne sait pas soupçonner la perfidie. Mais le génie est prévoyant; rarement il se laisse prendre au dépourvu. Dans la crise où l'Angleterre se trouvait, elle ne pouvait se garantir des dangers qui la menaçaient, que par une prompte acceptation de la paix, ni suspendre les effets de la descente que par le renouvellement de la guerre continentale. Elle parvint encore une fois à l'allumer en Europe. La Russie fut la première qui conclut son traité avec le gouvernement d'Angleterre. L'empereur d'Autriche, entraîné dans la coalition, consentit à livrer Venise aux Russes. Les puissances alliées se ménagèrent des places d'armes dans le golfe de Venise et sur la mer Baltique. Elles rassemblèrent encore une armée dont l'accroissement successif devait seconder l'ensemble de leur plan, et produire de grands effets, si tous les moyens combinés pour y concourir avaient été employés dans un parfait accord. La cour de Vienne tira de la Bohême, de la Hongrie et de ses Etats héréditaires, les régiments qui y tenaient garnison; et, par une marche accélérée, elle les rassembla dans des camps voisins de la destination qu'elle se proposait de leur donner, en forma trois armées de deux cent mille hommes, qui devaient attendre l'arrivée des Russes pour entrer en campagne. L'extrême distance de la Russie entraînait nécessairement des lenteurs. L'Angleterre, en proie à des alarmes continuelles sur la descente, fit des sacrifices considérables pour être obéie par les puissances qu'elle soldait, et prescrivit de brusquer l'attaque. La cour de Vienne fut donc forcée

de se mettre en mouvement, sans attendre l'arrivée de son alliée. Elle crut d'ailleurs pouvoir tout oser, ne présumant pas que l'empereur Napoléon, engagé dans une entreprise maritime, pût s'occuper d'une guerre sur le continent. La maison d'Autriche aurait eu peut-être quelques prétextes pour couvrir l'odieux de son agression, si elle avait dirigé sa première attaque contre l'Italie, parce que cette marche aurait au moins été la conséquence de ses prétentions contre le rétablissement du royaume des Lombards, mais elle ne s'y croyait pas en mesure. L'attaque inopinée de la Bavière, alliée de la France, lui parut d'un succès plus certain; elle lui ménageait d'ailleurs des moyens d'envahir un territoire qui lui convenait depuis long-temps. Dès le début de ses hostilités, elle prenait à dos et sur un point qu'elle croyait sans défense les états du protecteur et de l'appui de la confédération germanique. Elle crut aussi recevoir plus promptement de ce côté les secours de la Russie, dont les armées nombreuses et la puissance devaient intimider les souverains de l'Allemagne. Mais en calculant leur plan d'attaque, les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg avaient trop légèrement compté sur des succès, et n'avaient pas assez estimé les ressources de la France, l'activité de son armée, et surtout le génie de son souverain.

La ligne d'attaque contre l'Angleterre s'étendait depuis Brest jusqu'aux frontières du Hanovre; toutes ces côtes étaient garnies de troupes. Un général moins habile que Bonaparte eût été embarrassé pour faire mouvoir une ligne d'une étendue aussi immense. Napoléon apprend le mouvement des Russes et des Autrichiens; il suspend la guerre contre l'Angleterre. Comme s'il ne se fût agi que d'une simple manœuvre d'exercice, il met en marche toute son armée par un simple changement de front. Toutes ses troupes, déjà à bord, reviènent à terre, au moment où l'Autriche les croyait embarquées pour l'expédition d'Angleterre. Chaque général conduit sa division, chaque colonne parcourt à marches forcées l'espace qui la sépare de l'ennemi, et vient au bout d'une longue course prendre une nouvelle position sur ses anciens champs d'honneur. Pendant cette marche, l'empereur d'Autriche s'emparait de la Bavière, entrait dans Munich, et faisait avancer quelques troupes dans le Haut-Palatinat, où devait s'opérer la jonction avec les Russes. Une autre armée allemande entra dans

la Souabe, et vint se déployer, faisant face au Rhin, depuis la pointe méridionale du Wirtemberg jusqu'au lac de Constance et Brégentz. Dans cette position, la gauche de la grande armée autrichienne s'appuyait sur celle du Tirol; ses communications étaient assurées sur tous les points; elle se trouvait maîtresse des débouchés de la forêt Noire : ses chefs pouvaient rencontrer, dans un terrain coupé par des bois, des montagnes et des rivières, des obstacles capables d'arrêter les Français assez de temps pour donner aux Russes celui de venir à leur secours. Telle était la situation des Autrichiens, lorsque les têtes des colonnes françaises se montrèrent sur le Rhin. Les chefs de leur armée n'avaient pas prévu autant de célérité; ils ne s'étaient pas attendu que l'empereur Napoléon fît les trois quarts de la route pour les joindre, et voulût porter encore la guerre et ses fléaux sur le territoire étranger. L'étonnement du général Mack redoubla en ne voyant aucun préparatif sur le Haut-Rhin, par lequel deux fois les armées françaises avaient pénétré en Allemagne. Au lieu de suivre cette route, les troupes françaises, qui avaient d'abord pris la direction de Neuf-Brisach, descendirent le fleuve. Tandis qu'il tentait de deviner le plan d'attaque de l'empereur Napoléon, ce monarque lui préparait un des coups de maître qui décident du sort des batailles et souvent de celui des empires. S. M. pouvait faire avancer de front son armée contre celle de l'Autriche. Cette attaque, où toutes les chances fussent encore demeurées en sa faveur, l'eût exposée à une grande effusion de sang; elle crut pouvoir l'éviter, et porter des coups plus certains à ses ennemis en les prenant sur leurs flancs. Suivons avec quelques détails les développements du plan nouveau de l'attaque de l'Allemagne, et la direction successive donnée aux forces françaises; c'est le moyen unique d'apprécier un génie qui, dans chaque occasion, sait se tracer une route neuve, et toujours mettre en défaut la tactique routinière, et les plans de ses ennemis.

L'armée française, en partant des côtes de l'Océan pour se porter vers l'Allemagne, vint se former, la droite à Strasbourg, le centre à Spire et Mayence, et sa gauche se repliant sur le Mein. Quand toutes ses troupes furent arrivées dans ces positions, la réserve de cavalerie, commandée par le prince Murat, composée de carabiniers, de cuirassiers et de dragons, passa le Rhin à Kelh le 25 sep-

tembre ; elle resta quelques jours stationnaire devant les débouchés de la forêt Noire. Les mouvements de ses patrouilles firent croire encore à la pensée de pénétrer par leurs gorges ; mais ces démonstrations n'étaient qu'une ruse de guerre. Le corps d'armée du maréchal Lannes, qui passa le même jour le Rhin à Kelh, se porta sur Rastadt, et s'avança sur Fribourg ; celui du maréchal Ney traversa ce fleuve sur un pont jeté à Durlach, et se dirigea sur Stutgard. Le maréchal Soult effectua son passage à Spire, et marcha sur Heilbroun ; et le maréchal Davout traversa le Rhin à Manheim, et se dirigea par Heidelberg sur Neckeret. En même temps le général Marmont, qui s'était rendu à Mayence avec l'armée de Hollande, passa le Rhin à Cassel, traversa à Francfort le Mein, et se dirigea sur Wurtzbourg. Le maréchal Bernadotte, commandant l'armée de Hanovre, se rendit dans Francfort, où s'opéra la jonction de l'armée bavaroise, qui termina la ligne de l'armée du grand Napoléon, et forma l'extrémité de sa gauche. La pensée de l'empereur avait suffi jusqu'alors pour diriger de loin toutes ces masses sur un territoire ami ; mais le moment était venu de les faire agir, et de modifier tous leurs mouvements d'après ceux de ses ennemis. Sa présence devenait nécessaire dans une armée dont il était l'âme et le génie tutélaire. Il arrive à Strasbourg, fait traverser le Rhin au grand parc d'artillerie, et se rend à Louisbourg, chez l'électeur de Wirtemberg. A son aspect, la confiance renaît parmi ses alliés, et la terreur est dans l'armée ennemie. Si elle eût demeuré encore quelques jours dans sa position, elle eût été entièrement prise à dos. Mack, pour éviter ce malheur, fait un changement dans ses lignes ; il concentre ses forces dans les environs d'Ulm, Stockak et Memmingen, et y rassemble tous ses moyens. Pour rendre sa défense plus vigoureuse, il passe le Danube, et renforce le corps d'armée établi sur la rive gauche de ce fleuve. L'armée française s'avançait à grands pas ; les armées de Hollande, de Hanovre et de Bavière, qui s'étaient reposées à Wurtzbourg, en repartent les 1er et 2 octobre. Une partie se dirige sur le Haut-Mein, et l'autre sur la droite du côté de Mergentein. Le maréchal Davout se porte de Neckeret sur Donawert, le maréchal Soult d'Heilbroun sur Nordlingen, et le maréchal Lannes de Louisbourg sur la même ville. Ainsi la grande armée, qui avait commencé son change-

ment de direction au passage du Rhin, le continua par un mouvement circulaire de conversion dont sa droite formait le pivot, et, par une simple manœuvre, elle vint faire face au Danube, après avoir traversé une grande partie de la Franconie et de la Souabe. Ce grand et vaste mouvement la portait au sein de la Bavière par une marche de quelques jours. Il lui procurait l'avantage de posséder de grandes plaines pour manœuvrer, d'éviter les montagnes et les défilés de la forêt Noire, et la ligne des rivières qui se jètent parallèlement dans le Danube, et plaçait encore l'empereur Napoléon à plusieurs marches derrière son ennemi, déjà tourné et pris à revers. La ligne de la grande armée fut alors établie en ordre de bataille.

Le corps du maréchal Bernadotte, réuni à l'armée bavaroise, prit position à Weissembourg; celui du maréchal Davout à Œtingen, à cheval sur la Vernitz; celui du maréchal Soult à Donawert, dont il fit rétablir le pont; celui du maréchal Ney à Kœssingen; celui du maréchal Lannes à Neireissheim, et celui du prince Murat le long du Danube. Tous brûlaient d'en venir aux mains, et de se signaler sous les yeux de leur empereur. Il n'en était pas de même dans l'armée autrichienne; ses soldats étaient mal payés, mal nourris, mal approvisionnés. Leurs chefs, trompés sur un plan d'attaque imprévu, changeaient sans cesse la direction de leurs troupes sans adopter aucun plan fixe d'attaque ni de défense; ils gardaient les débouchés de la forêt Noire, se reposaient sur les fortifications élevées sur les bords de l'Iller, et se hâtaient de mettre en état de défense Ulm et Memmingen, où ils concentrèrent leurs forces. Leur réunion ne put rétablir parmi elles la confiance dans leurs moyens de défense; ils conçurent de nouvelles allarmes, en voyant s'avancer des détachements de cavalerie française jusqu'à Elchingen. Ils envoyèrent quelques troupes pour les éloigner. Bientôt leurs inquiétudes furent plus graves; leurs éclaireurs leur annoncèrent l'arrivée de toute l'armée française, et la marche de plusieurs corps partis de Nordlingen pour traverser le Danube. Leur anxiété parut par des ordres et des contre-ordres qui se succédèrent rapidement. Les généraux autrichiens, étonnés de la marche rapide de l'armée française et de ses progrès, ne s'apperçurent point que c'était entièrement une guerre de manœuvres, et qu'ils ne pouvaient résister au génie puissant qui les dirigeait. Frappés

de stupeur, ils perdirent un moment précieux pour une retraite, ou pour faire sur toute leur ligne un mouvement dont l'exécution aurait pu faciliter son développement, et la ramener en bataille devant l'armée française. Le cours des rivières, dont le pays abonde, pouvait leur procurer pour cette défensive d'excellentes positions; cette mesure facilitait encore aux Autrichiens leurs communications avec leur armée d'Italie par le Tirol, leur permettait d'attendre leur jonction avec les Russes, et leur conservait la possibilité de combattre. Les premiers engagements de l'armée française avec les forces de l'Autriche furent couronnés par des victoires; les événements heureux pour la France se pressèrent avec toute la rapidité que l'on pouvait attendre de l'impétuosité nationale. Le 6 octobre, la division du général Vandamme s'empara du pont de Donawert, défendu par le régiment de Colloredo. Le lendemain, le prince Murat fut maître du pont sur le Lech; il arriva le 8 à Wertingen, ville de Souabe, dans le dessein de couper la communication d'Ulm à Augsbourg. En route, le prince Murat reconnut une division composée de douze bataillons de grenadiers autrichiens. Appuyé par quatre escadrons de cuirassiers, il donna l'ordre d'attaquer; ce corps se trouva aussitôt enveloppé par une manœuvre habile que le général Nansouty fit exécuter. C'était l'élite de l'armée ennemie du Tirol, qui arrivait en hâte renforcer l'armée de Souabe. Il se forme en carré. L'avantage aurait dû se trouver du côté des Autrichiens, dont la cavalerie et l'infanterie se soutenaient mutuellement. Mais quels hommes peuvent résister à l'audace des Français? Rien n'égale l'ardeur avec laquelle ils chargèrent leurs ennemis. A la tête du neuvième de dragons, le colonel Maupetit reçoit une blessure qui le met hors de combat; le colonel Arrighi a un cheval tué sous lui; le colonel Beaumont saisit dans les rangs ennemis un capitaine de cuirassiers, et sabre un cavalier qui voulait secourir son officier. L'exemple des chefs encourage les troupes à Wertingen. Après deux heures d'engagement, la colonne autrichienne est dans une déroute complète. Le maréchal Lannes et les grenadiers de la division Oudinot frémissaient de ne pouvoir arriver à temps sur le terrain pour donner; ils accélérèrent leur marche. Dès qu'ils parurent, les Autrichiens précipitèrent leur retraite; une seule brigade de cette division put donner, parce qu'un marais arrêta l'autre au mo-

ment où elle tournait les débris de la colonne ennemie, éparpillée et dans le plus affreux désordre. Tous les canons et les drapeaux de ce corps d'Impériaux furent pris, et quatre mille prisonniers demeurèrent au pouvoir des vainqueurs; la fuite seule leur déroba le reste. Le prince Murat, toujours fixé sur le but de sa manœuvre, poursuivit sa marche sur Zummershausen pour intercepter toute communication entre Ulm et Augsbourg. Le maréchal Soult, avait manœuvré, du 7 au 8 octobre, sur la rive gauche du Rhin pour intercepter également de ce côté les débouchés d'Ulm, puis se réunir aux divisions Vandamme et Legrand pour entrer dans Augsbourg par la rive droite du Lech, tandis que le général Saint-Hilaire s'y portait par la gauche. Après le combat de Wertingen, ces trois divisions poursuivirent les restes de la colonne autrichienne, réfugiés à Aicha; elles l'en chassèrent, et entrèrent le 9 octobre à Augsbourg. Le maréchal Davout ne put arriver à Neubourg que le 8; ses trois divisions se réunirent le lendemain à Aicha aux divisions Boudet et Grouchi, et aux troupes bataves du général Dumonceau. Toutes ces troupes passèrent ensemble le Danube, et prirent position entre Augsbourg et Aicha. Le corps d'armée du maréchal Bernadotte et les Bavarois arrivèrent le 10 à Aichstett, et se portèrent à Ingolstadt, tandis que la garde impériale, commandée par le maréchal Bessières, entra à Augsbourg avec les cuirassiers. Ces dispositions avaient pour but la destruction de l'armée autrichienne, établie en Souabe et en Bavière. On apprit alors l'arrivée de douze régiments, détachés de l'armée autrichienne d'Italie pour secourir celle d'Allemagne; mais elle était déjà si étroitement cernée par les Français, que ces nouveaux ennemis ne leur donnèrent aucune inquiétude. On vit alors Napoléon animer ses guerriers par ses exemples, marcher continuellement partout où sa présence était nécessaire; les Autrichiens se réunirent à Guntzbourg, où leur position fut forcée. Ferdinand accourut; ce prince, après être inutilement revenu trois fois à la charge, fut obligé de se retirer avec précipitation; il rentra dans Ulm pendant la nuit du 9 au 10 octobre, avec beaucoup de généraux. Le général Mack y ramenait le quartier-général, dont l'établissement à Burgau ne pouvait pas durer plus long-temps, parce que la réserve du prince Murat, qui y arriva dans la même nuit, coupait la retraite à tout ce qui n'aurait pas mis

assez de célérité dans sa fuite. Les combats de Wertingen et de Gunzbourg furent le prélude de faits et d'opérations d'une importance décisive; l'ensemble du mouvement que l'empereur Napoléon faisait exécuter tendait à resserrer le cercle dans lequel il renfermait l'armée d'Autriche, à la cerner de toutes parts, et à couper toutes ses communications. Chacun des corps qui composaient l'armée française concourait, sans relâche et avec succès, à tous les détails d'exécution de ce plan. Celui du maréchal Soult se porta, le 11 octobre, sur Landsberg; il y arriva vers les quatre heures de l'après-midi, et rencontra le régiment de cuirassiers du prince Ferdinand, qui se rendait à Ulm à marches forcées avec six pièces de canon. Le maréchal fit faire, par le vingt-sixième de chasseurs à cheval, une charge si vigoureuse et si animée, que les cuirassiers allemands, intimidés, prirent la fuite, en laissant deux pièces de canon et cent vingt prisonniers, parmi lesquels un lieutenant-colonel et un capitaine. Le prince Murat avec sa réserve de cavalerie, et les corps d'armée des maréchaux Ney et Lannes, s'était placé vis-à-vis de l'armée ennemie, dont la gauche occupait Ulm, et la droite Memmingen, position qu'elle venait de perdre, et dont le maréchal Soult l'avait débusquée. Le maréchal Ney s'était mis à cheval sur le Danube, vis-à-vis Ulm, et le maréchal Lannes avait pris position à Weisenhor. Le général Marmont, à marches forcées, parvint à en prendre une sur la hauteur d'Illersheim, tandis que le maréchal Soult, par la sienne à Memmingen, débordait la droite de l'ennemi; la garde impériale, partie d'Augsbourg le 11 octobre, se rendit à Burgau pour y attendre l'empereur, qui arriva dans la nuit.

Sa Majesté trouva le corps d'armée du général Marmont sur le pont du Lech. A l'instant de son passage, elle harangua la troupe, formée en cercle par régiment, lui fit connaître la situation de l'ennemi, l'imminence d'une grande affaire, et la confiance qu'elle mettait personnellement dans l'armée. Malgré la neige qui tombait avec abondance et la rigueur de la saison, cet épanchement d'un héros dans le sein du soldat, produisit dans tous les cœurs l'oubli de la fatigue et des privations, et le desir impatient de voir arriver l'heure du combat. Tout annonçait effectivement une affaire décisive et très-prochaine; tout en préparait le succès. L'empereur Napoléon se porta au camp devant Ulm,

le 13 octobre, et il ordonna de compléter l'investissement de l'armée autrichienne.

La prise du pont et de la position d'Elchingen était le premier moyen d'exécuter cet ordre. Le maréchal Ney, à la tête de la division du général Loison, passa le pont d'Elchingen le 14 octobre à la pointe du jour. L'ennemi lui disputa la forte position de ce village avec seize mille hommes; mais sa résistance ne servit qu'à animer les attaquants, qui le culbutaient sur tous les points de l'attaque. Le soixante-neuvième de ligne, après avoir forcé le pont en colonne serrée, fit son déploiement sous le feu de l'ennemi; avec un ordre et un sang-froid qui remplirent les Autrichiens d'admiration. Pendant le cours de l'attaque, le maréchal Lannes faisait occuper les petites hauteurs qui dominent la plaine au dessus du village de Phfoëd; les tirailleurs enlevaient la tête du pont d'Ulm, et le désordre était extrême dans la ville. Dans le même moment, le prince Murat manœuvrait avec les divisions Klein et Beaumont, qui mettaient la cavalerie autrichienne en déroute. Le général Marmont, maître du pont d'Unter, à l'embouchure de l'Iller dans le Danube, et de toutes les communications de l'ennemi sur l'Iller, complétait le blocus d'Ulm sur la rive droite du Danube, avec la division de dragons à pied du général Baraguai-d'Hilliers. Elle occupait toutes les hauteurs qui dominent Ulm, et qui commandent si impérieusement cette place, qu'il est difficile d'y tenir quand on a perdu toutes les positions qui font sa principale force.

L'Empereur, desirant menager le sang, fit appeler le général-major prince de Lichtenstein, et lui fit observer la nécessité pressante d'une capitulation qui pouvait seule, dans l'extrême détresse où la ville se trouvait réduite, épargner à la garnison, et même à l'habitant, les suites funestes d'une prise d'assaut.

Cette ouverture franche et loyale donna lieu à des pourparlers, dans lesquels M. de Lichtenstein demanda la permission de retourner en Autriche, sur parole, pour tout ce qui composait la garnison. Sa Majesté était disposée à donner à cette garnison des preuves de sa bonté, et au prince Ferdinand d'Autriche un témoignage éclatant d'estime et de confiance, en se contentant de sa parole pour sûreté de la proposition de M. de Lichtenstein. Mais le prince n'étant plus dans la place, et rien ne pouvant ga-

rantir que le soldat autrichien ne serait pas forcé de servir avant son parfait échange, malgré la clause formelle de la capitulation, l'Empereur ne crut pas que la prudence lui permît d'accorder des conditions plus favorables que celles de la sortie de la place avec tous les honneurs de la guerre, la remise des armes après avoir défilé, le renvoi des officiers en Autriche sur parole; et la conduite des sous-officiers et soldats en France, pour y rester jusqu'à parfait échange. Cette capitulation fut arrêtée et signée, le 17 octobre, par le maréchal Berthier et le général Mack.

Tandis que le prince Ferdinand tâchait, à marches forcées, d'échapper à la poursuite du prince Murat, et qu'après avoir perdu tout ce qui l'accompagnait dans sa retraite, il parvenait enfin à se sauver en Bohême, les débris de l'armée autrichienne, qu'il avait laissés dans Ulm, exécutaient la capitulation que l'empereur Napoléon leur avait accordée; ils en abrégèrent même le délai convenu pour le 23 octobre. Le 19 du même mois, sur la parole d'honneur du maréchal Berthier, expressément autorisé par l'empereur Napoléon, que l'armée autrichienne s'était retirée au delà de l'Inn, que le maréchal Bernadotte et son armée étaient en position entre Munich et l'Inn; que le maréchal Lannes, avec la sienne, poursuivait le prince Ferdinand; que le prince Murat, qui s'était dirigé par Nordlingen; avait fait capituler les lieutenants-généraux Baillet, Hohenzollern, et sept autres généraux; et que le maréchal Soult surveillait l'armée du Tirol entre Ulm et Brégentz: le général Mack, convaincu qu'il n'y avait plus aucune possibilité de secours à espérer, souscrivit avec le maréchal Berthier une capitulation additionnelle portant qu'il se soumettait à évacuer Ulm le lendemain, sous la condition que le corps entier du général Ney, composé de deux régiments d'infanterie et de quatre régiments de troupes à cheval, ne quitterait pas cette place à un rayon de dix lieues, jusqu'au 25 du mois à minuit; époque à laquelle la première capitulation devait expirer.

Les résultats de cette capitulation et les faits qui la préparèrent, en rendirent l'exécution triomphale. Elle consommait la destruction de l'armée d'Autriche. Plus de trente mille hommes avaient été faits prisonniers dans les combats de Wertingen, Gunzbourg, Landsberg, Memmingen, Albeck, Elchingen, Languenau, Neireissheim, etc.; plus

de trente mille autres, renfermés dans la place d'Ulm ou dans les autres positions environnantes, subissaient la loi du vainqueur. L'empereur Napoléon s'empressa d'adoucir leur situation par tous les ménagements de la plus extrême bonté. Il accorda une audience au général Mack qui commandait, et fit un accueil très-favorable au lieutenant-général comte de Klenau, qu'il avait connu commandant le régiment de Wurmser; aux lieutenants-généraux comte de Giulai; Gollesheim-Rico, prince de Lichtenstein, et aux autres généraux, qu'il essaya de consoler en leur observant que la guerre a ses chances, et, qu'ayant été très-souvent vainqueurs, ils pouvaient être aussi quelquefois vaincus. Ces procédés remplirent tout le temps que l'Empereur employa à voir défiler devant lui, sur la hauteur d'Ulm, les restes de l'armée autrichienne, réduite à trente-trois mille hommes, dont deux mille hommes de cavalerie, non compris trois mille blessés. Soixante pièces de canon et quarante drapeaux faisaient partie du cortège, et tombaient avec lui au pouvoir du vainqueur.

L'empereur Napoléon, entouré de sa garde, faisait appeler les généraux autrichiens, les retenait auprès de lui pendant que leur troupe défilait, les traitait avec les plus grands égards, et leur parlait dans les termes le plus affables. Sa Majesté leur dit entr'autres: « Messieurs, votre » maître me fait une guerre injuste; je vous le dis franchement, je ne sais pourquoi je me bats; je ne sais ce » que l'on veut de moi; ce n'est pas dans cette seule armée que consistent mes ressources; cela serait-il vrai, » mon armée et moi ferions bien du chemin. Mais j'en appèle au rapport de vos prisonniers qui vont bientôt traverser la France; ils verront quel esprit anime mon » peuple, et avec quel empressement il viendra se ranger » sous mes drapeaux. Voilà l'avantage de ma nation et de » ma position; avec un mot deux cent mille hommes de » bonne volonté accourront près de moi, et en six semaines » seront de bons soldats; au lieu que vos recrues ne marcheront que par force, et ne pourront qu'après plusieurs » années faire des soldats. Je donne encore un conseil à » mon frère l'empereur d'Allemagne, qu'il se hâte de faire » la paix; c'est le moment de se rappeler que tous les empires ont un terme. L'idée que la fin de la dynastie de » la maison de Lorraine serait arrivée, doit l'effrayer. Je

» ne veux rien sur le continent ; ce sont des vaisseaux, » des colonies, du commerce que je veux, et cela vous » est avantageux comme à nous. »

Le général Mack répondit que l'empereur d'Allemagne n'aurait pas voulu la guerre; mais qu'il y avait été forcé par la Russie. En ce cas, répondit l'empereur Napoléon, *vous n'êtes donc plus une puissance.*

La plupart des officiers-généraux témoignèrent combien cette guerre leur était désagréable; avec quelle peine ils voyaient une armée russe au milieu d'eux. Ils blâmaient cette politique assez aveugle pour attirer, au sein de l'Europe, un peuple accoutumé à vivre dans un pays inculte et agreste, et qui, comme ses ancêtres, pourrait bien avoir la pensée de s'établir dans de plus beaux climats.

Pendant le cours de ces entretiens de l'empereur avec les généraux de l'Autriche, la garnison d'Ulm défilait devant lui, et mettait bas les armes à ses pieds. Cette garnison était composée de quatre régiments de cavalerie, un détachement de hussards, une grande quantité d'ordonnances chez les généraux; cinq régiments d'infanterie, non compris un détachement du régiment de l'empereur, et de cinq bataillons de grenadiers. Trente-neuf généraux, dont onze feld-maréchaux et dix-huit généraux-majors, étaient compris dans cette capitulation, indépendamment de ceux que le sort des armes avait forcés de prendre le même parti, dans les différentes affaires qui ont été ci-dessus détaillées. Le nombre des autres officiers de tous grades, s'élevait de dix-huit cents à deux mille, et celui de tous les prisonniers, en général, de soixante-sept à soixante-dix mille hommes.

Quant à celui des morts, il fut peu considérable, et dans aucune des proportions que la guerre ordinaire établit, parce que dans celle-ci l'empereur Napoléon se servait de toute sa supériorité, et suivait un système de manœuvres plutôt qu'un système de batailles. L'esprit de son armée, et celui de l'armée d'Autriche, formaient un contraste frappant; dans l'armée française, l'héroïsme était porté au plus haut degré; dans l'armée autrichienne, le découragement au comble. La plus affreuse misére y régnait; la paye se faisait en billets, qui perdaient quarante pour cent. L'armée française ne songeait qu'à la gloire. On pourrait citer en preuve, des traits tels que celui de Brard, soldat du soixante-seizième de ligne, qui, sur le point d'avoir la cuisse ampu-

tée, et au moment où le chirurgien se préparait à faire l'opération, l'arrêta, et lui dit : « Je sais que je n'y survivrai » pas; mais n'importe, un homme de moins n'empêchera » pas le soixante-seizième de marcher la baïonnette en avant » à l'ennemi. »

L'impétuosité si naturelle au soldat Français, était le seul reproche qu'il pût mériter. On aurait pu faire, avec quelque fondement, ce reproche au dix-septième d'infanterie légère, qui, en arrivant devant Ulm, se précipita dans la place; et à toute l'armée, qui, pendant la capitulation, insistait si fortement pour monter à l'assaut, que l'empereur fut obligé de déclarer fermement qu'il ne voulait pas employer ce genre d'attaque. La grande armée se montra digne de son chef.

Dans la journée du 15 octobre, il y avait deux jours que la pluie tombait en torrent; tout le monde était trempé. Le soldat n'avait pas eu de distribution; il était dans la boue jusqu'aux genoux. Mais la vue de l'empereur lui rendait la gaîté, et du moment qu'il appercevait des colonnes entières dans le même état, il faisait retentir le cri de *vive l'empereur!*

UNSTRUDT (*bataille d'*). 1. L'an 528, Thierry, roi de Metz, fils de Clovis, provoqué à la vengeance par les perfidies d'Hermanfroi, roi de la Thuringe, entra sur ses terres, à la tête d'une nombreuse armée. Les Thuringiens eurent recours à toutes les ruses de la guerre. Ils creusèrent, à la tête de leur camp, des fossés profonds, dont ils recouvrirent si bien les ouvertures avec du gazon et des branchages, qu'il était difficile de remarquer le piége. Quand les Français vinrent charger l'ennemi, les chevaux mirent les pieds dans ces trous, et s'abattirent; ce qui causa beaucoup de désordre. Les Français reconnurent bientôt les endroits où la terre avait été remuée, et chargèrent les Thuringiens avec tant de fureur, qu'ils les mirent en fuite. Hermanfroi abandonna le champ de bataille des premiers : suivi de quelques uns des siens, il alla se cantonner sur la rive gauche de l'Unstrudt, rivière qui traverse la partie de l'Allemagne appelée encore le landgraviat de Thuringe, et qui se jète dans la Sala, dont l'Elbe reçoit les eaux. Les vaincus se rallièrent sur les bords de l'Unstrudt, et se disposèrent à une seconde bataille. Elle fut longue et

sanglante. Après de grands efforts, les Français remportèrent la victoire. Les Thuringiens se noyèrent en si grand nombre dans la rivière qu'ils voulaient traverser pour se sauver, que leurs corps servirent de pont aux vainqueurs. La conquête du royaume de la Thuringe fut la suite de ce triomphe.

2. L'an 640, Radulfe, duc de Thuringe, se révolta contre Sigebert, roi d'Austrasie, et vint camper sur le sommet d'une colline, au bord de la rivière d'Unstrudt. Le monarque vint l'y investir; mais le duc rebelle étant tombé sur ceux qui montaient à l'assaut, les repoussa, les rompit, les écrasa. Le carnage fut si horrible, que Sigebert, voyant toute la montagne couverte de morts et de mourants, ne put retenir ses larmes, et fit la paix avec Radulfe.

URBIN (*sièges d'*). 1. L'an 538, Bélisaire attaqua Urbin, bâtie sur une colline circulaire fort élevée. Le général romain, après avoir inutilement exhorté la garnison à se rendre, fit construire une galerie pour aller à la sape, vers un endroit de la muraille où le terrain était plus bas et plus commode pour les approches; il n'y avait dans Urbin qu'une seule fontaine. Elle tarit en trois jours; en sorte que les habitants se déterminèrent à recevoir les Romains. L'assaut que Bélisaire se préparait à donner devint ainsi inutile.

2. Il suffit au général Bonaparte d'envoyer, en 1796, une colonne de son armée pour occuper la ville et le château d'Urbin, qui appartenaient au pape, dont les troupes ne surent ni ne purent se défendre. L'accession du souverain pontife à la coalition de l'Angleterre, de la Russie et de l'Allemagne contre la France, et l'appui qu'il offrait à ces puissances dans ses états situés au centre de l'Italie, obligèrent le général français à lui faire la guerre, pour le contraindre de demeurer en repos; mais il mit dans ses procédés une modération et une retenue qui contrasta parfaitement avec les continuelles perfidies de la cour romaine, qui faisait reprendre les armes à ses sujets aussitôt qu'elle croyait les Français vaincus par leurs ennemis. On trouva dans ce fort cinquante canons, cinq mille fusils, cinq milliers de poudre, et des magasins, et seulement trois cents hommes de garnison; c'était bien peu de monde pour défendre un

poste aussi important, si l'on eût voulu faire quelque résistance. 19 *juin* 1796.

3. Le fort d'Urbin, gardé par les Français, soutint, en 1799, un long siége contre les attaques combinées des Autrichiens et des insurgés italiens, dirigées par le général Ott; mais, après un blocus prolongé et les attaques les plus vives, les Français, séparés par un intervalle immense de leurs armées, ne pouvant compter sur aucun secours, furent obligés de rendre ce fort le 10 juillet. Les alliés, en en prenant possession, y trouvèrent trente-deux pièces de canon et des munitions. La victoire de Marengo restitua au premier consul Bonaparte le fort Urbin; sa reddition fut une des conditions qu'il imposa aux Autrichiens pour laisser rentrer leurs armées dans les possessions héréditaires de leur souverain.

URLAFFEN. (*combat d'*) La division du général Sainte-Suzanne, après le passage du Rhin, effectué à Kelh en 1796, par le général Moreau, se porta sur Urlaffen et Zimeren, pour faire face aux troupes autrichiennes qui arrivaient du Bas-Rhin; Sainte-Suzanne rencontre une colonne ennemie à Urlaffen, la repousse vigoureusement, lui fait cent prisonniers; la nuit et un temps affreux l'empêchèrent de poursuivre ses avantages, et ses troupes couchèrent sur le champ de bataille. 27 *juin*.

URGEL (*prise d'*). Le général Dagobert, âgé de soixante-quinze ans, illustra par son courage les premières années de la guerre de la révolution. Chaque jour il montait à cheval à quatre heures du matin, pendant le plus rude des hivers, et à minuit il visitait encore ses avant-postes. Son activité était extrême malgré son âge avancé; on le vit général d'avant-garde à l'armée d'Italie sous Biron, battre avec une poignée de monde, trois mille Piémontais. Nommé par sa valeur commandant de l'armée des Pyrénées-Orientale, il sut vaincre trente mille Espagnols avec quelques bataillons, reconquit la Cerdagne française, et prépara par ses heureuses dispositions les succès de Dugommier, son successeur. La pénurie de généraux était telle, qu'il fut obligé de conserver la direction d'une division d'une armée dont le commandement en chef était un fardeau trop lourd pour son âge et

ses infirmités, mais non pour ses talents et son courage. Il attaque les Espagnols à Monteilla, au printemps de 1794, il en est vainqueur, mais l'excessive fatigue de cette journée est supérieure à ses forces. Travaillé par une fièvre violente, il conçoit le plan d'attaque d'Urgel, ville importante de la Catalogne, il l'exécute le 10 avril, prend sept pièces de canon, des magasins, et fait beaucoup de prisonniers. Cet effort fut pour lui le dernier, il succomba le lendemain après avoir conquis toute la Cerdagne espagnole, laissant pour héritage deux grands exemples, une rare valeur et un désintéressement singulier. Il était si pauvre, que ses officiers payèrent ses funérailles, et ses soldats les honorèrent par leurs larmes et leurs regrets. 10 *avril* 1794.

USCANA (*prise d'*). Uscana était tombé au pouvoir des Romains. Persée voulant se rendre maître de l'Illyrie, commença cette entreprise, qui lui réussit très-heureusement, par le siége d'Uscana, et l'emporta après un assez longue résistance. 159 *ans avant J. C.*

UTE (*bataille d'*). Attila, roi des Huns, défit l'an 447, l'armée de Théodose II, commandée par Arnégisèle, près de la ville d'Ute, située sur le Danube. Le général romain fit des prodiges. Il immola de sa main une multitude d'ennemis ; et, il ne cessa de combattre avec un courage héroïque jusqu'au dernier soupir. Ses bataillons furent taillés en pièces, cette défaite sanglante força l'empereur à faire une paix honteuse.

UTELLE (*combat d'*). L'armée d'Italie venait d'être sauvée par la bravoure de Dugommier et par son audace dans la journée de Gillette. Sentant les dangers auxquels se trouvait exposé le poste d'Utelle, il y revient à marches forcées ; il y fut attaqué dès la nuit même par le gros de l'armée austro sarde. Elle parvint à la faveur d'un brouillard épais à enlever les avant-postes français ; à peine une grand-garde eut-elle le temps de faire une seule décharge, et de se retirer sur le village. Le seul poste de la Madone, placé sur un des pics les plus élevés des Alpes maritimes, tenait encore ; de son courage dépendait le sort de douze mille français. Déjà l'ennemi triomphe et couvre la montagne de ses feux, il attend le jour avec impatience pour fondre sur

Utelle. Dugommier oppose le sang-froid et le silence à ces fanfaronnades; il défend d'allumer un seul feu, de tirer un coup de fusil, de faire le moindre bruit, et fait toutes ses dispositions pour recevoir l'ennemi. Celui-ci descend des hauteurs dont il est maître et où il a rassemblé ses principales forces, mais il doit traverser, pour arriver aux Français, un défilé couvert de rochers. Derrière ces barrières, semblables aux Thermopyles, six cents Français embusqués par Dugommier, l'y attaquent; deux cents grenadiers et chasseurs marchent au secours du poste de la Madone, conduits par les capitaines (actuellement généraux), Partouneaux et Guyeux, ils ne doivent point tirer une amorce, mais charger à la baïonnette. Leurs ordres sont ponctuellement exécutés, les Piémontais qui avaient attaqué à l'improviste, furent à leur tour surpris, le poste de la Madone est emporté, le jour paraît, l'ennemi compte tenir les Français, il s'enfonce dans le défilé, y est attaqué de toutes parts et repoussé avec perte; cinq mille Piémontais sont obligés de battre en retraite devant neuf cents Français. Dugommier, pour prix de sa valeur, est appelé au commandement en chef de l'armée d'Italie. 21 *octobre* 1793.

UTIQUE (*siége d'*). 1. Scipion l'Africain, étant entré sur le terres de la domination carthaginoise, tourna toutes ses forces contre Utique pour en faire une place d'armes avantageuse pour l'exécution de ses projets; il l'attaqua tout à la fois par terre et par mer. Carthage se donna les plus grands mouvements pour sauver cette cité, qui la protégeait. Asdrubal leva des troupes nombreuses; Syphax, roi de Numidie, vint camper à la vue du général romain. La rivale de Rome se flattait de voir Scipion mis en fuite; cet habile capitaine dissipa en peu de temps cette riante perspective. Il conçut d'abord un grand projet; c'était de brûler les deux camps des ennemis, et voici comment il l'exécuta heureusement. Il y amuse Syphax par des propositions d'accommodement. Une foule d'officiers romains, déguisés en esclaves, passèrent chez les ennemis pour observer les entrées et les issues des deux camps, et s'informer de la manière dont on faisait la garde le jour et la nuit. Après avoir pris les plus justes mesures, il vint en silence, à la faveur des ténèbres, aux retranchements du roi des Numides; les soldats mettent le feu aux baraques, couvertes de nattes,

de roseaux et de bois sec. Tout à coup ce camp paraît embrasé; les Carthaginois et les Numides croyent l'incendie un effet du hasard, et ne s'occupent qu'à l'éteindre. Scipion attaque les lignes d'Asdrubal, tandis que la flamme consume celles de Syphax. Les ennemis, qui n'étaient en défense que contre le feu, sont passés au fil de l'épée; quarante mille hommes restent sur la place, et sept mille sont réservés pour l'esclavage. La triste nouvelle de cette défaite répandit la consternation parmi les Carthaginois. Asdrubal et Syphax lèvent de nouvelles troupes, pendant que le général romain pressait le siége d'Utique; cette seconde armée l'obligea d'interrompre encore ses attaques. Une nouvelle victoire, presque aussi complète que la première, soutint la gloire de Scipion. Carthage, désespérée, songea à rappeler Annibal, son unique et dernière ressource; l'arrivée de ce grand homme suspendit entièrement le siége d'Utique, et sa défaite termina la guerre. 203 *ans av. J. C.*

2. César, vainqueur à Thapsus, poursuivit Scipion dans Utique, et l'investit. Cette ville n'eût pas été une facile conquête, si Caton, qui s'y était renfermé avec la plus grande partie des sénateurs opposés à la tyrannie, eût trouvé dans tous les cœurs un courage aussi ardent que le sien. En vain ce généreux romain voulut réveiller ces sentiments sublimes qui élevaient l'âme des premiers citoyens de Rome; en vain parcourut-il les rues pour calmer les alarmes du peuple, la crainte du vainqueur fermait toutes les oreilles à ses exhortations; l'amour de la patrie avait fait place à l'amour de la vie. Désespérant donc de défendre Rome, en défendant Utique, il ne s'occupa plus que du soin de sauver les sénateurs, compagnons de ses disgrâces, et que les habitants voulaient livrer à César. Quand il eut pris toutes les précautions nécessaires, il se disposa à terminer ses jours d'une manière digne de lui. Quelques-uns de ses amis l'exhortaient à recourir à la clémence du dictateur. *Un vaincu*, leur dit-il, *peut flatter servilement la main qui le subjugue. Caton est invincible; il n'a ni maître ni vainqueur.* Il assembla dans sa maison ses amis; après une longue conversation sur l'état des affaires, il défendit à son fils de ne prendre jamais aucune part au gouvernement. *Vous ne le pouvez pas*, lui dit-il, *d'une façon digne du nom que vous portez; le faire d'une autre manière, ce serait vous*

*couvrir d'une éternelle ignominie.* Il prit ensuite le bain; et là, il se souvint de Statilius, son ami, qui ne voulait point s'évader avec les autres sénateurs. Il avait chargé le philosophe Apollonidès de l'engager à se sauver. *Avez vous réussi auprès de Statilius*, lui demanda-t-il, *et ce sénateur serait-il parti sans nous dire adieu? — Eh quoi!* répondit le philosophe, *il est intraitable; il déclare qu'il veut absolument demeurer ici, et vous imiter en tout... Bientôt*, reprit Caton en souriant, *bientôt on en pourra juger.* Après le bain, il donna un grand repas à tous ses amis et aux magistrats d'Utique. On tint la table long temps; le propos fut vif, animé, gai, savant, roulant sur des points de philosophie morale. Démétrius, philosophe péripatéticien, s'avisa de réfuter, suivant les principes de sa secte, ces deux paradoxes stoïciens : Le sage seul est libre; tous les vicieux sont esclaves. Mais Caton prit la parole pour lui répondre; il le fit avec un feu, une véhémence, un ton de voix qui le décélèrent, et changèrent en certitude les soupçons que l'on avait déjà du dessein où il était de se donner la mort. Tout à coup un morne silence règne parmi les convives; la tristesse se peignait sur tous les visages, et personne n'osa plus lever vers Caton des yeux qui se baignaient déjà des larmes de l'amitié. Ce tendre ami s'apperçut de l'effet que venait de produire sa rigide philosophie; il changea de matière; et, pour distraire ces idées funèbres, il s'entretint de ceux qui étaient partis, témoignant les vives inquiétudes qu'il éprouvait à leur sujet. Après le repas, il se promena quelque temps, suivant sa pratique ordinaire; puis il se renferma dans son appartement. Là, il s'attendrit plus que de coutume avec son fils, et avec chacun de ses amis; ce qui renouvela et fortifia la pensée que l'on avait de sa funeste résolution. Quand il fut entré dans sa chambre, il se mit sur son lit, et médita long-temps sur le dialogue de Platon, touchant l'immortalité de l'ame. Il en avait déjà lu une grande partie, lorsque, jetant les yeux sur son chevet, il fut surpris de n'y point voir son épée; son fils l'avait fait enlever lorsqu'on était à table. Caton appèle un esclave, et lui demande où l'on a mis son épée. L'esclave ne répond rien; le maître se remet à lire. Quelques instants après, il fait la même question; mais sans empressement, sans vivacité, comme un homme qui n'a point de dessein particulier. Enfin, quand sa lecture fut achevée, voyant que personne

ne se disposait à lui obéir, il appèle tous ses esclaves l'un après l'autre; et, d'un ton de maître, il leur déclare qu'il veut son épée; il s'emporta même jusqu'à donner à l'un d'entre eux un si vigoureux soufflet, que sa main en fut toute ensanglantée. *Quoi donc? disait-il* avec indignation, *quoi? mon fils et mes gens conspirent pour me livrer à mon ennemi, sans armes et sans défense!* Dans ce moment, son fils entre avec ses amis, fondant en larmes. Il se jète à ses pieds; il embrasse ses genoux; il le conjure de se laisser fléchir. Caton, indigné de ces timides supplications, et lançant sur son fils des yeux pleins de colère : « Depuis » quand donc, dit-il, suis-je tombé en démence, pour que » mon fils se rende mon curateur? On me traite comme un » insensé; on m'empêche de disposer de ma personne : on » me désarme. Brave et généreux fils, que n'enchaînez- » vous aussi votre père jusqu'à ce que César arrive, afin » que cet ennemi de la patrie le trouve hors d'état de dé- » fense? Ai-je besoin de mon épée pour m'ôter la vie? Ne » puis-je pas retenir mon haleine? Ne puis-je pas me frap- » per la tête contre la muraille? Quand on veut mourir, » mille voies conduisent à la mort. » Alors un jeune esclave lui rapporta son épée; Caton la tira, l'examina; et, voyant que la pointe était bien droite et bien aiguë, entièrement calmé, il s'écria : *Maintenant, je suis donc mon maître!* Il posa son épée, reprit son livre, et le relut d'un bout à l'autre; il dormit ensuite d'un sommeil si profond, que ceux qui écoutaient à la porte l'entendirent ronfler; enfin, l'instant fatal approchait. Caton appela son affranchi, et lui demanda si tout était tranquille; et, quand celui-ci l'en eut assuré, il lui ordonna de fermer la porte, et se jeta devant lui sur son lit, comme s'il eût voulu reposer le reste de la nuit; mais, dès qu'il fut seul, il se perça un peu au dessous de la poitrine. Le coup ne lui donna pas la mort sur-le-champ; il se débattit, et tomba par terre. Au bruit qu'il fit, on se hâta de monter; et, comme il respirait encore, le chirurgien banda sa plaie. Mais à peine fut-il revenu pleinement à lui-même, qu'il porta ses mains dans sa blessure, arracha l'appareil; et, en se déchirant ainsi les entrailles, il expira. « O Caton! s'écria César, quand il apprit cette fin généreuse, » ô Caton! je t'envie la gloire de ta mort, puisque tu m'as » envié celle de te sauver la vie; » et il entra dans Utique. 46 *ans avant J. C.*

UTRECHT (*prise d'*). Les Anglais assaillis, en janvier 1795, par les Français, qui s'étaient servis des glaces comme d'un pont pour franchir les fleuves, les rivières, les marais et les canaux dont est coupée la Hollande, ne crurent pas pouvoir mesurer leurs forces avec des hommes qui n'étaient arrêtés ni par les plus excessives fatigues, ni par la froidure du plus dur des hivers. Ils abandonnèrent la province d'Utrecht le 16 janvier. Aussitôt leur retraite, les troupes françaises s'emparèrent de Durstedt et de Thenen, et poursuivirent les Anglais jusqu'à Vageningen, où elles entrèrent le 19 janvier. Pendant ce temps, des députés de la province d'Utrecht se rendirent chez le général français Salm, et lui proposèrent une capitulation pour cette province. Elle fut acceptée. Le général Salm entra dans Utrecht le 28 janvier 1795.

UXELLODUNUM. (*siége d'*). Les Gaulois, qui défendaient Uxellodunum, ville du Quercy, disposés à vendre chèrement la liberté de leur patrie, firent contre César une vigoureuse résistance; mais il les obligea de se soumettre, après un pénible siége. 70 *ans avant J. C.*

UXIENS (*défaite des*) Les Uxiens, habitant dans le voisinage de Suse, étaient gouvernés par Madate, parent de Darius. Ce seigneur, fidèle à son maître, résolut de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Alexandre lui livra plusieurs combats, le défit toujours, et le força de se retirer dans sa ville, située sur des rochers escarpés et environnée de profonds précipices. Le vainqueur de l'Asie alla l'y assiéger. Quand il eut formé quelques attaques, trente députés vinrent au devant de lui, des branches d'olivier à la main, pour lui demander grâce. Sysigambis, mère de Darius, intercéda pour eux. Le roi de Macédoine, touché des prières de cette princesse sa prisonnière, ne se contenta pas de pardonner à Madate, mais il donna la liberté à tous les prisonniers, maintint tous les citoyens dans leurs priviléges, sauva la ville du sac, et les exempta de tribut. Ce trait de clémence et de générosité est d'autant plus remarquable dans Alexandre, que les passions avaient déjà corrompu son heureux naturel. 330 *ans avant J. C.*

# V

VACCA (*bataille et ruine de*). L'ignominie dont les généraux romains se couvraient en Numidie, par leur incapacité, ou leur sordide avarice, fit enfin ouvrir les yeux au sénat et au peuple, qui choisirent Métellus pour consul, et le chargèrent de la guerre contre Jugurtha. Ce grand homme ne trompa pas l'attente publique; et, ayant choisi pour lieutenants Marius et Rutilius, il partit pour l'Afrique. Il s'appliqua à rétablir la discipline militaire que l'ignorance ou la mollesse de ses prédécesseurs avaient entièrement énervée; et, après avoir bien étudié l'ennemi, il se mit à sa poursuite. Dans sa marche, il attaqua et prit la ville de Vacca, la plus riche de toute la Numidie, et y mit une garnison. Il était encore dans ses plaines, quand Jugurtha, pour engager une action générale, vint se montrer à la tête de ses troupes, avantageusement postées. Métellus accepte le défi. On donna le signal; on en vint aux mains. Les Numides sont d'abord victorieux. Les Romains, excités par l'exemple et les paroles de leur général, reprenant courage, combattent avec une nouvelle vigueur. La valeur l'emporte, et le champ de bataille demeure au consul. Jugurtha prend la fuite, et abandonne aux vainqueurs un butin immense. L'année suivante, les habitants de Vacca, pressés par les prières du roi, massacrèrent la garnison romaine. Métellus se met à la tête d'une légion et de quelques escadrons de cavalerie, et arrive, au point du jour, devant la ville. Il y mit tout à feu et à sang, et le pillage fut abandonné aux soldats. 109 *ans avant J. C.*

VACHTENDONCK (*sièges de*). 1. Cette petite ville, peu éloignée de Venloo, mais que les avantages de sa situation dans un terrain noyé, et les fortifications que les Hollandais avaient ajoutées aux défenses qu'elle tenait de la nature, rendaient difficile à emporter, fut assiégée par les Espagnols en 1588, sous la conduite du comte Pierre Ernest de Mansfeld. Sa faible garnison fit la plus grande résistance.

Cependant les travaux des Royalistes avancèrent si promptement, le feu des batteries, la sape et les mines les servirent si bien, que, le 3 décembre, les assiégés capitulèrent. Ce siége est célèbre, parce qu'on y fit, pour la première fois, usage des bombes, inventées depuis peu par un homme de Venloo, qui se mêlait de faire des feux d'artifice. En effet, la garnison et les bourgeois, effrayés de ces globes dont on se servait pour la première fois, qui écrasaient leurs maisons, et répandaient de tous côtés une flamme difficile à éteindre, ne font qu'une faible résistance. Cet art destructeur se perfectionne avec le temps, et donne naissance aux grenades, aux pots-à-feu, et à plusieurs autres machines meurtrières.

2. En 1600, le prince Maurice, profitant des glaces de l'hiver, rassembla avec secret les garnisons voisines de Vachtendonck, et leur ordonna de tenter à l'improviste l'attaque de cette place mal gardée. Sa garnison n'était que de quatre-vingts hommes, et celle du château de trente. Les Hollandais ne trouvèrent aucun obstacle à planter leurs échelles. Les défenseurs de la ville dormaient paisiblement. Les assaillants, maîtres de l'enceinte avant d'avoir été découverts, forcèrent bientôt la ville de se soumettre. Ainsi le château ne fit qu'une très-faible résistance. Cinq ans après, Spinola chargea le comte de Bucquoi de la reprendre. Ce capitaine, après bien des efforts, eut le bonheur de réussir, et, le 27 septembre, la garnison, réduite à l'extrémité, capitula.

VAL-CARLOS (*affaire dans le*). Dix-huit cents Espagnols occupaient, le 23 mai 1793, un poste retranché dans le Val-Carlos, non loin de Saint-Jean-pied-de-Port. Le général Lagenetière est instruit que leur projet est de venir forcer ses positions, en se portant sur ses derrières. Le général Nogués lui propose de les chasser eux-mêmes du Val-Carlos, mais en portant du canon par des pentes où des chèvres étaient seules capables de gravir. Ce projet paraissait d'une exécution impossible : mais dans cette armée Lagenetière possédait des Basques. Il part avec cent chasseurs et une pièce de canon, en même temps que quatre cents soldats tournaient les Espagnols sur d'autres points. Arrivé à l'endroit indiqué, il se trouve trop éloigné de

l'ennemi. Les Basques descendent la pièce, en faisant la chaîne, une main se tenant au rocher, tandis que l'autre soutenait le canon pour l'empêcher de tomber de mille toises; elle arrive enfin en un lieu où des Basques seuls étaient capables de la placer. Les Espagnols effrayés abandonnent leurs bagages, leurs armes et des prisonniers à cinq cents Français satisfaits d'avoir fait fuir un ennemi trois fois plus nombreux.

VALENCE ( *siéges de* ). 1. Le véritable mérite et les grands services sont rarement récompensés dans les palais des rois. Rodrigue de Bivur, ce capitaine si célèbre sous le nom du Cid, après avoir remporté une foule de victoires; après avoir défendu et protégé le roi de Castille Alphonse VI, fut indignement écarté de la cour de ce monarque ingrat et injuste. Pour se venger, ce grand homme continua de défendre sa patrie. Il rassembla une foule de chevaliers, se mit à leur tête, et se rendit redoutable aux Sarrasins. En 1094, il forma le siége de Valence, dont Jousef Tasfin, sultan d'Afrique, s'était emparé. Une nombreuse garnison, les fortifications de la ville, des amas d'armes, des vivres et des machines de toute espèce, étaient des obstacles insurmontables à tout autre qu'au Cid. Après une défense opiniâtre, les citoyens, vaincus par la famine, et n'ayant aucune espérance de secours, capitulèrent. La valeur du Cid avait ouvert les portes de Valence, et sa valeur lui fit concevoir le dessein hardi de conserver cette ville. Tant qu'il vécut, les Arabes firent de vains efforts pour la reprendre; ils furent battus deux fois, et forcés de lever le siége. La mort seule du Cid fit retourner cette place en leur pouvoir, cinq ans après l'avoir perdue.

2. En 1238, don Jayme, roi d'Aragon, met le comble à sa gloire par la prise de Valence. Il s'en approcha avec une armée accoutumée aux triomphes, fit dresser ses machines, et se fortifia dans son camp. En vain les Maures essayèrent d'attirer les Chrétiens au combat, ils restèrent constamment derrière leurs lignes. On vit arriver, quelques jours après, un corps considérable de Français, commandé par Pierre Aimille, évêque de Narbonne, et par tous les évêques de Catalogne et d'Aragon. Ils furent bientôt suivis par une troupe d'Anglais. Ces renforts augmentèrent le

courage des Chrétiens. Ils comblèrent les fossés, et commencèrent à battre la ville de plus près. Les Mahométans de leur côté faisaient de nouvelles fortifications en dedans de la place, et préparaient tout pour une vigoureuse défense. Tel était l'état du siége, lorsqu'on vit paraître une flotte de dix-huit voiles dans le golfe de Valence. Elle était envoyée par le roi de Tunis, qui s'intéressait vivement au sort du monarque infidèle. L'arrivée des Africains remplit d'inquiétude les Espagnols, et ranima l'ardeur des Maures. Mais les troupes du roi de Tunis, ayant tenté inutilement de pénétrer dans la place, sans pouvoir y réussir, furent obligées de se rembarquer. Le désespoir succéda pour les habitants aux plus flatteuses espérancess. Epuisés de fatigues, excédés de misère, sans force, sans pain, sans murailles, ils demandèrent à capituler.

VALENCIA-D'ALCANTARA (*prise de*). Lord Gallowai, commandant une armée d'Anglais et de Hollandais dans la guerre de la succession d'Espagne, assiégea Valencia-d'Alcantara. Alphonse Madriaga, gouverneur de la place, se défendit avec une vigueur extraordinaire avec une faible garnison de trois cents hommes. Les assiégeants furent donc repoussés dans quatre assauts avec beaucoup de perte, et ne forcèrent la brèche qu'au ciuquième. Les Castillans ne se rendent qu'après avoir fait des prodiges de valeur, lorsque leur gouverneur est hors d'état de se défendre, ayant reçu trois coups de feu. Cette ville, livrée à toutes les horreurs d'une place prise d'assaut, présente un spectacle affreux. Les hommes et les enfants sont impitoyablement massacrés. Les femmes, qui refusent de se livrer à la brutalité du soldat, éprouvent le même sort : celles qui sont faibles ne sont pas toujours épargnées. Un prêtre, croyant arrêter ces excès, court à l'église, en sort le Saint-Sacrement à la main, et se présente aux vainqueurs. Cette soldatesque effrénée tire sur lui, le blesse à mort, lui arrache l'ostensoir, et foule aux pieds l'hostie qui y est renfermée. De pareils actes d'irréligion, souvent répétés chez des Espagnols dévots, indisposent la multitude contre l'archiduc, et servent admirablement la cause de Philippe V. La prise de cette ville fut suivie d'un événement singulier. Cent douze hommes, qui y sont faits prisonniers, sont mis à la garde de trente cavaliers pour être conduits en Portu-

gal. Après quelques jours de marche, ces cavaliers s'arrêtent dans une prairie pour repaître, et mettent pied à terre, sans prendre aucune précaution contre leurs prisonniers. Ceux-ci se jètent sur leurs gardes, les désarment, et, prenant différentes routes, ils se sauvent, sans qu'on en puisse reprendre un seul. 1705.

VALENCIENNES (*siéges de*). 1. Philippe II, roi d'Espagne, fils et successeur de l'empereur Charles-Quint, qui, du fond de son cabinet, comme un autre Tibère, ébranlait l'Europe par sa politique souvent cruelle, voulant arrêter les rapides progrès du Luthéranisme dans les provinces de Flandres, arma la main des bourreaux, et s'efforça d'établir dans ces contrées heureuses et tranquilles la sainte inquisition. Ce tribunal barbare, si peu conforme aux règles de la douceur évangélique, révolta tous les Flamands, et fit naître cette confédération fameuse à la tête de laquelle fut Guillaume de Nassau, surnommé *le Taciturne*, prince d'Orange. Tous les confédérés étaient vêtus de gris, portaient sur leurs chapeaux de petites écuelles de bois, et au cou une médaille sur un côté de laquelle était le portrait du roi, et au revers une besace suspendue par deux mains entrelacées en signe de foi, avec cette inscription : *Fidèles au roi jusqu'à la besace*. Ils faisaient allusion au nom de gueux que leur avait donné le comte de Barlemont. Ils se montrèrent, dans cet équipage, à Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme et gouvernante des Pays-Bas. Ils présentèrent assez humblement à cette princesse une requête par laquelle ils demandaient la liberté de conscience et la révocation de l'édit qui établissait le Saint-Office. On éluda de répondre à ces prières, et l'on appesantit tellement le joug des Protestants, et même des Catholiques, qu'on se disposa de toutes parts à la révolte. Les habitants de Valenciennes levèrent les premiers l'étendard; ils étaient presque tous Huguenots, et avaient de grandes liaisons avec les hérétiques de France. La gouvernante chargea le seigneur de Noircarmes, commandant dans le Hainault, d'établir une garnison suffisante dans Valenciennes pour y contenir l'audace des bourgeois. Noircarmes voulut employer la douceur; avant de s'approcher des murs de la ville, il convint de ne rien entreprendre si l'on proscrivait l'exercice public de l'hérésie. On y consentit, et l'on se

rétracta dans le même instant. Noircarmes s'étant présenté pour entrer dans la ville et terminer l'accord, un homme de la populace eut la hardiesse de lui en fermer la porte, et de l'éloigner à coups d'arquebuse. Valenciennes fut déclarée rebelle, et la gouvernante en ordonna le siége. La nouvelle s'en répandit. Aussitôt quelques Huguenots français volèrent au secours des proscrits, suivis de trois mille hommes de pied, et de quelque cavalerie que l'on ramassa dans les cantons les plus voisins de la Flandre. Ces troupes, pourvues de plusieurs pièces de canon, s'avancèrent sous les ordres de Jean Soréas qui les avait réunies. Noircarmes rassembla sur-le-champ quelques compagnies d'infanterie avec quelques chevaux, et partit sans délai pour aller combattre cette milice indisciplinée, sans expérience et téméraire. Sa défaite fut l'ouvrage d'un moment. Soréas périt dans l'action, et ses soldats furent massacrés. Quelques-uns tentèrent vainement de se réfugier dans Tournai. Les paysans des environs les poursuivirent et les dissipèrent. Noircarmes, animé par ce succès, s'avança vers Valenciennes après avoir conquis Tournai. Les rebelles, toujours obstinés, rejetèrent avec mépris toutes les propositions. Il fallut qu'il se disposât sérieusement à les assiéger. Déjà il avait établi une batterie redoutable qui renversait les remparts, et portait la désolation et le désespoir au milieu des assiégés. Ils avaient espéré de puissants secours, mais, frustrés dans leur attente, leur audace se changea en terreur, et, après quelques rudes attaques, ils se rendirent à discrétion. Noircarmes imposa les lois qu'il plut à la gouvernante de prescrire. La soumission de Valenciennes abattit la confédération. Les peuples qui penchaient vers la révolte, s'empressèrent de rentrer dans l'obéissance. La tranquillité sembla renaître dans la Flandre, et la vigoureuse administration de Marguerite promettait qu'elle serait durable. 1557.

2. L'un des plns grands exploits de Louis XIV fut la conquête de Valenciennes. Depuis les guerres qui avaient procuré la liberté de la Hollande, les possesseurs de cette ville, une des plus grandes et des plus peuplées des Pays-Bas, n'avaient rien oublié pour la rendre imprenable. On regarda donc comme le comble de la témérité le projet du monarque français. Il fallait d'abord s'emparer de deux

demi-lunes à droite et à gauche. Derrière ces demi-lunes était un grand ouvrage couronné, palissadé, fraisé, entouré d'un fossé coupé de plusieurs traverses. Dans cet ouvrage couronné en était encore un autre bien revêtu et environné d'un autre fossé. Après s'être rendu maître de tous ces retranchements, il fallait franchir un bras de l'Escaut; ce bras franchi, on était arrêté par un nouvel ouvrage qu'on nomme *pâté;* derrière ce pâté coulait le grand cours de l'Escaut profond et rapide, et qui sert de fossé entre le pâté et la muraille; enfin cette muraille était soutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canons. Près de quatre mille hommes de garnison, une quantité de munitions de guerre et de vivres, la haine des bourgeois contre la France, et leur affection pour le gouverneur espagnol, semblaient préparer une longue et terrible résistance. A la tête d'une armée formidable, Louis XIV s'avança secondé par son frère et par les maréchaux d'Humières, de Schomberg, de la Feuillade, de Luxembourg et de Lorges. Le célèbre Vauban dirigeait toutes les opérations. Le 9 mars 1677 on ouvrit la tranchée. Quelques jours après, le roi tint conseil pour attaquer les ouvrages du dehors, afin d'épargner le sang du soldat. Vauban proposa de les attaquer en plein jour. Tous les maréchaux de France se récrièrent contre un pareil dessein, Louvois le condamna, Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. « Vous voulez, dit-il, ménager le sang du soldat; vous » l'épargnerez bien davantage quand il combattra de jour, » sans confusion et sans tumulte, sans craindre qu'une » partie de nos gens tire sur l'autre comme il n'arrive » que trop souvent. Il s'agit de surprendre l'ennemi, il » s'attend toujours aux attaques de nuit; nous le sur» prendrons en effet lorsqu'il faudra qu'épuisé des fatigues » d'une veille, il soutiène les efforts de nos troupes fraî» ches. Ajoutez à cette raison, que s'il y a, dans cette » armée, des soldats de peu de courage, la nuit favorise » leur timidité; mais que pendant le jour l'œil du maître » inspire la valeur et élève les hommes, et surtout les » Français, au-dessus d'eux-mêmes. » Le roi se rendit aux raisons de Vauban malgré Louvois et cinq maréchaux de France. Le 16 au soir, les deux compagnies de mousquetaires, une centaine de grenadiers de la maison du roi,

un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, furent commandés, et le 17 à neuf heures du matin ces guerriers marchèrent à l'attaque de l'ouvrage couronné, après avoir franchi les deux demi-lunes avancées. Rien ne leur résiste; ils montent de toutes parts sur le retranchement; ils s'en saisisent, ils s'y logent. C'était tout ce qu'on avait demandé pour cette fois; mais la valeur des mousquetaires fit plus qu'on n'avait exigé d'elle. Il y avait, sur le petit bras de l'Escaut, un pont qui communiquait au pâté. Ce pont était fermé par une barrière de grosses pièces de bois pointues, avec un guichet au milieu, où il ne pouvait passer qu'un homme à la fois. Tandis qu'une partie des mousquetaires tâchait d'en forcer l'entrée, les autres grimpaient au haut de la barrière, bravant les coups de piques et de fusils; ils sautèrent tous de l'autre côté l'épée à la main. L'ennemi, surpris, épouvanté, prend la fuite et abandonne la défense du guichet. On le poursuit sur le pont; on arrive au pâté; on l'attaque avec fureur; on l'emporte avec rapidité, mais le canon des remparts allait écraser les vainqueurs. Les mousquetaires-gris apperçoivent une petite porte; ils l'enfoncent; ils trouvent un petit escalier dérobé, pratiqué dans l'épaisseur du mur; ils se précipitent par ce sentier étroit; ils arrivent au haut du pâté. Ils y remarquent une autre porte qui donnait entrée dans une galerie construite sur le grand canal de l'Escaut; ils l'enfoncent encore; ils parvienent au rempart, ils s'y retranchent. Ils tournent contre la ville les canons qu'ils y trouvent, et, à l'abri de ces foudres, ils descendent dans la place avec les fuyards. Ils les poursuivent de retranchement en retranchement, de rue en rue; ils triomphent avant même que le roi sache que le premier ouvrage attaqué est emporté. Ce n'est pas encore ce qu'il y eut de plns étonnant dans cette action merveilleuse. Il était vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jeteraient aveuglément sur les troupes et sur les bourgeois, qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée; mais ces guerriers, à peine adolescents, conduits par un cornette nommé Moissac, et par un maréchal-de-logis appelé Labarre, se mirent en bataille derrière des charrettes, et, tandis que les troupes, qui venaient en foule, se formaient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparaient des maisons voisines, afin de

protéger par leur feu ceux qui défendaient le pont avec une bravoure incroyable. Trois fois ils furent assaillis par la cavalerie de la garnison ; malgré leur petit nombre, ils soutinrent toujours ses efforts sans se laisser entamer. L'infanterie pouvait les venir prendre par derrière en passant par le rempart, mais elle y trouva la plus grande partie des mousquetaires-noirs et les grenadiers de la maison du roi, qui la repoussèrent vigoureusement. La bourgeoisie s'étonnait ; le conseil de ville s'assemblait. On entra en pour-parler avec Moissac, qui reçut et donna des ôtages. On députait vers le roi. Tout cela se faisait sans confusion, sans tumulte, sans commettre de faute d'aucune espèce. La ville fut obligée de se soumettre sans capitulation. Le roi fit la garnison prisonnière de guerre, et entra dans Valenciennes surpris d'en être le maître. Il ne lui en coûta pas plus de quarante hommes. « Je ne sais, dit Larrey, » si l'Histoire fournit bien des exemples d'une action si » brusque et si heureuse, et de la prise, en si peu de » temps et avec aussi peu de perte pour les vainqueurs, » d'une grande et forte ville qui ne manquait de rien » pour sa défense. Tout tient du prodige,, et tout en fut » attribué à l'heureuse témérité des mousquetaires du roi...» « Elle fut heureuse, ajoute M. de Sainte-Foix, parce que » le sang-froid et la prudence achevèrent ce que l'ardeur » et le feu du courage avaient commencé. Tout y caractérise la vraie valeur, cette valeur qui élève l'homme » au-dessus de lui-même, et qui souvent le fait triompher » contre toute apparence et malgré le danger évident où » il semble s'être précipité. 1677. »

3. Les Autrichiens ayant pris Condé au mois d'avril 1793, dirigèrent leurs forces contre Valenciennes. Le général Ferrand, commandant de cette place, avait une garnison de neuf mille hommes. Pour en favoriser le siége, l'ennemi posta trente-cinq mille hommes en observation dans la plaine d'Hérin, en avant de la ville, quarante mille autres de l'autre côté de Valenciennes, et enfin un troisième corps entre Lille et Tournay. A l'instant où la ville fut investie, ses faubourgs furent attaqués. Celui nommé de *Marli*, fut incendié le 24 mai, et pris le jour suivant. Les coalisés ouvrirent l'attaque très-près de la place. Le duc d'Yorck, lui fit une première sommation le 14 juin. Le commandant y

répondit : « Avant de rendre la ville, la garnison et moi » nous nous ensevelirons sous ses ruines. » Le bombardement et l'incendie commencèrent aussitôt sur le front d'une place que l'ennemi semblait vouloir plutôt détruire que réduire. Lorsque le côté de Tournay fut en cendres, ils transportèrent leurs bouches à feu vers le sud-ouest, alors l'embrâsement devint général. L'ennemi ne parut plus vouloir renverser les murailles et les fortifications de Valenciennes, mais ensevelir ses habitants sous les ruines de leurs demeures. Cette conduite barbare produisit une haine universelle contre un ennemi qui ne voulait pas seulement conquérir, mais dévaster. L'indignation inspira une opiniâtreté plus tenace que le courage, et quand le sort des armes eut livré Valenciennes aux puissances coalisées; elles conquirent des murailles et non des cœurs. L'exemple de Valenciennes sauva Lille. Pendant l'incendie, le feu prit à l'arsenal qui sauta. On soupçonna une trahison; le sous-directeur de l'artillerie Monestier, se tua. Le but de cette trahison était de faire soulever les habitants, on y réussit, les deux commissaires représentants ramenèrent d'abord l'ordre. Les travaux des assiégeants parvinrent le 21 juillet à l'enceinte de la place, il y avait une brèche au bastion dit des Huguenots, une première attaque au chemin couvert fut repoussée. L'assaut fut renouvelé le 26, mais dix mille hommes furent portés en même temps à une autre attaque où les ennemis s'emparèrent d'un ouvrage avancé que trois mines firent sauter. Le feu des remparts les en chassa, et l'ouvrage fut repris, mais une terreur panique s'empara du soldat; il devint sourd à la voix de ses chefs, tous rentrèrent pêle-mêle dans la ville, et rien ne put les faire retourner à l'ouvrage avancé repris et abandonné par les deux partis. En même temps le duc d'Yorck fit distribuer une proclamation adressée aux habitants et aux soldats, pendant qu'il en envoyait une seconde à la municipalité et au général. Dès ce moment le désordre fut irréparable, les habitants rassemblés, soutenus des soldats, forcèrent le conseil de guerre d'entrer en capitulation, elle fut signée le même jour 28 juillet. Les seules compagnies de canonniers de Douai et de Valenciennes, ne prirent aucune part à cette émeute. Elles avaient servi avec distinction. Il existait seulement trois mille sept cents hommes de toute la garnison, tandis que les alliés en avaient perdu quarante mille aux siéges de Condé, Cateau-Cambrésis et Valenciennes. 1793.

4. La Convention nationale, pour effrayer les garnisons qui occupaient les places de Condé, Landrécies, Valenciennes et Lequesnoy, sur le territoire français, ordonna de passer au fil de l'épée celles qui ne se rendraient pas à discrétion vingt-quatre heures après la signification qui leur serait faite de ce décret. Il y avait dans Valenciennes une garnison de quatre mille huit cents hommes, et deux cent vingt bouches à feu. Le général Schérer commença l'investissement de la place, mais demanda qu'on ne notifiât pas ce terrible décret avant d'en avoir fait les approches et assez poussé ses travaux pour obliger les défenseurs de Valenciennes, par l'imminence du danger, d'y obéir. Cette proclamation fut faite dans le moment où l'artillerie de siége était en grande partie démontée, les forces assiégeantes faibles et les tranchées fréquemment remplies d'eau dans l'arrière-saison. Le commandant autrichien consentit de rendre Valenciennes, mais en réclamant des conditions moins déshonorantes et moins dures. Il pria de le laisser sortir du territoire français, sur parole de ne point servir jusqu'à entier échange. Ces conditions furent agréés avec quelques modifications par le Comité de Salut public. Cette place se rendit le 27 août 1794. On y trouva des magasins immenses; les Autrichiens en ayant fait leur entrepôt, y avaient accumulé leurs munitions et leurs vivres. Parmi les traits héroiques qui distinguèrent les soldats français dans ce siége, on remarque celui de Duquesne, chasseur dans le cinquième bataillon d'infanterie légère. Il a la jambe fracassée par un boulet lancé de Valenciennes. Ses camarades s'empressent de le secourir, il les éloigne et les engage de retourner à leur poste; on le voit tenir lui-même les bandages, et aider le chirurgien à panser ses blessures. Quand l'opération est achevée, Duquesne dit: « Ce n'est pas ma jambe que je regrète, mais de me trouver dans l'impuissance d'aller avec mes camarades délivrer Vaciennes. 27 *août* 1794.

VALMY (*bataille de*).. Le général Dumourier, après avoir long-temps arrêté dans les défilés de l'Argonne, l'armée des puissances coalisées qui avaient envahi la Champagne en 1792, avait laissé lui-même tourner entièrement sa position de Grandpré, en livrant aux Autrichiens le passage de la Croix-aux-Bois. Il effectua sa retraite en présence d'un ennemi supérieur, et vint camper une lieue en avant

de Sainte-Menehould, sur un plateau peu élevé au dessus des prairies à droite du chemin qui conduit à Châlons. Cette position était appuyée sur la droite à la rivière d'Aisne, qui descend de Sainte-Menehould; des prairies marécageuses et un étang en couvraient la gauche. Une vallée étroite séparait ce camp des hauteurs de l'Iron et de la Lune, où campèrent bientôt les Prussiens. Entre ces deux élévations est un bassin de prairies d'où sortent quelques tertres dont le plus élevé est celui qui se trouve couronné par le moulin de Valmy. Deux petites rivières séparent cet espace; elles tombent dans l'Aisne au dessus et au dessous de Sainte-Menehould : l'Auve est au sud, et la Bionne au nord. Le quartier-général fut placé à Sainte-Menehould, à une distance égale du corps d'armée et de l'avant-garde commandée par Dillon, qui gardait les Ilettes. Dans cette position extraordinaire, les deux armées françaises adossées faisaient front à l'ennemi, qui avait derrière lui le pays qu'il voulait envahir, tandis que l'armée de Dumourier faisait face à la France, qu'elle était chargée de défendre. Cette disposition forçait à une action le roi de Prusse et le duc de Brunswick; la prudence leur interdisait de pénétrer plus avant, laissant derrière eux une armée de soixante mille hommes. La réunion de Kellermann et de Beurnonville, qui se fit sur ce point, porta cette armée à ce nombre de combattants. Dumourier, considérant les positions dont il était environné, fortifia son camp; il résolut d'y attendre l'ennemi, et d'en faire aussi son champ de bataille. Sur la rive droite de l'Aisne, un bataillon de troupes de ligne fut placé dans le château de Saint-Thomas. Vienne le Château, Marimont et la Neuville, furent occupés par trois autres bataillons et de la cavalerie. Ces postes s'appuyaient mutuellement, et communiquaient avec le poste de la Chalade. Le front du camp fut couvert de batteries qui découvraient le vallon dans tous ses prolongements. Son avant-garde fut portée à trois lieues de son front sur le ruisseau de la Tourbe; elle avait ordre de se retirer lentement, de couper les ponts, de fourrager tous les villages en s'étendant sur sa gauche, de se placer ensuite sur la Bionne, et de faire la même manœuvre en se retirant sur l'armée. La gauche du camp se terminait sur le chemin de Châlons. La rive droite de l'Auve fut laissée à l'armée que Kellermann amenait; Beurnonville se joignit le 17 septembre à Dumourier, avec dix mille

hommes tirés du camp de Maulde. Les Prussiens étaient entrés dans le camp de Grandpré le jour où il fut abandonné par Dumourier; ils avaient débouché dans la plaine en avant de la forêt d'Argonne, par Vouziers, Autri et Cernay. L'avant-garde, aux ordres de Stengel, cédait lentement le terrain et disputait tous les passages, de façon qu'elle ne se réunit à l'armée que le 18; elle donna ainsi le temps à Kellermann d'opérer sa jonction. Il amenait quinze mille hommes, et en avait laissé cinq mille de bonnes troupes pour couvrir Bar et Vitry. Le 19, il prit une position qui lui fut indiquée par Dumourier; mais à peine l'eut-il occupée, qu'il en sentit tous les désavantages. Sa droite était appuyée à un étang qui le séparait de la gauche de Dumourier; sa gauche était dominée par les hauteurs qui descendent du moulin de Valmy. Derrière lui se trouvait le ruisseau de l'Auve, marécageux sur ses deux bords; il ne pouvait se replier sur Dumourier que par une trouée entre le ruisseau et l'étang. S'il était forcé de passer ce ruisseau à Dampierre, il n'avait qu'un mauvais pont si étroit, que l'infanterie n'y pouvait marcher que deux de front, et la cavalerie homme par homme. La chaussée pour y arriver était étroite, dégradée par les pluies, et les ornières étaient si profondes, que l'artillerie et les équipages ne pouvaient y avancer qu'avec des peines infinies; il était difficile de résister dans une semblable position à un ennemi supérieur, si celui-ci, se contentant de tenir nos armées en échec, prenait le parti de se placer sur les hauteurs de la Lune, et de faire passer le ruisseau de l'Auve à Giraucourt par un gros de troupes qui eût occupé Dampierre et Voilmont. Les Prussiens pouvaient alors s'emparer de nos magasins, couper les communications de l'armée avec Châlons, et même envelopper nos armées, qui se trouvaient dans d'assez mauvaises positions. Tant de motifs rendaient essentiel d'occuper avant eux la position de Dampierre et Voilmont. Kellermann, qui sut toujours profiter de l'occasion, tandis qu'elle était encore favorable, donne ordre dans la nuit de lever le camp; mais les Prussiens, instruits de son arrivée et de sa position difficile, marchaient déjà pour l'attaquer.

Vers les trois heures du matin, le 20 septembre, Kellermann est averti du mouvement des armées prussiennes et autrichiennes, qui s'avançaient sur trois lignes, et avaient déjà dépassé le village de Hans, environ à une lieue de Val-

my. Il n'était plus temps de repasser l'Auve pour occuper Dampierre et Voilmont ; il ne pouvait rester dans la position dangereuse qui lui avait été assignée. Il résolut donc, en marchant à l'ennemi, de chercher un champ de bataille favorable. Les avant-gardes étaient aux prises ; Kellermann fit soutenir son avant-garde par sa réserve, commandée par le général Valence ; elle était composée des carabiniers, de quelques escadrons de dragons et de deux compagnies d'artillerie légère. Valence se déploya sur les hauteurs en avant du chemin de Gisaucourt à Valmy, étendit son front sur une seule ligne, s'y maintint, masquant ainsi toute la plaine en arrière, où l'ennemi devait supposer des corps d'infanterie à l'appui. Cette contenance en imposa assez pour qu'on n'entreprît pas de tourner Kellermann par sa gauche, où les renforts envoyés par Dumourier n'arrivèrent que plusieurs heures après. Kellermann prit sur-le-champ une position avec sa seconde ligne : la droite au village de Valmy sur les hauteurs ; la gauche descendant jusqu'au ruissau de l'Auve, occupant le village de Gisaucourt et le château de Maupertuis. Incertaine des projets du duc de Brunswick, la première ligne avait gardé sa position, d'après les ordres de Kellermann, pour couvrir la gauche de l'armée de Dumourier ; elle vint ensuite se réunir à la seconde. L'armée des coalisés s'était mise en bataille sur les hauteurs de la Lune ; sa droite vers l'étang de la Croix ; sa gauche s'étendant sur la plaine, et se rapprochant du ruisseau de la Bionne. Les hauteurs du moulin de Valmy appuyaient la droite de l'armée française : ce poste n'est qu'un tertre élevé, dont la crête étroite et escarpée fut couronnée de dix-huit pièces de position. Le général Stengel, qui l'occupait avec deux mille hommes, fut détaché sur la droite de l'armée au delà de Valmy. Le feu commença de part et d'autre vers sept heures du matin ; il fut maintenu et reçu avec une égale assurance. A neuf heures, l'ennemi démasqua une nouvelle batterie vers son centre, en avant de la droite da la maison de la Lune. Kellermann eut son cheval tué sous lui ; son escorte et le régiment de carabiniers qui le suivaient souffrirent beaucoup. Tandis que l'ennemi faisait de grands mouvements dans sa ligne, ses obus mettaient le feu à des caissons d'artillerie près le moulin de Valmy. Le désordre fut grand. La première ligne rétrograda ; l'artillerie à cheval rétablit le feu ; la première ligne reprit sa position, et la présence

de Kellermann acheva de mettre l'ordre. Il arrive alors pour faire placer une batterie dans le dessein d'attirer l'ennemi et de soulager les troupes placées au moulin de Valmy. Brunswick avait éprouvé qu'une vive canonnade n'effrayait pas les Français, il voulut savoir s'ils résisteraient de même à une attaque de vive force, et s'ils avaient conservé leur antique valeur. Vers les onze heures, le feu de l'ennemi redouble ; on le voit se former sur trois colonnes d'attaque, soutenues par la cavalerie : les deux de gauche se dirigent sur le moulin de Valmy ; celle de droite se refusant et se tenant en mesure. Ces attaques en ordre oblique sont la tactique familiére des Prussiens, Kellermann dispose son armée en colonnes par bataillon. A peine sont-elles formées, qu'il adresse à ses troupes cette courte harangue : « Camarades, » le moment de la victoire est arrivé ; laissons avancer » l'ennemi sans tirer un seul coup, et chargeons-le à la baïonnette. » L'armée répondit par des cris de *Vive la Nation.* Nos troupes, composées de régiments de ligne et de bataillons, attendaient l'ennemi de pied ferme. Voyant cette bonne contenance, Kellermann met son chapeau sur son sabre et s'écrie : *Vive la Nation.* Ce cri est répété avec enthousiasme dans tous les rangs, tous les chapeaux sont agités sur la pointe des baïonnettes. Cette saillie nationale étonna l'ennemi ; ses colonnes s'arrêtent. *La victoire est à nous !* s'écrie Kellermann ; et à l'instant il fait redoubler le feu de l'artillerie sur la tète des colonnes prussiennes ; leur fluctuation annonce le désordre, et bientôt de nouvelles décharges forcent l'ennemi de renoncer à cette attaque. Elles se retirent cependant avec assez d'ensemble, laissant sur le terrain beaucoup de morts. La colonne de leur droite, se réglant sur les deux autres, rétrograda également. Pendant cette attaque, le corps autrichien aux ordres de Clairfayt avait attaqué à différentes reprises avec des forces infiniment supérieures, mais toujours sans succès le plus léger, l'extrémité de la droite de Kellermmann, commandée par Stengel, et une partie de l'armée autrichienne tenait Dumourier en échec. Beurnonville arriva avec quatre mille hommes, et fut placé sur la gauche en seconde ligne. Depuis la retraite de l'armée ennemie, le feu continua de part et d'autre avec vivacité. L'ennemi faisait beaucoup de mouvement sur toute sa ligne pour donner le change sur ses véritables intentions, qui se développèrent par une atta-

que semblable à celle du matin, faite par les troupes autrichiennes. Stengel fut plus vivement attaqué. Le résultat fut partout le même.

Une première victoire avait redoublé l'ardeur de nos troupes ; les mêmes cris de joie, la même gaîté, la même contenance, furent les précurseurs de la seconde. Les colonnes ennemies s'arrêtèrent encore plus loin que le matin, mais cependant à la portée du canon. Vingt-quatre pièces de position placées au moulin de Valmy firent un feu des plus terribles sur la tête des colonnes, et l'ennemi se retira avec encore plus de désordre et de précipitation que la première fois. Depuis cette retraite, le feu s'éteignit insensiblement ; il cessa tout à fait vers les sept heures du soir, où les coalisés rentrèrent dans leurs premières positions. Les Français perdirent sept à huit cents hommes. On évalue beaucoup plus haut la perte des Prussiens. La position de Kellermann, malgré cette brillante journée, était cependant toujours hasardée; l'ennemi pouvait le tourner par sa droite, se porter entre lui et Sainte-Ménehould, et couper ses vivres et ses communications. Il regrettait toujours de n'avoir pas eu le temps, avant l'action, d'occuper les hauteurs de Dampierre et de Voilmont ; il ne donne que deux heures de repos à son armée. A neuf heures du soir, il lève son camp Cependant il fait allumer des feux sur toute la ligne pour cacher son départ, et laisse quelques régiments de chasseurs avec ordre de ne se replier sur sa nouvelle position, que s'ils y sont forcés par un ennemi supérieur. Marchant par sa gauche par un chemin affreux et sur un mauvais pont, il regagne les hauteurs entre Voilmont et Dampierre. Le général Valence avec sa réserve ouvrait la marche de l'armée : Desprez-Crassier fermait l'arrière-garde. Stengel resta avec quelques escadrons de cavalerie légère sur les hauteurs de Valmy, et se replia ensuite sur le village de Dammartin. Les dernières troupes arrivaient le 21, à six heures du matin, et toute l'armée était rangée en bataille, la droite appuyée au village de Dampierre-sur-Auve, et la gauche sur les hauteurs de Voilmont, quand l'armée ennemie s'ébranla, se forma sur quatre colonnes soutenues de toute sa cavalerie, et se mit en mouvement. L'avant-garde apperçoit alors Kellermann dans sa nouvelle position ; il arrivait vers leur flanc droit. Tout à coup ces colonnes s'arrêtent ; les généraux ennemis

se rassemblent à la maison de la Lune, et tiènent conseil : aussitôt elles rétrogradent, et reprènent l'ordre de bataille qu'elles avaient à leur départ. Kellermann force l'ennemi par quelques volées de replier promptement l'extrémité de sa droite : il rentra ensuite dans ses premières positions du camp de la Lune. Pour assurer la liberté de ses communications avec Châlons et Sainte-Ménéhould, il jeta quelques troupes en arrière, et, de cette excellente position, fit respecter par les quatre-vingt mille Prussiens son armée qui était bien inférieure. Cette journée ajouta à la réputation militaire du général Kellermann, et les guerriers virent avec étonnement qu'il était parvenu à repousser l'ennemi au moment où il arrivait dans une mauvaise position qui n'était pas de son choix. Obligé de choisir un terrain moins désavantageux pour le combat, il sut inspirer à sa troupe une confiance dans sa propre valeur, qu'elle n'avait pas éprouvée depuis le commencement de la guerre. Par le choix heureux de la position de Dampierre, il arrêta les Prussiens dans un pays dépourvu de subsistance, conserva l'abondance dans son camp, couvrit Paris et Châlons, et sauva la France, dont les Prussiens, mourants de faim, exténués par les maladies et la misère, furent contraints de commencer à évacuer le territoire dix jours après. Les coalisés, dans leurs ridicules projets, regardaient la France comme un pays vaincu, et déjà ils s'en étaient partagé les provinces. *Septembre* 1792.

VALOGNES (*prise du château de*). Pendant que les Anglais portaient le fléau de la guerre dans toutes les parties de la France, Duguesclin faisait trembler le Cotentin par la seule terreur de son nom. Lorsqu'il approchait, tout fuyait devant lui ; et ceux qui se retiraient dans les villes criaient : *Fermez les portes ; le diable vient après nous.* Le château de Valognes fut la seule place qui opposa quelque résistance. C'était une ancienne forteresse construite dès le temps de Clovis. Duguesclin fit lancer contre les murailles des pierres énormes, mais dont les coups terribles furent inutiles. Irrité par les obstacles, il livra plusieurs assauts. Les assiégés intimidés consentirent de se rendre à composition : ils sortirent emportant leurs effets. Les Français les insultèrent avec des huées, et les accablèrent des reproches les plus outrageants. Huit chevaliers

anglais, indignés d'un pareil traitement, rentrèrent dans la tour, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Duguesclin les somma d'exécuter la capitulation; ils furent inébranlables. Il fallut les forcer; ils combattirent comme des lions. Vaincus et pris, on leur trancha la tête. 1364.

VALTELINE (*expédition de la*). La Valteline est un petit pays dépendant des Grisons, situé entre le Tirol et le Milanais, au milieu des Alpes. Les Espagnols s'en étaient emparés, pour avoir par là une communication sûre et facile avec la branche allemande de la maison d'Autriche. La France, dont cette usurpation dérange les projets, y envoie le duc de Rohan pour en chasser les usurpateurs. Soit que ce grand capitaine croie que le cardinal de Richelieu, son ennemi, ne lui donne peu de moyens pour cette entreprise qu'en vue de lui faire perdre sa réputation; soit que, contre son ordinaire, il ne voie pas toutes ses ressources, il trouve de l'impossibilité à se soutenir dans ce pays là, et se détermine à ramener ses troupes en France. Le marquis de Montausier, qui sert dans l'armée en qualité de maréchal-de-camp, imagine qu'avec du courage et de la constance on pourrait faire tête aux Espagnols, malgré leur supériorité. Il parle au général avec la liberté que donnent la vertu et le talent, le persuade, et le détermine à assembler un conseil de guerre pour y faire approuver une résolution contraire à celle qui a été déjà prise. Montausier, voyant que la plupart des officiers s'en tiènent à ce qui a été arrêté d'abord, et continuent à demander vivement la retraite, dit qu'il faut que chacun donne son avis par écrit, afin que la cour puisse voir les sentiments et les raisons de tout le monde. La nature de l'expédient, et la fermeté avec laquelle il est proposé, en imposent si fort, que personne n'ose plus soutenir ce qu'on croyait auparavant si nécessaire. On prend le parti de faire tête aux Espagnols, on les bat; et la guerre se termine comme la France le souhaitait. 1635.

VANNES (*siége de*). En 1343, Robert d'Artois se présenta devant les murs de Vannes; deux fausses attaques, qui facilitèrent l'irruption subite de Gautier de Mauny, en favorisèrent une troisième, que les assiégés ne soupçonnaient

pas. La ville fut emportée d'assaut, et les malheureux habitants passés au fil de l'épée avec toute la garnison. Les seigneurs, qui la commandaient, échappèrent seuls au carnage. On les accusa de trahison et de lâcheté; pour se justifier de ce reproche, ils assemblèrent douze mille hommes, revinrent sur leurs pas, attaquèrent la place avec une fureur si impétueuse, qu'ils y entrèrent au second assaut. Robert d'Artois y reçut une blessure, qui le mit en peu de temps au tombeau.

VAR (*défense du pont du*). La cour d'Autriche, oubliant que toutes les tentatives faites par les Allemands pour pénétrer dans la Provence, depuis le règne de Charles-Quint jusqu'à la révolution de Gênes, en 1746, avaient été constamment malheureuses, crut devoir renouveler une pareille entreprise au printemps de 1800. Enflée de ses succès en Italie, encouragée par la coopération d'une flotte anglaise, elle ordonna aux généraux Mélas, Elsnitz et Lattermann, de marcher sur le Var avec quarante mille combattants, pour aller de là conjointement avec une flotte anglaise assiéger Toulon et Marseille par terre et par mer. Son espoir se fondait sur la faiblesse du gouvernement directorial, sur la nullité de ses moyens, et sur les assurances données par des émigrés de la disposition des peuples des provinces méridionales à se réunir aux ennemis du gouvernement. On vit toutes ces chimères successivement s'évanouir. Après le prise de Nice par le général Mélas, il se présenta avec sa formidable armée devant la tête du pont du Var, couverte par d'excellentes redoutes. Suchet, qui présidait à cette défense, avait placé un télégraphe dans le fort Montalban, qui se trouvait au centre de l'armée autrichienne. Ainsi prévenu de tous leurs mouvements, il était toujours en mesure pour les repousser, de quelque côté qu'ils se présentassent. Pendant dix jours, tous leurs efforts furent inutiles; le 21 mai, ils parvinrent cependant sur les hauteurs de la gauche du Var. Secondés par deux frégates anglaises et une artillerie nombreuse, ils attaquèrent le 23, pour la dernière fois, les retranchements français, dont ils furent repoussés avec beaucoup de perte. Cependant le bruit de l'étonnant passage des Alpes par le premier consul Bonaparte, et l'arrivée de cinquante mille Français dans la Lombardie, retentit sur les rivages de la Ligurie. Le général

Mélas demeura long-temps sans croire à la réalité d'une expédition qui le coupait à une si énorme distance sur ses derrières ; il voulut encore quelque temps persister dans sa téméraire entreprise; mais, forcé de céder à l'évidence, il se décida à repasser par le col de Tende avec quinze mille hommes pour se rendre précipitamment à Turin. Bientôt il fut suivi de toute son armée. Suchet reprit alors l'offensive, et harcela continuellement les Allemands dans leur retraite, et leur fit éprouver de grandes pertes. Ainsi se termina cette entreprise sur la Provence, et le génie de Bonaparte délivra tout à la fois la Lombardie et la France des plus pressants dangers. *Mai* 1800.

VARNE (*bataille de*). Uladislas IV, roi de Pologne, cédant aux pressantes sollicitations du pape, attaqua les Turcs avec une armée peu nombreuse, mais commandée par Huniade ; il vint camper dans les plaines de Varne. Amurat II, indigné de la perfidie du prince chrétien, se mit à la tête de cent mille hommes, et joignit bientôt les Polonais et les Hongrois réunis. Huniade commença le combat; son choc fut si violent, qu'ayant mis en fuite quelques escadrons infidèles, tous les autres, et le sultan lui-même, lâchèrent pied. Alors Amurat, tirant de son sein le traité violé par Uladislas, prit à témoin le Dieu des Chrétiens; et, lui adressant la parole, il s'écria : *Si tu es le vrai Dieu, venge-toi, venge-moi de la perfidie de tes adorateurs*. Soudain l'espérance renaît dans son âme; son courage le transporte; il fond avec la rapidité de la foudre sur les Chrétiens étonnés, interdits. L'aile droite ne peut soutenir ses victorieux efforts; elle plie, et recule en désordre. Le roi apperçoit son danger, et avance à son secours. Les Turcs, pris en tête et en flanc, accablés, pressés de toutes parts, osent à peine se défendre; ils se retirent jusque dans leur camp. Le prince, trompé par la chaleur de l'action, les poursuit l'épée dans les reins ; il rencontre un gros de janissaires destinés à la garde du grand-seigneur. Déjà il l'avait enfoncé, lorsqu'il se voit enveloppé par le reste des infidèles. Placé entre la victoire et la mort, le désespoir augmente sa bravoure; il frappe, immole tout ce qui ose l'approcher. Epuisé et blessé de mille traits, il tombe sur un monceau d'ennemis étendus morts à ses pieds. Les janissaires lui coupent la tête; et, la portant comme un trophée

sur la pointe d'une lance, ils la montrent aux Chrétiens, en criant de toute leur force : *Voilà la tête de votre roi!* A cette vue, la déroute devient générale, et le monarque ottoman reprend en triomphe le chemin de ses états. 1444.

VARSOVIE (*prises de*). 1. Le démembrement de la Pologne devint, en 1771, une source intarissable de malheurs pour ce pays. Supportant patiemment le frein utile d'une monarchie tempérée, ces peuples ne purent souffrir sans s'agiter une influence étrangère. Quand la révolution française éclata, la Pologne réforma aussi sa constitution. La majorité des citoyens fut satisfaite; mais elle produisit quelques mécontents. La plupart des cabinets de l'Europe virent avec peine ces changements, dans un gouvernement qu'ils voulaient protéger. Catherine vit, avec chagrin, Stanislas-Auguste se soustraire à son influence. Elle concerta sa vengeance avec la Prusse, afin d'écraser plus sûrement un peuple qu'ils voulaient asservir. Elle se déclara pour un parti de mécontents qui s'étaient réunis à Targowitz. Elle se déclara garante de la constitution qui venait d'être abolie, et fit entrer une armée en Pologne, au mois de mai 1793. Au lieu de soutenir une constitution nouvelle, qu'il avait lui-même provoquée, Stanislas, du fond de son cabinet, n'ordonna que des retraites. Les Russes entrèrent dans Varsovie comme on arrive au terme d'une promenade militaire. Catherine ordonna à Stanislas de se mettre à la tête des fédérés de Targowitz, et la Pologne fut soumise à tout ce que peut avoir de plus dur un joug militaire et étranger. Bientôt le roi de Prusse entra lui-même en Pologne, et se mit en possession de Thorn et de Dantzick. L'impératrice de Russie feint d'ignorer le motif de cette invasion; mais de concert avec le monarque prussien, elle déclara que l'unique moyen de donner à la Pologne un gouvernement stable, et une paix solide, est le partage des provinces qui avoisinent la Prusse et la Russie. Toute la nation, excepté son roi, s'oppose, avec énergie, à son prochain anéantissement. Les fédérés de Targowits ne veulent plus être les instruments de deux puissances dont ils détestent l'insidieuse protection. La diète de Grodno refuse de sanctionner ce pacte d'usurpation. Cette assemblée est investie par des soldats étrangers; on lui demande son consentement, elle ne répond que par le silence. L'impératrice fait marcher une

armée nouvelle de quinze mille Russes, pour accomplir ses projets; mais elle ne connaissait pas encore le peuple auquel elle voulait ravir son indépendance. Une révolte avait déjà éclaté dans la partie de la Pologne occupée par le roi de Prusse. Une troupe de huit cents hommes de cavalerie s'était formée sous la conduite de Madalinski. Ces partisans audacieux osaient souvent tomber sur les derrières de l'armée du roi de Prusse, lui enlevaient ses convois, et se cachaient ensuite dans les montagnes. Ils provoquaient ainsi le réveil de leur nation, et étaient les précurseurs de Kosiusko. Kosiusko qui avait servi avec distinction dans la guerre d'Amérique, sous Washington, saisit avec ardeur l'occasion de devenir son émule. Lorsque les Russes, à la prière des fédérés de Targowitz envahirent la Pologne, la valeur et les talents militaires de Kosiusko, furent presque la seule résistance qu'ils rencontrèrent. Indigné d'avoir vu ses efforts enchaînés par le monarque qu'il servait, il abandonna sa patrie, conservant toujours dans son cœur l'espoir de la délivrer. Il se rapprochait des frontières, quand il reçut la plus touchante ambassade qui puisse honorer un citoyen. Plusieurs de ses malheureux concitoyens vinrent, au nom de la nation polonaise, lui confier ses destinées abandonnées par son roi. Kosiusko entra secrètement dans Cracovie. De concert avec lui, Madalinski avait dirigé sa faible troupe sur ce Palatinat, en traversant l'armée prussienne. Kosiusko fut maître de la ville, aussitôt que l'on connut son arrivée; soldats et citoyens le reconnurent pour chef. Kosiusko reçoit des pouvoirs illimités pour délivrer sa patrie. Il apprend que douze mille Russes sont en marche pour l'attaquer. Il s'avance vers eux avec quatre mille Polonais; plusieurs ne sont armés que de piques et de faux; ils n'ont point d'artillerie. La victoire de Kosiusko est complète. Les Russes perdent trois mille hommes et trois pièces de canon. L'insurrection contre les étrangers s'étend dans toutes les provinces; les exilés rentrent. Chaque Polonais prend les armes; chacun devient soldat. Il n'y a bientôt plus aucun poste de sûr pour les Russes et les Prussiens. Des paysans, rassemblés à la hâte, attaquent des garnisons, et les font prisonnières. Comment Varsovie pourra-t-elle se délivrer de dix mille Russes qui sont dans ses murs, et s'y maintiènent avec toutes les précautions que peuvent inspirer la crainte et les mesures de rigueur d'un gouvernement

militaire ? Cependant c'est dans son sein que s'ourdissent les mouvements, qui, depuis long-temps, agitent les provinces. Un comité secret d'insurrection échappe à toutes les recherches, et déconcerte tous les projets de l'étranger. Chacun ose menacer les Russes de ses regards ; ils s'inquiètent, leur trouble se manifeste ; chaque nuit leur fait craindre un massacre général. Ils se disposent à s'emparer de l'arsenal ; tout est perdu pour les habitants de Varsovie, s'ils ne prévienent cette mesure. Ils sortent en tumulte de leurs maisons, le 18 mai 1794. Ils n'ont point de chefs ; ils ne suivent aucun ordre ; tout leur devient une arme contre les Russes. Ils fondent sur eux avec une telle impétuosité que ceux-ci ne peuvent employer aucune mesure pour se défendre, ni se ménager de communications entre leurs postes attaqués tous à la fois. Ils ne reçoivent, ni ne veulent donner de quartier. Cet horrible combat dure quarante-huit heures. Les citoyens s'emparent enfin des canons, qui, pendant tout ce temps, ont foudroyé la ville. Les deux généraux russes Ingelstrom et Apraxim se retirent de Varsovie avec un petit nombre de leurs troupes. Trois mille Russes, couverts de blessures, sont faits prisonniers ; six mille ont été massacrés : ils ont perdu cinquante canons. L'Histoire n'offre aucun combat soutenu, avec plus d'acharnement, entre des soldats et des citoyens.

2. Le roi de Prusse, pour venger ses alliés, marche sur Varsovie à la tête de quarante mille hommes. Cette ville est protégée par un camp retranché, où sont réunies les principales forces des Polonais. Pendant deux mois, ce monarque attaque, tous les jours, les postes des assiégés ; les occupe, et les reperd plusieurs fois. Il tente une attaque générale ; il y combat avec le prince royal son fils. Voyant qu'il ne peut surprendre, ni forcer aucun des postes de l'armée de Kosiusko, il est obligé de se retirer, et il abandonne le siége. Il hâte sa retraite le 15 septembre, parce qu'il craint une insurrection dans ses états.

3. Les Polonais n'eurent pas long-temps à se réjouir de cette victoire. L'impératrice de Russie fit marcher bientôt contre eux deux nouvelles armées. Le général Suwarow commandait l'une ; l'autre était sous le commandement du comte de Fersen. Dix mille Autrichiens s'avançaient dans

la Galicie, car l'Autriche accourait pour avoir sa part dans leurs provinces. Les Polonais qui avaient en même temps à surveiller le roi de Prusse, ne purent trouver assez de forces pour défendre à la fois tous les points menacés. Kosiusko, dont l'ardeur le portait toujours au-devant du danger, se précipita encore une fois au-devant des armées qui entraient de toutes parts dans sa patrie. Il voulait empêcher la jonction de Fersen avec Suwarow. Il fut trahi par un de ses lieutenants, qui le priva d'un secours important auquel il s'attendait. Attaqué par le général Fersen, à Matschewitz, il lui disputa long-temps la victoire; il succomba lui-même percé de coups; ayant perdu la bataille, sa patrie ne put lui survivre. Suwarow eut dès-lors peu de peine à vaincre les divisions polonaises qui lui étaient opposées. Il s'avança sur Varsovie. Tous les débris de l'armée polonaise s'étaient réfugiés dans le faubourg de Prague. Ils y furent attaqués avec fureur par les troupes russes, et vaincus après un combat où neuf mille Polonais périrent. Soit que les soldats russes eussent juré de venger la mort de leurs compatriotes tués dans Varsovie; soit instinct de férocité dans eux ou dans leur général, déjà célèbre par le sac et les massacres d'Ismaïlow, l'instant qui suivit cette victoire fut plus horrible que le combat lui-même. Trente mille victimes furent égorgées dans ce faubourg, quand il n'y avait plus de combat, sans distinction d'âge ni de sexe. Les habitants de Varsovie étaient témoins de cette horrible scène, du haut de leurs murailles. Varsovie ouvrit ses portes le 22 octobre au vainqueur. Il n'y eut plus de Pologne, et ses provinces furent incorporées à la Russie, à l'Autriche et à la Prusse. Ses habitants furent plus tranquilles; mais ils supportèrent toujours impatiemment le joug qui leur était imposé.

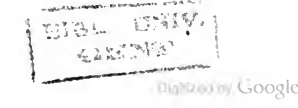
4. Les Français, vainqueurs de la Prusse en 1805, s'avancèrent dans la Pologne. Ses habitants, fatigués du joug que ses oppresseurs lui avaient imposé, appelèrent, par des cris d'allégresse, l'empereur Napoléon, qu'ils regardèrent comme leur libérateur. Les Polonais coururent aux armes pour seconder l'expulsion des Prussiens et des Russes, d'un pays qu'ils dominaient avec un joug de fer. Le général russe Beningsen, effrayé, se détermina à se retirer au delà de la Vistule. Sa retraite permit à l'armée française d'entrer dans Varsovie, de passer la Vistule, et d'occuper Prague, sans

autre engagement que de légères escarmouches. Le grand duc de Berg suivit de près le mouvement rétrograde de l'armée russe. Il passa la Vistule immédiatement après, et s'empara du fabourg de Prague le 6 décembre. Dès le 20 novembre, l'empereur Napoléon y arriva, érigea, en grand duché, la partie de la Pologne qui était échue à la Prusse, lors de son démembrement; et comme cette souveraineté eût été trop faible pour défendre son indépendance, il lui donna pour souverain le roi de Saxe, et lui traça une constitution qui garantissait aux Polonais, tous les avantages que les citoyens doivent trouver sous un gouvernement également juste et puissant. *Décembre* 1805.

VAUBAN (*prises du fort*). 1. Les Prussiens, ayant percé, au mois de novembre 1793, les lignes de la Lauter et de Weissembourg, investirent le fort Vauban ou fort Louis. La tranchée fut ouverte le 10; l'hôpital militaire, situé dans le fort d'Alsace, devint la proie des flammes les 12 et 13; une partie de la ville fut incendiée le 14. La capitulation dressée, la garnison sortit du fort avec les honneurs de la guerre, mais prisonnière. *Nov.* 1793.

2. Après la reprise des lignes de Weissembourg, le déblocus de Landau, la prise de Worms et de Spire, le général Hoche envoya le général Lefevre assiéger le fort Vauban: c'était la dernière place occupée par les ennemis dans l'Alsace. Trente mille hommes de l'armée du Rhin furent envoyés pour bloquer le fort Vauban au milieu du mois de janvier 1794. Le 15, la garnison du fort d'Alsace voulut faire une sortie, elle fut repoussée. Le lendemain, tout fut préparé qour passer le bras du Rhin à droite et à gauche du fort Vauban, et des batteries construites pour couper le pont qui servait de communication entre ce fort et la rive droite du fleuve. Vivement pressés, les Autrichiens redoublèrent leurs feux dans la nuit du 16 au 17 janvier sur les postes du Rhin, et profitèrent de cette canonnade pour évacuer en même temps le fort dont ils firent sauter la plus grande partie, en se retirant sur la rive droite du Rhin. Les Autrichiens ne possédèrent alors plus rien sur le territoire français. *Janvier* 1794.

VÉIENS (*défaites des*). 1. Les Veïens étaient le plus



puissant des douze peuples qui habitaient l'Etrurie. Ils avaient pour capitale Veïes, à douze milles au nord de Rome, située sur un rocher escarpé. Ils luttèrent pendant plus de trois cent cinquante ans contre la puissance romaine, qui menaçait d'engloutir toutes les nations voisines. Leur animosité éclata, pour la première fois, à l'occasion de la prise de Fidènes. Ils envoyèrent à Rome des ambassadeurs pour demander le rétablissement de leurs voisins; ils ne furent point écoutés. Pour se venger de l'insulte, ils marchèrent contre Rome; mais Romulus les arrêta dans la route, leur livra plusieurs combats sanglants, et les força de recourir à sa clémence. Ce fut la dernière victoire de ce monarque. 730 *ans av. J. C.*

2. Vers la sixième année du règne du Tullus Hostilius, ils mirent leurs forces avec celles des Fidénotes, et se disposaient à ravager les terres des Romains, lorsque ce prince les rencontra près de Fidènes. Cette bataille est mémorable par la défaite entière des Veïens, et l'insigne trahison de Suffétius, dictateur d'Albe, que le sort des armes avait soumise aux Romains. Ce perfide, qui accompagnait l'armée avec ses troupes, se retira sur une montagne voisine, au commencement de la mêlée, afin de se déclarer pour le parti vainqueur. Ce mouvement alarma les Romains. Mais Tullus, après avoir fait vœu secrètement de bâtir des temples à la *Pâleur* et à la *Crainte*, parcourut les rangs, et persuada à ses troupes que les Albains se retiraient par son ordre, afin de prendre les ennemis en queue; et, pour dérober à l'infanterie la vue de cette retraite inopinée, il commanda à tous les cavaliers d'élever leurs lances. Les Romains, à la voix de leur roi, reprirent courage, et enfoncèrent les deux peuples ligués. Après la victoire, Suffétius vint complimenter Tullus; mais ce prince le fit arrêter, et tirer à quatre cheveaux. 665 *a. av. J. C.*

3. Sous le gouvernement des consuls, les Veïens furent presque toujours armés contre Rome. Habiles à profiter des divisions qui déchiraient cette ville, ils osaient insulter les Romains jusqu'à leurs portes, et ils jetaient l'alarme dans le cœur de ce peuple qui les avait tant de fois vaincus. Ils eurent plusieurs fois de grands avantages, et remportèrent des victoires signalées. Tolumnius, leur roi, fut

défait près de Fidènes, et tué par un officier célèbre, nommé Æ. Cornélius Cossus. Ce Romain, qui se rendit si fameux dans la suite par sa valeur et par sa sagesse, eut l'honneur de remporter, par cette victoire, les dépouilles opimes; ce qui n'était point encore arrivé depuis Romulus. Ce trophée royal fut le plus bel ornement du triomphe de Mamercus Emilius, qui avait commandé dans cette guerre en qualité de dictateur. Après un autre combat, plus fatal encore aux Veïens, ils se soumirent. On leur accorda une trève, à l'expiration de laquelle on commença le fameux siége de leur capitale.

VEIES (*siége de*). La république romaine, fatiguée de se voir sans cesse traversée dans ses projets par les Veïens, leur déclara la guere, après une trève de vingt ans; et, pour mieux réussir dans ce grand dessein, on résolut le siége de leur capitale. Située sur un roc très-escarpé, abondamment pourvue de tout, la famine seule pouvait la réduire. L'ouvrage était long, mais il n'effraya pas. Il fallait défendre le soldat des rigueurs de l'hiver; on lui dressa des tentes de peaux, qui lui tinrent lieu de maisons. Rien n'était plus nouveau pour les Romains; aussi les tribuns du peuple noublièrent-ils rien pour s'opposer à cette innovation; mais bientôt un échec fit taire leurs vaines clameurs. Les Veïens, dans une sortie, avaient surpris les assiégeants, brûlé leurs machines, ruiné la plupart de leurs ouvrages. Tous les ordres jurèrent de ne point partir du camp que la ville n'eût été prise. Les chevaliers, auxquels la république devait fournir des chevaux, offrirent de se monter à leurs dépens. Le sénat, qui ne cherchait que la gloire et l'intérêt de l'empire, charmé de ce zèle unanime, assigna, pour la première fois, une paye aux gens de cheval et à tous les volontaires qui se rendraient au siége. On eut bientôt rétabli les ouvrages ruinés; on en fit de nouveaux plus considérables que les premiers. Rome concevait les plus grandes espérances, lorsque la haine des tribuns militaires, L. Virginius et M. Sergius, qui commandaient l'armée, firent presque échouer ses efforts. Les Capénates et les Falisques, voisins des Veïens, armèrent secrètement, surprirent et attaquèrent le camp des Romains. Les deux tribuns ne pouvant vivre ensemble, s'étaient séparés, et avaient partagé l'armée en deux. Les

ennemis tombent sur Sergius. Les assiégés, de concert avec eux, font une sortie, et l'attaquent de leur côté. Le soldat étonné combat faiblement; il cherche bientôt sa sûreté dans la fuite. Tout s'ébranle, tout se confond, la déroute devient générale. Virginius aurait pu sauver son collègue, mais il aima mieux satisfaire sa haine, en jouissant de sa défaite. Le sénat les obligea d'abdiquer leur charge. On fit leur procès, et on les condamna à une grosse amende, pour un si grand crime! Les Falisques revinrent à la charge, mais ils furent repoussés avec une perte considérable. Cependant le siége n'avançait pas; l'effort des armes romaines se terminait à ravager les terres des ennemis. L'année suivante, la guerre fut encore plus malheureuse. Sous de vains prétextes de religion, on déposa les tribuns militaires, dont on n'était pas content. On eut recours à un dictateur, comme dans les plus pressants besoins de la république. M. Furius Camillus, dont la rare valeur et la haute capacité avaient brillé plus d'une fois dans le commandement, fut élevé à cette suprême dignité. La présence de ce grand homme rétablit la discipline militaire, énervée par la division des chefs, et ramena la fortune sous les étendards des Romains. On serra la place de plus près; on releva les forts que les ennemis avaient renversés. Il défit les Falisques et les Capénates; et, après cette victoire, il fit pousser l'attaque avec beaucoup d'ardeur. Désespérant enfin de réussir par la force, il eut recours à la sape et aux mines. Ses soldats, à force de travail, s'ouvrirent une route souterraine qui les conduisit jusque dans le château; de là, se répandant dans la ville, tandis que ce général amusait les Veïens par un assaut, les uns allèrent charger ceux qui défendaient les murailles, les autres rompirent les portes, et toute l'armée entra en foule dans la place. Les citoyens éperdus ne savent où fuir; toutes les issues sont fermées. Les uns sont écrasés sous la chute des maisons, les autres consumés dans les flammes: partout on voit paraître l'image de la mort. Le soldat furieux immole ce qui s'offre à ses coups. On n'entend que des cris lamentables. Le dictateur cesse le carnage, désarme les prisonniers, et, pour s'acquitter de sa promesse, abandonne le pillage à ses troupes victorieuses. Ainsi tomba, après dix ans de siége, cette superbe ville qui avait été, durant trois cent cinquante-sept ans, la plus redoutable rivale de Rome.

La république n'apprit cette victoire qu'avec les transports de la joie la plus vive ; et tous les ordres de l'état s'empressèrent à l'envi d'honorer le triomphe de Camille. 731 *ans avant J. C.*

VEILLANE (*combat de*). Le duc de Montmorenci faisait filer ses troupes dans les gorges voisines de Veillane, pour aller joindre le maréchal de la Force, campé prés de Javenne, lorsque, le 10 juillet 1630, Doria vint attaquer son arrière-garde avec un corps des meilleures troupes de l'empereur. Le capitaine français, à la tête des gendarmes du roi, courut à l'ennemi, sauta un large fossé, et poussa jusqu'au premier escadron, où il blessa Doria de deux coups d'épée. Un corps de cavalerie, qui s'avançait pour soutenir le combat, fut attaqué, battu, dissipé, Enfin, s'abandonnant à son impétuosité Montmorenci fond sur un gros bataillon d'Allemands. A peine le duc se fut-il montré, que ce bataillon prit l'épouvante et la fuite. C'est ainsi que, par une heureuse hardiesse, Montmorenci avec quinze cents hommes triompha de huit à neuf mille ennemis. Quatre mille furent tués ou faits prisonniers, et l'on prit dix-neuf drapeaux. La jonction se fit ; et les Français, qui n'avaient pas perdu cent hommes, chantaient les louanges de leur général. Ils le voyaient couvert de sang, de sueur et de poussière, et l'assuraient que jamais il ne leur avait paru plus beau. Le comte de Cramail lui demanda s'il avait bien envisagé la mort, en livrant ce combat. *J'ai appris*, répondit-il, *dans l'histoire de mes ancêtres, et surtout dans celle d'Anne de Montmorenci, que la vie la plus brillante est celle qui finit dans le sein de la victoire.*

VÉLEZ (*siége de*). Ferdinand, roi de Castille et d'Aragon, voulant faire la conquête des états de Zagal, sultan de Grenade, se mit en campagne à la tête d'une armée de douze mille cavaliers et de quarante mille fantassins, et vint se présenter devant Vélez, petite ville peu éloignée de Malaga. A son approche, les habitants sortirent en tumulte et se jetèrent sur son camp. Le choc fut violent ; ils renversèrent un corps de Galiciens, et en firent un grand carnage. Ferdinand ayant fait avancer plusieurs régiments, les Maures furent repoussés à leur tour, et

contraints de rentrer dans la ville. Les Chrétiens les poursuivirent jusqu'aux faubourgs, où ils entrèrent pêle-mêle avec l'ennemi, et s'en rendirent maîtres. On dressa des batteries, et les canons commencèrent à foudroyer les murailles. La nouvelle du siége de Vélez consterna Zagal. Ce prince leva une armée de mille cavaliers et de vingt mille hommes de pied, et vint chercher les Chrétiens. Comme il voulait jeter quelque secours dans la ville, il n'oublia rien pour rendre son camp inaccessible. Pour n'être pas obligé de livrer bataille, il choisit un terrain escarpé, et le fortifia de retranchements et de batteries. L'ardeur des Espagnols triompha de tous ces obstacles. Les retranchements furent emportés, le camp forcé, et les Maures, après une longue résistance, furent obligés de prendre la fuite. La défaite du Sultan désespéra les habitants de Vélez; ils se rendirent à composition. 1487.

VELLÉTRI (*surprise de*). Le prince Lobkowitz, général autrichien, fit, en 1744, sur Vellétri, la même tentative que le prince Eugène avait faite sur Crémone en 1702, et avec tout aussi peu de succès. Six mille Autrichiens entrent dans Vellétri vers le milieu de la nuit. La grande garde est égorgée; on tue tout ce qui se défend, et ceux qui demandent quartier sont faits prisonniers. L'alarme se répand partout. Le roi de Naples et le duc de Modène allaient être pris. Le marquis de l'Hôpital, ambassadeur de France à Naples, avait suivi le monarque. Il s'éveille au bruit que font les ennemis; il court au roi et le sauve. A peine l'ambassadeur a-t-il quitté son hôtel, que les Impériaux y entrent et le pillent. Pendant ce temps le roi sort de la ville, accompagné du duc de Modène et du marquis de l'Hôpital, et se met à la tête de ses troupes. Les Autrichiens continuent le pillage des maisons. Le général Nonati entre dans celle du duc de Modène, et y trouve M. Sabatini, ministre de ce prince, jadis son camarade dans le même régiment. « *N'est-il pas vrai*, lui dit le ministre, *que vous vous contenterez de me faire prisonnier?* Tandis que ces deux amis s'embrassent, il arrive ce qui était arrivé à Crémone. Les gardes-Wallonnes, un régiment irlandais, des bataillons suisses, repoussent les Autrichiens, font couler des ruisseaux de sang, jonchent les rues de morts et de mourants, et reprènent

la ville. M. Sabatini voit ce changement par la fenêtre : *C'est moi à présent*, dit-il à son ami, *qui vous donne la vie, et c'est vous qui êtes mon prisonnier* 1744.

VENLOO (*prise de*). L'attaque de Venloo fut confiée, au mois d'octobre 1794, au général Laurent, commandant seulement une division de quatre mille hommes de l'armée du nord. C'était une des plus fortes places de la Hollande, et dont les murs avaient arrêté, dans les siècles précédents, des armées nombreuses. Le général Laurent n'examine pas la faiblesse de ses moyens ; il sent le besoin de vaincre ; sûr de la valeur de ses troupes, rien ne lui paraît impossible ; il est secondé par les généraux Marescot et Dejean ; le général Eblé commande l'artillerie. On commença par se porter à cent toises du chemin couvert ; on surprit aux assiégés l'ouverture de la tranchée, ce qui les déconcerta entièrement. La mousqueterie des Français ne tarda pas d'éteindre le feu de l'artillerie ennemie ; on établit des batteries ; la garnison fut vigoureusement repoussée ; alors, intimidée par la hardiesse des soldats francais, elle capitula. On trouva dans cette place cent cinquante canons, deux cents milliers de poudre, sept mille fusils. La garnison, forte de dix-huit cents hommes, fut faite prisonniere sur parole. Ce siége fut terminé le 27 octobre. On en parla peu, mais il n'en est aucun où l'on voie l'audace française et les talents des généraux produire de plus brillants et plus promps résultats.

VENDRE (*prises du Port-*). 1. La fin de 1793 fut marquée, à l'armée des Pyrénées orientales, par de cruels revers. Les Espagnols, profitant de ce qu'on ne leur opposait, dans le Roussillon, que des troupes de nouvelles levées encore peu aguerries et peu nombreuses, envahirent une partie du territoire et des places fortes du midi de la France. Port-Vendre fut rendu aux Espagnols le 23 décembre 1793.

2. Port-Vendre fut repris par le général Dugommier, le 5 juillet 1794, après la bataille de Saint Laurent-de-la-Monga. Cette victoire valut à la France les places de Roses, Collioure, Saint-Elme, Bellegarde et Figuières, et compléta l'expulsion des étrangers du territoire français

VÉNÈTES (*défaite des*). Les Vénètes, peuple de l'Armorique, attaquèrent la flotte romaine, commandée par D. Brutus lieutenant de César, avec deux cent vingt bâtiments. C'étaient des vaisseaux de haut bord qui allaient à la voile, et dont le fond, assez plat, les mettait à couvert de toucher lors même qu'il y avait peu d'eau. Les Romains au contraire n'avaient que des galères basses; ainsi ils souffraient beaucoup des traits lancés par les Gaulois, et ne leur faisaient guère de tort par ceux qu'ils jetaient de bas en haut. Leur ressource était d'en venir à l'abordage, et voici comment ils s'y prirent. Ils avaient des faux très-bien aiguisées et emmanchées de longues perches. Avec ces instruments, ils saisissaient les cordages qui attachaient les vergues au mât; puis, s'éloignant à force de rames, ils rompaient ou coupaient les cordages. Les vergues tombaient et emportaient les voiles; le vaisseau gaulois devenait immobile; alors deux ou trois galères romaines l'environnaient, les soldats romains sautaient dedans de toutes parts, et leur valeur, animée par les regards de César lui même, et de toute l'armée de terre qui couvrait toutes les falaises voisines, triomphait aisément d'un ennemi déconcerté. La plupart des bâtiments gaulois furent forcés de la sorte, et quand les autres voulurent prendre la fuite, un calme qui survint tout-à-coup les livra aux vainqueurs. 56 *ans avant J. C.*

VÉNUS (*actions près du mont de*). Le préteur romain, Quintius, chargé de la guerre contre Viriathus, l'obligea de se retirer sur le mont de Vénus, où il le serrait de fort près; mais l'Espagnol tomba sur lui, dans un moment où il n'était pas sur ses gardes, lui tua beaucoup de monde, enleva plusieurs drapeaux, et poursuivit les Romains jusques dans leur camp. *L'an* 143 *avant J. C.*

VERA-CRUZ (*surprise de la*). Quatre Flibustiers célèbres forment le projet de piller la Vera-Cruz, sur les côtes de la nouvelle Espagne. C'était la ville la plus riche du Nouveau-Monde. Ils se rendent sous ses murs une heure avant le jour; y entrent à l'ouverture des portes, et s'emparent des principaux postes sans résistance. Les Espagnols, réveillés au bruit de la mousqueterie, pensent que ces décharges sont une aubade donnée à quelque notable

bourgeois, dont c'est la fête; ils demeurent tranquilles dans leurs lits, jusqu'à l'heure ordinaire de leur lever. Ils apprènent alors que les Flibustiers sont maîtres de la ville. Tous les habitants sont renfermés dans les églises, et l'on met, à chaque porte, autant de poudre qu'il en faut pour faire sauter l'édifice en cas d'allarme. Les maisons sont mises ensuite au pillage. Dès que l'on a chargé l'or et l'argent sur leurs vaisseaux, les prêtres espagnols montent en chaire par leur ordre, pour persuader aux prisonniers de racheter leur liberté et leur vie, par le sacrifice de leurs trésors. L'épouvante dont ils étaient saisis rend cette invitation efficace. Quand ils eurent pompé tout l'or de la Vera-Cruz, les Flibustiers lèvent l'ancre, et reprènent audacieusement la route de la Jamaïque. Cette expédition hardie ne leur coûte pas un seul homme. Chacun croit que les immenses dépouilles d'une ville, l'entrepôt des richesses du Mexique, sera l'origine de fortunes considérables; c'est une erreur. Six mois après leur conquête, les Flibustiers se trouvent aussi pauvres qu'avant. *Quand on leur demande quel plaisir ils trouvent à dépenser, en si peu de temps, et avec tant de profusion, ce qu'ils ont acquis avec tant de risques, ils répondent ingénuement : Exposés, comme nous le sommes, à une infinité de dangers, notre destinée est bien différente de celle des autres hommes. Aujourd'hui vivants, et demain morts, que nous importe d'amasser? Nous ne comptons que sur le jour que nous avons vécu, et jamais sur celui que nous avons à vivre. Notre soin est plutôt de passer la vie, que d'épargner de quoi la conserver.* 1670.

VERCEIL (*bataille et siéges de*). 1. Les Cimbres, après avoir forcé le passage de l'Adige, pillaient les riantes campagnes de l'Italie. Marius marcha contre eux, dans la plaine de Verceil. Les barbares n'étaient pas éloignés; mais ils différaient de donner bataille, attendant, avec impatience, l'arrivée des Teutons, dont ils ignoraient la défaite sur les bords de la rivière de l'Arc. Pour amuser le consul, ils le prièrent, par leurs ambassadeurs, de leur donner des terres et des villes capables de les loger et de les nourrir, eux et leurs frères. On leur demanda qui étaient ces frères dont ils parlaient? Ils répondirent que c'étaient les Teutons. A ces mots, on se mit à rire; Marius leur dit d'un

ton ironique : « Laissez-là, désormais, vos frères, et n'en
» soyez pas inquiets : ils ont la terre que nous leur avons
» donnée ; et ils la garderont toujours. » Les Cimbres irrités ; s'écrièrent d'une voix menaçante, qu'ils se repentiraient de cette insulte, et qu'ils en seraient bientôt punis eux-mêmes par les Teutons, dès qu'ils seraient arrivés « Ils sont arrivés, reprit Marius ; les voici. Il ne serait
» pas honnête que vous vous en allassiez avant d'avoir
» salué et embrassé vos frères. » En même temps, il fit amener les rois teutons chargés de chaînes. A cette vue, ils furent transportés de rage ; ils gagnèrent promptement leur camp, où ils allumèrent, dans le cœur de leurs compatriotes, les plus violents desirs de se venger. On se range de part et d'autre en bataille ; on donne le signal. Dans ce moment, on immola des victimes dans le camp des Romains ; et Marius, ayant examiné les entrailles des animaux : « La victoire est à moi, s'écria-t-il. » Ses soldats se sentant animés d'une ardeur invincible, on en vint aux mains avec un égal acharnement. Après une longue résistance, les barbares, abattus par la chaleur excessive, aveuglés par la poussière, et accablés de fatigues, plièrent et prirent la fuite. Le plus grand nombre fut taillé en pièces ; car tous ceux des premiers rangs étaient liés les uns aux autres par de longues chaînes qui tenaient à leurs boucliers, afin qu'ils ne pussent rompre leur ordonnance. Les femmes Cimbres, remplies de cette férocité, que l'antiquité honorait des noms de valeur et de grandeur d'âme, tuèrent elles-mêmes un grand nombre de fuyards, les appelant traîtres à leur patrie. Enfin, voyant qu'il n'était plus possible de résister aux vainqueurs, elles prirent leurs petits enfants, les étouffèrent de leurs propres mains, ou les jetèrent sous les pieds des chevaux, sous les roues des chariots, et se donnèrent la mort avec la même fureur. Plus de deux cent mille hommes périrent ou furent faits prisonniers dans cette journée célèbre qui signala l'an 101 *avant J. C.*

2. Don Pèdre de Tolède, général du roi d'Espagne, faisait, en 1617, une guerre sanglante au duc de Savoie, ennemi de son maître. Toujours précédé par la victoire, il vint assiéger Verceil, place forte, mais que le duc n'avait pas eu le temps de pourvoir. Au bout de seize jours,

les munitions manquèrent ; au défaut de fer et de plomb, on chargea les canons et les mousquets avec des pierres. Deux fois ses efforts furent inutiles. La garnison, épuisée, capitula, le 25 juillet, après deux mois de résistance.

3. En 1704, le duc de Vendôme se présenta devant Verceil, et l'attaqua vivement. Le duc de Savoie avait ordonné au gouverneur, nommé Des-Hays, de faire pendre quiconque parlerait de capituler, tant qu'il y aurait du terrain à défendre. Cet ordre fut lu à la tête de la garnison, et affiché dans tous les carrefours de la ville; mais il ne servit qu'à rendre le siége plus long, sans augmenter la résistance. La ville capitula le 20 juillet, après trente-cinq jours de tranchée ouverte. La garnison fut faite prisonnière de guerre. Le général français lui permit de sortir par la brèche, à condition de mettre bas les armes, dès qu'elle serait sur le chemin couvert. La brèche était si étroite et si haute, qu'il fallut abattre une partie de la muraille pour lui faire passage.

4. Le premier consul Bonaparte voulant masquer ses desseins sur la Lombardie, aux généraux autrichiens, fit marcher deux divisions sur Turin, pour soutenir le général Lannes, qui avait chassé l'ennemi de Chivasso sur le Pô. Celui-ci se retira sur Cazal, où les Français le suivirent. Ils y arrivèrent à l'instant où les Autrichiens venaient d'en brûler le pont. On fit mine de passer le fleuve; plusieurs soldats se jetèrent à la nage pour aller chercher le pont volant et le ramener; mais lorsque tout portait à croire qu'ils menaçaient Turin, la division de cavalerie aux ordres du général Murat avait pris la route du Milanais, et entrait dans Verceil, sans brûler une amorce. On y prit cinquante chasseurs autrichiens; mais aussitôt que l'on eut jeté un pont de bateaux sur la Sézia, l'avant-garde apperçut l'ennemi derrière le Tésin. 27 *mai* 1800.

VERCHERES ( *affaire du fort de* ). Mademoiselle de Verchères, à peine âgée de quinze ans, se promenait sur le bord du fleuve Saint-Laurent; elle entend des balles siffler ; des Iroquois accourent pour l'envelopper ; elle fuit, ils la poursuivent ; elle se jète dans le fort, ferme les portes, donne l'allarme, entend les cris des femmes éplorées, craint

qu'elles ne nuisent au succès de la défense, et les renferme dans un lieu sûr. Un seul soldat veillait à la garde du fort; elle va se joindre à lui, prend un chapeau, un uniforme, s'arme d'un fusil, se montre sur la muraille, fait feu sur les Iroquois, et grossissant sa voix, elle feint de commander à une troupe nombreuse, vole de guérite en guérite, comme pour distribuer les postes. L'héroïne, s'encourageant de plus en plus, charge un canon et y met le feu elle-même. Ce coup jeta la terreur parmi les Iroquois; il avertit en même temps les garnisons des forts voisins de se tenir sur la défensive; et bientôt les bords du fleuve retentirent du bruit de l'artillerie.

Ainsi cette jeune personne sauva le fort de Verchères; et peut-être toute la colonie. Ce courage, héréditaire dans sa famille, se transmettait aux femmes comme aux hommes. Sa mère avait montré, deux ans auparavant, la même intrépidité. La place avait été investie par les Iroquois dans le moment où la garnison en était sortie. Il ne restait que trois soldats qui furent tués. Lorsque madame de Verchères vit tomber le dernier, qui se défendait en brave dans une redoute à cinquante pas du fort, elle s'arma à la hâte, s'avança seule le long du chemin couvert, gagna la redoute avant que les ennemis eussent pu l'escalader; fit feu sur eux, et à chaque coup abattait un assaillant; ils étaient consternés, et se préparaient à fuir devant une femme, lorsque l'approche d'un corps de Français acheva de jeter le désordre parmi eux. An 1697.

VERDEN (*prise de*). En 1767, le maréchal de Richelieu, après avoir laissé reposer son armée sous Hanovre, marcha au duc de Cumberland, qui campait dans ces contrées; le poussa dans le duché de Verden; l'y poursuivit; entra dans Verden, le 28 août, après une faible résistance; et, menant les Hanovriens toujours fuyants devant lui, il s'empara de Bremen, et obligea le prince anglais de se retirer auprès de Stade. Peut-être eût-il été forcé de se rendre prisonnier de guerre avec toute son armée, si l'on n'avait eu la modération de lui accorder un armistice, et la liberté d'évacuer le pays. Ce fut le sujet de la convention de Closterseven; traité fameux, qui procurait à la France les mêmes avantages qu'une grande victoire; mais que la finesse

anglaise sut éluder, quand la crainte du péril, eut, en disparaissant, ramené chez eux l'espérance.

VERDUN (*prise de*). L'armée du roi de Prusse, après avoir envahi sans obstacles, en 1792, les frontières de la Champagne, se présenta devant Verdun. Les fortifications de cette place étaient alors en mauvais état; elle était mal approvisionnée. Le colonel Beaurepaire en était commandant; sa valeur, et des actions d'éclat, l'avaient fait parvenir au grade de capitaine des carabiniers avant la révolution. Sa garnison était brave; il comptait, parmi les officiers sous ses ordres, les chefs de bataillon Marceau, Lemoine, Dufour; noms célèbres depuis, dans les Annales militaires; mais l'esprit des habitants de Verdun était prononcé d'une manière bien différente. La populace y pilla les magasins des troupes dès les premiers jours de l'investissement, qui eut lieu le 30 août, et les bourgeois ne virent qu'avec effroi, des armées formidables les menacer de détruire leurs maisons, leur commerce et leurs richesses. Un conseil civil et militaire était alors chargé d'apprécier l'état de défense des places fortes; la majorité des suffrages y dictait les capitulations à l'expérience, au génie et à la valeur. Le roi de Prussé fit une première sommation aux habitants de Verdun, ce conseil y répondit mollement; quinze heures de bombardement suffirent pour le déterminer à se rendre le 5 septembre. Vainement Marceau démontra dans un discours éloquent, la nécessité d'une défense; vainement il en indiqua les moyens, et répondit du succès; la terreur des habitants l'emporta. Indigné de tant de lâcheté, et ne pouvant consentir de souscrire à son déshonneur, Beaurepaire se brûla la cervelle au milieu du conseil, et Lemoine courut s'enfermer dans la citadelle, résolu de s'y défendre. Privé d'approvisionnements, il n'en sortit qu'à condition qu'on lui laisserait emporter ses armes, ses bagages, deux pièces de quatre avec leurs caissons, et un fourgon pour y transporter le corps de Beaurepaire. Marceau perdit, à ce siége, ses équipages, ses chevaux, son argent. *Que voulez-vous que l'on vous rende ?* dit un représentant du peuple. *Un sabre nouveau pour venger notre défaite*, répond Marceau. Le roi de Prusse fut accueilli, à Verdun, par des réjouissances et des fêtes; il y laissa, pour commandant, le général Courbière, et partit pour rejoindre son armée; ses

succès se terminèrent à Valmy, où les Français lui montrèrent qu'ils n'avaient rien perdu de leur antique valeur. Là, commença la retraite des Prussiens; ils arrivèrent à Verdun le 10 octobre. Ce n'étaient plus ces fiers ennemis qui déjà se partageaient la France; ils abandonnaient, par étapes, reconduits et cernés par nos armées, ce territoire où ils étaient, naguères, entrés en triomphateurs. Parvenus à Verdun, ils évacuèrent, le lendemain, dès la pointe du jour, le camp de Glorieux et de Regret. Arthur Dillon s'empara de tous les postes environnants. Le général d'artillerie Galbaud établit une batterie de 10 pièces de canon, sur le mont Saint-Barthélemy, qui domine la citadelle à 350 toises de la place; elle pouvait faire beaucoup de mal dans la ville; mais elle se trouvait d'un calibre beaucoup trop faible pour faire brèche, ou pour démonter les canons de la citadelle. Avant de commencer le feu, le général Dillon fit une sommation au commandant prussien de se rendre. Après quelques jours de pourparlers, et sans aucunes hostilités, Verdun fut remis aux Français le 14 octobre 1792.

VERNET (*combat de*). A peine le général Dagobert eut-il pris le commandement de l'armée des Pyrénées orientales, au mois de septembre 1793, que le poste retranché de Vernet, commandé par le chef de brigade Soulheirac, fut attaqué le 17 par douze mille Espagnols. Les Français, obligés de céder au nombre, se replièrent sur Perpignan. L'alarme y fut grande; elle aurait pu avoir les plus funestes conséquences, lorsque le général Davout, qui y commandait, en sortit le 18 avec la garnison, forte de sept à huit mille hommes, avec un renfort tiré du camp de l'Union, marcha aux ennemis, et attaqua leur centre, tandis que le général Lemoine et le colonel Soulheirac les pressaient en flanc. Malgré la supériorité du nombre, on les força bientôt de fuir du côté de Vernet, dont on s'empara à la baïonnette. *Septembre* 1793.

VERNEUIL (*prise et bataille de*). 1. Louis VII, dit le Jeune, ayant déclaré la guerre au roi d'Angleterre, Henri II, vint mettre, en 1173, le siége devant Verneuil, place alors très-considérable dans le Perche. Outre le château, il y avait trois espèces de villes, fermées chacune d'un bon mur, et entourées d'un fossé plein d'eau. La plus grande,

appelée le Grand-Bourg, après un mois d'une vigoureuse résistance, commençait à manquer de vivres; elle demanda à capituler, promettant de se rendre dans trois jours, si elle n'était pas secourue. Mais elle fut la dupe de sa bonne foi; car, ayant ouvert ses portes au roi, loin de lui rendre les ôtages qu'elle avait donnés, on se saisit des principaux citoyens, qu'on jeta dans une prison. Tout fut livré au pillage et aux flammes. Louis, se déshonora en usant si mal de la victoire, et ne jouit pas long-temps de cette conquête; le roi d'Angleterre l'obligea de l'abandonner quelques jours après.

2. Au commencement du règne de Charles VII, en 1524, lorsque le royaume était en proie à l'étranger, les Français attaquèrent les Anglais près de Verneuil, et furent vaincus après un combat sanglant et opiniâtre. Cinq mille hommes restèrent sur le champ de bataille; cette victoire, qui ne coûta que seize cents combattants aux ennemis de la France, leur ouvrit les portes de Verneuil.

VÉRONE (*batailles de*). 1. Elle fut gagnée par Dèce sur l'empereur Philippe, qui y perdit la vie avec sa puissance, qu'il laissa à son vainqueur. *L'an de J. C.* 249.

2. Constantin avait pris les armes pour combattre le tyran Maxence. Après s'être emparé de Suze et de Turin, il entreprit le siége de Vérone; il fallait passer l'Adige, et se rendre maître du cours de ce fleuve. Constantin eut bientôt surmonté cet obstacle; les assiégés furent battus. Ruricius, qui venait au secours de la place avec une armée nombreuse, fut vaincu, et tué. L'empereur, dans cette bataille, affronta les plus grands dangers, et la mort même, et ne rejoignit ses soldats que quand l'ennemi fut entièrement défait. Vérone, n'ayant plus d'espérance de secours, se rendit au vainqueur, qui n'exigea des habitants que leurs armes. *An* 312.

3. Odoacre, vaincu par Théodoric, près du fleuve Sontius, s'était retiré dans Vérone. Le roi des Goths alla chercher son ennemi; après quelques jours de marche, il arriva pendant la nuit, et campa près de cette ville, résolu d'en former le siége. Odoacre avait reçu de nouveaux renforts,

A peine eut-il apperçu les tentes de Théodoric, qu'il sortit de la ville, et marcha en diligence pour le surprendre dans son camp. Les Goths, sans attendre l'ordre, courent aux armes, se rangent en bataille, et commencent l'action. Théodoric dormait; on l'éveille; il prend ses armes, vole aux siens, qu'il trouve enfoncés et prêts à fuir Sa présence les anime, et remplit de terreur les soldats d'Odoacre. Ceux-ci fuyent à leur tour; des bataillons entiers sont précipités et engloutis dans l'Adige. Odoacre est entraîné dans Vérone; les vainqueurs y entrent avec lui. Les habitants, effrayés, se soumettent au roi des Goths, tandis que son rival s'échappe par la porte opposée, avec le peu de monde qui avait évité les coups de l'ennemi. Cette victoire de Théodoric l'illustra. *L'an 489 de J. C.*

4. En 541, Totila, que les Goths d'Italie avaient placé sur le trône, déclara la guerre à l'empereur Justinien. Les généraux de ce dernier marchèrent à Vérone avec une armée de douze mille hommes. Comptant surprendre cette ville, dans laquelle ils entretenaient des intelligences secrètes, ils firent prendre les devants à quelques gens d'élite, qui se présentent de nuit à une porte, et sont introduits. Aussitôt l'alarme se répand; les Goths se hâtent d'en sortir, et gagnent un côteau qui domine Vérone. Dès que le jour paraît, ils s'apperçoivent du petit nombre des ennemis, rentrent promptement dans leur ville, ferment les portes, et poursuivent la petite troupe d'Artabase. Les Romains sont forcés, pour sauver leur vie, de sauter par dessus les murs; mais, tombant pour la plupart sur des pierres et des cailloux, ils y trouvent la mort, qu'ils veulent fuir. Artabase, plus heureux, ne se fait aucun mal, et se sauve avec quelques compagnons de sa fortune. Le gros de l'armée arrive en ce moment, et le spectacle affreux des morts et des blessés couvre les chefs de honte et de confusion. Au lieu d'user de la plus grande diligence, ils s'étaient amusés à disputer entre eux sur le partage du butin qu'ils comptaient faire dans Vérone.

5. La division de l'armée d'Italie, commandée par le général Masséna, reçut ordre, au mois de juin 1794, de s'emparer de Vérone; cette ville donnait, quelques jours auparavant, asyle au frère de Louis XVI. Vainement le

gouvernement s'était plaint au sénat de Venise du séjour d'un prince qui s'y occupait continuellement d'ourdir des intrigues contre la France; le sénat répondit que Louis étant noble vénitien, leurs lois leur faisaient un devoir de le recevoir dans un pays dont il était citoyen. L'approche d'une armée française au delà des Apennins fit changer au gouvernement vénitien de principes et de langage; il se crut obligé d'éloigner de ses états le prince fugitif. Le podestat alla lui signifier les intentions du sénat; Louis Stanislas, sentant vivement cette injure, demanda d'être rayé du livre d'or, et qu'on lui restituât l'épée dont Henri IV avait fait présent à la république. Le sénat consentit facilement à la première demande, mais se refusa à la seconde, sous le sordide prétexte d'une somme de onze millions prêtés par leurs aïeux à ce monarque français : réponse indécente, et digne au plus d'un prêteur sur gages. Mais bientôt un gouvernement ayant des vues aussi mesquines allait cesser d'exister; sa domination ne fut pas longue sur Vérone, où Masséna entra le 10 juin. Le général Bonaparte, y arrivant quelques jours après, laissa une garnison dans cette grande et belle ville, intéressante encore par les trois ponts qu'elle possède sur l'Adige.

6. Le général Wurmser descendit, au mois d'août 1794, des sommets des montagnes du Tirol, sur les bords de l'Adige, pour délivrer Mantoue; il s'empara de Vérône. Cette occupation fut de courte durée. En s'avançant avec son armée pour combattre et vaincre à Bassano, Bonaparte ordonna au général Serrurier de reprendre Vérone. Cette division arrive devant ses murs le 7 août. L'arrière-garde autrichienne était encore dans ses murs; ses portes étaient fermées, ses ponts-levis levés. Le provéditeur vénitien, sommé de les ouvrir, déclare qu'il ne le pouvait de deux heures. Bonaparte ordonna de les enfoncer à coups de canon; un quart d'heure suffit au général Dommartin pour l'exécution de cet ordre. Les troupes françaises firent encore quelques prisonniers, et y trouvèrent du bagage ennemi.

7. Les Français n'avaient laissé qu'une très-faible garnison dans Vérone, après avoir pénétré dans l'intérieur de l'Allemagne par le Tirol. Les Vénitiens veulent reprendre une ville, leur ancien patrimoine; mais que leurs liaisons,

plus que suspectes, avec la maison d'Autriche, et l'appui qu'ils avaient continuellement donné à cette puissance contre la France, méritaient bien de leur faire perdre. Soudain une colonne française traverse des troupes d'esclavons et de paysans armés, et va grossir sa garnison. Les Vénitiens attaquent les forts, et sont repoussés avec perte. Furieux de leurs mauvais succès, ils se portent sur les hôpitaux, et y massacrent les malades et les blessés français. La garnison apprend cette barbarie; elle tire à boulets rouges sur la ville, où le feu prend de tous côtés. Dans ce moment, la colonne du général Victor arrive sous ses murs, et la bloque de toutes parts; des décharges de mitraille repoussent dans ses murs tous ceux qui en voulaient sortir. L'état-major de l'armée, rassemblé par les Vénitiens sous Vérone, fut enseveli sous les ruines d'une maison où ils s'étaient retranchés avec quatre cents soldats. Vérone, vivement canonnée et bombardée, demanda à capituler; les Français ne voulurent écouter aucunes propositions avant qu'on leur eût livré leurs chefs et les agents du gouvernement de Venise. Quelques chefs de cette révolte furent punis; Venise le fut beaucoup davantage par le traité de Campo-Formio. Sa souveraineté devint partie intégrante de la monarchie autrichienne, et ses îles, dans la mer d'Ionie, furent annexées aux possessions françaises. 1795.

8. Vérone étant devenue une propriété de la maison d'Autriche par les arrangements qui suivirent le traité de Campo-Formio, le général Schérer livra sous ses murs, en 1799, une bataille au Magnan; elle demeura aux Autrichiens jusqu'en 1805, où elle revint avec Venise au pouvoir des Français, commandés par le maréchal d'empire Masséna. Six mille Autrichiens, comptant tomber, vers le commencement de novembre, sur les derrières de l'armée française d'Italie, furent d'abord arrêtés seulement par trois cents hommes d'infanterie légère, qui reçurent de suite un renfort de quinze cents Français. Bientôt les troupes autrichiennes furent entièrement cernées, et mirent bas les armes; cet échec détermina la retraite de l'archiduc dans l'intérieur de l'Autriche.

VERRUE (*siéges de*). 1. Pendant que les triomphes du prince Eugène et de Marlborough consternaient la France,

les progrès du duc de Vendôme dans la Savoie et le Piémont, consolaient Louis XIV. Ce général méditait depuis long-temps une conquête importante : c'était celle de Verrue, une des plus fortes places de la domination du duc de Savoie. Cet exploit était aussi difficile que glorieux ; pour réussir il fallait vaincre les plus grands obstacles. Le premier qui se présenta fut la forteresse de Guerbignan, qui protégeait Verrue. Vendôme commença par elle son entreprise. Il s'en approcha le 14 octobre 1704 ; le 22 il ouvrit la tranchée entre la ville et le fort. Le duc de Savoie avait posté un corps d'infanterie qui rafraîchissait la garnison. Il ne put retarder les travaux des Français qui se virent bientôt en état de monter à l'assaut. Dès la premiere attaque les assiégés reculèrent, mais ralliés en un instant à la faveur du feu de leur artillerie, ils reprirent la supériorité et repoussèrent les assaillants avec courage. Le 30, Vendôme fit attaquer la contrescarpe du fort. Cet effort lui coûta cher, et ne produisit rien. Enfin, il attacha le mineur au corps du fort, et le 6 novembre il en chassa le duc de Savoie, qui alla se cantonner dans Crescentine au delà du Pô, avec la meilleure partie de ses troupes, parce qu'il pouvait de ce poste rafraîchir la garnison de Verrue, par le moyen d'un pont de communication jeté sur la rivière.

Animé par ce premier succès, Vendôme s'approcha de la place devant laquelle il ouvrit la tranchée la nuit du 7 au 8, mais ses opérations étaient lentes. Il ne pouvait avancer qu'à la sape et pied à pied ; et d'ailleurs, à chaque pas, il rencontrait des mines qui éclataient tout-à-coup, abîmaient les travailleurs et ruinaient les travaux. Il fallut lutter contre ces difficultés jusqu'au 26 décembre, où le siége changea de face. Au milieu de la nuit, quatre mille soldats des plus braves sortent de la ville, tombent sur les assiégeants, les surprènent et en font un grand carnage. En même temps, l'infanterie campée à Crescentine, franchit le Pô, vient se joindre à ces troupes et seconder leur attaque impétueuse; soudain d'un autre côté, deux mille hommes conduits par Staremberg, s'emparent de la hauteur de Verrue, comblent les tranchées, et se précipitent sur les Français surpris, déconcertés. On les met en désordre, on les pousse, on les presse, on les accable. Sept cents hommes qui gardaient la tranchée, sont assaillis par les fantassins. Ils font leur décharge et prènent la fuite. Les Savoyards victorieux par-

tout, se saisissent des batteries françaises, enclouent vingt-deux pièces de canon, ruinent les galeries des mines, mettent le feu à tout ce qui est combustible, renversent les gabions, détruisent les logements. Déjà ils pénétraient jusqu'au quartier-général, lorsque Vendôme, au milieu du tumulte, ayant ramassé cinq brigades et rallié quelques soldats, vint enfin arrêter leurs progrès, et les obliger à rentrer dans la ville. Il fallut alors recommencer tous les travaux et braver un ennemi bien plus terrible, bien plus redoutable que le premier, l'hiver avec tous ses frimas. Le froid tuait les soldats, les neiges les engloutissaient, les étouffaient. La terre glacée jusqu'au fond de ses entrailles, se refusait aux coups des ouvriers. Il fallait employer la flamme pour creuser des tranchées nouvelles. Pendant près de deux mois que durèrent les rigueurs de la triste saison, on n'entendit pas une seule plainte, on ne vit pas un seul trait d'impatience. On eût dit que sous Vendôme, les guerriers qui l'aimaient, étaient devenus insensibles à tout autre objet qu'à la gloire de le faire triompher. Au mois de février 1705, le sieur Lappara, habile ingénieur, vint seconder les travaux du général français. Par son conseil on attaqua le fort qui défendait le pont de communication. Un détachement placé dans ce poste, sous les ordres de Staremberg, fut battu et mis en fuite; et le 11 mars, le fort et le pont furent au pouvoir des Français. Le 8, Vendôme menaça le gouverneur de Verrue de ne lui faire aucun quartier, s'il osait tenir plus long-temps. « La place n'est investie que depuis deux jours, ré-» pondit ce brave capitaine, il ne m'appartient pas de la » rendre; qu'on s'adresse pour cela au duc mon maître, il » n'est pas loin d'ici. » Durant quelques jours on foudroya la ville avec toute l'artillerie. Le 14, Vendôme fit passer le Pô à sa cavalerie, dans le dessein de fondre sur le camp de Crescentine. Mais à son approche le duc de Savoie se retira, et le capitaine français délivré de cette inquiétude, revint au siége qu'il pressa plus vivement que jamais. Le 6 avril le gouverneur offrit de se rendre par capitulation. On lui envoya les conditions auxquelles on voulait bien le recevoir. Il balança durant trois jours à les recevoir, afin d'avoir le temps de consommer toutes ses provisions et toutes ses munitions. Quand elles furent épuisées, il fit jouer ses mines, renversa les trois enceintes de la ville et se retira dans le donjon; c'était son dernier asyle. Il n'y tint que jusqu'au 9 au

matin, qu'il se rendit à discrétion avec tous ses soldats. Le duc de Vendôme lui dit que la conduite qu'il avait tenue depuis trois jours le rendait digne de mort, mais qu'il lui pardonnait ainsi qu'à sa garnison. Il ne voulut point permettre qu'on fouillât les officiers ni qu'on déshabillât les soldats. Il les loua même de leur longue résistance, et leur dit que, quoiqu'il fût contre les lois de la guerre de faire sauter les fortifications à la dernière extrémité, ils n'avaient fait que prévenir ce qu'il avait dessein de faire, et qu'ils lui auraient fait plaisir de faire sauter aussi le donjon. La garnison sortit le 10, et fut conduite prisonnière dans le Milanais. Elle n'était plus que d'environ mille hommes, y compris les malades.

VESERIS (*bataille de*). Les premiers ennemis de Rome naissante, furent les peuples du Latium. Ils virent avec jalousie une colonie d'étrangers, toujours heureux dans les combats, étendre continuellement ses frontières et aspirer à dominer les peuples d'Italie. Les plus légers prétextes suffirent à ces nations pour rompre les traités les plus solennels. On vit chacun de ces peuples envahir le territoire de ses voisins, dès qu'ils ne les croyaient point sur leurs gardes, ou qu'ils pouvaient avoir quelqu'avantage sur leurs rivaux. Sous le consulat de Manlius-Torquatus, et de Décius-Mus, les armées des Romains et des Latins, se rencontrèrent sur les bords du Veseris. Le combat commença aussitôt qu'on s'apperçut. La mêlée fut terrible, on se battit avec l'animosité de deux peuples qui craignent de recevoir le joug. Quelque temps les efforts des Latins furent heureux. Décius-Mus crut quelques instants entrevoir la victoire pencher en leur faveur. A la vue de ses cohortes rompues et de ses soldats fuyant, son courage s'indigne. Mais il exhorte en vain ses soldats à soutenir le choc impétueux des Latins; toutes ses invitations sont vaines. Ne pouvant supporter l'idée d'être vaincu, il a recours à un moyen extrême, et se détermine à se dévouer pour le salut de Rome. Suivant une coutume antique des peuples de l'Italie, sectateurs du paganisme, il appèle le pontife sacré qui le suivait dans les combats, et se fait dicter une formule solennelle par laquelle un général croyait, en se précipitant dans les rangs ennemis, attirer sur ses adversaires le désordre, la terreur et la défaite. Quand toutes les cérémonies sacrées sont accom-

plies, qu'il a prononcé contre lui-même et contre ses ennemis, toutes les imprécations dictées par le pontife ; il saute tout armé sur son cheval, et se jète au milieu des bataillons latins. Tout fuit à son aspect, les Latins reculent épouvantés, rien ne résiste à ses coups, on lance sur lui une grêle de traits; Décius est bientôt accablé, il tombe sur un monceau d'ennemis immolés par lui à sa patrie. Dans toute autre occasion la mort d'un général entraîne la défaite de ses soldats; le dévouement de Décius produit parmi ses troupes un effet opposé. Animés par ce grand exemple, les Romains se jètent avec un nouvel acharnement sur les Latins, ils les enfoncent de toutes parts, les poursuivent avec fureur, et leur ravissent une victoire qu'ils croyaient déjà certaine. Les Romains las de massacrer, rentrent dans leur camp pour jouir de leur triomphe. Chez un autre peuple une telle journée n'aurait laissé à la postérité aucun plus bel exemple que le dévouement de Décius. Mais il restait à Manlius-Torquatus à faire admirer un sacrifice plus généreux encore et sans doute plus difficile à la nature. Magistrat suprême, il eut à punir son fils d'avoir enfreint les lois de la discipline militaire. Les consuls avaient défendu sous peine de mort, de combattre hors des rangs sous quelque prétexte que ce fût. T. Manlius, fils du consul, est envoyé à la découverte avec un détachement de cavalerie pour reconnaître les mouvements des Latins. Il s'avance insensiblement jusqu'aux portes du camp des ennemis. Un de leurs chefs le défie à un combat singulier, l'insulte même avec hauteur. Le jeune romain plein d'ardeur et de courage ne peut se contenir, il oublie dans ce moment ce qu'il doit à la majesté paternelle et à l'autorité des consuls. Il combat, tue son ennemi et retourne dans le camp comme en triomphe, chargé de ses dépouilles. Arrivé à la tente de son père, il se présente à lui espérant en recevoir des éloges. « Mon père, dit-il, pour » faire connaître que je suis sorti de votre sang, je vous ap- » porte les dépouilles d'un ennemi qui a osé me défier et » que j'ai mis à mort. » Dès que le consul eut entendu le rapport de son fils, il détourne de lui les yeux, le repoussant par des regards terribles. Sur-le-champ il fait assembler l'armée; lorsqu'elle est réunie, il s'adresse à son fils : « Man- » lius, lui dit-il, sans respecter ni la majesté consulaire, » ni l'autorité paternelle, vous avez osé combattre hors des » rangs contre notre défense; vous avez aboli autant qu'il

» était en vous la discipline militaire qui a été jusqu'à pré» sent le soutien de la république. Je me vois donc réduit à » la triste nécessité ou de trahir les intérêts de l'état, ou de » me sacrifier moi-même avec ce que j'ai de plus cher; » mais il est juste que nous portions la peine de notre faute » plutôt que de la faire tomber sur la patrie. Je crois que » vous-même, si vous avez quelque goutte de mon sang, » vous ne refuserez pas de rétablir par votre supplice la » discipline militaire que vous avez renversée par votre dé» sobéissance. Approche, licteur, et lie-le au poteau. » Toute l'armée est saisie de frayeur en entendant prononcer un ordre si sévère. Le licteur saisit le jeune Manlius et lui tranche la tête en présence de l'armée et de son père, se sacrifiant ainsi lui-même à l'amour de la patrie. Cette mémorable défaite des Latins arriva 340 ans avant J. C. Cette victoire fut si décisive, qu'ils n'osèrent plus désormais remuer; s'il y eut depuis quelques mouvements, ils furent seulement le produit de révoltes partielles, et le corps du Latium n'y prit désormais aucune part.

VÉSERONCE (*bataille de*). Les enfants de Clovis, jaloux de la puissance du roi des Bourguignons, le vainquirent, et le firent périr d'une manière cruelle. Quelque temps après, Gondemar s'en fit reconnaître roi. Clodomir, roi d'Orléans, marcha contre l'usurpateur, et l'atteignit près de Véseronce, entre Vienne et Belley, et lui livra bataille; Gondemar prit la fuite. Clodomir le poursuivit vivement. Dans cet instant, il rencontre un corps de Bourguignons portant des armes et des vêtements français, qui lui crièrent: *Ralliez-vous à nous, Seigneur; nous sommes des vôtres*. Clodomir les crut, se joignit à eux; mais il fut bientôt enveloppé. Les Bourguignons lui coupèrent la tête, et la placèrent au bout d'une lance. Les Français la reconnurent, et résolurent de venger la mort de leur roi. Ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui se présenta à eux; hommes, femmes, enfants, vieillards, rien ne fut épargné. Ils ne quittèrent la Bourgogne qu'après l'avoir couverte de ruines et de carnage. 525.

VÉSUVE (*combat du mont*). Lentulus faisait instruire et dresser dans la ville de Capoue un grand nombre de gladiateurs, la plupart Gaulois ou Thraces de naissance,

réduits à cette triste destination, non pour aucun forfait, mais uniquement par l'injustice de celui qui les avait achetés. De ce nombre, deux cents formèrent entre eux le complot de s'enfuir; mais leur dessein ayant été découvert, il n'y en eut que soixante-dix-huit qui purent l'exécuter, et qui se sauvèrent, n'ayant pour toute arme que des couteaux de cuisine et des broches qu'ils trouvèrent sous leurs mains. Rien de plus méprisable en apparence, ni de moins propre à faire trembler la capitale de l'univers; mais outre que dans tout gouvernement où une grande multitude d'hommes est mécontente de son sort, les moindres mouvements sont à craindre, ces esclaves fugitifs avaient à leur tête un homme qui valait seul une armée. Spartacus, chef de la bande, était un homme de tête et de courage, intrépide dans les dangers, sachant employer également la ruse et la force, capable de ressources dans les disgrâces; et d'une sage modération dans la prospérité; un homme, en un mot, à qui la fortune semblait avoir fait injustice, en alliant en lui la condition servile avec les talents d'un héros. Il était né en Thrace, et avait servi parmi les troupes auxiliaires des Romains. Ayant été fait prisonnier, il fut vendu comme esclave, et destiné par ses maîtres à devenir gladiateur. Mais il avait le courage trop haut pour s'accommoder d'une profession si infâme; et ce fut lui qui engagea ses compagnons de fortune à risquer plutôt leurs vies pour la défense de leur liberté, que pour le plaisir cruel des spectateurs. Il ne fut pas néanmoins le seul chef de la bande. On lui associa Criscus et Œnomaüs; et ce partage de l'autorité ne fut pas une des moindres difficultés qu'éprouva Spartacus dans la suite de son entreprise. Dès qu'ils furent sortis de Capoue, ils rencontrèrent un chariot qui portait dans une autre ville des armes de gladiateurs: ils les pillèrent et s'en saisirent; ces armes, quoique peu avantageuses pour la guerre, valaient encore mieux que leurs broches et leurs couteaux; mais ceux de Capoue étant venus les attaquer dans un lieu fort où ils s'étaient retirés, Spartacus les vainquit, en tua le plus grand nombre, et, les ayant dépouillés, se vit par là en état de donner à sa petite troupe des armes vraiment militaires: ce fut une joie pour eux de renoncer à une armure qu'ils regardaient comme déshonorante; et ces gladiateurs devinrent soldats. Ce premier succès augmenta leur nombre, mais non pas encore assez

pour leur donner la hardiesse de tenir la campagne ; et Claudius *Pulcher*, envoyé de Rome contre eux, avec trois mille hommes, les trouva postés sur le mont Vésuve. Il plaça son camp au pied de la montagne, gardant la seule route praticable qui conduit au sommet, et comptant tenir les rebelles bien enfermés, parce que tout le reste n'était que rochers escarpés et que précipices ; mais nul chemin n'est impraticable à la valeur animée du désespoir. Les esclaves firent des échelles très-fortes et très-hautes avec des ceps de vignes sauvages qu'ils trouvèrent sur le lieu en abondance ; et, par ce moyen, ils descendirent tout le long des rochers, excepté un seul qui demeura d'abord en haut pour avoir soin des armes, et qui les leur ayant jetées lorsqu'ils furent dans la plaine, descendit aussi à son tour, et vint rejoindre la troupe. Spartacus ne se contenta pas d'échapper à l'ennemi ; il vint attaquer les Romains lorsqu'ils s'y attendaient le moins, les défit, prit leur camp, et remporta ainsi une seconde victoire. Ce fut alors que de tous les pays des environs les esclaves accoururent se ranger autour de leur libérateur. Bientôt le nombre s'en accrut jusqu'à dix mille ; et comme Spartacus n'avait pas de quoi armer une si grande multitude, il fallut s'aider d'industrie. Ils firent des boucliers avec de l'osier entrelacé, sur lequel ils appliquaient ensuite des peaux de bêtes récemment écorchées ; et tout ce qu'ils purent recouvrer de fer, ils le reforgèrent et en firent des épées et d'autres armes offensives. Ils s'emparèrent aussi de quelques haras pour avoir de la cavalerie. Avec ces forces, ils exercèrent des ravages effroyables dans toute la Campanie. Horace, dans une de ses Odes, regrète ces vins excellents dont ces esclaves frustrèrent alors, par leurs pillages, le luxe et la délicatesse des tables romaines ; mais c'eût été là un bien petit objet, s'ils s'en fussent contentés. Dans les bourgades, dans les villes même importantes qu'ils prirent et saccagèrent, ils firent souffrir toutes sortes de cruautés et d'outrages à ceux qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains. Spartacus s'opposait de tout son pouvoir à ces excès ; il employait et les représentations et les prières, mais tout était inutile auprès de ces âmes basses, dont le succès et la victoire nourrissaient l'insolence. On comprit enfin à Rome que c'était ici une guerre sérieuse, et l'on fit partir le préteur P. Varinius avec une armée ; mais, tout en arrivant,

un de ses lieutenants-généraux qui commandait un détachement de deux mille hommes, fut défait par Spartacus. Il y eut une occasion où Spartacus se trouva enfermé dans un défilé par le préteur; mais il se tira par ruse de ce mauvais pas. Pour tromper et amuser les Romains, il fit dresser des pieus devant la porte de son camp, qui soutenaient des corps morts habillés et armés de toutes pièces, afin que de loin on pût les prendre pour des gardes avancées et des sentinelles. Il persuada ainsi aux ennemis que son armée restait dans le camp, pendant qu'il la faisait défiler par les derrières, à la faveur de la nuit. Sorti de ce péril, il reprit toute sa supériorité, battit Varinius en plusieurs rencontres, et s'empara même de ses faisceaux, qu'il fit, depuis ce temps, porter devant lui. Dans ce comble de prospérité, Spartacus pensa en homme modéré et judicieux. Il voyait bien qu'il ne pouvait pas triompher de la puissance romaine, et qu'il lui faudrait de toute nécessité succomber tôt ou tard; il prit donc la résolution de mener son armée vers les Alpes, afin qu'après avoir passé ces montagnes, les Gaulois et les Thraces, qui étaient les deux principales nations dont son armée était composée, se retirassent chacun chez eux, pour y jouir en toute sûreté d'une liberté qui lui avait tant coûté à acquérir. Un si sage conseil fut rebuté. Ces esclaves, jusque là toujours vainqueurs, et qui se voyaient au nombre de quarante mille, pleins d'une confiance insensée, et amorcés par le butin, trouvèrent plus doux de piller l'Italie, sans trop s'embarrasser des suites. Rome se voyait menacée d'un danger très-grand et très-prochain: cette ville si puissante se voyait à la veille de devenir la proie d'un gladiateur; car les troupes de Spartacus grossissaient sans cesse, et déjà se montaient à soixante dix mille hommes. Les Romains effrayés mirent trois armées en campagne; deux commandées par les deux consuls, et une troisième sous la conduite du préteur Q. Arrius. Ils pouvaient d'autant mieux espérer de réussir avec de si grandes forces, que la division s'était mise parmi les ennemis.

Spartacus voulant contenir dans leur devoir les Gaulois qui étaient dans son armée, ces peuples fiers et audacieux se révoltèrent contre lui; ils choisirent pour chef un certain Crixus, un de leurs compatriotes, et, sous ses ordres, ils se jetèrent dans la Pouille, et y firent le

dégât; mais ils eurent bien lieu de se repentir de leur imprudence. Le consul Gellius et le préteur Arrius tombèrent sur eux aux environs du mont Gargan, et de trente mille hommes qu'ils étaient en tuèrent vingt mille; Crixus lui-même perdit la vie dans l'action, en combattant vaillamment. Un si grand désastre ne déconcerta point Spartacus; il dirigeait sa marche par l'Apennin, suivant toujours son plan de gagner les Alpes et de sortir de l'Italie. Le consul Lentulus vint à sa rencontre; mais ce général, plein de témerité et de présomption, n'était pas un adversaire capable de tenir tête à Spartacus. Il fut vaincu, et son armée mise en déroute. Le vainqueur se retourna alors contre l'autre consul Gellius qui revenait de la Pouille, pour l'enfermer entre lui et son collégue. Spartacus lui épargna la moitié du chemin; et quoique Arrius fût joint avec le consul, il les défit l'un et l'autre en bataille rangée. Ce fut peu pour Spartacus, en cette occasion, de vaincre, il voulut insulter. On sait que c'était l'usage des Romains de donner des combats de gladiateurs aux funérailles des hommes illustres. Spartacus fit rendre ce même honneur aux mânes de son compagnon Crixus, et, ayant choisi trois cents des plus braves entre les prisonniers qu'il avait faits dans ses deux victoires, il les força de combattre autour d'un bûcher qu'il dressa, sans doute, pour apprendre aux Romains, que s'ils se jouaient du sang des hommes, ils pouvaient être exposés eux-mêmes à un semblable traitement. Il fit tuer tout le reste des prisonniers et les bêtes de somme qui n'étaient pas en état de service. Il brûla tous les bagages inutiles qu'il avait pris sur les ennemis, et voyant que ses prospérités avaient augmenté le nombre de ses soldats jusqu'à cent vingt mille, il osa former le dessein de marcher contre Rome; il n'en était pas fort loin, puisque les consuls réunis allèrent, avec ce qu'ils avaient pu rassembler de troupes, se poster devant lui dans la Marche-d'Ancône. Cet obstacle paraît avoir rompu le projet de Spartacus; mais il s'en vengea sur le proconsul C. Cassius et le préteur Cn. Manlius, qu'il battit et força de prendre la fuite. Le sénat était extrêmement mécontent de tous les généraux de cette armée, et avec raison, car tant de défaites arrivées coup sur coup ne venaient pas seulement de la bravoure et de la bonne conduite des ennemis. Le luxe et la mollesse régnaient dans les armées romaines,

et la discipline y était sans vigueur. Pour remédier à ces désordres, on choisit Crassus, alors préteur, qui, dans la guerre de Sylla, avait fait preuve d'habileté et de courage. Il reçut ordre de marcher contre Spartacus, et sa réputation engagea plusieurs des premiers citoyens à l'accompagner dans cette guerre. Il se montra digne de la confiance qu'on avait prise en lui, et sous ce nouveau général les Romains réparèrent bientôt leur honte. Crassus tailla en pièces un corps de dix mille esclaves, dont les deux tiers demeurèrent sur le champ de bataille ; et peu de temps après il remporta un avantage sur Spartacus lui-même, et le força de gagner la Lucanie, et de se retirer vers la mer. Spartacus avait son dessein en s'approchant de Rhége et de la Sicile. Cette île avait déjà été le théâtre de deux guerres d'esclaves, et il ne désespérait pas, s'il pouvait seulement y faire passer quelque partie de ses troupes, d'y rallumer un feu mal éteint, et qui ne demandait qu'un peu d'aide pour reprendre avec plus de vivacité que jamais. La fortune sembla même d'abord favoriser ses espérances. Il se trouva, dans le détroit, quelques bâtiments de pirates, avec lesquels il fit marché pour transporter deux mille de ses soldats dans la Sicile ; mais les pirates ayant reçu son argent, lui manquèrent de parole, et s'en allèrent d'un autre côté. Il avait un si grand desir de passer en Sicile, qu'il essaya même de traverser le détroit avec des trains et des radeaux. Ce fut en vain ; la rapidité de la mer, resserrée en cet endroit par les terres, détruisit de trop fragiles ouvrages, et lui fit sentir tout d'un coup l'impossibilité de réussir. Cependant Crassus l'avait suivi dans sa marche ; ainsi Spartacus se trouva acculé dans la péninsule de la Calabre ultérieure, pays étroit pour une si grande armée, et où son ennemi entreprit de l'enfermer. Ce fut la nature même des lieux qui fit naître cette idée à Crassus. L'extrémité de l'Italie, du côté de la Sicile, forme une presqu'île qui n'est jointe à la terre ferme que par un isthme d'environ douze lieues. Crassus fit fermer cet isthme d'une mer à l'autre par un fossé de quinze pieds de profondeur sur autant de largeur, fortifié d'une bonne et haute muraille ; et cet ouvrage, très-grand et très-difficile, fut achevé en fort peu de temps. Spartacus avait d'abord fait fort peu d'attention à l'entreprise des

ennemis ; il avait songé seulement à armer son monde ; et comme il était à portée de la mer de tous côtés, il invitait les marchands à apporter à son camp, non de l'or et de l'argent, mais du fer. Il en amassa une grande quantité, fit fabriquer des armes, et en fournit abondamment toutes ses troupes ; mais lorsqu'il vit les lignes achevées, pressé par la disette, il sentit la grandeur du péril, et résolut de forcer la barrière qu'on lui avait opposée. Ses premières tentatives ne furent pas heureuses ; il y perdit beaucoup de soldats et fut repoussé. Pour empêcher que le courage de ses gens ne se rebutât, et pour le ranimer par le désespoir, il fit mettre en croix un prisonnier à la tête de son camp, afin qu'ils vissent de leurs yeux le supplice auquel ils étaient tous réservés, s'ils ne mettaient de leur côté la victoire, et s'ils tombaient entre les mains du préteur. Enfin, ayant observé une nuit que la neige et le vent rendaient très-rude et très-fâcheuse, il trouva moyen de combler un endroit du fossé avec de la terre et des fascines, et fit passer toute son armée. Crassus, qui avait cru tenir Spartacus bien enfermé, et vaincre sans coup ferir, fut consterné de voir que sa proie lui échappait. Ayant remarqué que les esclaves, Gaulois de nation, s'étaient encore révoltés contre Spartacus, et avaient quitté cet habile chef, il tomba sur eux, les mit en désordre, et les aurait taillés en pièces si Spartacus ne fût venu à leur secours. Quelque temps après, il attaqua une seconde fois, à l'insçu de Spartacus, ces mêmes Gaulois qui campaient toujours séparément ; il remporta sur eux une victoire complète, et en tua trente-cinq mille. Cette victoire répara glorieusement la honte des défaites précédentes que les Romains avaient souffertes ; ils recouvrèrent cinq aigles romaines, vingt-six drapeaux, et cinq faisceaux avec les haches. Spartacus, après une perte si considérable, crut devoir s'éloigner du vainqueur, et tira vers la Pouille. Crassus détacha, pour le poursuivre et le harceler dans sa retraite, un de ses lieutenants et son questeur. Ceux-ci, méprisant un ennemi qui fuyait, le suivirent de si près, qu'ils lui présentèrent une occasion de se retourner contre eux, et de les combattre avec avantage ; les Romains prirent la fuite en désordre, et le questeur ayant été blessé, eut bien de la peine à se sauver. Ce succès causa la perte de Spartacus, parce que ses soldats en devinrent si fiers,

qu'ils ne voulurent plus continuer la route qu'il leur avait fait prendre, et le forcèrent de revenir sur ses pas pour chercher Crassus. Le Romain souhaitait une bataille décisive; l'occasion ne tarda pas à se présenter. Spartacus, déterminé à vaincre ou à mourir dans cette action, témoigna sa résolution par un trait remarquable. Il tua son cheval à la tête de son armée, disant que s'il était vainqueur il ne manquerait point de chevaux, et que s'il était vaincu il n'en aurait plus besoin. Il combattit en désespéré, cherchant à joindre Crassus, et perçant, pour aller à lui, les bataillons les plus épais. Il tua de sa main deux centurions, mais il ne put parvenir jusqu'au général; ayant été blessé, il continua de se défendre avec un courage invincible, jusqu'à ce qu'enfin il tomba percé de coups. Après sa mort tout fuit, et, comme les vainqueurs ne faisaient quartier à personne, le carnage fut horrible, et il resta quarante mille esclaves sur la place. Le corps de Spartacus fut cherché en vain, et ne put être démêlé dans la foule des morts. 73 *ans avant J. C.*

VICENCE (*prise de*). Après la bataille de Montebello, livrée en 1805, le maréchal d'empire Masséna poursuivit les Autrichiens sur Vicence. Ils avaient muré les portes de cette ville. On les somma de l'évacuer; ils s'y refusèrent. Il fallut se résoudre à forcer le passage et diriger du canon contre les portes, et malheureusement contre la ville elle-même. L'armée française y entra le lendemain au point du jour. Dans la précipitation de leur retraite, l'ennemi abandonna à Vicence mille blessés et quelques restes de magasins. L'armée autrichienne se retira sur Bassano, où les Français la poursuivirent. *Décembre* 1805.

VIEIL-HESDIN (*journée du*). L'an 437, Clodion était occupé à célébrer les noces d'une grand seigneur français dans un village nommé Héléna, qu'on appèle aujourd'hui le Vieil-Hesdin. Déjà l'on conduisait au son des instruments militaires la nouvelle épouse au lieu du festin, lorsque tout à coup les Romains, conduits par le fameux Aëtius, paraissent sur un pont construit dans cet endroit. Les Français, déconcertés par cette attaque imprévue, ne purent se mettre en bataille; les premières gardes furent passées au fil de l'épée, la mariée enlevée avec tous les préparatifs de la fête,

et l'armée dispersée dans les forêts. Majorien, qui depuis parvint à l'empire, s'acquit de la gloire dans cette journée, en combattant à côté du général romain.

VIENNE, en Dauphiné ( *siége de* ). L'an 880, les rois de France, ayant réuni leurs armées, entrèrent en Provence pour châtier la hardiesse de Boson, qui s'y était fait proclamer roi; rien n'osa leur résister, et bientôt ils se virent en état d'aller former le siége de Vienne. Cette capitale du Dauphiné était bien fortifiée pour ce temps-là; sa garnison était nombreuse, ses provisions abondantes; mais, ce qui valait mieux encore, elle était défendue par Hermengarde, princesse dont l'ambition avait fait une héroïne, et qui avait juré de mourir plutôt que de se rendre. Les trois monarques, après bien des efforts inutiles, après des assauts réitérés et furieux, après une multitude de combats sanglants et terribles, mais dont l'histoire tait le détail, prirent la résolution de changer le siége en blocus; il dura deux ans, après quoi la ville fut contrainte d'ouvrir ses portes. Hermengarde fut arrêtée avec sa fille, et conduite à Autun.

VIENNE, en Autriche ( *siéges de* ). 1. Soliman II, après avoir soumis l'Asie à son vaste empire, voulut faire trembler l'Europe par la terreur de ses armes, toujours victorieuses. En 1529, ce conquérant redoutable, le fer et la flamme à la main, entra dans la Hongrie; pilla, ravagea, détruisit tout ce qui se trouva sur son passage, et vint, à travers ces tristes débris, mettre le siége devant Vienne, la capitale de l'Autriche et de tout l'empire d'occident, depuis que la maison d'Autriche était placée sur le trône de Charlemagne. L'armée ottomane était immense, et composée de ces braves janissaires, qui venaient de subjuguer la Perse. Mais Vienne renfermait dans ses murs des citoyens aguerris et des soldats intrépides. Le sultan commença ses opérations par attacher les mineurs aux murailles. Souvent ce travail immense fut interrompu par les contre-mines des assiégés; mais enfin quelques-uns de ces volcans cachés éclatèrent tout à coup, et renversèrent une grande partie des murailles. Aussitôt les Viennois, hommes, femmes, enfants, s'empressèrent de construire un nouveau rempart; et, quand les infidèles se présentèrent à l'assaut, ils furent bien étonnés de se voir arrêtés, à quelques pas de la

brèche, par cette barrière, que vingt pièces de canon et des milliers de soldats rendaient inattaquable; ils se jetèrent d'un autre côté, où l'on n'avait eu le temps de se retrancher qu'avec des palissades. Dans ce lieu, les corps des habitants servirent de boulevards. La bataille y fut terrible; des ruisseaux de sang, des monceaux de cadavres roulaient sous les pieds des guerriers. Deux fois les Turcs furent repoussés avec perte; deux fois le sultan et ses officiers les rallièrent, et les renvoyèrent aux ennemis, et deux fois ils furent sur le point d'emporter la ville. Durant quatre heures, on se frappa, on s'immola, sans qu'on pût démêler à qui resterait la victoire. Enfin les foudres qui, lancés de tous les endroits de la place, écrasaient, pulvérisaient des rangs entiers d'infidèles, et l'invincible courage des habitants, écartèrent l'ennemi, qui déjà plus d'une fois avait poussé des clameurs triomphantes. Ce premier échec ne fit qu'enflammer la valeur des Turcs. Le 12 d'octobre, Soliman les harangua, et donna ses ordres pour un assaut général. On s'y prépara durant une grande partie de la nuit; et le 13, dès la pointe du jour, tous les corps de l'armée ottomane s'avancèrent en bon ordre, armés les uns de torches ardentes, les autres de mousquets, de flèches, de haches; un grand nombre, d'échelles, et de toutes les machines nécessaires pour forcer ou pour franchir les murailles : ils étaient attendus. Les Autrichiens avaient placé sur les remparts toute leur artillerie, tous leurs mortiers, tous leurs soldats. La ville fut attaquée par plus de vingt côtés à la fois, et partout les infidèles furent obligés de prendre la fuite. On combattit, durant plus de douze heures sans songer à prendre aucune nourriture, et la nuit seule put faire cesser cet affreux acharnement. Soliman, désespéré, fit sonner la retraite. Il y avait déjà quarante jours qu'il se consumait vainement devant Vienne; il avait perdu plus de quarante mille hommes dans les différentes attaques de cette ville. Pour comble de malheurs, les neiges, les glaces, les frimas, faisaient encore plus de mal à son armée que l'ennemi. Soliman-le-Grand, l'invincible Soliman, ne put vaincre ces obstacles; et, trop fier pour soutenir l'idée de ses disgrâces, il leva le siége, et Vienne fut délivrée.

2. Le grand-visir Kara-Mustapha, chargé d'humilier l'empire et Léopold, s'avança vers la capitale des états de

ce prince avec un terrible appareil. A l'approche de ses légions nombreuses, l'empereur quitta Vienne avec deux impératrices, sa belle-mère et sa femme, avec les archiducs, les archiduchesses, et soixante mille habitants. La campagne n'offrait que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles, dont les plus lents devenaient la proie des Tartares, qui pillaient, ravageaient, brûlaient, égorgeaient, emmenaient en esclavage. Le 7 de juillet 1683, la ville était investie; et déjà toute l'Europe attendait, en tremblant, l'issue de cette fameuse entreprise.

Vienne, baignée par le Danube au septentrion, était fortifiée de douze grands bastions dans le reste de son enceinte. Les courtines étaient couvertes de bonnes demi-lunes, sans autres dehors; le fossé était en partie plein d'eau, en partie à sec, et la contrescarpe fort négligée. Le côté de la ville, que le fleuve baigne, n'avait pour défenses que de fortes murailles flanquées de grosses tours, le tout bien terrassé. Dans une plaine de trois lieues, environnée d'un cercle de montagnes, le visir assit son camp, qu'il eut l'audace de ne point défendre avec des lignes de circonvallation et de contrevallation. Tout abondait dans ce camp; argent, munitions de guerre et de bouche de toute espèce. Les différents quartiers offraient des pachas aussi magnifiques que des rois, et cette magnificence était effacée par le faste du visir, qui nageait dans le luxe. Un grand-visir a d'ordinaire à sa cour deux mille officiers et domestiques; Mustapha avait doublé ce nombre. Son parc, c'est-à-dire l'enclos de ses tentes, était aussi grand que la ville assiégée. Les plus riches étoffes, l'or et les pierreries, y contrastaient avec le fer. On y voyait des bains, des jardins, des fontaines, des animaux rares, pour la commodité, pour l'amusement du général, dont la mollesse et la frivolité toutefois ne rallentissaient point les opérations du siége. Son artillerie, composée de trois cents pièces de canon, n'en était pas moins formidable, et la bravoure des janissaires n'était point énervée par l'exemple du chef.

Le comte de Staremberg, homme consommé dans l'art de la guerre, gouverneur de Vienne, avait mis le feu aux faubourgs; et, pour sauver les citoyens, il avait renversé leurs édifices. Il avait une garnison dont le fond était de seize mille hommes, mais qui n'en composait en effet que onze mille au plus. On arma les bourgeois et l'université;

les écoliers montèrent la garde, et ils eurent un médecin pour major. Staremberg était secondé, dans le commandement, par le comte de Capliers, commissaire-général de l'empereur, un de ces hommes que la science, la vigilance, l'activité, destinent à la première place.

Les approches de Vienne étaient faciles. La tranchée fut ouverte, le 14 de juillet, dans le faubourg de Saint-Ulric, à cinquante pas de la contrescarpe; l'attaque se dirigeait sur le bastion de la cour et sur celui de Lebb. Deux jours seulement avancèrent les travaux jusqu'à la contrescarpe, où le fossé était à sec. Le duc de Lorraine, qui s'était posté dans l'île de Léopoldstat, faisant tous ses efforts pour y conserver une communication avec la ville, se crut alors obligé de s'en retirer par les ponts qu'il avait jetés sur le Danube, et qu'il fit rompre. Les maisons de plaisance, dont l'île était remplie, logèrent les Turcs. On a regardé cette démarche comme une grande faute; si ç'en fut une, le duc la répara bien par sa contenance durant tout le siége. Avec une armée qui ne montait pas à trente mille hommes, il couvrit la Hongrie, la Moravie, la Silésie, la Bohême. Il protégea Vienne; il contint Tékéli; il arrêta plus de quarante mille Turcs et Tartares, qui couraient et désolaient la campagne.

Cependant, il ne pouvait empêcher les infidèles de pousser le siége avec vigueur. C'était chaque jour, de la part des Turcs, des terres élevées, des travaux avancés, de nouvelles batteries, un feu qui croissait à chaque instant; et, du côté des Autrichiens, c'était la plus intrépide valeur, la plus opiniâtre résistance. Staremberg, qui, aux premières approches, avait été blessé d'un éclat de pierre, détaché de la courtine par un boulet, à peine guéri, animait toute la défense par ses regards, ses actions, son humanité. Il traitait tous les soldats de frères; il louait, il récompensait leurs belles actions; et, non content d'être avec eux pendant le jour, il passait la nuit sur un matelas dans le corps-de-garde du palais de l'empereur, qui joignait au bastion de la cour, compris dans l'attaque. Dès le 22 de juillet, les assiégeants étaient à la palissade, qu'on ne défendait qu'à coups d'épée. On était si près les uns des autres, qu'à travers les pieus on s'accrochait mutuellement pour s'arracher la vie. Le comte de Daun, officier-général d'un mérite distingué, fit attacher des faux à de longues piques, qui détruisirent une multitude prodigieuse d'infidèles, mais qui ne purent dimi-

nuer la confiance présomptueuse qui les animait. Ils comptaient tellement sur la victoire, qu'on en voyait qui venaient faire des bravades pareilles à celles que nous lisons dans les anciennes guerres. Un champion, d'une taille extraordinaire, s'avança d'un air menaçant, insultant de la voix et du sabre. Un soldat chrétien ne put souffrir cet affront; il accourt, il est blessé, il blesse, il désarme son ennemi, lui coupe la tête avec son propre cimeterre, le dépouille, et trouve cinquante pièces d'or cousues dans sa veste. On croirait que ce brave fut récompensé; il resta soldat; et son nom, que les Romains auraient consacré dans les fastes de l'histoire, n'est pas même venu jusqu'à nous. Les assiégés, qui virent l'action du haut des remparts, en tirèrent un bon augure; la constance et le courage redoublèrent.

L'ennemi ne s'empara de la contrescarpe que le 7 août, après vingt-trois jours de combats, avec une grande effusion de sang de part et d'autre. Le comte de Sérini, neveu du fameux Sérini que Léopold avait fait périr sur un échafaud, avait retardé la prise de cet ouvrage par mille actions de bravoure. Point de sortie où il ne se trouvât. L'ardeur qui l'emportait l'empêcha un jour de sentir une flèche qu'il avait reçue dans l'épaule. Les Turcs en étaient à la descente du fossé. Personne ne leur ressemble pour remuer la terre. La profondeur de leurs ouvrages étonnait. La terre qu'ils en tiraient était relevée à la hauteur de neuf pieds, surmontée d'ais et de poutres, en forme de planchers sous lesquels ils travaillaient en assurance. Leurs tranchées diffèrent des nôtres par la forme. Ce sont des coupures en croissant, qui se couvrent les unes les autres, en conservant la communication, semblables à des écailles de poissons, qui cachent un labyrinthe, d'où l'on tire sans incommoder ceux qui sont en avant, et d'où il est presqu'impossible de les déloger. Quand les Janissaires y sont une fois entrés, ils n'en sortent presque plus. Leur feu devenait toujours plus vif; et celui des assiégés se rallentissait. On commençait à ménager la poudre; et les grenades manquaient. Le baron de Kielmansegg inventa un moulin à poudre, et des grenades d'argile, qui furent d'un grand secours. L'industrie employait toutes les ressources; mais l'espérance de tenir encore long-temps diminuait. Les mines de l'ennemi, ses attaques continuelles, la garnison qui s'affaiblissait, les vivres,

les munitions qui s'épuisaient, tout donnait la plus vive inquiétude; et, avec tant de maux réels, on s'en faisait d'imaginaires. Un bruit s'était répandu que des traîtres travaillaient à des souterrains pour introduire l'infidèle. Chacun eut ordre de veiller dans sa cave; et ce surcroît de fatigue acheva d'abattre les défenseurs de Vienne, en leur dérobant un sommeil nécessaire. D'autres parlaient d'incendiaires gagés pour seconder les Turcs. Un jeune homme, qu'on trouva dans une église qui commençait à s'embraser, fort innocent peut-être, fut mis en pièces par le peuple; mais l'artillerie turque était plus à craindre que tous ces fantômes. On s'occupait sans cesse à éteindre le feu que les bombes et les boulets rouges portaient dans la ville, tandis que les dehors tombaient en éclats. La demi-lune souffrait déjà beaucoup. Les remparts offraient partout de vastes brèches; et, sans l'invincible courage des soldats et des habitants, Vienne était emportée.

Dans cette extrémité, Léopold tourna les yeux vers la Pologne. Jean Sobieski, la terreur des forces ottomanes et peut-être le seul souverain de son siècle, qui fût grand capitaine, est supplié de venir au secours de l'empire et de tout le monde chrétien. Le monarque y vole à la tête de vingt-cinq mille hommes. Il parcourt deux cents lieues de pays; et, le 5 septembre, il passe avec son armée le pont de Tuln, à cinq lieues au-dessus de Vienne. La cavalerie Polonaise se faisait admirer par les chevaux, l'habillement et la bonne mine. On eût dit qu'elle était équipée aux dépens de l'infanterie. Il y avait entr'autres un bataillon fort mal vêtu. Le prince Lubomirski conseillait au roi, pour l'honneur de la nation, de le faire passer de nuit. Sobieski en jugea autrement; et, lorsque cette troupe fut sur le pont: « Regardez-la bien, dit-il aux spectateurs; c'est une troupe » invincible, qui a fait serment de ne jamais porter que les » habits de l'ennemi. Dans la dernière guerre, ils étaient » tous vêtus à la turque. » Si ces paroles ne les habillaient pas, elles les cuirassaient, dit assez plaisamment M. l'abbé Coyer que nous suivons dans ce récit.

Les Polonais, au sortir du pont, s'étendirent sur la droite, exposés, pendant vingt-quatre heures, à être taillés en pièces, si Kara-Mustapha eût su profiter de ses avantages. Le 7, toutes les troupes Allemandes se joignirent à leurs alliés; et toute l'armée chrétienne se trouva com-

posée d'environ soixante et quatorze mille hommes. On y comptait quatre souverains, Jean Sobieski, Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, Jean-George III, électeur de Saxe, et Charles V, duc de Lorraine, et vingt-six princes de maison souveraine; trois d'Anhalt, deux d'Hanovre, trois de Saxe, trois de Neubourg, deux de Wirtemberg, deux de Holstein, un de Hesse-Cassel, un de Hohenzollern, deux de Bade, un de Salm, le chevalier de Savoie, le prince de Saxe-Lavembourg, de l'ancienne et malheureuse maison d'Ascanie.

Vienne était aux abois. Les Turcs et les maladies enlevaient, comme de concert, les officiers et les soldats. Presque tous les chefs avaient disparu. Le guerrier, miné par la fatigue et par la mauvaise nourriture, se traînait aux brèches; et celui que le feu de l'ennemi ne précipitait pas au tombeau expirait de langueur. Le peuple, qui d'abord se livrait aux travaux du siége, ne connaissait plus d'autre défense que la prière. Il remplissait les églises où la bombe et le boulet venaient porter la frayeur et la mort. Dès le 22 août, on avait jugé qu'on ne pouvait plus tenir que trois jours, si les infidèles livraient un assaut général. Depuis cette époque funeste, une mine se précipitait sur l'autre. La demi-lune était prise. Des brèches, de dix-huit à vingt-toises, ouvraient les deux bastions et la courtine. Les soldats servaient de murailles. Une mine s'avançait sous le palais de l'empereur, déjà écrasé de bombes, et voisin du bastion de la cour. D'autres serpentaient çà et là. On en éventait quelques-unes. Mais les mineurs Autrichiens, gens timides, ne voulaient plus rentrer dans la terre, dès qu'une fois ils avaient entendu travailler l'ennemi. L'artillerie ne pouvait plus répondre. La plupart des canons étaient rompus ou démontés. Staremberg conservait à peine un rayon d'espérance, ou plutôt il n'osait plus espérer; et ce général qui, au commencement du siége, avait dit : « Je ne rendrai » la place qu'avec la dernière goutte de mon sang, » écrivait ces seuls mots au duc de Lorraine, en ce moment critique : « Plus de temps à perdre, monseigneur; plus de temps » à perdre. » L'activité même la plus rapide eût été inutile, sans la stupide inaction du grand-visir, qui, pour ménager les richesses dont il croyait Vienne remplie, attendait qu'elle se rendît par capitulation. Tel était son aveu-

glement, qu'il ignorait même les préparatifs des chrétiens lorsqu'ils étaient déjà près de l'accabler.

Sobieski, sur le point de marcher, délivra cet ordre de bataille, écrit de sa propre main. « Le corps de bataille sera » composé des troupes impériales, auxquelles nous join- » drons le régiment de cavalerie du maréchal de la cour, » le chevalier Lubomirski, et quatre ou cinq escadrons de » nos gendarmes, à la place desquels on donnera des dra- » gons, ou quelques autres troupes allemandes. Ce corps » sera commandé par M. le duc de Lorraine.

» L'armée polonaise occupera l'aile droite, qui sera » commandée par le grand-général Jablonowski, et les autres » généraux de cette nation.

» Les troupes de MM. les électeurs de Bavière et de » Saxe seront à l'aile gauche, auxquelles nous donnerons » aussi quelques escadrons de nos gendarmes et de notre » autre cavalerie polonaise, à la place desquels ils nous » donneront des dragons ou de l'infanterie.

» Les canons seront partagés; et, en cas que MM. les » électeurs n'en ayent pas assez, M. le duc de Lorraine leur » en fournira.

» Les troupes des cercles de l'empire s'étendront le long » du Danube, avec l'aile gauche, en se rabattant un peu sur » leur droite, et cela, pour deux raisons; la première, » pour inquiéter les ennemis, dans la crainte d'être chargés » en flanc; et la seconde, pour être à portée de jeter un » secours dans la ville, en cas que nous ne puissions pas » pousser les ennemis aussitôt que nous l'espérons. M. le » prince de Valdeck commandera ce corps.

» La première ligne ne sera que d'infanterie, avec des » canons, suivie de près par une ligne de cavalerie. Si ces » deux lignes étaient mêlées, elles s'embarrasseraient, sans » doute, dans les passages des défilés, bois et montagnes. » Mais aussitôt qu'on sera entré dans la plaine, la cavalerie » prendra ses postes dans les intervalles des bataillons, qui » seront ménagés à cet effet, et surtout nos gendarmes qui » chargeront les premiers.

» Si nous mettons toutes nos armées en trois lignes seu- » lement, cela nous prendra plus d'une lieue et demie » d'Allemagne, ce qui ne serait pas à notre avantage; et » il faudrait passer la petite rivière de Vien, qui doit » nous demeurer à notre aile droite : c'est pourquoi il

» faut faire quatre lignes ; et cette quatrième servira de » corps de réserve.

» Pour une plus grande sûreté de l'infanterie, contre » le premier effort de la cavalerie turque, qui est toujours « fort vif, on se pourrait fort bien servir de *spanché-* » *raistres*, ou chevaux de frise, mais fort légers, pour » les porter commodément, et, à chaque halte, les jeter » à la tête des bataillons.

» Je prie tous messieurs les généraux qu'à mesure que » les armées seront descendues de la dernière montagne, » en entrant dans la plaine, chacune prène son poste, » comme il est marqué dans ce présent ordre. »

On n'avait que cinq lieues à faire pour arriver aux Turcs, dont on était séparé par cette chaîne de montagnes qui environnaient la vaste plaine où ils s'étaient campés. Deux routes se présentaient ; l'une, par la partie la plus élevée ; l'autre, par le côté où les sommets s'abaissant devenaient plus praticables. On se décida pour la première, la plus difficile, il est vrai, mais la plus courte. Le 9 septembre, toutes les troupes s'ébranlèrent Les Allemands, après plusieurs tentatives pour monter leur canon, désespérèrent, et le laissèrent dans la plaine. Les Polonais eurent plus de courage. A force de bras et d'adresse, ils firent passer vingt-huit pièces, et ce furent les seules qui tirèrent le jour de la bataille. Cette marche, toute hérissée de difficultés, dura trois jours. Enfin, on approchait de la dernière montagne, appelée *Calemberg*. Il était encore temps pour le visir de réparer ses fautes. Il n'avait qu'à s'emparer de cette hauteur, masquer les défilés, il arrêtait l'armée chrétienne. Il ne le fit pas ; et c'est dans ce moment que les janissaires, indignés de tant de bévues, s'écriaient : « Venez, venez, infidèles ! La seule vue de vos » chapeaux nous fera fuir ! »

Ce sommet du Calemberg, qui restait libre, découvrit aux chrétiens, une heure avant la nuit, et l'innombrable armée des Turcs et des Tartares, et les débris fumants de Vienne. Des signaux avertirent incontinent les assiégés du secours qui leur arrivait. Il faut avoir souffert toutes les extrémités d'un long siége, et se voir destiné avec sa femme et ses enfants au glaive du vainqueur, ou à l'esclavage dans une terre barbare, pour sentir toute la joie que la ville éprouva. Sobieski, après avoir examiné toutes les

dispositions du visir, dit aux généraux allemands : « Cet » homme est mal campé ; c'est un ignorant : nous le bat- » trons. » Le canon préluda de part et d'autre à la grande scène du lendemain. C'était le 12 septembre. Deux heures avant l'aurore, le roi, le duc de Lorraine, et plusieurs autres généraux, firent un acte de religion peu pratiqué de notre temps. Ils s'adressèrent au Fils de Dieu, en le recevant dans l'Eucharistie; tandis que les Mahométans criaient au Dieu unique et solitaire d'Abraham, *Allah! Allah!*

Au lever du soleil, l'armée chrétienne descendit à pas lents et égaux, pressant les rangs, roulant du canon devant elle, faisant halte au bout de trente ou quarante pas, pour tirer et recharger. Ce front s'élargissait, et prenait de la profondeur à mesure que l'espace augmentait. Les Turcs étaient dans le plus grand étonnement. Le khan des Tartares fit observer au visir les lances ornées de banderoles dans la gendarmerie polonaise, en lui disant : « Le roi est à la » tête ! » et l'effroi s'empara du cœur de Kara-Mustapha. Sur-le-champ, après avoir ordonné aux Tartares de mettre à mort tous leurs captifs, au nombre de trente mille, il fait marcher à la montagne la moitié de son armée, tandis que l'autre s'approche des murailles pour y donner un assaut général. Mais les assiégés avaient repris courage. L'espérance, et même la certitude de vaincre, les avait en effet rendus invincibles.

Les chrétiens continuaient à descendre, et les Turcs montaient. L'action s'engagea. La première ligne des Impériaux, toute infanterie, chargea avec tant d'impétuosité, qu'elle fit place à une ligne de cavalerie, qui prit poste dans les intervalles des bataillons. Le roi, les princes et les généraux, gagnant la tête, combattaient, tantôt avec la cavalerie, tantôt avec l'infanterie. Les deux autres lignes poussaient vivement les premières, protégées par le feu de l'artillerie, qui tirait à cartouches et de fort près. Le champ de ce premier choc, entre la plaine et la montagne, était coupé de vignes, de hauteurs et de petits vallons. L'ennemi, ayant laissé son canon à l'entrée des vignes, souffrait beaucoup de celui des chrétiens. Les combattants, répandus sur ce terrain inégal, se le disputèrent avec acharnement jusque sur le midi. Enfin les infidèles, pris en flanc, chassés de collines en collines, se retirèrent dans la plaine, en bordant leur camp.

Durant la chaleur de la mêlée, tous les corps de l'armée chrétienne ayant combattu, tantôt sur des hauteurs, et tantôt dans des fonds, avaient doublé nécessairement les uns sur les autres, et dérangé l'ordre de bataille. On donna quelque temps à le rétablir; et la plaine devint le théâtre d'un triomphe que la postérité aura toujours peine à croire. Soixante-dix mille hommes allaient se heurter contre plus de deux cent mille. Dans l'armée turque, le pacha de Diarbékir commandait l'aile droite; celui de Bude, la gauche. Le visir était au centre, ayant à ses côtés l'aga des janissaires, et le général des spahis. Les deux armées restèrent immobiles quelque temps, les chrétiens dans le silence, les Turcs et les Tartares redoublant leurs cris au son des clairons. Enfin Sobieski donne le signal. Aussitôt, le sabre à la main, la cavalerie polonaise pousse droit au visir. Elle enfonce les premiers rangs, elle perce jusqu'aux nombreux escadrons qui environnent Mustapha. Le corps des spahis dispute la victoire; mais tous les autres, les Valaques, les Moldaves, les Transylvains, les Tartares, les janissaires même se portent mollement au combat. En vain le général ottoman veut rétablir la confiance. On méprise ses paroles. Il s'adresse au pacha de Bude, et à d'autres chefs, qui ne répondent que par un silence désespérant. « Et toi, dit-il alors au prince tartare, ne veux-tu pas » me secourir? » Le khan ne voit plus de salut que dans la fuite. Les spahis en sont à leurs derniers efforts. La cavalerie polonaise les ouvre, les renverse. Le visir tourne le dos, et répand la crainte par sa fuite. Le découragement s'étend du centre vers les ailes que tous les corps de l'armée chrétienne pressent à la fois. La terreur ôte la réflexion et les forces à cette multitude immense, qui, sous un bon chef, aurait dû, dans une vaste plaine, envelopper son ennemi. Tout se disperse, tout disparaît; en un instant, ce champ, que l'œil ne pouvait mesurer, ressemble à un affreux désert. La nuit arrêta la victoire des chrétiens, qui restèrent sur le champ de bataille en attendant l'arrivée du jour. Sur les six heures du matin, le camp ennemi fut ouvert au soldat, dont l'avidité fut d'abord suspendue par un spectacle terrible; des mères égorgées çà et là; quelques-unes avaient encore leurs enfants attachés à leurs mamelles. Ces femmes ne ressemblaient pas à celles qui suivent les armées chrétiennes, courtisanes aussi fu-

nestes à la santé qu'à la vertu. C'étaient des épouses que les Turcs avaient mieux aimé sacrifier, que de les exposer à devenir les victimes d'une soldatesque effrénée. Ils avaient épargné la plus grande partie des enfants. On en recueillit cinq à six cents, que l'évêque de Newstadt fit nourrir et élever dans la religion des vainqueurs. Les Allemands et les Polonais s'enrichirent des dépouilles musulmanes. C'est à cette occasion que le roi écrivit à la reine son épouse : « Le grand-visir m'a fait son héritier, et j'ai trouvé dans » ses tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. Ainsi » vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tar- » tares, quand elles voient rentrer leurs maris les mains » vides : Vous n'êtes pas des hommes, puisque vous re- » venez sans butin. » C'est ainsi que, sans répandre de sang, la valeur et l'habileté de Jean Sobieski sauvèrent Vienne, l'empire et la religion. En effet, Vienne prise, on eût vu, comme à Constantinople, les églises chrétiennes se changer en mosquées ; et qui sait où le mahométisme, qui couvre déjà tant de terres, eût fini ? Staremberg vint saluer, aussitôt après la victoire, le sauveur, le libérateur de Vienne ; et ce héros y entra par des ruines, au milieu des acclamations. Son cheval avait peine à percer une foule qui se prosternait, qui voulait baiser ses pieds, qui l'appelait son père, son vengeur, le plus grand des monarques. Léopold semblait être oublié. On ne voyait que Sobieski ; son nom volait de bouche en bouche, et les cris de joie le conduisirent jusqu'à la cathédrale, où, étant entré, il entonna lui-même le *Te Deum*, pour remercier le Dieu des batailles des succès dont il avait couronné ses armes. 1683.

3. L'empereur Napoléon ayant fait mettre bas les armes aux troupes autrichiennes devant Ulm, se hâta de profiter de ses succès, en faisant avancer rapidement ses troupes dans l'intérieur de l'Autriche. Le but des premiers mouvements de l'armée française fut de comprimer si fortement les Autrichiens sur le Danube, qu'ils fussent obligés de mettre bas les armes, ou de se réfugier rapidement sur l'autre rive. Elle y réussit parfaitement. Le prince Murat arriva, le 9 novembre 1805, à Saint-Polten, d'où il dirigea aussitôt le général Sébastiani sur Vienne. Toute la cour et les grands avaient déjà quitté cette capitale. On

annonça aux avant-postes que l'empereur d'Autriche se disposait à l'abandonner. Une armée russe, placée sur les hauteurs de Saint-Polten, était sa dernière ressource; on s'attendait qu'elle livrerait bataille, soit pour retarder l'entrée des Français dans Vienne, soit pour donner le temps d'arriver aux troupes qui venaient à son secours. On fut trompé dans cet espoir. Au lieu de combattre, les Russes continuèrent leur retraite sur Créems, où ils repassèrent le Danube. Ils s'empressèrent aussitôt d'en couper le pont pour arrêter les Français. Cette démarche, qui mettait entièrement Vienne à découvert, trouve seulement son excuse dans la crainte de voir ses communications coupées avec la Moravie, par le mouvement du maréchal Mortier sur la rive gauche du Danube, ou plutôt dans la supériorité de l'armée française, dont elle avait chaque jour éprouvé la valeur depuis sa jonction avec les débris de l'armée de l'Autriche. Dès ce moment, la conquête de Vienne était certaine; mais l'empereur Napoléon fut assez généreux pour ne pas se hâter d'y entrer, afin de laisser à l'empereur d'Autriche la liberté d'en sortir. Napoléon s'arrêta à l'abbaye de Molck, l'une des plus belles de l'Europe, située sur une position très-forte qui domine le Danube, et y prolongea son séjour jusqu'au 13 novembre. Le prince Murat n'était plus qu'à quatre lieues de Vienne; toutes les troupes régulières l'avaient évacuée, et la garde nationale y faisait le service, l'empereur d'Autriche l'avait abandonnée. Son absence et la nécessité d'y maintenir l'ordre y nécessitaient la présence d'un maître. Dans cette position, les magistrats de Vienne vinrent au devant des Français. Tout conviait l'empereur à en prendre possession. Il y entra avec son armée. Le prince Murat plaça son quartier-général dans la maison du duc Albert, et Sa Majesté s'établit dans le palais de Schœnbrunn, d'où Marie-Thérèse, un demi-siècle auparavant, dictait des lois à l'Europe par ses alliances avec les maisons de France et d'Italie. L'ordre et la tranquillité continuèrent de régner dans Vienne comme au sein de la plus profonde paix. Le commerce et toutes les transactions sociales y suivirent leur cours comme dans les temps les plus calmes. On y vit l'empereur Napoléon occupé tour à tour des soins administratifs et militaires, visiter assidûment les avant-postes sur la rive gauche du Danube et donner à Vienne une administration

provisoire, faire restituer à la Bavière toute l'artillerie que l'Autriche lui avait enlevée dans les guerres précédentes, diriger vers la France les bouches à feu que renfermait son immense arsenal, et employer au service de son armée les nombreux approvisionnements que l'Autriche avait amassés pour la combattre. Ainsi Vienne, qui avait résisté tant de fois aux armes des Ottomans, tomba, en 1805, au pouvoir de Napoléon-le-Grand, sans y éprouver aucune résistance. Ce succés avait été préparé par des victoires extraordinaires et par des manœuvres habiles, soutenues par un rare courage qui ne laissa jamais aux ennemis de la France ni le temps, ni la possibilité de réparer leurs premiers désastres, et de parer les coups terribles d'un capitaine dont le génie fécond sait toujours trouver de nouveaux moyens de vaincre, et l'activité accabler ses ennemis dès l'instant où ils ont été une première fois battus.

VILLA-VICIOSA (*bataille de*). Après le combat de Brihuéga, livré durant la guerre de la succession d'Espagne, les armées de Philippe V et de l'archiduc, se rencontrèrent en 1710, dans les plaines de Villa-Viciosa. Tout annonçait une action sanglante et décisive. Les courtisans de Philippe V le conjurèrent de ne point s'exposer. Le duc de Vendôme, commandant son armée, pense autrement. *Allons, Sire*, lui dit-il, *quand vous serez à la tête de tant de braves, vos ennemis ne vous résisteront pas.* Avant la bataille, un boulet tiré par une batterie de l'armée de Staremberg, blesse mortellement lord Kilmaloc, colonel de dragons irlandais. Son fils le fait porter derrière le régiment et demeure à son poste. Le père le regarde et lui adresse ces mots : *Mon cher fils, que j'expire au moins entre vos bras, puisque j'ai si peu à vivre. — Mon père*, répond-il, *il faut que j'aille où le service de Philippe V m'appèle. — Quoi ! mon cher fils ! vous me refuserez cette consolation, et vous m'abandonnerez à l'heure de ma mort ? — Mon cher père, je vais la venger ou trouver la mienne.* L'affaire ne tarda pas d'être décidée à la droite où commandait Philippe V. Il rompt et culbute, presque du premier choc, la gauche des Autrichiens. Vendôme ayant en tête le comte Staremberg, n'obtint pas un succès facile ; la victoire ne se déclara pour lui qu'après un combat long-temps douteux, seulement lorsqu'il fut soutenu par les régiments victorieux dès le com-

mencement de l'action. Quand les troupes de l'archiduc furent entièrement défaites et dissipées, Philippe témoigne à Vendôme un besoin extrême de dormir : *Sire*, lui dit-il, *je vais vous faire arranger le plus beau et le meilleur lit qu'un roi ait jamais eu.* A l'instant on place sous un arbre les drapeaux conquis. Le roi se jète dessus et dort quatre heures. Philippe V dit à Vendôme qu'il lui doit la couronne. Ce grand général avait des envieux et des jaloux, quoiqu'il ne dût avoir que des amis. *Votre majesté a vaincu ses ennemis*, lui dit-il, *j'ai vaincu les miens.* En apprenant l'événement de cette bataille où une armée vaincue jusqu'alors avait triomphé, parce qu'elle a été menée au combat par Vendôme, Louis XIV dit : *Voilà ce que c'est qu'un homme de plus.* Ce monarque écrit aussitôt au duc dans les termes les plus honorables. Un officier considérable a la lâcheté de dire que des services aussi importants doivent être autrement recompensés. *Vous vous trompez*, replique vivement Vendôme, *des hommes tels que moi ne se payent pas en argent, mais en papier* 1710.

VILLEFRANCHE en Piémont (*prises de*). 1. Don Philippe, à la tête de vingt mille Espagnols dont le marquis de la Mina était général ; et le prince de Conti, suivi de vingt mille Français, inspirèrent tous deux à leurs troupes la confiance nécessaire quand il faut triompher des plus grands obstacles. Il s'agissait de pénétrer dans le Piémont, où un bataillon peut à chaque pas arrêter une armée ; où il faut à tous moments combattre contre des rochers, des précipices, des torrents ; où la difficulté des convois n'est pas un des moindres obstacles. Le premier avril 1744, les deux capitaines passèrent le Var, rivière qui tombe des Alpes, et qui se jète dans la mer de Gênes, prirent la ville de Nice, et dissipèrent tout ce qui se trouva dans leur route. Mais il fallait attaquer les retranchements élevés près de Villefranche, et après eux la forteresse de Montalban, au milieu de rochers presque inaccessibles. On ne pouvait marcher que par des gorges étroites, par des abîmes sur lesquels plongeait l'artillerie ennemie. Il fallait, sous ce feu terrible, gravir de rochers en rochers. On trouvait encore jusque dans les Alpes, des Anglais à combattre. L'amiral Matthews avait débarqué à Villefranche. Ses soldats étaient avec les Piémontais, et ses canonniers servaient l'artillerie. Tant de

périls à braver, tant de barrières à forcer, auraient déconcerté les guerriers les plus braves. Le prince de Conti se présente au pas de Villefranche. Dix mille Piémontais qui le gardent sont taillés en pièces. L'amiral anglais et ses matelots n'évitent de se rendre que par une prompte fuite. Ce rempart du Piémont, haut de près de deux cents toises, hérissé de foudres, est en un instant couvert de Français et d'Espagnols. Villefranche est emportée; Montalban a le même sort. Vingt mille ennemis pris avec le comte de la Suze, leur général, cent-sept pièces de canon et la conquête du comté de Nice, sont les fruits de cette belle et rapide expédition.

2. Pour être maître entièrement du comté de Nice, il restait au général Anselme à soumettre Villefranche. La hardiesse lui avait livré Nice, il sentit nécessaire de redoubler d'audace pour occuper Villefranche. Il part le 30 septembre 1792, à la tête d'un détachement d'infanterie et de dragons. Instruit des préparatifs des Piémontais pour l'évacuer, il prend les devants avec quatorze dragons, s'approche audacieusement de Villefranche, menace le gouverneur piémontais d'une escalade, intimide ce commandant qui a la lâcheté de se rendre sans résistance et à discrétion avec dix-neuf officiers et trois cents hommes de garnison. Il y avait dans cette place plus de cent canons, mortiers ou obusiers, dont une partie en bronze, et une grande quantité de munitions de guerre; cinq mille fusils, un million de cartouches à balles et beaucoup d'effets militaires. Il se trouvait dans le port une frégate et une corvette armées; on s'en empara ainsi que de l'arsenal de la marine qui était bien pourvu. 30 *septembre* 1792.

VILLEFRANCHE en Périgord (*prise de*). Vers l'an 1576, les habitants de Villefranche, en Périgord, formèrent durant les guerres civiles, le dessein de surprendre Montpasier, petite ville voisine. Ils choisirent pour cette expédition la même nuit que ceux de Montpasier avaient prise pour s'emparer de Villefranche. Le hasard fit que les deux troupes ayant pris un chemin différent, ne se rencontrèrent point. Tout fut exécuté avec d'autant moins d'obstacle de part et d'autre, que les murs étaient demeurés sans défense. On pilla, on se gorgea de butin. On se crut heu-

reux jusqu'à ce que le jour ayant paru, les deux villes connurent leur méprise. La composition fut que chacun s'en retournerait chez soi, et que tout serait remis en son premier état.

VILLE-FRANCHE DE CONFLANS (*prises de*). 1. Rarement les troupes françaises furent entachées d'une lâcheté, surtout depuis vingt ans; cependant de jeunes recrues, environnés par des Espagnols, qui venaient de s'emparer de la vallée de Conflans, abandonnèrent, sans faire aucune résistance, Ville-Franche, et se retirèrent, le 4 août 1793, sur les hauteurs de Beltoch.

2. La pusillanimité avait livré Ville-Franche, l'audace la recouvra; elle se rendit, le 21 octobre de la même année, sur la sommation hardie d'un officier français, qui feignit de précéder l'armée du général Dagobert, qui marchait pour recouvrer cette place.

VILLE-LONGUE (*combat de*). Plusieurs fois les Espagnols avaient été repoussés à Ville-Longue par l'armée des Pyrénées orientales, lorsque, le 6 décembre 1793, ils l'attaquèrent avec des forces supérieures, et en chassèrent les Français, qui furent mis dans une entière déroute par un corps de cavalerie, qui, s'étant placé entre leur camp et le Tec, ne leur permit de se rallier qu'entre Elm et Argelès, tandis que les Espagnols vinrent camper derrière la Roque et Saint-Genis. Ce poste fut repris dès l'ouverture de la campagne suivante, lorsque le général Dugommier prit le commandement de cette armée.

VIMORI (*prise de*). L'an 1587, les Protestants d'Allemagne vinrent au secours des Calvinistes de France. Le chef de la ligue, Henri, duc de Guise, qui était à Montargis avec ses troupes, est averti que la tête de cette armée d'étrangers est à Vimori, bourgade du Gatinois, éloignée d'une lieue et demie. Sur-le-champ il imagine qu'il enlèvera aisément de nuit ce quartier; que les autres, en quelque endroit qu'ils soient, entendant l'alarme, et craignant d'être attaqués en même temps, penseront plutôt à se fortifier dans leur poste, en attendant le jour, qu'à marcher dans les ténèbres, au secours de leurs compagnons; qu'a-

près avoir défait un corps, il pourra ensuite attaquer les autres, et mettre en déroute toute l'armée; et qu'après tout, quand il manquerait son coup, il a toujours sa retraite assurée à Montargis.

Sur cela, le duc se lève brusquement de table, fait sonner le boutte-selle, et commande qu'on soit prêt à marcher au plus tard dans une heure. Le duc de Mayenne, surpris d'un ordre si imprévu, lui demande où il veut aller. *Combattre l'ennemi,* lui répond-il froidement; et, après avoir exposé en peu de mots les raisons de son entreprise, il ajoute que, si quelqu'un la trouve un peu trop hasardeuse, il peut se dispenser d'en être. « Elle peut sans doute réussir, dit » Mayenne, et nous vous suivrons; mais il me semble que » c'est aller un peu vite, et qu'il y faudrait bien penser » auparavant. — Sachez, mon frère, réplique Guise d'un » ton plus élevé qu'à l'ordinaire, que je ne résoudrais pas, » en y pensant toute ma vie, ce que je n'aurai pu résoudre » en un quart d'heure. »

Là dessus, il s'arme, monte à cheval; et, suivi gaîment de tout ce qui est autour de lui, tombe sur les Allemands, qui ne s'attendaient pas à cette visite, les bat complètement, et se fraye un chemin à un avantage décisif qu'il remporte peu de temps après sur eux, à Auneau, dans le pays Chartrain, et qui les força à sortir du royaume.

VIMPHEN (*bataille de*). Le marquis de Bade-Dourlach, qui s'était déclaré contre l'empereur, fut surpris, le 16 mai 1622, par le général Tilli, entre Vimphen et Heilbron. Aussitôt il se retrancha avec ses chariots, et se défendit tout le jour avec tant de succès, que les Impériaux, foudroyés par son artillerie, étaient forcés de prendre la fuite. Déjà les soldats du marquis célébraient leur victoire, lorsqu'un boulet ennemi mit le feu aux poudres. L'effet en fut horrible; des escadrons et des bataillons entiers sautèrent en l'air. Des chariots et des chevaux furent enlevés, et écrasés en retombant à terre. Les soldats les plus éloignés, se croyant enveloppés, se mirent en déroute, et entraînèrent leur chef dans leur fuite. La perte de cette bataille, où cinq mille hommes furent tués ou faits prisonniers, entraîna celle de ses états, qui lui étaient contestés par ses neveux. L'empereur les adjugea à Guillaume, qui était l'aîné, et qui fit profession de la religion catholique.

VINCENT (*prises de l'île Saint-*). 1. Au commencement de juin 1779, le comte d'Estaing fit toutes les dispositions nécessaires pour conquérir l'île de Saint-Vincent, appartenant aux Anglais. M. Trolong Durumain, lieutenant de vaisseau, fut chargé de leur exécution. Cet officier fit débarquer ses troupes. A peine étaient-elles parvenues au Morne Hartley, à peine avait-on formé la résolution d'attaquer le fort de King's-Town, que l'on vit paraître sur les hauteurs les Caraïbes, en grand nombre, qui se préparaient à fondre sur les ennemis. Dans ce moment, le fort se rendit, et demanda à capituler. Pendant qu'on en réglait les articles, le chevalier du Durumain apperçut deux bâtiments anglais qui venaient dans la baie à toutes voiles; il courut aussitôt se rembarquer, les atteignit, et s'en rendit maître. Cette expédition ne coûta pas un seul homme.

2. L'amiral Rodney, étant arrivé de l'Amérique septentrionale avec environ quinze cents hommes, prit un pareil nombre de troupes à Sainte-Lucie; et, avec dix vaisseaux et quelques frégates, il crut pouvoir former une entreprise contre Saint-Vincent, où il mit à terre quatre mille hommes, y compris mille hommes des troupes de la marine, commandés en chef par le général Vaughan. Il débarqua toutes ses troupes dans la matinée du 16 décembre 1779, et attaqua Saint-Vincent dans la nuit du 16 au 17; mais, quoiqu'il n'y eût dans l'île que huit cents hommes de troupes réglées et trois cents hommes de milice, les Anglais furent repoussés avec perte, et obligés de se rembarquer. M. de Blanchelande, lieutenant-colonel du régiment de Viennois, qui depuis deux jours était venu prendre le commandement de l'île de Saint-Vincent, sut, par ses bonnes dispositions et sa présence d'esprit, conserver cette île aux Français, et en chasser les ennemis, malgré leur force et leur nombre. 17 *décembre* 1779.

VINCENT (*combats du cap Saint-*). 1. Une armée combinée rencontra, le 9 août 1780, au point du jour, un convoi, qui se trouva environné des forces réunies de la France et de l'Espagne. Deux bâtiments seulement s'échappèrent; soixante autres furent amarinés dans la journée. L'escadre légère de cette armée, aux ordres du chevalier de Beausset, chef d'escadre français, poursuivit, sans pouvoir les

atteindre, trois bâtiments de guerre qui escortaient ce convoi; le nombre des prisonniers anglais monta à trois mille cent quarante-quatre.

2. Une flotte anglaise, forte de quinze vaisseaux de ligne, rencontra, le 6 février 1797, près du cap Saint-Vincent, une flotte espagnole forte de vingt-sept vaisseaux, dont un de 112 canons. L'escadre anglaise était formée sur deux lignes dans l'ordre le plus serré. L'amiral Jervis joignit la flotte espagnole à onze heures et demie du matin; les Espagnols n'avaient pas encore eu le temps de se réunir, et de former un ordre de bataille régulier. Un tel moment ne devait pas être perdu; Jervis ordonne à ses vaisseaux de passer à travers la flotte espagnole, en formant une ligne avec la plus grande célérité. Cette manœuvre réussit à un tiers de la flotte du gros de l'armée. Une canonnade partielle empêcha leur réunion jusqu'au soir, tandis que les autres eurent le bonheur d'arriver sur l'ennemi. La canonnade fut si vive, et le feu des vaisseaux anglais si bien servi, que quatre vaisseaux espagnols, dont un de 112 canons, perdirent tous leurs mâts, et furent amarinés par les Anglais. Deux vaisseaux anglais se trouvèrent, après le combat, hors d'état de tenir la mer. 16 *février* 1797.

VINCIAC (*bataille de*). Depuis la victoire d'Amblef, Charles-Martel voyait son parti grossir de jour en jour. En 717, il attaqua Chilpéric, près de Vinciac, qu'on croit être le petit village qu'on nomme Jinchi, entre Arras et Cambrai. La bataille fut terrible. Les royalistes se virent plus d'une fois sur le point de remporter la victoire; mais enfin le courage des troupes de Charles, quoiqu'inférieures au nombre, la fit déclarer pour ce prince, qui poursuivit, jusqu'à Paris, le monarque vaincu.

VINTIMILLE (*siége de*). Les Français et les Espagnols abandonnèrent, en 1746, Vintimille, ville maritime de l'Italie septentrionale; laissèrent dans le château trois cents hommes. Ils y furent bientôt assiégés. Cent dix-huit furent tués. Lorsqu'on arbora le drapeau blanc, le 23 octobre, depuis huit jours l'intérieur de la forteresse était ruiné par des bombes. Comme les boulets manquaient, on en fit déterrer six cents de ceux que les ennemis avaient jetés sur la

place, et ils furent renvoyés. Quelques jours avant la reddition, les assiégeants étant montés à l'assaut, furent repoussés avec une perte de plus de cinq cents hommes. Le commandant fut fait prisonnier avec sa garnison; mais on le relâcha sur sa parole, parce qu'il était malade. L'année suivante, les troupes combinées de France et d'Espagne, après la conquête de Villefranche, attaquèrent Vintimille. La tranchée fut ouverte le 27 juin. Il y eut brèche la nuit du 29 au 30, et la garnison se rendit prisonnière de guerre le premier de juillet.

VOLANDUM (*prise de*). Corbulon, général romain, faisant la guerre à Tiridate, roi d'Arménie, entreprit le siége de Volandum, la plus forte place du pays. L'ardeur des Romains fut telle, qu'en moins de huit heures, Volandum fut emporté. *L'an de J. C.* 59.

VOLSQUES (*victoire des*). L'an de Rome 332, le consul Sempronius, plus soldat que capitaine, marcha sans précaution contre les Volsques, les attaqua témérairement, et fut battu. Toute l'armée allait être taillée en pièces, sans un simple officier de cavalerie appelé Sex. Tempanius. Ce brave homme mit pied à terre avec tous les cavaliers, et se jeta sur l'ennemi vainqueur, avec une impétuosité qu'il ne put soutenir. En vain voulut-on résister; il fallut ouvrir un passage aux Romains; c'est ce qui manqua de causer leur perte, car, enveloppés de toutes parts, ils ne purent regagner l'armée du consul. Heureusement qu'ils rencontrèrent une éminence où ils se cantonnèrent et se défendirent, jusqu'à la nuit, qui mit fin au combat. Les Volsques les environnaient, pendant que Sempronius, qui croyait sa cavalerie entièrement défaite, se mettait en sûreté. Tempanius, qui ne doutait pas que les ennemis ne l'attaquassent de nouveau, dès que les ténèbres seraient dissipées, fut bien surpris, lorsqu'au point du jour, il ne vit plus ni citoyens, ni ennemis. Il retourne à Rome, où il fut reçu avec des cris d'allégresse. 331 *ans avant J. C.*

VOLSINIES (*prise de*). Les habitants de Volsinies avaient donné la liberté à leurs esclaves, et les avaient même admis dans leur sénat. Ces étranges sénateurs devinrent bientôt des tyrans, Les Volsiniens eurent recours au peuple

romain. Le consul Fabius marcha vers Volsinies. Il fallut en faire le siége. Les assiégés eurent d'abord du succès, et le consul reçut une blessure dont il mourut. Le courage des Romains en devint plus furieux ; ils pressèrent vivement la place, qui se rendit l'année suivante. On fit souffrir aux esclaves les plus cruels supplices, et la ville fut détruite. 266 *ans avant J. C.*

VOLATERRA ( *attaque et combat de* ). 1. L'an 287 avant J. C., les Etrusques, ayant rassemblé les débris de leurs forces dans la plaine de Volaterra, en Toscane, le consul Scipion marcha contre ces infatigables rivaux de la grandeur romaine. Les Samnites s'étaient joints à eux ; mais leur innombrable armée ne put tenir contre les légions de la république. Après un combat vif et sanglant, ils furent entièrement défaits ; et ils prirent la fuite, abandonnant, sur le champ de bataille, un riche butin, une foule de morts, de blessés et de prisonniers.

2. Les habitants de Volaterra, alors sous la dépendance des Florentins, étaient fort divisés. Les uns voulaient s'accommoder avec le pape Clément VII, chef de la maison des Médicis, nouvellement exilée de Florence. Les autres voulaient défendre, les armes à la main, la liberté publique qu'on venait de rétablir. Les citoyens s'armèrent contre les citoyens. Ceux qui tenaient pour la république se cantonnèrent dans la citadelle, et foudroyèrent la ville avec une nombreuse artillerie. Ceux qui prenaient le parti des Médicis, soutenus d'une petite armée commandée par Alexandre Vitelli, les tenaient assiégés et les attaquaient sans cesse. La citadelle serrée de toutes parts et manquant de vivres, se vit réduite à la dernière extrémité. On dépêcha à Florence demander un prompt secours. La République envoya sur-le-champ cinq compagnies sous les ordres de Ferruci, aussi brave soldat que sage capitaine. Ce général arrive sous la citadelle de Volaterra, y fait entrer ses troupes ; après leur avoir donné quelque repos, il attaque les fortifications que les partisans des exilés avaient élevées. Elles sont emportées du premier assaut. Ferruci pénètre jusqu'à un endroit de la ville où les habitants avaient établi leur principale résistance, en perçant les maisons et en plaçant deux pièces d'artillerie derrière le retranchement qu'ils avaient creusé.

Mais, voyant ses troupes déconcertées par le feu de l'ennemi, il s'arme d'une rondache, s'avance avec quelques anspessades, un gros de chevau-légers à pied, frappe ceux de ses soldats qui reculent, s'empare du retranchement, rompt les murs des maisons d'une rue entière dont il se rend maître. Les habitants intimidés se rendent. Ferruci les rançonne et rétablit le bon ordre dans la ville. A peine jouissait-il de sa victoire, que Muzamaldo, l'un des généraux des troupes ennemies, vint attaquer Volaterra. Ferruci se défendit en héros. Les ennemis avaient abattu une tour, et environ soixante brasses de murailles. Il y court avec l'élite de ses soldats, et repousse les assaillants. Dans ce moment, un éclat de pierre le blesse au genou et à la jambe. Il se fait mettre sur un siége près de la brèche; sans songer à se faire panser, il encourage ses soldats, l'ennemi est forcé de se retirer après avoir perdu du monde. Quelques jours après, l'attaque recommençe, et les assiégeants font de nouvelles brèches. Mais les soldats républicains les fortifient et placent dans le fossé des tables garnies d'énormes clous. Ferruci, insensible à la douleur de ses plaies, se trouve partout, anime tout par sa présence, par ses exhortations, par ses exemples. Quatre porte-enseignes ennemis montent sur les brèches avec leurs drapeaux. On les repousse, on les massacre dans l'instant. L'action dure deux heures sans que les exilés puissent gagner un pouce de terrain. On fait pleuvoir sur eux de l'huile bouillante. On roule des tonneaux qui, tombant dans le fossé avec impétuosité, et venant à se briser avec fracas, mettent en désordre les ennemis au moyen des pierres dont ils étaient pleins, et qui jaillissant ça et là, en tuent ou blessent un grand nombre. Enfin, voyant leurs efforts inutiles, ils se retirent pendant la nuit, laissant à Ferruci la gloire d'un second triomphe. *L'an* 1530.

VOUGLÉ (*bataille de*). Alaric, roi des Visigoths, provoqua le courroux de Clovis. Ce prince se mit en campagne à la tête d'une armée pleine d'ardeur; il joint Alaric dans les plaines de Vouglé ou Vouillé, près de Poitiers. Le combat se donna et resta indécis, jusqu'à ce que les Français fondant avec impétuosité sur les Visigoths, les forcent de reculer sans avoir pu rompre leurs rangs. Un nouveau choc les mit en déroute. Alaric fit les plus grands efforts pour les rallier. Mais en vain il leur représente qu'une défense vi-

goureuse pouvait seule les sauver, que la victoire était le fruit de la valeur, et qu'ils se déshonoreraient par leur lâcheté ; tout fut inutile, la frayeur l'emporta. Alaric fut entraîné lui-même. Dans ce désordre, Clovis le remarqua. Poussé par le desir de la gloire, et plus encore par la vengeance, il vint heurter rudement le roi barbare, le renversa de dessus son cheval. Pendant qu'on se battait avec acharnement autour des deux princes, un soldat français perça Alaric qui faisait quelques efforts pour se relever. Le bruit de cette victoire se répandit jusqu'à la cour de l'empereur Anastase, qui en félicita le monarque français, et le décora des marques du consulat, du nom de patrice, titres frivoles plus capables de flatter la vanité de Clovis, que d'augmenter sa puissance ; il lui envoya une couronne d'or. *An* 506.

VULTURNE (*journée de*). L'an de Rome 456, le consul Volumnius surprit les Samnites près de ce fleuve, lorsqu'ils allaient mettre en sûreté le butin qu'ils avaient fait. Dans le trouble où les avait jetés l'arrivée subite du général romain, des prisonniers qu'ils emmenaient ayant rompu leurs liens, s'armèrent de ce qu'ils rencontrèrent, se jetèrent sur leurs ravisseurs, prirent leur chef et le conduisirent au consul. La déroute des Samnites fut complète.

## W

WAKEFIELD (*siége de*). La reine Marguerite marcha, en 1460, avec dix-huit mille hommes, pour délivrer le roi d'Angleterre Henri VI, son mari, des mains du duc d'Yorck, qui ne lui laissait que les marques frivoles de la suprême autorité. Aussitôt le duc partit de Londres avec quatre ou cinq mille hommes. Arrivé à Wakefield, dans la province d'Yorck, il apprit que la reine venait à lui ; il se renferma dans son château de Sandal. Marguerite n'avait point d'artillerie, et ne pouvait forcer l'asyle du duc. Elle eut recours à l'artifice. Elle fit cacher, derrière une colline, une partie de son armée, et se présenta, assez mal accompagnée, devant les murailles du château. Elle essaya de piquer le duc par

des défis et des menaces insultantes, et lui reprocha hautement qu'un homme qui aspirait à la couronne n'osât paraître devant une femme. Le duc, outré de ces reproches, et croyant que la reine avait peu de monde, sortit imprudemment du château; les troupes que la princesse avait cachées derrière la colline, accoururent au premier signal. La petite armée du duc fut accablée sous le nombre; et lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, resta sur le champ de bataille.

WAHAL (*passage du*). La conquête de la Hollande est presque impossible dans une température ordinaire. On ne saurait y faire un pas sans rencontrer un lac, un fleuve, une grande rivière et des canaux. Tous les chemins de ce pays aquatique sont fondés sur des digues où traversent des marais. Le passage d'une armée les aurait en un instant dégradés, et toute retraite serait alors impossible, ou au moins très-difficile. Dans un moment de détresse, les Hollandais peuvent lâcher les écluses de la Nord-Hollande, et mettre sous les eaux toute la Westfrise avec la province de Hollande et une partie de celle d'Utrecht. Ils peuvent aussi, vers l'est, couper les digues qui retiènent les eaux des rivières, et inonder les provinces qni les avoisinent. Si l'on eût attendu au printemps, il est à croire que les Hollandais eussent alors imité l'exemple de leurs pères, qui noyèrent toutes leurs campagnes pour arrêter Louis XIV. L'armée française s'était arrêtée sur les bords du Wahal à l'approche de l'hiver. Au mois de janvier 1795, le thermomètre descendit jusqu'à dix-sept degrés au dessous de glace; la Meuse se gela et devint assez forte pour porter les plus lourds fardeaux; les eaux du Wahal devinrent solides. Un général qui n'eût pas profité d'une aussi heureuse circonstance, eût été sans doute accusé de trahison. Les états-généraux demandèrent une suspension d'armes; elle fut refusée. Deux brigades passèrent la Meuse le 28 décembre, pour s'emparer de l'île de Bommel; les lignes de Bréda, Oudesbosch et Seveubergen, furent emportées. L'intensité du froid augmentant, les Français s'élancèrent sur les eaux consolidées du Wahal, traînant avec eux leur grosse artillerie, leurs munitions et leurs bagages. C'était un bien singulier spectacle que de voir cent mille Français manœuvrer sur la glace avec la même gaîté que sous le

climat le plus doux. Le passage du Wahal s'effectua sans résistance au dessous de Nimègue. Les armées ennemies s'étaient retirées derrière la Linge. Le prince d'Orange avait établi son quartier-général à Gorcum, et son armée était auprès de cette ville. La droite de celle des Anglais s'appuyait à Culembourg, et la gauche au village de Peumerden. Vingt-cinq mille Autrichiens, commandés par le général Alvinzi, occupaient une ligne depuis Arnheim jusqu'à Wesel. Toutes ces forces devaient offrir une terrible résistance aux Français, et les empêcher de pénétrer en Hollande ; mais, soit que le froid eût engourdi leur courage, soit qu'elles fussent épouvantées à l'aspect d'hommes qui ne redoutaient aucun danger, ils leur opposèrent une bien faible résistance. Le duc d'Yorck, continuellement battu depuis Dunkerque, s'embarqua pour l'Angleterre. La brigade du général Dewinter s'empara de Thielt, et poussa ses reconnaissances jusqu'à la Linge. Le passage du Wahal au dessus de Nimègue présentait beaucoup plus d'obstacles qu'on n'en avait trouvé au dessous. Cette rivière n'y était pas solidement gelée ; les ennemis y avaient encore plus de forces réunies, et le corps autrichien commandé par Alvinzi pouvait prendre les Français en flanc, et apporter beaucoup d'obstacles dans leurs entreprises. Cependant ils osèrent et réussirent. Les brigades des généraux Vandamme et Compère passèrent le Wahal, le 11 janvier, à Millinguen, pour couvrir la droite de l'armée, et prirent position sur le canal de Peumerden, tandis que les généraux Jardon et Regnier traversaient cette rivière à Kokerdum-sur-Gente et à Oie-sur-Bommel. Les succès de ces quatre brigades permirent au général Magdonald de passer le fleuve à Nimègue dans des petits bateaux. Il s'empara du fort de Knotsembourg, et y prit une position provisoire. Les Anglais opposèrent une bien faible résistance aux attaques des Français ; les Autrichiens combattirent plus long-temps, tinrent ferme davantage, et revinrent même plus d'une fois à la charge. Après avoir été battus, ils furent abandonnés par les Anglais, et obligés de se retirer. On y fit un grand nombre de prisonniers, et l'on trouva beaucoup d'artillerie dans les batteries qu'ils avaient élevées sur les bords du Wahal. Après ce premier succès, rien ne pouvait empêcher l'envahissement total des Provinces-Unies ; quelques semaines suffirent pour l'effectuer. 1795.

WANDAVASCH ( *attaque de* ). Le major Bréreton, général anglais dans les Indes, eut ordre, en 1760, de s'emparer des possessions françaises. Il forma le projet de surprendre Wandavasch ; il y marcha, le 24 septembre, à la tête de sept mille Indiens, de cinq cent soixante-dix chevaux, et de quatorze pièces de canon. A l'approche des ennemis, les gardes avancées tirèrent quelques coups de fusil, puis allèrent précipitamment rejoindre le gros de leurs troupes retranchées sous le canon du fort qui domine le village. Leur nombre étant de mille hommes, il était difficile de les déloger de leurs retranchements, qui étaient bordés de vingt pièces de canon parfaitement bien servies par les canonniers français. Ces obstacles semblaient insurmontables à une armée composée de différents peuples servant par force contre mille hommes déterminés. Le capitaine anglais, trompé sur le nombre d'ennemis qu'il avait à combattre, ne consulta que son courage, et décida qu'il fallait donner brusquement l'assaut de trois côtés, pour diviser les forces et l'attention des Français. Le 30 à deux heures du matin il donna le signal. Les troupes s'ébranlent, attaquent avec furie ; le poste est enfin emporté. Mais derrière, les Français avaient un fossé large, sec, et propre à soutenir la charge. Ils s'y retirèrent comme dans un second retranchement. Les Anglais les y poursuivirent, et peut-être ils les y auraient forcés, si les ingénieurs ne s'étaient pas égarés ou trompés, ou s'ils n'eussent pas été abandonnés des Indiens, que le bruit du canon et de la mousqueterie épouvanta si fort, qu'ils s'enfuirent avec la plus grande vitesse. Pendant que le général Bréreton tâchait de remédier à tout ce désordre, la nuit survint, et l'artillerie des assiégés fit un si grand ravage dans leurs rangs, qu'il fallut renoncer à l'attaque, et songer à une prompte retraite. Cette entreprise infructueuse coûta plus de quatre cents hommes à l'Angleterre.

WALLING-FORT ( *siége de* ). Etienne de Blois fit mettre en prison quelques prélats mutins ; ce fut pour l'Angleterre un signal de révolte. Les partisans de Mathilde reprirent les armes, et se réunirent à Walling-Fort. Le roi assembla son armée, et alla mettre le siége devant cette place ; ce jeune prince parut devant les lignes de l'armée, lorsqu'on le croyait encore sur les côtes de

son duché. Ne jugeant pas à propos de livrer bataille, il prit le parti d'affamer le monarque, en l'enfermant entre son armée et la ville assiégée. Etienne ne pouvait ni se retirer, ni combattre, sans être exposé à une défaite certaine; son fils Eustache, apprenant ce danger, rassembla une nouvelle armée, avec laquelle il essaya de le secourir. Au lieu d'attaquer le duc, il l'investit, et le mit dans la nécessité de mourir de faim, ou de faire tailler en pièces son armée. L'Angleterre attendait en tremblant le dénouement de cette grande querelle; les maux qui accablaient les deux partis inspirèrent aux chefs des sentiments de paix. Après des conférences, souvent rompues, et toujours renouées, on arrêta qu'Etienne garderait la couronne pendant toute sa vie, et qu'après sa mort elle passerait au jeune prince Henri, duc de Normandie, que le roi adoptait pour son fils aîné, et pour son héritier présomptif. L'année suivante, 1154, Henri monta sur le trône, vacant par le décès d'Etienne. Ce prince, fils de Geoffroi, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri I, fut le chef de l'illustre maison des Plantagenêts, qui régna long-temps.

WANTZENAU (*combat de la*). Les Autrichiens et les Prussiens, après avoir percé, en 1793, les lignes de la Lauter, se répandirent dans toute l'Alsace. Dans la nuit du 25 au 26 octobre, ils surprirent les avant-postes de l'armée du Rhin, à la Wantzenau, sous les murs de Strasbourg. Ces troupes, surprises et saisies d'une terreur panique, s'enfuirent, et furent poursuivies jusqu'à la rivière d'Ill. Cette frayeur dura peu; elles remarchèrent à l'ennemi, et effacèrent par leur courage une journée de honte et un instant d'effroi. *Octobre* 1793.

WARBOURG (*affaire de*). Le prince Ferdinand, général des troupes hanovriennes, n'avait pu arrêter les progrès de l'armée française, commandée par le maréchal de Broglie, ni sauver la Hesse d'une invasion générale. Comme les Français n'étaient pas en état d'occuper une si grande étendue de terrain, sans se diviser en plusieurs corps, trop éloignés pour pouvoir se secourir, il jète les yeux sur la division commandée par le chevalier Dumuy, entre la ville de Warbourg et la rivière de Dimel. Le prince héréditaire de Brunswick fut chargé de cette expédition; ce général

convint avec le général Sporken de tourner la gauche des Français, pendant que le prince Ferdinand avancerait avec l'armée sur son front. Le chevalier Dumuy se vit attaqué en flanc et sur les derrières; il disputa le terrain quelque temps pour s'assurer une retraite. Il la fit; mais en laissant quinze cents hommes sur le champ de bataille, ou au pouvoir des vainqueurs, avec dix pièces de canon. 31 *juillet* 1760.

WATERSDORFF (*affaire de*). Le grand-duc de Berg, commandant, en 1807, la cavalerie de la Grande-Armée, rencontra, le 5 février, huit à neuf mille hommes de cavalerie russe sur la hauteur de Watersdorff, ville de Prusse, dans le Hockerland, entre Bergfried et Morhungen. Appercevoir l'ennemi, le charger, et le forcer à la retraite, fut l'affaire d'un moment. Cette manière de se montrer et de vaincre avait une telle analogie avec le caractère français, que le soldat ne semblait plus avoir besoin que d'appercevoir l'ennemi pour le dissiper.

WATIGNIES, près Maubeuge (*bataille de*). Les Autrichiens, commandés par le général Clairfait, étaient entrés, en 1795, sur le territoire français. Son armée, forte de quatre-vingt mille hommes, réunie à Cobourg, occupait une position entre Maubeuge et Avesnes; son quartier-général était à Watignies. Le général Jourdan, qui avait succédé à Houchard, n'avait dans son camp de Gaverelle que dix-huit mille hommes; il appela à lui, des camps de Cassel et de la Madelaine, et de l'armée des Ardennes, vingt-neuf mille hommes, dont le rendez-vous fut indiqué à Guise. Son avant-garde s'approcha des Autrichiens le 10 octobre 1793. Aux premiers mouvements de cette armée, Clairfait et Cobourg se portèrent en avant de Maubeuge; ils sentirent que les Français cherchaient à décider par une bataille, s'il continuerait le siége de Maubeuge et le blocus de Landrecies, et s'il pourrait tranquillement prendre ses quartiers d'hiver en France. Les généraux autrichiens détachèrent donc dix mille hommes auprès de Philippeville pour contenir l'armée des Ardennes, et lier leurs opérations à celles du général Beaulieu. Clairfait se porta, avec soixante escadrons, au devant de l'armée française. Ce mouvement, qui ne fut qu'une forte reconnaissance, se termina par une canonnade sans résultat; il y eut le même jour une affaire

d'avant-poste entre les Français et les troupes hollandaises vers le bois du Tilleul. Les Français, après trois attaques successives, y furent repoussés. Le lendemain, 15 octobre, l'engagement eut lieu sur toute la ligne; la droite et le centre des alliés se maintinrent dans leur position. Leur aile gauche fut forcée d'abord d'abandonner le terrain; cependant, après des efforts inouis et une perte de monde considérable, cette aile parvint à reprendre ses positions. L'armée française rentra dans les siennes. Le lendemain, dès le matin, elle marcha de nouveau en avant à la faveur d'un brouillard. Elle était formée sur quatre lignes; mais la nature d'un terrain, coupé de bois et de haies, ne permit pas à ses différentes parties de se voir. Au moment où le brouillard se dissipa, les armées se trouvèrent en présence, et le feu commença; il fut si terrible, que les Autrichiens avouèrent n'avoir rien entendu de semblable dans leur guerre contre les Turcs, et le bruit de cet effroyable tonnerre était accompagné de chants belliqueux qui se faisaient entendre jusqu'aux Autrichiens. Leur ardeur était encore accrue par un propos de Cobourg, qui avait dit : *J'avoue que les Français sont de fiers républicains; mais s'ils me chassent d'ici, je me fais républicain moi-même.* Les soldats avaient juré de lui faire tenir sa parole. L'action se maintint comme la veille au centre et à la droite des ennemis; cependant le mouvement sur leur gauche fut plus décisif et plus complet. Le général Duquesnoy, détaché par Jourdan avec son aile droite, tourna et dépassa la gauche de l'ennemi, et le prit à revers. Cette gauche plia, et rompit la ligne; alors le centre marcha à la baïonnette, et renversa celui des coalisés. Leur aile droite fut forcée de faire sa retraite; elle l'opéra avec ordre sur Maubeuge. Dans la même nuit, l'ennemi repassa la Sambre au dessus et au dessous de cette ville. Les Français y entrèrent le lendemain; les Autrichiens laissèrent six mille hommes sur le champ de bataille. Jourdan n'osa suivre l'ennemi au-delà de la rivière, où il s'établit sur une chaîne de postes liés entre eux jusqu'à la Flandre maritime. La levée du siége de Maubeuge, et les succès de l'armée du nord, causèrent à Paris la joie la plus extrême.

WEINSPREG (*prise de*). Le duc de Wittemberg s'opposa vivement à l'élection de Conrad III, proclamé empe-

reur en 1138; et quand le nouveau monarque eut ceint le diadême, il refusa de le reconnaître, et se renferma dans la petite ville de Weinspreg. L'empereur irrité vint l'y assiéger. Le rebelle soutint toutes ses attaques avec bravoure, et ne céda qu'à la force. Le vainqueur voulait mettre tout à feu et à sang : cependant il fit grâce aux femmes, leur permit de sortir et d'emporter ce qu'elles avaient de plus cher. L'épouse du duc profita de cette permission pour sauver les jours de son mari. Elle l'emporta sur ses épaules et toutes les femmes de la ville l'imitèrent. Lorsque Conrad les vit ainsi sortir chargées de ce fardeau, ayant la duchesse à leur tête, il ne put tenir contre un spectacle si touchant; et, cédant à l'admiration, il fit grâce aux hommes en faveur de leurs femmes, et la ville fut sauvée.

WEISSEMBOURG (*actions de*). 1. Le prince Charles de Lorraine, général des troupes de la reine de Hongrie, fit passer le Rhin à son armée en 1744, prévint le maréchal de Coigni, et s'empara des lignes de Weissembourg, de la Lauter, et du village d'Utstah en Alsace. M. de Coigni résolut de chasser les Autrichiens de tous ces postes. Le 5 juillet, il fit attaquer ces lignes en même temps par trois endroits. Toutes ses troupes marchèrent avec une ardeur égale, et les trois attaques réussirent également. Weissembourg fut emporté l'épée à la main; les Autrichiens forcés de se retirer, perdirent trois mille hommes : six cents furent faits prisonniers dans Weissembourg. La perte des Français et des Bavarois fut peu considérable. Cependant les vainqueurs ne restèrent pas dans les lignes qu'ils craignaient de ne pouvoir défendre contre les ennemis, et ces derniers y étant rentrés, les comblèrent et détruisirent les ouvrages de Lauterbourg.

2. *Voyez* LANDAU, LAUTERBOURG.

WIBOURG (*prise et bataille navale de*). 1. Le czar Pierre Alexiowits était devenu, à force de travaux, un habile guerrier, et même un conquérant redoutable. Étant entré dans la Finlande, ce prince se présenta devant Wibourg, et en forma le siége. Cette ville se défendit long-temps, et ne se rendit le 25 juin 1710, qu'après avoir été réduite à la dernière extrémité. Quoique la capitulation eût été réglée

dans les formes ordinaires, le vainqueur fit arrêter une partie de la garnison, en représailles, disait-il, de ce qu'on détenait en Suède un envoyé moscovite qui était réellement sans caractère public, et qui pour cette raison devait être plutôt regardé comme un espion que comme un ministre.

2. Les Suédois, en guerre avec les Russes en 1790, semblaient accumuler les fautes dans cette guerre dont la Baltique fut le principal théâtre. Leur flotte, aux ordres du duc de Sudermanie alla chercher les Moscovites jusques dans le golfe de Revel. Cette imprudence lui coûta deux vaisseaux; l'un fut pris, l'autre s'échoua pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. De tels malheurs auraient dû donner de la prudence aux Suédois; ils commirent une faute plus inexcusable encore, en conduisant dans le golfe de Wibourg et leur escadre et leur flotte à rame, commandée par Gustave III. Tout semblait annoncer leur entière destruction; cependant elles furent sauvées par l'inexpérience des amiraux russes Tischitgagow et Nassau. Avertis de placer des batteries dans les deux seuls passages par lesquels les Suédois pussent sortir, ils négligèrent de le faire. Les Suédois manquant de vivres, et ne pouvant tenir plus long-temps dans une disette extrême, résolurent d'en sortir en mettant le feu à la flotte russe qui gardait le passage. Le vent d'est soufflait, il leur était favorable; ils mirent à la voile, précédés par un brûlot qui devait forcer les Russes à se disperser. On y mit le feu trop tôt, il s'arrêta sur un haut fond, ne fit aucun mal aux Russes, mais incendia plusieurs vaisseaux suédois que le vent poussa sur lui avec violence. Neuf vaisseaux de ligne et vingt bâtiments à rames tombèrent au pouvoir des Russes. Cet avantage important coûta la vie à plusieurs excellents officiers de leur marine. 3 *juillet* 1790.

WIGNENDORFF (*combat de*). Après un combat brillant, livré à la cavalerie prussienne par le grand-duc de Berg, ce prince, qui ne se reposa jamais tant qu'il se trouva devant lui des ennemis à vaincre, se rendit à Hasleben le 27 octobre, envoya le général Milhaud à Boitzembourg avec le treizième régiment de chasseurs, et fit marcher la brigade de cavalerie légère vers Prentslow, sous les ordres du général Lasalle. Instruit que l'ennemi était en forces à

Boitzembourg, il se porta sur Wignendorff, et s'apperçut qu'une brigade de cavalerie prussienne se dirigeait sur la gauche du général Milhaud dans l'intention de le couper. Voir cette brigade, la charger et la jeter dans le lac fut l'affaire d'un moment. C'était un régiment de gendarmes prussiens qui s'étaient vantés si insolemment dans Berlin de battre les Français. Ce corps, réduit à l'alternative d'être précipité dans le lac ou passé au fil de l'épée, implora la générosité du prince, qui n'hésita pas de leur accorder la capitulation qu'il demandait. Cinq cents hommes mirent pied à terre et rendirent leurs chevaux. Quatre étendards magnifiques furent les trophées de ce combat, qui ne fut que le prélude de l'affaire plus importante de Prentzlow. Ainsi l'armée prussienne morcelée se trouva anéantie dans des actions de détail. 27 *octobre* 1806.

WILLINGHAUSEN (*bataille de*). Le maréchal de Broglie, commandant l'armée française en Allemagne, crut qu'il n'était pas de l'honneur de sa nation de rester sur la défensive ; il résolut d'attaquer les troupes allemandes campées en deçà de la Lippe, près de Werle et de Willinghausen. Le 15 juillet 1761, ce général marcha sur trois colonnes, et dirigea son mouvement sur Soërt, d'où il devait se porter sur Nadel, et de là s'emparer du village de Willinghausen, dont la possession déciderait de la victoire. Ce mouvement hardi, que le prince Ferdinand, général de l'armée hanovrienne, n'avait pas soupçonné, avait été concerté avec le prince de Soubise. Celui-ci devait, le même jour, faire camper une partie de ses troupes sur la Bruyère, vis-à-vis les débouchés de Scheidengen, de Neumuhl et de Cormuhl. La colonne de la gauche, aux ordres de M. de Stainville, était destinée à suivre la rive droite du ruisseau d'Aëst, et à prendre poste au château de Madel. Cet objet fut rempli presque sans résistance. La colonne de la droite, dont M. le baron de Closen faisait l'avant-garde, devait passer par Ultrop, s'avancer à Willinghausen, et faire l'attaque. Tout cela fut exécuté avec vigueur et succès. M. de Closen, après une défense opiniâtre, s'empara du village, poussa les troupes qui le gardaient jusqu'au delà des abattis qu'elles avaient faits devant leur camp, et s'y posta, ainsi que dans une redoute qu'elles avaient construite. Un corps anglais, conduit

par milord Gramby, chercha, à plusieurs reprises, d'en déloger les Français; mais ses tentatives furent inutiles, parce que le maréchal rafraîchissait continuellement ses troupes. Ces attaques diverses, soutenues d'un feu terrible de mousqueterie et de canon, durèrent jusqu'à neuf heures, où les Français demeurèrent maîtres du terrain et de quelques pièces d'artillerie. Une affaire générale devenait inévitable. Le maréchal, dans le dessein d'être secondé par le prince de Soubise, lui dépêcha un courrier. Les nouvelles qu'il en rapporta n'étaient pas satisfaisantes. Le corps du prince n'était point arrivé aux gorges désignées pour tenir en échec l'aile droite hanovrienne. Dans cette extrémité, le duc de Broglie tenta seul ce qui ne pouvait être exécuté sûrement que conjointement avec une autre armée. Le prince Ferdinand saisit l'occasion; il sut masquer ses desseins avec adresse, et, le 16 juillet, on fut seulement convaincu, dans l'armée française, de la proximité d'une affaire décisive. Les colonnes hanovriennes, venant du centre et de la droite de leur armée, se portèrent tout à coup sur leur gauche, et un bruit effroyable de canon et de mousqueterie précéda l'arrivée des forces alliées. Il n'était pas possible de résister. Le maréchal, n'ayant rien à espérer du côté du prince de Soubise, ne songea plus qu'à une prompte retraite. Il fallait franchir les plus grands obstacles. M. de Broglie surmonte tout ce qui l'arrête. Ses troupes sortent en bon ordre du village de Willinghausen, emmenant avec elles les trophées de la victoire de la veille. Le reste se replie peu à peu, faisant volte-face à chaque instant, et montrant une contenance fière, de manière que les alliés n'osèrent les attaquer. Cette affaire légère eut des suites plus funestes pour les Français qu'une grande bataille.

WILSHOVEN (*attaque de*). Au commencement de la campagne de 1745, le général Brown, à la tête d'un corps de troupes autrichiennes, s'approcha de Wilshoven ou Wilshoffen, petite ville de Bavière. Il fit sommer inutilement la garnison de se rendre. Sur son refus, il commença à battre la place, et fit donner deux assauts. Il fut repoussé; mais, ayant reçu de nouveaux renforts, il en livra un troisième, après lequel la garnison se rendit prisonnière de guerre.

WILSTTETT (*affaire de*). Depuis deux jours, l'armée de Rhin et Moselle avait passé le Rhin. Le 26 juin 1796, le général Moreau ordonne d'attaquer le camp retranché des ennemis, placé entre Korck et Wilsttett, sur la route d'Offembourg. Un corps détaché de l'aile droite de l'armée fila le long de la Kintzig pour seconder l'attaque de ce camp, et le prendre à revers; la division Beaupuy marche droit aux Autrichiens par la route d'Offembourg: elle les rencontre à Korck. En débouchant de ce village, cette colonne est vigoureusement chargée en flanc par deux escadrons de cuirassiers d'Anspach, embusqués derrière un bois. Cette charge renverse toutes les troupes qui avaient passé le défilé, sans leur donner le temps de se former; les canonniers et les charretiers d'artillerie sont sabrés sur leurs pièces, sans pouvoir les mettre en batterie; le général Beaupuy est atteint de plusieurs coups de sabre. Les cuirassiers paraissaient avoir un avantage certain, lorsque deux bataillons de la onzième demi-brigade d'infanterie légère française, s'étant jetés derrière les haies du village, arrêtent cette charge par un feu de mousqueterie vif et bien soutenu. Le désordre est réparé; la cavalerie se reforme, charge à son tour les cuirassiers autrichiens, les pousse jusqu'à la tête du camp avec tant d'avantage, qu'elle ramène cent cinquante prisonniers et cinquante chevaux. Le camp de Wilsttett fut emporté; on y trouva une seule pièce de canon et des caissons. Le lendemain, l'ennemi fit quelques tentatives pour y rentrer, mais inutilement: il fut repoussé jusqu'à Griessen.

WOLFEMBUTEL (*bataille de*). Le 29 juin 1641, les troupes de France, de Hesse et du Luxembourg rencontrèrent dans les plaines de Wolfembutel l'armée de l'archiduc Léopold. Aussitôt le comte de Guébriant, commandant les Français, donne le signal. On s'approche, on se frappe, on se tue durant plusieurs heures. Deux mille cinq cents Impériaux périssent sur le champ de bataille; deux mille furent faits prisonniers: le reste prit la fuite avec l'archiduc, qui abandonna sept pièces de canon, soixante drapeaux, le champ de bataille, et la victoire.

WOLLIN (*affaire de*). Le maréchal Mortier occupé en 1806 de protéger les siéges des places de la Poméra-

nie prussienne, donna l'ordre à un bataillon d'infanterie légère d'occuper les îles de Wollin et d'Usédom, placées vers l'embouchure de l'Oder. Le débordement des eaux avait rendu les chemins impraticables : cette troupe dispersée dans des cantonnements, ne put arriver ensemble le jour fixé vers le lieu de sa destination. Trois compagnies seulement prirent poste à Wollin. A l'instant de leur arrivée elles y furent attaquées par un détachement fort de mille hommes de la garnison de Colberg, qui avait encore avec lui cent cinquante chevaux. Une partie de l'infanterie venue en bateaux par le canal de Devenow, se proposait d'investir cette ville au moment où leur cavalerie y entrerait au galop, après avoir forcé les avant-postes. Le détachement français ne s'étonna pas du nombre d'ennemis qui venaient l'attaquer ; il fondit sur eux au pas de charge, en parcourant les rues de Wollin dont il parvint à les chasser, et lui enleva quatre pièces de canon, les braqua sur le pont, brûla deux grandes barques chargées de fuyards, prit ou dispersa tout ce qui avait débarqué. Cette expédition coûta cher à la garnison de Colberg, les rues de Wollin furent couvertes de ses morts ; elle laissa beaucoup de blessés dans sa fuite, et perdit cent cinquante prisonniers. Deux heures après l'affaire, le reste du bataillon arriva et mit ce poste hors du danger de toute surprise. Le chef de bataillon Arnaud et l'adjudant du général de division Grandjean qui dirigèrent cette entreprise, s'y distinguèrent par leur courage et la bonté des dispositions qu'ils établirent pour la défense et la conservation du poste de Wollin. *Janvier* 1807.

WONDIWAS (*prise de*). M. de Lally se préparait à faire le siége de Trichenapali, lorsque le gouverneur anglais de Madras, pour opérer une diversion, fit partir le colonel Coote, pour s'emparer du poste de Woudiwas, l'un des meilleurs de la domination française dans les Indes. La manœuvre du capitaine anglais fut si vive et si prompte, qu'en cinq jours la ville fut attaquée, foudroyée et prise. Aussitôt le général français voulut reprendre Wondiwas qui, n'ayant pu être rétabli, paraissait ne pouvoir tenir long-temps. C'eût été un coup de partie ; mais il avait en tête un adversaire d'une étonnante activité. Coote part à la tête de sa cavalerie, pour délivrer sa conquête. Il arrive

à trois lieues de la place assiégée, y trouve son infanterie. Il marche aux Français. Leurs gardes avancées en viènent aux mains. Le combat s'engage de toutes parts. L'ardeur des guerriers le rend sanglant et opiniâtre. La victoire balance ; les Français plient, se laissent enfoncer ; après s'être retirés dans leur camp, ils l'abandonnent avec précipitation, et laissent sur le champ de bataille huit cents de leurs morts. 31 *décembre* 1760.

WORCHESTER (*bataille de*). Charles II, fils de cet infortuné monarque que sa faiblesse avait conduit sur un échafaud, fit, en 1651, de nouveaux efforts pour recouvrer le trône de ses pères. Il passe en Ecosse, y assemble une armée, entre en Angleterre. Dès qu'il paraît, une foule de seigneurs anglais s'offrent de le servir. Il compte sous ses étendards près de deux mille hommes. Avec ces forces, il marche contre Worchester, sans rencontrer aucun obstacle. Cette ville, une des plus considérables d'Angleterre, lui ouvre ses portes, et le reçoit en souverain. Cromwel, allarmé de ces rapides progrès, lève des troupes. Suivi de vingt six mille combattants, il vient assiéger Worchester. L'attaque fut poussée avec vigueur ; il emporta la place en trois jours, à la vue de l'armée royale. Charles, dans un conseil de guerre, résolut de présenter bataille. Cromwel, prêt à livrer un combat décisif contre une armée plus nombreuse, commandée par son roi, employa toutes les ressources de son génie. Après avoir rangé ses soldats, il ordonna une prière générale. Il se jeta le premier à genoux, joignit pieusement ses mains, leva les yeux au ciel, et lui adressa ses demandes. Les habitants de Worchester, du haut de leurs remparts, criaient de toute leur force : *ah! le scélérat! ah! l'hipocrite!* Mais le protecteur méprisa leurs injures. Après avoir achevé sa prière, il harangua ses troupes avec tant de chaleur et d'éloquence, que les officiers et les soldats levèrent leurs épées, et lui promirent de vaincre ou de mourir. Cromwel ordonna aux vivandiers de donner de l'eau-de-vie à tous les soldats du régiment des gardes qui étaient aux premiers rangs. Les deux armées en vinrent aux mains ; le premier choc fut terrible. Charles et Cromwel y firent des prodiges, et se cherchèrent l'un l'autre avec une ardeur égale.

Tout plia d'abord sous l'effort des royalistes; la victoire était au roi, sans la trahison des Ecossais qui l'abandonnèrent lâchement, et refusèrent de combattre, lorqu'il avait le plus besoin de leurs bras. Ils étaient choqués, dit-on, de ce que le prince les laissait sous la conduite du duc d'Hamilton, pendant qu'il faisait l'honneur aux Anglais de les commander en personne. Charles, instruit de la cause de leur mécontentement, courut pour se mettre à leur tête. Les Anglais, indignés à leur tour de ce que le roi les quittait pour aller commander les Ecossais, ne voulurent plus se battre. Le malheureux monarque, trahi de tous côtés, se vit forcé de prendre la fuite. Il traversa Worchester, et se réfugia dans la campagne, suivi d'un grand nombre d'officiers. Après avoir congédié les infortunés compagnons de sa disgrâce, il s'évada, déguisé d'abord en domestique, puis en bucheron; il échappa aux émissaires de Cromwel, qui le cherchaient par-tout, et il s'embarqua pour la France, où il vint chercher une retraite. 1651.

WORMS (*prises de*) 1. Le général Custine envoya le général Neuwinger lever des contributions dans Worms. Les magistrats lui en ouvrirent les portes; la protection et l'asyle donnés aux émigrés servirent de prétexte à cette imposition. 4 octobre 1792.

2. Worms ouvrit ses portes au général Hoche le 6 janvier 1794, après la reprise des lignes de la Lauter; mais les Autrichiens y revinrent bientôt, parce qu'ils accumulèrent des forces plus considérables.

3. Les Français, conduits par le général Michaud remportèrent, le 18 octobre 1794, une victoire importante sous les murs de Kirkeim et Worms, et rentrèrent dans cette dernière ville, qui fait maintenant partie de l'Empire Français.

WOYGNAFF (*siége de*). Cent vingt mille Turcs, et quatre-vingt mille Tartares, sous les ordres d'Ibrahim Shaïtan, assiégeaient Woygnaff, ville forte, sur les bords du Niester; et déjà ils s'en croyaient maîtres, lorsque Jean Sobieski, suivi de trente-huit mille Polonais, se présenta devant leurs lignes, les força, et les mit dans la nécessité

d'abandonner leur entreprise. Animé par ce premier succès, le roi de Pologne alla camper sur les rives du fleuve, pour observer les mouvements des Infidèles. Son armée s'étendait dans une vaste plaine, entre Zurawno et un marais profond. Un bois et le Niester couvraient ses derrières. Il lui fallait fortifier le front. Le temps manquait, et les infidèles pouvaient paraître d'un moment à l'autre. Jean, pour protéger les travaux de l'infanterie, passa la Scévitz, chercha l'ennemi, tomba sur son avant-garde qu'il renversa sur le centre. Au moment d'être enveloppé par cette multitude qui couvrait la plaine à plusieurs lieues, il fit sa retraite en bon ordre, repassa la rivière, et y arrêta les troupes ottomanes un jour entier. On employait ce temps précieux à former les retranchements. Des redoutes et des fortins détachés défendirent, de toutes parts, ces lignes qui renfermaient la dernière ressource de la Pologne. Ibrahim, charmé de la résolution des chrétiens, étendit ses troupes en un arc dont le Niester faisait la corde; dans cet espace, il enveloppa le marais, le bois, l'armée polonaise, et le gros ruisseau qui séparait les deux camps. Toute communication fut coupée. Plus de convois, plus de secours à espérer pour Sobieski. Le 27 septembre 1676, Ibrahim se mit en bataille, faisant porter devant lui de grands amas de fascines, pour combler le fossé qui protégeait l'ennemi. Jean, au lieu de l'attendre derrière ses lignes, se présenta dans les espaces des fortins détachés. Cette manœuvre hardie arrêta les infidèles au-delà du ruisseau. Le 29, ils marquèrent plus de résolution. Un corps de janissaires passa et attaqua les redoutes de la droite. Les dragons polonais les défendirent si bien, que l'action générale fut encore suspendue. Le 8 octobre, la droite des chrétiens fut assaillie; pendant le combat, le khan des Tartares passa le Niester à la nage, au dessous de l'embouchure de la Scévitz, qu'il traversa pareillement, et vint fondre sur la gauche des Polonais. Leur centre resta toujours immobile, observant les mouvements d'Ibrahim qui attendait le premier instant d'une affaire générale pour donner. Ce moment ne vint pas; trois mille cavaliers turcs périrent. Ibrahim et le khan repassèrent tristement le fleuve et le ruisseau. Le général de la Sublime Porte, sentant toute la difficulté de la victoire, voulut mettre plus d'art dans ses attaques. Il assiégea l'armée qu'il tenait bloquée. Des tranchées furent

ouvertes comme devant une place; on éleva sept grands cavaliers. La grosse artillerie fut bientôt en batterie; des boulets de quarante-huit sillonnaient le camp des Polonais, emportant les hommes et les chevaux. Un boulet vint traverser la tente du roi; on le supplia de s'éloigner, ou du moins de souffrir qu'on formât une élévation de terre pour le couvrir. Il rejeta ces précautions timides. Le danger était extrême. Il voulut le partager avec le dernier des soldats. Les tranchées turques se poussaient avec vigueur, et s'approchaient des retranchements. Sobieski ordonna des contre-tranchées; et l'on vit alors deux armées aller l'une à l'autre par dessous terre. Une bataille eût soulagé les Polonais. Leur situation devenait affreuse. Les fourrages étaient consommés. La forêt voisine, qui, pour dernière ressource, fournissait aux chevaux des feuilles qu'on mêlait avec un peu de grain, ne montrait presque plus que du bois; les branches les plus tendres leur servirent encore de nourriture. Les hommes étaient dévorés par une disette aussi terrible, et le pain était pesé pour le roi comme pour le soldat. L'artillerie, obligée de répondre à un feu bien supérieur, épuisait ses boulets. On n'usait de la poudre qu'avec la plus exacte économie. Tout manquait excepté le courage; le roi était en proie aux plus cruelles inquiétudes. Il fit compter les rations; il n'y en avait plus que pour quatre jours. Dans cette extrémité, il résolut de tout risquer; dès l'entrée de la nuit, il donna ses ordres pour attaquer au lever de l'aurore. Déjà les Polonais, remplis du courage qu'inspire le désespoir, se disposaient à sortir de leurs lignes pour vaincre ou pour périr, lorsqu'on vit arriver deux pachas et vingt-quatre janissaires, ayant dans leurs mains de longs bâtons blancs. Ils venaient proposer la paix de la part d'Ibrahim. Après de longues contestations, elle fut signée à Zurawno, et ce traité sauva la république de Pologne.

WURTZBOURG (*prise de*). Le général Ney arriva le 6 juillet 1796 devant Wurtzbourg, avec une faible avant-garde de l'armée de Sambre et Meuse. L'habileté de ses mouvements fit croire au commandant de la ville qu'il avait avec lui des troupes nombreuses. Quoiqu'il ne possédât que cent hommes de cavalerie, il somma hardiment le commandant, qui possédait une garnison de deux mille trois cents

hommes. Celui-ci, intimidé par l'audace frança
la ville et la citadelle munies de deux cents pièce
et de magasins nombreux, et bien approvisionné

## X

XANTHIE (*siége de*). Brutus après la chute de
vit obligé de faire la guerre aux Lyciens; ceux-c
pertes considérables, se renfermèrent dans Xa
capitale, où ils furent assiégés par le général ron
tôt il les réduisit à n'espérer leur salut que par la
sieurs se sauvaient par la rivière qui coulait le lo
railles, nageant entre deux eaux. Les Romains le
cette ressource en tendant des filets au haut desqu
des sonnettes qui avertissaient lorsque quelqu'un
pris. Une tentative des habitants pour brûler les
des assiégeants, leur réussit d'abord, mais elle f
de leur perte. La flamme, poussée des machines d
par un vent violent, s'attacha aux fortificatio
maisons voisines. En un instant, l'incendie devi
Brutus et ses soldats, loin de profiter de cette o
vorable, ne sont occcupés qu'à arrêter le progr
cendie; les habitants montèrent sur les murailles
rent des traits contre des ennemis qui s'empress
secourir. Brutus voyant le péril inévitable de ces
courait donner des ordres, leur tendait les mains
jurait d'avoir pitié d'eux-mêmes et de souffrir
sauvât avec leur butin. Tout fut inutile. Furieux
pérés, il n'est point de manière de se donner la
ne missent en usage. On trouva en parcourant les
cette ville infortunée, une femme pendue à une co
un petit enfant mort à son cou, et tenant encore d
une torche allumée pour mettre le feu à sa maison
tacle fit frémir. Brutus promit une récompense à
qui lui amènerait un Lycien vivant; c'était la se
que Xanthe périssait par la fureur de ses habitants.
de Cyrus, les Xanthiens avaient mieux aimé b
femmes et leurs enfants enfermés dans la citadelle

tous tuer dans une sortie générale, que de se soumettre à un conquérant dont tout l'Orient subissait la loi. 43 *ans av. J.-C.*

XÉRES (*journée et prise de*). 1. Il ne faut souvent qu'un simple abus du pouvoir, pour renverser les trônes et les empires les mieux affermis. Rodrigue ou Rodéric, roi d'Espagne, à peine délivré des guerres civiles qui avaient agité les premières années de son règne, s'abandonna sans réserve aux trompeu es douceurs de la volupté. Tout devint la victime de la lubricité de ce prince. La pudeur n'eut plus d'asyles. Encore si, pour satisfaire ses passions brutales, il n'eût fixé ses regards que sur des objets vulgaires, il n'eût fait qu'amuser la censure, sans exciter la vengeance. Mais ce monarque téméraire osa porter une main profane et libertine sur les têtes les plus respectables, et souiller le plus beau sang de son royaume. Il séduisit la fille du comte Julien, l'un des plus puissants seigneurs de sa cour, et la renvoya quelques jours après. Cette amante outragée, qui sans doute aurait pu pardonner à Rodrigue son audace, ne lui pardonna point son inconstance. Elle confia sa honte et ses malheurs à son père. Julien, le plus fier et le plus vindicatif des hommes, ne balance pas un moment. Il s'adrese à Mousa-Ben-Nasir, gouverneur de l'Afrique, et conclut avec lui un traité qui livre aux Arabes l'Espagne, et hasarde toute l'Europe. Oppas, évêque de Séville, et frère de Vitiza, le plus mauvais prêtre et le plus mauvais citoyen d'Espagne, s'unit au comte pour perdre le roi et la monarchie, et vend aux Infidèles sa foi et sa patrie.

Mousa, fier d'être le premier parmi les Arabes, qui portât les armes des Califes en Europe, fait descendre en Espagne douze mille soldats d'élite, sous la conduite de Tarik-Ben-Ziad-Ben-Abdoullah, officier d'un rare mérite, qui avait servi avec distinction dans les guerres d'Afrique. Les vassaux, les créatures et les amis de Julien, se rangent en foule sous les drapeaux de Mahomet. Héraclée, Algésire, et plusieurs autres villes, cèdent au torrent. Ces progrès réveillent enfin le voluptueux Rodrigue. Il se réconcilie d'abord avec Oppas et les fils de Vitiza, qui le trompent par leurs serments perfides, et qui, pour le précipiter plus sûrement dans l'abîme, joignent leurs forces aux siennes. Ensuite, à la tête de plus de cent mille hommes, il s'avance fièrement vers les ennemis. Mais, dans cette multitude, on

ne comptait que des citoyens amollis par les délices
presque point de soldats. Les Arabes, au contraire,
vieux guerriers endurcis à la fatigue et aux coups, a
du sang chrétien, ne respirant que la propagation de
coran, ne connaissaient que la victoire ou la mort.

Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du fl
Xérès. Durant sept jours il y eut de part et d'autre de
carmouches très-vives, comme si chacun des deux pe
eût voulu essayer ses forces avant que d'en venir à un
taille décisive. Enfin le huitième jour, un dimanche 1
vembre 712, les deux armées s'ébranlèrent; Rodri
monté sur un char d'ivoire, la couronne sur la tête et d
des autres marques de la dignité royale, se place aux
miers rangs et donne le signal. On s'entre-choque,
mêle, on se frappe avec fureur. Le roi donne par
l'exemple de la bravoure. On dirait qu'il n'a jamais
meillé dans le sein des plaisirs. Les Goths, animés pa
exemple, font des prodiges de valeur; les Infidèles n'
résister à ces guerriers que le désespoir a rendus red
bles. Déjà culbutés, accablés de toutes parts, ils cédai
victoire, lorsque l'évêque Oppas et les fils de Vitiza,
tout-à-coup se ranger du côté des vaincus pour accab
monarque vainqueur. Les Goths, chargés à leur to
milieu de leur triomphe, sont frappés de terreur, se d
ragent et prènent la fuite. En vain Rodrigue veut les ar
prières, promesses, menaces, tout est inutile. Il es
même emporté par le torrent des fuyards, et se sauv
un cheval, sans qu'on ait su ce qu'il devint. On trouva
lement son char, sa couronne, ses brodequins et son
teau de pourpre dans un bourbier. Cette fameuse ba
décida du sort de l'Espagne et de l'empire des Goths
subsistait dans ce royaume depuis plus de trois cents a

2. — En 1262, les Maures établis en Espagne, assièg
la citadelle de Xérès, place forte, défendue par Gars
Gomès. Ce capitaine opposa aux efforts des Infidèle
résistance qui doit servir de modèle à tous les gouver
des villes. Tous les soldats de sa garnison étaient ou m
ou hors d'état de combattre. Il ne voulut jamais se re
et soutint long-temps lui seul le choc des assaillants. F
d'admirer dans leur ennemi un tel courage, les M
voulurent le sauver malgré lui, et le tirèrent de dess

remparts de la forteresse par le moyen de plusieurs crocs de fer qu'ils jetèrent sur lui. Ils le firent ensuite guérir de ses blessures, et le traitèrent avec tous les égards que méritait son héroïque valeur.

---

# Y

YACOUBÉ (*bataille d'*). Les Arabes avaient soumis la Palestine, la Syrie, l'Egypte, la plus grande partie de la Perse; en moins de vingt années, ces conquérants renversèrent la puissance romaine dans ces contrées. En 648, ils se tournèrent vers l'Afrique, et bientôt ils y entrèrent sous la conduite d'Abdoullah; l'élite de toutes les tribus arabes, et vingt mille Egyptiens suivaient ses étendards. Tout tremblait devant ces barbares; on s'empressait de subir leur joug pour se soustraire à leur fureur. Le patrice Grégoire, gouverneur de l'Afrique, leva cent vingt mille hommes, marcha sur les Infidèles, et les rencontra dans la plaine d'Yacoubé. Le combat fut long, sanglant et opiniâtre; la nuit seule put séparer les soldats. La perte fut à peu près égale, et la victoire resta incertaine. Les jours suivants, on ne cessa d'en venir aux mains, depuis le lever du soleil jusqu'à midi, sans que l'avantage se déclarât. Dans une de ces actions, Zobeïr, un des officiers, apprenant qu'Abdoullah, son général, était resté dans sa tente, vient lui demander s'il était juste qu'un capitaine ne partageât point les dangers de ses soldats. Abdoullah, pour s'excuser, lui dit que Grégoire avait promis cent mille pièces d'or, et sa fille, à quiconque, Chrétien ou Musulman, lui apporterait la tête du général arabe. *Faites une proclamation semblable*, répliqua Zobeïr, *et combattez avec nous*. On promit la fille du patrice, et mille pièces d'or, à quiconque tuerait le gouverneur d'Afrique. Grégoire fut rempli d'une terreur semblable à celle qu'il avait inspirée à Abdoullah. Depuis cet instant, le général récompensa de toute sa confiance la généreuse hardiesse de Zobeïr. Au lieu de faire marcher toute l'armée, suivant la coutume, Zobeïr conseilla à son capitaine de laisser sous ses tentes une partie de ses soldats,

tout armés et prêts à monter à cheval, pour recommencer le combat avec ces troupes fraîches, quand la fatigue et la chaleur forceraient l'ennemi de rentrer dans son camp au milieu du jour. Abdoullah approuva cette ruse; Zobeïr est chargé de la faire réussir. Au point du jour, les deux armées s'ébranlent, se choquent avec fureur. Le général romain animait ses soldats à vaincre ou à mourir. Les bataillons sont enfoncés tour-à-tour. Durant douze heures, on immole des milliers de victimes. Les Chrétiens, brûlés par le soleil, et pouvant à peine supporter leurs armes, songent les premiers à la retraite. Zobeïr les imite; et, pour ne donner aucun soupçon, ses soldats quittent leurs armes, ôtent leurs cuirasses, et pendent leurs arcs à la selle de leurs chevaux. A peine les Chrétiens sont-ils dans leurs retranchements, que Zobeïr donne le signal aux Arabes qui n'avaient point combattu, se met à leur tête, et retourne à l'ennemi. Les Romains, étonnés de voir reparaître couverts de leurs armes ceux qui, un instant auparavant, venaient de les poser, sont saisis de terreur, et prènent la fuite. En vain Grégoire veut faire quelque résistance : il est tué. Une partie de son armée est passée au fil de l'épée; le reste cherche un asyle dans les villes et les montagnes voisines. Leur camp est abandonné au pillage; on fit un butin immense. La fille du patrice fut prise les armes à la main, et conduite au général musulman, qui lui demanda des nouvelles de son père. *Mon père*, répondit cette héroïne, *est mort en combattant. Je voulais le suivre au tombeau; je me suis précipitée au milieu des bataillons, mais le trépas a trompé mon ardeur.* Abdoullah fit venir devant elle les principaux officiers de son armée, pour savoir si elle reconnaîtrait celui qui avait tué le patrice. Dès qu'elle apperçut Zobeïr : *Ah!* s'écria-t-elle, *voilà le meurtrier de mon père!* Le général, étonné du silence gardé jusqu'alors par son confident, lui demanda la raison de cette conduite. *Je combattais pour la gloire et pour la religion*, répondit Zobeïr. Abdoullah, ne voulant point lui céder en générosité, lui donna la liberté de la captive, et les cent mille pièces d'or promises à celui qui tuerait Grégoire.

YARMOURCH (*bataille d'*). L'empereur Héraclius, voulant faire un grand effort pour retenir la Syrie, que les Sarrasins lui arrachaient, mit sur pied une armée nombreuse,

dont il donna la conduite au général Manuel. Son approche effraya les barbares ; mais, s'étant remis de cette première terreur, ils vinrent camper au nombre de trente-six mille près de la ville d'Yarmourch, sur les bords d'une rivière de ce nom. Manuel les joignit bientôt, et l'on se disposa à la bataille. Abou-Sofian, un des principaux capitaines sarrasins, chargé d'haranguer les soldats, leur dit : *Fidèles disciples du grand prophète, songez que le paradis est devant vous ; le diable et le feu de l'enfer derrière.* On donne le signal; on s'ébranle, on se heurte, on se frappe. Les Romains, supérieurs en nombre, renversent du premier choc la cavalerie arabe, et la séparent du reste de l'armée. Trois fois les fuyards reviènent à la charge; trois fois les Romains les repoussent, et ne cessent de les poursuivre qu'aux approches de la nuit. Le lendemain, le combat recommença avec une égale fureur. Les Sarrasins sont encore battus. Caula, sœur de Dérar, fut blessée, et renversée par terre. Oseïra vengea sa compagne en faisant sauter d'un coup de sabre la tête de celui qui l'avait blessée. Ayant ensuite demandé à Caula comment elle se trouvait : *Fort bien*, répondit-elle ; *car je vais mourir.* Elle ne mourut cependant pas. Les jours suivants, il se livra plusieurs combats, toujours au désavantage des Chrétiens, qui furent enfin entièrement défaits. On perdit dans cette malheureuse campagne plus de cent mille hommes. *L'an* 636.

YORCK (*bataille d'*). Les troupes du parlement révoltées contre Charles I$^{er}$, roi d'Angleterre, entreprirent le siége d'Yorck, en 1644. Elles avaient pour général le comte de Manchester, sous qui servaient, en qualité de lieutenants, le lord Fairfax et Cromwel. La place était défendue par le marquis de Newcastle, capitaine au service du prince. Rien ne lui manquait : munitions, vivres, soldats. La jalousie s'était mise parmi les chefs de l'armée parlementaire; cette passion faisait naître entre eux les divisions et les mésintelligences. Pour détruire ces ennemis il ne fallait se servir que d'eux-mêmes. On conseillait au roi d'attendre tranquillement l'effet de leur discorde; il négligea ce salutaire avis pour en suivre un plus conforme à son caractère. Le prince Robert, son neveu, marche au secours de la place assiégée. Son arrivée déconcerte les parlementaires : ils lèvent le siége, et vont camper à quelques lieues d'Yorck. Le prince

avait rempli sa mission. Une téméraire ardeur l'emporte ; malgré l'infériorité de ses troupes, il approche de l'ennemi et le combat. Le 12 juillet, la bataille s'engage entre Yorck et Maeston-Moer. Elle est sanglante et terrible. On se dispute long-temps la victoire ; les généraux, les officiers, les soldats y donnent mille marques d'une valeur peu commune. Cromwel, s'avançant avec trop d'ardeur, est blessé au bras droit d'un coup de pistolet. Sa blessure dangereuse l'obligea de se retirer pour se faire panser. Les soldats s'apperçurent de sa retraite, et commencèrent à plier. Les Royalistes profitèrent de ce désordre, et les mirent en fuite. Cromwel apprend cette déroute, monte à cheval sans attendre qu'on eût bandé sa plaie, et dit au chirurgien qui le priait d'attendre un peu : *A quoi me servira ce bras, si le parlement perd cette bataille ?* En même temps il court vers les ennemis victorieux, rencontre le comte de Manchester, qui fuyait. Il le prend par le bras, et lui dit : *Vous vous trompez, Milord, les ennemis ne sont pas du côté où vous allez. Il faut venir de ce côté-ci pour les trouver.* Manchester confus tourne bride, tombe sur les Royalistes, les presse, les accable, les dissipe et remporte un triomphe complet. Quatre mille hommes restèrent sur la place ; les bagages et l'artillerie tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le succès de cette bataille ouvrit les portes d'Yorck aux parlementaires victorieux.

YORCK-TOWN (*prise de*). La France, fatiguée des continuelles prétentions des Anglais à la suprématie des mers et au monopole des denrées coloniales, crût porter un coup funeste à la puissance britannique en favorisant les insurgés dans l'Amérique du Nord. Les secours donnés par la cour de Versailles furent d'abord secrets ; mais le cabinet de Saint-James les connut, et ne tarda pas à déclarer la guerre à la France. Alors une foule de jeunes officiers passèrent en Amérique pour aider les insurgés et faire dans le nouveau monde l'apprentissage du métier des armes, tandis que les grandes puissances de l'Europe jouissaient depuis long-temps des douceurs de la paix. Dans cette guerre fertile en petits combats, où les affaires majeures et décisives furent rares, nul événement ne fut plus intéressant que le siége d'Yorck-Town. Les États-Unis sentaient plus que jamais, au commencement de 1781, la

difficulté de se défendre pour une nation encore pauvre, dont la population peu nombreuse était répandue sur une étendue immense de terrain. Le congrès ordonna une levée de trente-sept mille hommes; huit mille se rendirent sous les drapeaux, et se trouvèrent encore sans vêtements et sans magasins au moment d'entrer en campagne. L'argent manquait, les soldats étaient découragés par des privations de toute espèce, et les citoyens fatigués par des réquisitions en nature auxquelles ils ne pouvaient satisfaire. Au commencement de mai, les affaires changèrent de face. Le comte de Barras, commandant de la flotte française stationnée sur les côtes de l'Amérique, arriva à Boston avec le vicomte de Rochambeau. Ces officiers, chargés de concerter un plan d'opérations décisives avec les généraux américains, annoncèrent l'arrivée d'une flotte de vingt vaisseaux de ligne et d'une armée auxiliaire. Francklin apprit en même temps que le roi de France donnait aux insurgents six millions pour les aider à défendre leur indépendance. Un tel présent eût été peu de chose pour une nation riche; mais chez un peuple pauvre et économe, c'était beaucoup dans l'état de détresse où se trouvaient ses finances : mais rien ne flatta autant le congrès que l'annonce de l'armement qui devait agir sur ses côtes dans le mois de juillet. Dans une conférence entre les officiers-généraux français et américains, l'on convint de réunir les troupes françaises à celles des États-Unis sur les bords de la baie d'Hudson, et d'attaquer vigoureusement New-Yorck. L'armée qui occupait cette place et les environs, n'était que de quatre mille cinquante hommes; mais le général Clinton pouvait être secouru par six mille hommes de troupes anglaises. On présumait qu'il ne négligerait pas de le faire, mais il affaiblissait alors ses forces dans les états du Midi, et se privait d'y faire aucune entreprise importante. L'espoir tira momentanément les Etats du Nord de l'espèce d'engourdissement où ils étaient tombés; cependant lorsqu'au mois de juin l'armée de Wasingthon sortit de ses quartiers, il y manquait six mille cinq cents hommes : ces forces étaient si inférieures à celles que l'on avait présumées, que l'on douta s'il convenait de suivre le plan que l'on avait tracé. Un renfort de quinze cents hommes arrivé au comte de Rochambeau, acheva de déterminer l'entreprise. Au moment où les troupes françaises s'approchaient de la rivière

du Nord, on reçut avis qu'un gros de troupes anglaises sorties de New-Yorck avaient fait une irruption dans New-Jersey. On jugea l'occasion favorable pour s'emparer de l'extrémité septentrionale de l'île d'Yorck, que l'on résolut d'enlever par un coup de main dans la nuit du 2 juillet. Wasingthon supposa que le comte de Rochambeau pourrait joindre l'armée américaine au Kingsbridge, et lui envoya un aide-de-camp. On l'invitait à s'avancer jusqu'à Bedfort au jour convenu. On se proposait, en même-temps que l'on attaquerait l'île d'Yorck, de couper quelques troupes en dehors de Kingsbridge à Morinsonnia. Cette partie du plan devait être exécutée par la légion de Lauzun. Pour surprendre l'ennemi et donner un motif plausible au mouvement des troupes, Wasingthon annonce qu'il allait marcher au devant de l'armée française pour se réunir à elle dans un lieu plus commode. Le détachement qui devait forcer les ouvrages avancés, gagna la pointe de Teller dans la nuit du premier juillet. Le général Lincoln, commandant cette colonne, alla reconnaître le poste qu'il était chargé d'enlever. Son coup-d'œil sûr lui fit appercevoir que les Anglais détachés à Jersey en étaient revenus; ce qui rendait leurs forces supérieures à celles que l'on avait destinées à agir. Un vaisseau de guerre avait pris d'ailleurs une position où il était impossible qu'il n'apperçût les Américains au moment de leur débarquement. Ces obstacles imprévus firent renoncer Lincoln à son entreprise.

Le duc de Lauzun ne réussit pas davantage dans l'attaque dont il était chargé. Wasingthon, regardant désormais toute surprise impossible, se détermina à enlever de vive force des positions qu'il n'avait pu obtenir par la ruse; il résolut donc de risquer une action; mais aussitôt que les Anglais, déjà aux prises avec l'ennemi, virent l'armée américaine s'avancer, ils se retirèrent sur l'île. Wasingthon, n'ayant pas encore été joint par les Français, se retira à Valentine's-hill, et se porta le lendemain au bras de Dobb, où le comte de Rochambeau se réunit à l'armée américaine. Ce moment devenait précieux pour les Etats-Unis; c'était l'instant d'agir. Leur général se détermina à entreprendre une attaque subsidiaire sur la Virginie, dans le cas où il ne pourrait réussir dans le siége d'Yorck-Town. Dans le commencement du mois d'août, les difficultés se multiplièrent;

son armée se renforçait à peine ; les levées d'hommes qu'il avait demandées s'exécutaient lentement ; les Anglais se disposaient à faire venir vers lui une grande partie des troupes allemandes et britanniques qui avaient agi dans la Virginie. Clinton, ayant reçu trois mille hommes d'Europe, révoqua l'ordre en vertu duquel lord Cornwallis devait lui envoyer une partie de son armée, et il l'avait invité de prendre sur la Chesapeack une position commode pour y former une entreprise contre les Américains. Peu de jours après, Wasingthon apprit par le comte de Barras que l'escadre du comte de Grasse, forte de vingt-cinq à vingt-neuf vaisseaux de ligne, avait appareillé le 3 août du Cap-Français pour se rendre à la baie de Chesapeack avec trois mille hommes de débarquement, mais avec l'engagement d'être de retour aux Iles-du-Vent vers le milieu d'octobre. Le peu de temps que l'armée française devait demeurer dans les Etats-Unis força Wasingthon de tourner ses opérations vers les eaux de la Chesapeack. Il communique ses vues au marquis de la Fayette, et lui ordonne de faire les dispositions convenables pour empêcher Cornwallis de se rendre par une marche prompte à Charlestown. Quand lord Cornwallis apprit que l'on attendait une flotte française, il concentra ses forces à Yorck-Town et à la pointe de Glocester. Le marquis de la Fayette se porta sur la rivière de James pour arrêter tous les efforts que l'armée anglaise pourrait faire pour se réfugier dans la Caroline du sud. Instruit de cette disposition des armées de terre, le comte de Grasse détacha quatre vaisseaux de ligne et quelques frégates pour bloquer l'ouverture de la rivière d'Yorck, et faire remonter la rivière de James aux troupes destinées à se joindre à celles du marquis de la Fayette. Le comte de Barras, le 25 août, fut se joindre à l'amiral de Grasse dans la baie de Chesapeack. L'amiral anglais Greaves réunit dix-neuf vaisseaux, et cingla aussi vers cette même baie. M. de Grasse appareilla à la vue de l'ennemi. On se battit pendant toute la journée du 5 septembre. Cette action n'eut rien de décisif ; pendant cinq jours les flottes demeurèrent en présence, et tentèrent par des manœuvres d'obtenir l'une sur l'autre un avantage marqué. Le comte de Grasse fut le maître d'engager de près l'action ; mais, voyant toujours les Anglais se retirer et tenter de l'éloigner de sa ligne d'opération sur la baie de Chesapeack, il ne voulut

pas, en livrant un combat hasardeux, rendre problématique la reddition de l'armée anglaise de Virginie. En retournant à son ancien mouillage, M. de Grasse rencontra l'escadre de Neuport, commandée par M. de Barras, qui convoyait quatorze bâtiments de transport, portant de la grosse artillerie et tous les objets nécessaires pour un siége. Quand l'amiral anglais revint, il trouva l'entrée de la baie défendue par des forces si supérieures, qu'il cingla promptement sur New-Yorck pour réparer ses vaisseaux. Wasingthon dirigea alors l'armée de terre vers la Virginie; il arriva le 14 septembre à Williamsbourg. Son premier soin fut de se concerter avec le comte de Grasse. Wasingthon obtint tout ce qu'il desirait, mats il lui fallut attendre encore neuf jours ses dernières divisions. Ce général put commencer seulement alors une suite d'opérations décisives. La rivière d'Yorck forme avec celle de James une longue péninsule, dont une partie n'a que huit mille de largeur. Yorck-Town n'est qu'une bourgade, située au bord méridional de la rivière, qui est très-large, et sur laquelle un vaisseau peut faire voile sûrement. Les bords de la rivière d'Yorck sont très-élevés du côté du sud. Un petit corps d'artillerie de la Virginie, anciennement posté vers ce point, avait élevé quelques batteries en face de la rivière. Sur la rive opposée est la pointe de Glocester, qui, se prolongeant dans la rivière, en resserre tellement le lit, que sa largeur n'est plus que d'un mille. Ces deux positions furent occupées par lord Cornwallis, qui ne négligea rien pour s'y fortifier. Des batteries et quelques vaisseaux de ligne, qu'elles mettaient à couvert, commandaient la communication. Son corps d'armée était campé autour d'Yorck-Town, derrière une suite de redoutes et d'ouvrages construits pour dominer la péninsule et empêcher l'approche des assaillants. Le colonel Tarleton garda la pointe de Glocester avec un détachement d'environ six cents hommes. La légion de Lauzun et une brigade de milice furent destinées à surveiller les mouvements des Anglais sur ce point, tandis que le gros de l'armée américaine s'avança, le 28, vers Yorck-Town. L'aile droite, composée d'Américains, s'étendit et occupa le terrain à l'est de la Beawer-Dam. L'aile gauche, formée de Français, se posta à l'ouest de cette crique. Pendant la nuit, Cornwallis se retira dans ses lignes intérieures, et les ou-

vrages qu'il venait d'évacuer se trouvèrent au pouvoir des assiégeants. On attribua ce mouvement à une lettre écrite par le général Clinton, qui annonçait à Cornwallis que l'on allait embarquer plus de cinq mille hommes pour marcher à son secours, et que l'on ferait les plus grands efforts pour le délivrer. Lorsque les Américains s'approchèrent des lignes anglaises, il y eut une escarmouche qui ne se termina pas à l'avantage des troupes britanniques : elles se tinrent dans leurs retranchements. L'armée assiégeante fut occupée jusqu'au 6 octobre au débarquement de l'artillerie et des munitions qu'elle amena dans son camp. On commença alors de tirer la première parallèle à trois cents toises des lignes ennemies. Cette opération se fit avec un tel silence, que la garnison d'Yorck-Town ne s'apperçut qu'au jour de ces travaux. Comme les tranchées pouvaient couvrir les travailleurs, la perte fut peu considérable. On construisit pendant la nuit des redoutes qui furent aussitôt armées de canons. L'effet de ces batteries fut tel, que plusieurs canons des assiégés furent démontés, et leurs ouvrages détruits. Dès le lendemain, foudroyés par de nouvelles batteries, les Anglais retirèrent leurs canons de leurs embrasures, et purent à peine répondre une fois à ce terrible feu. Les boulets rouges et les bombes lancés par les assiégeants atteignirent les vaisseaux mouillés dans le port, et consumèrent dans la journée le vaisseau le *Charron* de quarante-quatre, et trois navires de transport. L'émulation de gloire qui existait entre les Français et les Américains fit pousser les travaux avec une rapidité sans exemple. Durant ce temps, les assiégés, ayant ouvert de nouvelles embrasures, firent un feu des plus vifs. Les travailleurs étaient fatigués dans les tranchées par l'artillerie de deux redoutes élevées à cent cinquante toises en avant des ouvrages des Anglais, et elles enfilaient les parallèles des assiégeants. Le mal qu'elles faisaient chaque jour rendait urgente la nécessité de s'en rendre maître : on se prépara à les enlever d'assaut. Pour prévenir tout sujet de jalousie entre les deux nations, l'attaque de l'une fut confiée aux Américains, et l'autre aux Français. Le marquis de la Fayette commanda les premiers : son détachement, composé d'infanterie légère, devait agir contre la redoute placée à la gauche des ouvrages ennemis sur le bord de la rivière. Le baron de Viosmenil conduisit les chasseurs et les grenadiers français sur l'autre redoute qui

s'approchait plus de leurs lignes, et se trouvait vers la droite des Anglais. Le 14 septembre, vers la fin du jour, ces deux corps s'avancèrent : rivaux de gloire, ils se signalèrent par une égale intrépidité.

Le colonel Hamilton attaqua la redoute de Freret, tandis que le colonel Laurent, commandant seulement quatre-vingts hommes, tournait cet ouvrage. Ces braves ne tirèrent pas un coup de fusil, et ne donnèrent pas même le temps aux sapeurs d'écarter les abattis ni de renverser les palissades; franchissant tous les obstacles, ils s'emparèrent si vivement de ce poste où se trouvaient quarante-cinq Anglais, qu'ils y perdirent très-peu de monde. La redoute attaquée par les Français était défendue par un détachement plus considérable que celui de la première; elle opposa plus de résistance, mais elle fut également emportée par le baron de Viosménil. Dès le lendemain une seconde parallèle enveloppa ces deux redoutes; on y plaça quelques obusiers qui jouèrent contre la place. La situation du lord Cornwallis devenait désespérée. De tous côtés ses ouvrages cédaient au feu des assiégeants, et leurs batteries démontaient et faisaient taire les siennes. Tout annonçait qu'en peu de temps la place ne serait plus tenable. Pour retarder cette catastrophe, Cornwallis résolut de faire une sortie vigoureuse, et d'attaquer deux nouvelles batteries gardées par les troupes françaises. Cent cinquante Anglais destinés à cette opération, assaillirent avec succès ces deux batteries qu'elles enlevèrent sans une grande perte; mais les gardes des tranchées s'étant avancées, les assiégés se reitrèrent à la hâte, et le peu de pièces qu'ils avaient enclouées fut bientôt en état de servir. Dès quatre heures après midi les assiégeants firent jouer plusieurs batteries de leur seconde parallèle, les ouvrages des assiégés étaient en ruines de tous côtés, et paraissaient peu susceptibles de soutenir un feu aussi violent; à peine les Anglais pouvaient-ils y mener un seul canon; ils n'avaient presque plus de bombes. Réduit à cette extrémité, le lord Cornwallis conçut le dessein hardi de s'échapper par terre avec la plus grande partie de son armée. Il résolut de laisser ses malades et ses bagages en arrière, de passer sur la pointe de Glocester pendant la nuit, et d'attaquer M. de Choisi. Il s'agissait, après avoir taillé en pièces ou dispersé ses troupes, de faire monter l'infanterie anglaise sur les chevaux qu'il

aurait enlevés aux Français, et sur ceux qu'il aurait pu trouver sur sa route ; il aurait gagné les gués des grandes rivières, puis il eût traversé le Maryland, la Pensylvanie et le Jersey, pour opérer sa réunion avec l'armée de New-Yorck. L'exécution de ce projet était presque impraticable ; cependant des bateaux rassemblés sous divers prétextes furent tenus prêts pour transporter les troupes de l'autre côté de la rivière ; un orage survint, et empêcha de continuer cet embarquement. Les Américains augmentèrent, le 17, le nombre de leurs batteries dans la seconde parallèle ; il ne fut plus possible aux Anglais d'y résister. La garnison ne trouva aucun abri, ni dans ses lignes, ni dans aucune partie de ses murailles ; Cornwallis, voyant impossible de tenir davantage, demanda, à dix heures du matin, une suspension d'armes de vingt-quatre heures. Comme il importait à Wasingthon de ne pas perdre une minute, il exigea que le lord Cornwallis rédigeât un projet de capitulation. Les propositions étant inadmissibles, Wasingthon dressa les articles qui lui convenaient. Une conférence eut lieu entre les officiers américains et anglais ; on y arrêta, le 19 octobre, une capitulation conforme aux vues de Wasingthon, qui donna seulement trois heures au général anglais pour la signer et l'exécuter. Sept mille Anglais déposèrent leurs armes devant le général Lincoln, abandonnèrent Yorck-Town et Glocester, avec leur artillerie, leur caisse militaire, leurs munitions, leurs vaisseaux et leurs équipages. L'armée qui contraignit Cornwallis à capituler, pouvait être de seize mille hommes, dont sept mille de troupes françaises. La nouvelle de la prise d'une armée aussi formidable fit naître la joie parmi les Américains, qui commencèrent à espérer que leurs travaux ne demeureraient pas infructueux, et que tant de sang versé, tant de fatigues soutenues leur procureraient une entière indépendance. Le Congrès, reconnaissant, ordonna l'érection d'une colonne supportant les emblêmes de l'union de la France et de l'Amérique, où serait gravée une inscription portant que lord Cornwallis, commandant une armée anglaise, s'était rendu au général Wasingthon commandant en chef les troupes combinées d'Amérique et de France, et au comte de Grasse commandant les forces navales dans la baie de Chésapeack. 19 *octobre* 1781.

YPRES (*sièges d'*). 1. Le prince de Parme investit

Ypres en 1584. L'hiver ne fut pas un obstacle à la continuation des attaques. En vain les états de Hollande tentèrent plusieurs fois d'y jeter du secours. Le général espagnol dissipa leurs troupes, ou rompit leurs mesures. Ce siége dura jusqu'à la mi-avril, où la ville se soumit, à d'honorables conditions.

2. Le Grand-Condé, après avoir trompé l'archiduc par une marche savante, s'approcha d'Ypres en 1648. Cette place, l'une des plus grandes, des plus riches et des plus florissantes des Pays-Bas, était défendue par une garnison de trois mille hommes, a laquelle s'étaient joints tous les bourgeois dévoués à la domination espagnole. Quand les troupes françaises eurent investi la ville, le premier soin de Condé fut d'en aller reconnaître les dehors avec les maréchaux de Grammont et de Rantzau. La garnison fit une sortie vigoureuse sur les généraux, mais elle fut repoussée avec perte. L'archiduc, honteux et confus de s'être laissé surprendre, vint camper, le 16 mai, à la vue des lignes encore imparfaites des assiégeants. Il menaçait tantôt un quartier tantôt un autre, mais partout Condé faisait échouer ses efforts. Après bien des assauts infructueux, l'ennemi disparut, et le prince forma deux attaques. Il conduisait lui-même la première, et Grammont la seconde. Les travaux embrassaient une contrescarpe et deux demi-lunes également belles et bien fortifiées. Le fossé était large, profond et rempli d'eau. Les progrès du siége furent rapides. La garnison ne fit point de sortie, qu'elle ne fût battue et repoussée. La frayeur devint si grande parmi les troupes réglées de la place, qu'elles eussent capitulé dès le troisième jour de tranchée ouverte, sans la fierté et le courage des habitants, qui ne pouvaient consentir à changer de maître. L'archiduc Léopold, qui venait de surprendre la ville et la citadelle de Courtrai, dont presque toute la garnison était dans l'armée du prince, parut une seconde fois devant Ypres. Il espérait troubler les opérations des Français, mais ses tentatives furent encore inutiles; Condé le força d'être le spectateur oisif de la prise d'une ville qu'il voulait secourir. Un régiment polonais, attaché au service de France, en accéléra la conquête. Il passe le fossé de la demi-lune en plein jour à la nage, coupe à coups de haches les palissades de la contrescarpe,

prend ou tue tous ceux qui la défendent, et s'y établit à la vue et sous le feu terrible de la garnison. Pendant cette attaque, Condé faisait attacher le mineur à la demi-lune du côté qu'il menaçait. Il pouvait emporter Ypres d'assaut; mais, pour épargner à cette ville les malheurs ordinaires dans ces tristes circonstances, il souffrit qu'elle capitulât. Le comte de la Motterie en sortit, le 29, à la tête de ses troupes, qui montaient encore à plus de deux mille hommes, et de six mille bourgeois qui aimèrent mieux s'expatrier, que de reconnaître un autre souverain. Ce nouveau triomphe ne coûta que cent hommes au prince de Condé, parmi lesquels on ne comptait d'officiers que le marquis de Vieux-Pont, colonel du régiment d'Orléans.

3. Après la prise de Menin, première conquête de Louis XV, ce monarque fit investir la ville d'Ypres. Le prince de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés, commandait les principales attaques. Le pape Clément XII, avait jugé que l'état ecclésiastique devait être subordonné à celui de la guerre dans l'arrière petit-fils du Grand-Condé. On insulta le chemin couvert du front de la basse ville, quoique cette entreprise parût prématurée et hasardée. Le marquis de Beauveau, maréchal-de-camp, à la tête des grenadiers de Bourbonnais et de Royal-Comtois, y reçut une blessure mortelle. Il dit aux soldats qui le portaient : *Mes amis, laissez-moi mourir, et allez combattre.* La perte de ce brave officier anime la valeur de ses soldats. Ils firent de si grands efforts, que l'ennemi tremblant, déconcerté, s'empressa de capituler. Il ouvrit ses portes le 26 juin 1744.

YPRES (*prises d'*). 1. Le général Carles venant de Courtrai avec un corps de cinq mille hommes, s'empara de la ville d'Ypres, le 18 juin 1792; le 30 il l'évacua en même temps que le maréchal de Luckner se retirait de devant Courtrai; les Autrichiens y rentrèrent le 2 juillet.

2. Après la victoire de Jemmappes, les villes de la Belgique s'empressèrent d'ouvrir leurs portes aux Français. Le général Labourdonnaye entra dans Ypres, le 12 novembre 1792.

3. Ypres fut pendant quelque temps le but des opéra-

tions de l'armée du Nord, avant la bataille de Fleurus. Les Autrichiens et les Français s'en disputèrent la possession dans des combats sanglants livrés à Rousselaer et Hoogleede. Quand les victoires sur la Sambre et dans la Flandre maritime, eurent dénué Ypres d'appui, elle se rendit, le 17 juin 1794.

---

## Z

ZAB ( *bataille du* ). Le 12 décembre 627, les Perses et les Romains se livrèrent une sanglante bataille au confluent du Zab et du Tigre. Le combat, commencé au lever du soleil, ne finit qu'avec le jour. Les Perses y perdirent leur général, trois commandants, presque tous leurs officiers, et plus de la moitié de leurs soldats. La victoire coûta cinquante hommes aux Romains; mais ils eurent un grand nombre de blessés.

ZACHAR ( *siége de* ). Les Messiniens se révoltèrent contre l'empereur Justinien, et se renfermèrent dans une place forte, nommée Zachar. Martin, général de l'empire, en Lazique, envoya Dacnas contre les rebelles. Après avoir détruit toutes leurs habitations, sur les rochers voisins, cet officier s'attacha au corps de la place. Les assiégés ayant fait une sortie pour détruire les machines, comme ils rentraient en fuyant, un d'entr'eux, atteint d'un coup de flèche, tomba mort sur le seuil de la porte. Ce fut pour eux une preuve évidente que Dieu voulait que la place fût ouverte aux ennemis. Ils députèrent à Dacnas, et se rendirent à discrétion. An 555.

ZAMA ( *bataille de* ). Cette journée décida de l'empire entre Rome et Carthage, et termina la seconde guerre punique qui durait depuis dix-sept ans. Les généraux de ces deux puissantes républiques s'acquirent également de la gloire; Scipion, par son triomphe; Annibal par sa défaite. Le général romain rangea son armée sur trois lignes; ses cohortes étaient séparées par des intervalles remplis de

soldats armés à la légère. Lélius, lieutenant de Scipion, fut placé à gauche avec la cavalerie italienne; Massinissa, à la droite avec ses Numides. Annibal posta, à la tête de ses troupes, quatre-vingts éléphants d'une énorme grandeur, portant de hautes tours. Il composa sa première ligne de Liguriens et de Gaulois; il plaça, à la seconde, les Africains et les Carthaginois; forma la troisième de troupes venues d'Italie, et les éloigna de la seconde, parce qu'il doutait de leur affection. Les forces étaient à peu près égales. Après que les généraux eurent rangé leurs armées en bataille, chacun exhorta ses soldats, en leur rappelant leurs anciennes victoires, et la valeur qu'ils avaient montrée dans cette longue guerre. La cavalerie engagea le combat. Les éléphants d'Annibal furent poussés contre les Romains Ceux-ci sonnèrent de la trompette, et jetèrent de grands cris. Ces animaux, épouvantés, reculèrent, et mirent le désordre parmi les Numides de l'aile gauche des Carthaginois. Massinissa acheva de les enfoncer. Les éléphants firent beaucoup de ravage; mais accablés de traits, ils devinrent furieux, et se dispersèrent. Bientôt toute l'infanterie des deux partis en vint aux mains. La mêlée fut chaude, le combat opiniâtre, la victoire long-temps disputée. Enfin les Carthaginois, accablés de toutes parts, furent obligés de prendre la fuite, en laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille. Les Romains firent autant de prisonniers. Annibal s'échappa à la faveur du tumulte; rentré à Carthage, il s'avoua vaincu sans ressource. Il ne restait à Carthage d'autre parti à prendre que de conclure la paix avec les Romains, et elle eut lieu 202 ans avant J. C.

ZAMORA (*prise de*). La guerre s'étant allumée, en 1476, entre l'Espagne et le Portugal, Ferdinand V, roi de Castille et d'Arragon, forma le siége du château de Zamora. Alfonse, roi de Portugal, accourt de Toro pour lui faire abandonner cette entreprise; il somme le monarque ennemi de livrer bataille, ou de se retirer en Arragon. Ferdinand répond que, s'il avait envie de combattre, il n'avait qu'à venir lui faire lever le siége de la forteresse investie. On négocie; le Portugais propose à son rival de se voir seuls, pendant la nuit, dans une barque, sur la rive du Duéro. Le Castillan accepte; les deux barques ne purent se

rencontrer dans l'obscurité. Alfonse bat en retraite pendant la nuit. Ferdinand le poursuit, et lui livre bataille à la vue de Toro. L'armée portugaise était de trois mille cinq cents hommes, et celle de Castille de trois mille. On se mêle avec une fureur causée par l'antipathie des deux nations; il y avait, dans chaque armée, des chevaliers qui faisaient une espèce de vœu d'attendre chacun quatre ennemis, sans tourner le dos; de combattre contre trois; de les prendre vifs, s'ils n'étaient que deux; de tuer enfin, ou de faire prisonnier, un chevalier ennemi, lorsqu'il serait seul. Les prélats des deux nations combattirent avec courage. On vit l'archevêque de Tolède se précipiter dans les plus grands périls. Le cardinal de Mendoze fit des prodiges de valeur; celui-ci servait dans l'armée castillane, et l'autre parmi les Portugais. Le succès de la bataille fut incertain; Ferdinand défit l'aile droite des ennemis, commandée par Alfonse; mais le prince de Portugal eut le même avantage sur le Castillan. Cependant le Portugais laissa échapper la victoire en poursuivant trop loin les fuyards. Ferdinand resta quelque temps, lui troisième, sur le champ de bataille. Il ne voulut pas permettre aux siens de poursuivre l'ennemi durant la nuit. Après avoir enlevé l'étendard royal des Portugais, il revint au siége du château de Zamora, et le pressa plus vivement que jamais. Cependant l'infortuné Alfonse fuyait à toute bride vers Castro-Nugno. Accablé de fatigue, il s'endormit à table; ceci le fit mépriser par les Castillans, qui regardèrent ce sommeil comme une marque d'indifférence et de stupidité. Son fils, revenu sur le champ de bataille, étonné de ne plus voir d'amis ni d'ennemis, comprit que son père avait été vaincu, et se retira à Toro, après avoir publié qu'il avait gagné le champ de bataille; mais le comte de Guimares, gouverneur de cette ville, le chargea d'injures et d'imprécations, pour avoir abandonné le roi. On crut d'abord ce monarque tué; mais une lettre de lui rassura son fils, et les débris de son armée. Les Portugais perdirent environ deux mille hommes. Il en périt moitié moins du côté des Castillans. On ne saurait exprimer à quel point les deux nations portèrent la valeur dans cette action. Edouard d'Almeyda, qui portait l'étendard de Portugal, eut les deux mains coupées en le défendant; il le saisit ensuite avec les bras et les dents, jusqu'à ce que, percé de coups, il tomba mort. L'étendard fut mis en pièces; à son défaut,

on plaça les armes du brave d'Almeyda dans l'église métropolitaine. Voilà jusqu'où allait le courage des Castillans et des Portugais, lorsque l'esprit de chevalerie était en vigueur chez ces deux nations. La prise du château de Zamora, emporté l'épée à la main, termina cette campagne.

ZARANDGE (*prise de*). Il est des conquérants à qui rien ne peut résister. Tamerlan vient assiéger la ville de Zarandge, capitale du Sistan, où commandait Schah-Cothbeddin. La place fut investie par les Tartares, qui creusèrent des fossés, qu'ensuite ils entourèrent de palissades. On avait déjà tué beaucoup de monde dans différentes attaques très-vives; enfin, Cothbeddin, voulant sauver son monde, se rendit auprès de Tamerlan, et lui tint ce discours : « Ce serait en vain, grand prince, que je voudrais entreprendre de me défendre plus long-temps contre toi; ton bras puissant est capable de faire plier les montagnes. Que me servirait donc de tenter la fortune qui t'a élevé si haut, et dont il semble que tu sois le maître? Je ne vois d'autre moyen, pour sauver ma vie, que de prendre la fuite; mais où trouver un asyle, puisque tout est soumis à ta puissance? Il n'y a point d'endroit sous le ciel où je puisse me retirer. Je fuis cependant pour me garantir de toi; mais c'est auprès de toi-même, et je viens implorer ta clémence royale. » Tamerlan, nullement insensible à la flatterie, laissa à Cothbeddin la vie et la liberté. 1383.

ZATHMAR (*surprise de*). Jean Sigismond se servit, en 1564, d'une ruse singulière pour surprendre Zathmar, en Hongrie; il fit marcher vers cette ville de nombreux troupeaux. Ces animaux, en passant sous les murs de Zathmar, firent lever une poussière si épaisse, que la garnison ne put rien voir. Melchior Balazzo, auquel la forteresse appartenait, voulut savoir la raison de cette espèce de nuage; ceux qu'il envoya lui rapportèrent qu'ils n'avaient vu que des bestiaux. Il les crut; sa garnison resta dans une grande sécurité. Mais des troupes les suivent, et s'approchent à la faveur de la poussière, dont l'air est encore obscurci; elles attaquent Zathmar de tous côtés. La terreur, inséparable de la surprise, est générale; les assaillants se rendent sans peine maîtres de la place, et enlèvent Balazzo, sa femme, ses enfants et ses trésors.

ZETCHIN ( *prise de* ). Jean Sobieski, roi de Pologne, vainqueur des Ottomans, revenait triomphant dans ses états. Zetchin, place turque, osa l'arrêter; il la fit attaquer. Un aga la défendait avec six cents hommes, et se croyait en état de résister long-temps. Les Polonais dressèrent leurs échelles. Secondés par le feu de leur artillerie, ils grimpèrent sur les murailles. Les Infidèles, surpris, déconcertés, firent arborer le drapeau blanc le 11 novembre 1683, et obtinrent de Sobieski la permission de se retirer.

ZEDENICK ( *combat de* ). Une colonne de cavalerie prussienne, cherchant à se sauver de la déroute générale qui suivit la bataille d'Jéna, fut rencontrée à Zedenick, village dans la marche ukraine de Brandebourg, par la cavalerie française, commandée par le grand-duc de Berg. Le général Lasalle contint quelque temps ce corps de six mille hommes avec la cavalerie légère, en attendant l'arrivée des divisions de dragons des généraux Beaumont et Grouchi. Elles arrivèrent à quatre heures du soir; et, dans le moment, la brigade du général Lasalle chargea avec une impétuosité extraordinaire. La ligne prussienne, dont la force était triple, fut rompue, poursuivie jusque dans le village de Zedenick, et culbutée. Le régiment prussien des dragons de la reine essaya de se reformer; mais les dragons de la division Grouchi le chargèrent vivement, et en firent un horrible carnage. La majeure partie de cette cavalerie fut précipitée dans les marais; trois cents restèrent sur le champ de bataille, sept cents furent pris avec leurs chevaux. Le colonel, et un grand nombre d'officiers, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs. 27 *octobre* 1805.

ZÉLA ( *bataille de* ). Mithridate rencontra près de Zéla l'armée romaine, commandée par le préteur Triarius; il se hâta de la combattre avant que Lucullus pût venir à son secours. Le général romain fut entièrement défait. Mithridate, ayant parmi ses soldats beaucoup de gens habillés et armés à la romaine, ne se défia pas d'un centurion qui s'approcha de lui, et qui lui perça la cuisse. Le centurion fut tué sur-le-champ; mais la douleur du monarque fut si violente, qu'il fallut l'emporter. Ses généraux firent sonner la retraite, et cessèrent de poursuivre les vaincus. Il resta

sept mille Romains sur le champ de bataille, vingt-quatre tribuns, et cent cinquante centurions. 68 *ans avant J. C.*

ZÉLAKA ( *bataille de* ). Alphonse, roi de Castille, voulant exterminer les Maures, faisait tous les jours de nouvelles conquêtes; ses progrès rapides alarmèrent Ben-Abad, roi de Cordoue. Ce prince, voulant prévenir la tempête qui menaçait ses états, appela du fond de l'Afrique le sultan Iousef-Tasfin. Ce monarque puissant et avide saisit avec ardeur l'occasion de porter ses armes en Espagne; il descend dans ce royaume avec des troupes nombreuses, se joint au roi de Cordoue, et s'avance vers la petite forteresse de Zélaka, voisine de Badajos, où Alphonse avait placé son camp. Les deux armées n'étaient qu'à six lieues l'une de l'autre, lorsque les généraux de Iousef lui représentèrent qu'il ne devait pas se fier aveuglément à Ben-Abad; que le roi de Cordoue pouvait s'entendre avec les Chrétiens, et le faire périr; que la prudence était de le faire avancer au premier rang. Le sultan goûte cet avis, ordonne à Ben-Abad d'attaquer seul les ennemis, en l'assurant qu'il ne tarderait pas à le suivre. Les Arabes étaient postés derrière une montagne qui les dérobait à la vue des Chrétiens. Alphonse, voyant avancer Ben-Abad, crut qu'il était suivi de l'armée entière. Cependant la nuit fit différer le combat jusqu'au point du jour. Dès l'aurore, Alphonse, croyant surprendre les Infidèles, se présente tout à coup devant leurs retranchements; il était attendu. On s'approche, on se mêle; personne ne recule : la fureur est égale. Ben-Abad agit en capitaine habile, et combat en soldat intrépide; il reçoit deux blessures : trois chevaux sont tués sous lui. Les Chrétiens enfoncent les Arabes, et les font reculer. Déjà le roi de Castille poussait des cris de victoire, quand Iousef paraît à la tête de ses troupes, et se dispose à le charger. Ben-Abad rallie ses soldats fugitifs. De concert avec le monarque africain, il fond sur l'ennemi. L'infanterie espagnole fuit dès le premier choc; la cavalerie soutient le combat avec succès. Mais les chevaux espagnols, ayant apperçu dans le fort de la mêlée une troupe de chameaux, harnachés de manière que leur bosse paraissait encore plus élevée qu'elle ne l'est naturellement, s'épouvantent, résistent à l'aiguillon, ne sentent plus la main qui les guide, et se dispersent. Dans ce moment, quatre mille cavaliers nègres écartent ce qui s'op-

pose à leur passage, et fondent sur Alphonse, qui voulait ramener au combat ses escadrons. En vain ce prince veut résister aux Barbares; il est blessé. Des cavaliers saisissent la bride de son cheval. Il allait être pris; mais sa valeur et sa fortune le sauvèrent. Il disparut avec les restes de son armée. *An* 1087.

ZÉNATA (*bataille de*). La puissance de Zéiri allarmait les autres Arabes des environs de Zab. Ils essayèrent de lui opposer quelque résistance. Giafer-Ben-Ali, gouverneur de la province du Zab, fit un grand effort en 936, pour détruire un prince qui menaçait de tout envahir. Il mit sur pied une armée considérable, et s'avança vers Zénata, l'une des plus fortes villes de la domination de Zéiri. Les habitants, loin de résister, embrassèrent son parti, et lui ouvrirent leurs portes. Zéiri, à ces tristes nouvelles, vient présenter la bataille à son rival. La fortune, qui l'avait accompagné jusqu'alors, l'abandonna. Dès le premier choc, ses troupes furent mises en déroute; lui-même fut renversé de cheval, et percé de coups. Ainsi périt l'un des plus intrépides capitaines Arabes. Iousef-Zéiri, son fils aîné, impatient de venger sa mort, leva de nouvelles troupes. Ses premiers coups tombèrent sur les habitants de Zénata. Il les attaqua; après en avoir fait périr un grand nombre, il se rendit enfin maître de leur ville, et chargea de chaînes leurs femmes et leurs enfants.

ZENTA (*bataille de*). Le sultan Kara-Mustapha II, enflé de ses succès, dans les campagnes précédentes, avança en 1697 en Hongrie, avec une fierté insultante. Le prince Eugène, commandant l'armée impériale, attaque les Turcs à Zenta, malgré les ordres de la cour de Vienne. Il les bat, quoique trois fois plus nombreux; le grand-visir est tué avec dix-sept pachas et vingt mille soldats. L'Europe applaudit à ce succès, excepté les ennemis personnels du général vainqueur. Au lieu d'être reçu avec reconnaissance par la cour de Vienne, à peine est-il arrivé, qu'on le met aux arrêts, et qu'on lui demande son épée: *La voilà*, dit-il, *puisque l'empereur la demande. Elle est encore toute fumante du sang de ses ennemis; je consens de ne la plus reprendre, si je ne puis continuer de l'employer pour son service.* Les rivaux du prince espèrent que l'empereur

Léopold ira plus loin encore ; ils sollicitent son envoi devant un conseil de guerre pour être jugé suivant les lois militaires. Tant d'acharnement fait ouvrir les yeux à l'empereur, et le détourne d'une sévérité injuste et déplacée. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que je traite comme un prévaricateur, le héros par qui le ciel m'a accordé la victoire. Comment pourrait-il être coupable, lui qui a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour châtier les ennemis de son fils ?* Sur-le-champ il leve les arrêts, et donne au prince Eugène un ordre qui l'autorise à se conduire dans toutes les occasions, comme il le jugera convenable. 1697.

ZERBULE ( *siége de* ). L'an 539, Yabdas, roi des Maures, enfermé dans Zerbule, forteresse de Mauritanie, fut assiégé par Salomon, gouverneur de l'Afrique, pour l'empereur Justinien. Yabdas, craignant l'assaut, abandonna ses troupes. Comme elles avaient perdu leurs meilleurs officiers, elles suivirent, durant une nuit obscure, l'exemple de leur monarque. Les Romains, surpris de ne voir paraître personne sur les murs, firent d'abord le tour de la place : on trouva une des portes ouverte, et le fort abandonné. Cette conquête enrichit les vainqueurs d'un immense butin.

ZIRICZÉE ( *siége de* ). Les Espagnols, pour assiéger Ziriczée, l'une des plus fortes villes de Zélande, osèrent traverser un bras de mer à gué, et porter des troupes sous ses murs, malgré les efforts des ennemis, qui du haut de leurs barques, faisaient un feu terrible. Ils prirent d'abord plusieurs forts. Celui qui leur coûta le plus fut Bommène, inattaquable pendant la haute marée. Sa garnison se battit jusqu'au dernier soupir. Personne ne se rendit ; tous furent taillés en pièces. Les vainqueurs durent leur succès à un stratagème. Les valets de leur armée, et les vivandiers battirent le tambour, marchèrent en file, sur la fin de l'attaque, et s'approchèrent comme des troupes réglées. A cette vue, les assiégés, découragés, cherchèrent la mort, plutôt que de s'exposer, en se rendant, à périr sur un échafaud. Après la conquête de ces forts, l'armée du roi d'Espagne attaqua la ville. Le grand baillif de Ziriczée, surpris, eut recours à la ruse, et se rendit au camp ennemi ; feignant de venir traiter de la capitulation, il demanda d'aller parler

aux capitaines de plusieurs vaisseaux hollandais; mais c'était pour se concerter avec eux sur les moyens de secourir Ziriczée. Continuant son artifice, il y rentra, sous prétexte d'obtenir le consentement des bourgeois, et ne songea plus qu'à faire la plus vigoureuse défense. Mondragoné, qui conduisait le siége, n'épargna rien pour empêcher les secours. Il ferma d'abord le petit canal qui traverse cette ville, et forma sur son embouchure une forte estacade de gros pieus, et la fit garder par quelques-uns de ses plus grands vaisseaux. Il y ajouta une bonne redoute sur la rive voisine du Duveland. Dès-lors il ne fut plus possible de pénétrer dans Ziriczée. Les Hollandais, surpris de se voir si bien enfermés, firent des coupures en divers endroits, à la principale digue du grand canal, afin d'inonder les environs de la ville, et de permettre de la secourir en traversant l'inondation. La vigilance des Espagnols fit échouer ce projet, et son insuccès ranima l'ardeur du prince d'Orange. Il tenta de nouveau l'entreprise avec un armement redoutable; et, sur la fin de mars 1576, il s'approcha, durant la haute marée, de la coupure la plus large, qui était voisine du village de Dreischer. Son arrivée soudaine, et son attaque imprévue, déconcertèrent d'abord les troupes du roi d'Espagne. Il tua quelques Espagnols, enleva de dessus la digue plusieurs pièces de canon; mais il ne put pousser plus loin ses avantages. La vue du danger ayant enflammé le courage des Espagnols, et le retour du reflux secondant leur défense, ils repoussèrent de toutes parts l'ennemi triomphant. Beaucoup furent tués; un plus grand nombre trouva la mort au milieu des eaux. Boisot, amiral de Hollande, y périt. Son vaisseau échoua sur le sable; cette disgrâce désola les Hollandais. Ziriczée, après avoir éprouvé durant huit mois, tous les malheurs d'une ville exactement bloquée, se rendit enfin vers les derniers jours de juin. 1576.

ZORNDORFF (*bataille de*). Elisabeth Pétrowna, fille de Pierre-le-Grand, fondateur de l'empire des Russes, digne de son sang par l'étendue de son génie, digne de l'amour de ses sujets par la sagesse de son gouvernement, mérita l'estime de l'Univers par sa conduite envers ses alliés. Sensible aux malheurs de l'Allemagne, de la Saxe et de la Bohême, elle voulut les venger des brigandages et de l'injustice de la Prusse. En 1758, elle envoya une grande ar-

mée en Pologne, pour entrer dans la Prusse-ducale, et se répandre dans le Brandebourg. Le général comte de Fermer, commandant ces troupes, n'eut besoin que de se montrer pour soumettre la Prusse. La Poméranie subit le joug avec la même promptitude, et le capitaine russe s'avança dans le Brandebourg pour y faire le siége de Custrim. La résistance des assiégés donna le temps au roi de Prusse de marcher, de voler à son secours. Une faute du comte de Fermer, qui laissa couper une de ses divisions, remit de l'égalité dans les deux armées. Elles se rencontrèrent près du village de Zorndorff, s'ébranlèrent, s'attaquèrent avec fureur; mais après une action meurtrière et terrible, les Russes abandonnèrent à l'ennemi une victoire complète avec leur caisse militaire, une nombreuse artillerie et beaucoup d'étendards. Custrim fut délivrée, mais trop tard, car les bombes avaient déjà ruiné presque tous ses édifices.

ZUCCARELLO (*action de*). Le 22 juillet 1746, le marquis Philippe de Garetto, détaché de l'armée piémontaise, attaqua par trois endroits le château et le bourg de Zuccarello, dans les états de Gênes, il chargea aussi un détachement de se rendre maître de Castel-Vecchio. M. Saoli, commissaire-général d'Albenga, fit marcher au secours de ces deux postes quelques piquets, et les milices qu'il put rassembler. Ce secours ne put arriver assez tôt pour empêcher la prise de Zuccarello. La garnison du château avait déjà capitulé, et les milices piémontaises pillaient et ravageaient ses environs. Tandis qu'elles étaient occupées à transporter le butin, le commandant du secours arrivé d'Albenga, forma le projet hardi de reprendre Zuccarello. La supériorité des ennemis ne déconcerta point son courage. Il mit en fuite les Barbets, fit occuper les hauteurs voisines du château, et somma le marquis de Garetto de se rendre avec toutes ses troupes. Celui-ci voulut s'ouvrir un passage l'épée à la main, mais il fut repoussé et obligé d'accepter la proposition de se rendre. L'officier qui commandait à Castel-Vecchio, se défendit avec tant de valeur, que les ennemis furent contraints de l'abandonner. Les Piémontais eurent soixante hommes tués, trois cent quatre-vingts prisonniers, et deux cent cinquantre-quatre déserteurs.

ZUIDERZÉE (*combat du*). Le comte de Bossut, ami-

ral de la flotte espagnole en Flandre, voguait dans le Zuiderzée avec douze vaisseaux beaucoup plus forts que les navires ordinaires, pour arrêter les Protestants et les Hollandais qui avaient osé attaquer Amsterdam. Ce capitaine était incertain s'il devait éviter ou offrir le combat. Les ordres du duc d'Albe, lui prescrivirent de combattre. Il s'y détermina. Le comte s'approcha de la côte où les rebelles s'étaient retirés, comme dans la position la plus avantageuse; quoique le golfe y eût beaucoup moins de profondeur, il les attaqua avec la plus grande intrépidité. Les Hollandais le reçoivent avec courage. Pleins d'ardeur et déjà sûrs de la victoire, ils se jètent avec furie sur les vaisseaux du roi d'Espagne; Bossut anime ses équipages; tous les chefs l'imitent. La bataille devient sanglante, les Espagnols sont obligés de céder, et les Hollandais triomphent. Les bâtiments espagnols se réfugient sur tous les points de la côte. Un seul fut englouti dans la mer. Le seul vaisseau amiral espagnol combattait encore. C'était une forteresse flottante, redoutable par sa vaste étendue, son artillerie, son équipage et les soldats qui le montaient. Le comte résista vingt-huit heures aux efforts de vingt navires hollandais; sur trois cents matelots, il y en eut deux cent vingt de tués. Tous les autres furent blessés. La fortune se déclara enfin pour les Hollandais. Le vent tomba, et le comte entraîné par le flux sur un banc de vase, y échoua et se rendit avec le petit nombre de soldats qui lui restait. 12 *octobre* 1573.

ZUNTERSDORFF (*combat de*). En novembre 1805, le prince Murat voyant que les généraux russes se dirigeaient sur Znaïm, marcha sur eux, les attaqua le 15, à quatre heures de l'après-midi, à Zuntersdorff. La partie de l'armée russe qui formait l'arrière-garde, fut mise en déroute, et perdit douze pièces de canon, cent voitures d'équipages, deux mille prisonniers, et deux mille morts sur le champ de bataille. L'attaque du front se fit sous la direction du marechal Lannes, qui donna ordre à la brigade du général Dupas, de tourner l'ennemi par la gauche, tandis que le maréchal Soult le faisait tourner par la droite; il confia l'exécution de ce mouvement à la brigade du général Levasseur. Le général Walther fit, dans une charge sur les Russes, trois cents prisonniers. La brigade de grenadiers du général Laplanche-Mortière se distingua aussi.

Sans la nuit, rien ne se serait échappé de cette arrière-garde. On se battit à l'arme blanche ; les bataillons de grenadiers russes montrèrent de l'intrépidité. Le général Oudinot fut blessé; sa blessure étant assez grave pour l'empêcher de servir, l'empereur, qui desirait donner un témoignage d'estime aux grenadiers, en remplaçant un brave par un brave, confia cette division au général Duroc. A la suite de ce combat, Napoléon-le-Grand plaça son quartier à Znaïm, où l'arrière-garde des Russes avait été obligée d'abandonner ses hôpitaux à la générosité française. On y trouva des magasins considérables.

ZURICH (*siége de*). Au quinzième siècle, la Suisse reconnaissait pour souverains les empereurs de la maison d'Autriche, et des gouverneurs autrichiens administraient ces provinces ; mais ces ministres, érigés en tyrans, osèrent porter l'insolence jusqu'à ravir les biens et les femmes des habitants de Suisse. L'un d'eux, nommé Gisler, fit planter, dans le marché d'Altorff, une pique surmontée d'un bonnet, avec ordre de s'incliner profondément devant ce ridicule trophée. Ces vexations déterminèrent plusieurs habitants à s'unir par une ligue secrète pour venger leur patrie. L'orage se formait en silence, lorsqu'un incident en précipita l'éclat. Trois chefs étaient à la tête de la confédération : Stauffacher de Schwitz, Arnould d'Underwalden, et Guillaume Tell d'Ury. Ce dernier, ayant refusé de se soumettre à l'hommage exigé par Gisler, fut conduit devant ce gouverneur, qui ne lui laissa que le choix d'avoir la tête tranchée, ou d'abattre d'un coup de flèche une pomme placée sus la tête nue de son fils unique. Tell, sans balancer, choisit la mort. Le gouverneur ajouta que le supplice auquel il se dévouait ne sauverait pas son fils. Déterminé par cette menace, Tell prend son arc, décoche le trait, abat la pomme aux yeux des spectateurs indignés et tremblants qu'il ne commît un parricide involontaire. Avant que de s'armer, il tira deux flèches de son carquois. Le gouverneur, inquiet, le pressa de lui en dire la raison:. *Si j'eusse été assez malheureux pour blesser mon fils*, lui dit-il, *ce second trait était destiné à te percer toi-même*. Gisler fit charger de chaînes ce héros généreux, et s'embarqua avec lui sur le lac d'Ury, pour le renfermer dans une forteresse. Un orage s'élève ; les vagues

vont engloutir le bâtiment. On conseille d'en confier la conduite au prisonnier, dont la force et l'adresse extraordinaires pouvaient seules lutter contre le danger. Le lâche Gisler y consent ; on délie Tell. Il prend le gouvernail, surmonte les flots, apperçoit une pointe de rocher qui terminait une langue de terre vers laquelle il dirige sa barque. A peine est-il à portée, qu'il s'élance sur le roc; et, d'un coup de pied, repousse la barque à la merci des flots. La tempête cesse; Gisler aborde à peu de distance. Il lui fallait nécessairement passer par un défilé. Tell l'y attendait, caché entre des broussailles. Lorsqu'il l'apperçoit, il tend son arc, et du premier coup immole son ennemi. Il vole à ses compatriotes; leur apprend la mort de Gisler. On prend les armes ; on renverse les forts des Autrichiens ; on les chasse. L'empereur Albert marche contre eux ; son neveu l'assassine au passage d'une rivière. Léopold, son fils, veut subjuguer les Suisses. Ces paysans séditieux, comme on les appelait, au nombre de treize cents hommes, défont une armée de plus de vingt mille combattants, et remportent une victoire complète, qui ne fut disputée que par cinquante hommes de la ville de Zurich. Telle fut l'origine de la ligue helvétique. Resserrée dans ses commencements, bientôt les cantons voisins s'empressèrent de partager sa gloire et son bonheur. La haine des tyrans la forma ; la frugalité, la modération, l'équité, l'amour du bien public, et toutes les vertus sociales, la maintinrent. Deux siècles de constance, de combats et de victoires, l'accrurent en la rendant respectable. Jamais peut-être on ne vit briller avec plus d'éclat la valeur de ces braves et généreux républicains qu'au siége de Zurich en 1444.

Ils pressaient vivement cette ville qui ne voulait point entrer dans leur association, lorsque le dauphin de France, qui fut depuis Louis XI, marcha contre eux, soutenu des troupes de l'empereur et de l'archiduc. Les Suisses, au nombre de douze ou seize cents hommes, se détachèrent de l'armée campée devant la ville, vinrent à la rencontre du prince, et le trouvèrent entre Bâle et Montbéliard, dans la plaine de Bottelen. A peine eurent-ils apperçu le prince français, qu'ils donnèrent le signal du combat. Il fut sanglant et terrible. Les Suisses repoussèrent la cavalerie du dauphin, traversèrent une petite rivière rapide, et combattirent jusqu'au dernier soupir. Ils périrent tous les armes à la

main; pour exterminer une armée si faible, il en coûta près de six mille hommes aux vainqueurs. La garnison de Bâle, sortit en même temps, et livra une nouvelle bataille aussi meurtrière que la première. Elle fut repoussée après une longue résistance, et l'on conserve encore dans les registres publics, les noms des douze cents guerriers qui périrent dans cette glorieuse défaite. Louis craignit de se commettre une seconde fois avec des ennemis si terribles; il était perdu s'il eût encore remporté une semblable victoire. Mais les Suisses abandonnèrent le siége de Zurich, et demandèrent la paix.

2. *Voyez* Dietticken et Muttenthal.

ZURTE ( *bataille de* ). L'an 499, les Bulgares entrèrent en Thrace, et y commirent d'horribles ravages. L'empereur Anastase ordonna au général Ariste de marcher contre eux avec quinze mille hommes. Il les rencontra sur les bords d'une rivière nommée Zurte; il fut battu et perdit quatre mille soldats.

ZURULLE ( *siége de* ). Prisque, général de l'empereur Maurice, se renferma, en 593, dans Zurulle, dernière place capable d'arrêter les Abares en guerre avec l'empire. Leur khan, persuadé que la prise de cette ville lui ouvrirait la route de Constantinople, en pressa le siége avec vigueur. Maurice sut l'écarter par un stratagème ingénieux; il chargea l'un de ses gardes d'une lettre adressée à Prisque. Il mandait à ce capitaine de tenir seulement quelques jours, et qu'avant que le khan eût pris Zurulle, une flotte, envoyée pour ravager la Pannonie, amènerait, dans les prisons de Constantinople, ses femmes, ses enfants et son peuple. Le courier avait ordre de se laisser prendre; il le fut en effet à la lecture de la lettre, le khan prit l'épouvante, fit la paix avec Prisque, et se retira dans son pays. L'an 593.

ZUTPHEN ( *siéges de* ). 1. Zutphen, située sur le bord de l'Yssel, fut assiégée, en 1572, par Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe. Le froid et les glaces commençaient à rendre la saison très-rigoureuse; ce temps était favorable aux assiégeants. Le marais qui entourait la ville ne fut plus un obstacle. Frédéric s'en approcha sans difficulté, dressa

deux batteries, et ouvrit une large brèche. Les Espagnols étaient sur le point de donner l'assaut, quand la garnison, épouvantée, se retira secrètement. Les bourgeois, consternés de cette désertion, proposèrent de se rendre. Mais les Espagnols, refusant toute composition, y entrèrent par la brèche; et, animés par l'attrait du pillage, ils y commirent les plus grands excès.

2. En 1586, le comte de Leicester vint assiéger Zutphen pour faire lever le siége de Rhimberg, entrepris par le prince de Parme. Ses opérations étaient fort avancées; la ville, peu défendue, ne pouvait manquer de tomber en sa puissance, lorsque le prince de Parme apprit le danger des Espagnols, quitta Rhimberg, et vint se présenter au comte. Il y eut un sanglant combat, dans lequel la victoire passa plus de fois dans l'un à l'autre parti; mais les Anglais cédèrent. Le comte fit sonner la retraite, et abandonna son entreprise. En 1491, le prince Maurice fut plus heureux; il se présenta devant Zutphen, qui, après une courte et faible résistance, lui ouvrit ses portes.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

# TABLE
# CHRONOLOGIQUE

*Des Siéges et Batailles mémorables dont il est parlé dans ce Dictionnaire.*

PREMIÈRE ÉPOQUE. *Depuis l'an du monde 2174, jusqu'au règne d'Alexandre-le-Grand.*

| | av. J.-C. | | av. J.-C. |
|---|---|---|---|
| INDE. 1. | 2174 | Samarie. 1. | 909 |
| Bactres. | 2134 | Samarie. 2. | 908 |
| Sodôme. | 2017 | Jérusalem. 2. | 906 |
| Inde 2. | 1718 | Moabites. | 895 |
| Amalécites. | 1491 | Samarie. 3. | 811 |
| Haï. | 1451 | Thyréa. | 811 |
| Gabaa. | 1432 | Therza. | 766 |
| Tabor. | 1305 | Cénine. | 750 |
| Thèbes en Béotie. | 1252 | Rome. 1. | 747 |
| Sichem. | 1215 | Ninive. | 747 |
| Thèbes en Palestine. | 1214 | Amphée. | 743 |
| Troie. | 1209 | Jérusalem. 3. | 739 |
| Amalécites. | 1074 | Fidènes. 1. | 738 |
| Ammonites. | 1070 | Camers. | 738 |
| Aphec. | 1100 | Véiens. 1. | 730 |
| Maspha. | 1098 | Ithome. | 730 |
| Jabès. | 1094 | No-Amon. | 725 |
| Gelboë. | 1059 | Samarie. 4. | 721 |
| Jérusalem. 1. | 1051 | Albe. | 667 |
| Rabba. | 1035 | Véiens. 2. | 665 |
| Manhaïm. | 1034 | Fidènes. 2. | 664 |
| Euphrate. | 1027 | Azot. | 660 |
| Samaron. | 993 | Sabins. | 652 |
| Saphat. | 955 | Médullie. | 650 |

TROISIÈME ÉPOQUE. *Depuis la bataille d'Actium jusqu'à la prise de Constantinople.*

VII Siècle.



VIII Siècle.

| | |
|---|---|
| Alexandrie de la Paille. | 1174 |
| Dol. | 1175 |
| Venise. | 1175 |
| Boves. | 1184 |
| Tibériade. | 1187 |
| Jérusalem. 1. | 1187 |
| Acre. | 1192 |
| Fréteval. | 1194 |
| Courcelles. | 1195 |
| Chalus. | 1199 |

## XIII Siècle.

| | |
|---|---|
| Tonquin. | 1200 |
| Château-Gaillard. | 1203 |
| Rouen. | 1204 |
| Béziers. | 1209 |
| Muradal. | 1210 |
| Muret. | 1213 |
| Bouvines. | 1214 |
| Douvres. | 1216 |
| Lincoln. | 1217 |
| Toulouse. | 1217 |
| Bénévent. | 1226 |
| Avignon. | 1226 |
| Nicobar. | 1227 |
| Martos. | 1228 |
| Cordoue. | 1236 |
| Valence. | 1238 |
| Lignits. 1. | 1241 |
| Taillebourg. | 1242 |
| Fontenay. | 1242 |
| Parme. | 1248 |
| Séville. 2. | 1248 |
| Bagdad. | 1248 |
| Thanis. | 1248 |
| Naples. 4 | 1253 |
| Bélinas. | 1253 |
| Xérès. | 1262 |
| Léau. | 1264 |
| Saint-Germano. | 1266 |
| Taglioccozo. | 1268 |
| Tunis. | 1270 |
| Messine. | 1282 |
| Girone. 1. | 1286 |
| Belvédère. | 1289 |
| Tariffe. | 1292 |
| Berwich. | 1293 |
| Lille. 1. | 1296 |

## XIV Siècle.

| | |
|---|---|
| Courtrai. | 1302 |
| Mons-en-Puelle. | 1304 |
| Pampelune. | 1312 |
| Bannockbrunn. | 1314 |
| Courtrai. 2. | 1315 |
| Blackmère. | 1325 |
| Cassel. | 1328 |
| Plowkre. | 1331 |
| Nicée. 2. | 1333 |
| Salado. | 1340 |
| Ecluses (les). 1. | 1340 |
| Hennebon. | 1341 |
| Vannes. | 1343 |
| Algésiras. | 1344 |
| Bergerac. | 1345 |
| Angoulême. | 1345 |
| Aiguillon. | 1345 |
| Quimpercorentin. | 1345 |
| Chio. | 1346 |
| Créci. | 1346 |
| Calais, | 1347 |
| Salisbury. | 1349 |
| Josselin. | 1351 |
| Tournai. | 1352 |
| Romorantin. | 1356 |
| Rennes. | 1357 |
| Longueil. | 1358 |
| Melun. | 1359 |
| Reims. | 1359 |
| Briguais. | 1361 |
| Pontorson. | 1361 |
| Cocherel. | 1364 |

QUATRIÈME ÉPOQUE. *Depuis la prise de Constantinople jusqu'à la fin de la troisième dynastie des Français.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Belgrade. 2. | 1455 | Fornoue. | 1492 |
| Lucerne. | 1455 | Attelle. | 1496 |
| Bloreheath. | 1459 | Morgarten. | 1499 |
| Nortampton. | 1460 | Milan. | 1499 |
| Wackelfield. | 1460 | Dornech. | 1499 |
| Croix-de-Mortimer. | 1461 | | |
| Tawnton. | 1461 | XVI SIÈCLE. | |
| Montlhéry. | 1465 | | |
| Paris. 5. | 1465 | Capoue. | 1501 |
| Ricardi. | 1466 | Gariglian. | 1502 |
| Dinan. | 1466 | Cérignoles. | 1503 |
| Croye. | 1467 | Naples. 7. | 1503 |
| Liège. | 1468 | Seminara. | 1503 |
| Bambury. | 1469 | Jamaïque. | 1504 |
| Barnet. | 1471 | Mulheim. | 1505 |
| Tewkelsbury. | 1471 | Oran. | 1508 |
| Richardi. | 1472 | Oïa. | 1508 |
| Beauvais. | 1472 | Agnadel. | 1509 |
| Zamora. | 1472 | Padoue. | 1509 |
| Granson. | 1472 | Mirandole. 1. | 1510 |
| Morat. | 1472 | Bastie. | 1511 |
| Nanci. | 1476 | Bologne. | 1512 |
| St.-Omer. | 1477 | Brescia. | 1512 |
| Dole. 1. | 1479 | Ravenne. 3. | 1512 |
| Guinegatte. | 1479 | Pampelune. | 1512 |
| Aire. | 1482 | Riota. | 1513 |
| Alhama. | 1482 | Thérouanne. | 1513 |
| Loja. | 1482 | Tournay. 3. | 1513 |
| Barneweldt. | 1482 | Tauris. | 1514 |
| Ronda. | 1485 | Marignan. | 1515 |
| Bosworth. | 1485 | Alep. | 1517 |
| Velez. | 1487 | Mexico. | 1519 |
| Malaga. | 1487 | Tabasco. | 1520 |
| Saint-Aubin. | 1488 | Mézières. | 1521 |
| Baza. | 1489 | Belgrade. | 1521 |
| Cassovie. | 1490 | Rhodes. 3. | 1522 |
| Grenade. | 1492 | Bicoque. | 1522 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| Zuiderzée. | 1573 | Vimori. | 1587 |
| Mooch. | 1574 | Coutras. | 1587 |
| Alcaçar Quivir. | 1574 | Bonn. | 1587 |
| Leyde. | 1574 | Ecluse. (l') | 1587 |
| Canac. | 1574 | Vachtendonc. | 1588 |
| Livron. | 1574 | Bonn. 2. | 1588 |
| Duveland. | 1575 | Paris. | 1588 |
| Schonoven. | 1575 | Arques. | 1589 |
| Oudewater. | 1575 | Nimègue. 1. | 1589 |
| Ziricsée. | 1576 | Rhinberg. | 1589 |
| Anvers. 1. | 1576 | Château-Renaud. | 1589 |
| Villefranche en Périgord. | 1576 | Ivri. | 1590 |
| | | Lagny. 2. | 1590 |
| Gand. 1. | 1576 | Cassovie. 3. | 1590 |
| Maestricht. 1. | 1576 | Sigeth. | 1590 |
| Gemblours. | 1578 | Corbeil. | 1590 |
| Gand. | 1578 | Leucate. | 1590 |
| Sichen. | 1578 | Breda. | 1590 |
| Nivelle. | 1578 | Deventer. | 1591 |
| Philippeville. | 1578 | Chartres. 5. | 1591 |
| Limbourg. | 1578 | Stenay. | 1591 |
| Rimenante. | 1578 | Rouen. 5. | 1591 |
| Maestricht. | 1579 | Montmélian. 1. | 1591 |
| Cahors. | 1580 | Montmélian. 2. | 1591 |
| Groningue. | 1580 | Knotesembourg. | 1591 |
| Polocs. | 1580 | Hulst. | 1591 |
| Plescow. | 1581 | Aumale. | 1592 |
| Tournai. | 1581 | Epernay. | 1592 |
| Steenwick. | 1581 | Coevorden. | 1592 |
| Açores. | 1582 | Gertruidemberg. | 1593 |
| Oudenarde. 1. | 1582 | Fécamp. | 1594 |
| Anvers. 2. | 1583 | Groningue. | 1594 |
| Alkmaër. | 1583 | Laon. 2. | 1594 |
| Tenremonde. | 1584 | Crodon. | 1594 |
| Anvers. 3. | 1585 | La Capelle. | 1594 |
| Axel. 1. | 1586 | Fontaine Française. | 1595 |
| Grave. 1. | 1586 | Egre. | 1595 |
| Mittau. | 1586 | Bruxelles. | 1595 |
| Zutphen. 2. | 1586 | Cambrai. | 1595 |
| Nuys. | 1586 | Calais. | 1596 |
| Venlo. | 1586 | Hulst. 2. | 1596 |
| Doësbourg. | 1586 | Amiens. | 1597 |

XVII^e SIÈCLE.

| | | |
|---|---|---|
| Wolfembutel. | 1644 | Dôle 3 et 4. |
| Mariendal. | 1645 | Besançon. 1. |
| Roses. 1. | 1645 | Candie. |
| Nordlingen. | 1645 | Vera-Cruz. |
| Colchester. | 1645 | Panama. |
| Mardick. | 1645 | Tolhuys. |
| Naesby. | 1645 | Kaminieck. |
| La Canée. | 1645 | Coevorden. 2. |
| Dunkerque. | 1646 | Charleroi. 2. |
| Armentières. | 1647 | Groningue. 3. |
| Bassée. ( la ) | 1647 | Crevecœur. 1. |
| Lérida. 2. | 1647 | Munster. 1. |
| Castellamare. | 1647 | Bodegrave. |
| Lens. 1. | 1647 | Maestricht. |
| Zummershausen. | 1648 | Choczim. |
| Lens. 2. | 1648 | Grave. 3. |
| Ypres. | 1648 | Dinant. 2. |
| Colchester. | 1648 | Mulhausen. |
| Paris. | 1649 | Nimègue. |
| Cambrai. | 1649 | Sénèf. |
| Rhetel. | 1650 | Blise Castel |
| Worchester. | 1651 | Sintzheim. |
| Limerich. | 1651 | Ensheim. |
| Bleneau. | 1652 | Dinant. |
| Dunkerque. | 1652 | Altheneim. |
| Antoine. ( Saint- ) | 1652 | Furnes. |
| Bordeaux. 3. | 1653 | Ferbéhellin. |
| Orléans. 2. | 1653 | Limbourg. |
| Roquette. | 1653 | Trèves. 2. |
| Arras. | 1654 | Haguenau. |
| Pavie. | 1655 | Sbarras. |
| Montmédi, | 1657 | Turckeim. |
| Jamaïque. | 1658 | Saverne. |
| Dunes. | 1658 | Tremblawa. |
| Fionie. | 1659 | Enseheim. |
| Formose. | 1662 | Sintzeim. |
| Godard. ( Saint- ) | 1664 | Salzbach. |
| Erfurt. | 1664 | Condé. |
| Lockon. | 1665 | Woygnaff |
| Potrincourt. | 1667 | Solre. |
| Tournay. | 1667 | Bouchain. |
| Lille. 3. | 1667 | Maestricht. |

## XVIII^e SIÈCLE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Keyserwert. | 1702 | Carthagène en Amérique. | 1706 |
| Governolo. | 1702 | Turin. 4. | 1706 |
| Mantoue. | 1702 | Ath. 2. | 1706 |
| Kintzig. | 1702 | Pizzigithone. 1. | 1706 |
| Fridlingen | 1702 | Milan. 4. | 1706 |
| Schenck. | 1702 | Calcinato. | 1706 |
| Cracovie. | 1702 | Kalisch. | 1706 |
| Kelh. | 1702 | Haguenau. | 1706 |
| Eckeren. | 1703 | Alcantara. | 1706 |
| Brisac. | 1703 | Fravenstal. | 1706 |
| Hochstedt. | 1703 | Ramillies. | 1706 |
| Gueldres. | 1703 | Barcelonne. | 1706 |
| Munderckingen. | 1703 | Almanza. | 1707 |
| Landau. | 1703 | Toulon. | 1707 |
| Elbing. | 1703 | Lérida. (cap) | 1707 |
| Thorn. | 1703 | Lezart. | 1707 |
| Ipierbach. | 1703 | Modène. | 1707 |
| Brissac. 2. | 1703 | Mantoue. | 1707 |
| Limbourg. | 1703 | Savoye. | 1708 |
| Brissac. 3. | 1704 | Borislow. | 1708 |
| Ivrée. | 1704 | Oran. | 1708 |
| Gibraltar. | 1704 | Plassendal. | 1708 |
| Léopold. | 1704 | Grodno. | 1708 |
| Malaga. 2. | 1704 | Lille. 3. | 1708 |
| Narva. | 1704 | Lesnow. | 1708 |
| Posnanie. | 1704 | Smolensko. | 1708 |
| Selbourg. | 1704 | Holofin. | 1708 |
| Derpt. | 1704 | Pultawa. | 1709 |
| Verceil. | 1704 | Rumersheim. | 1709 |
| Hochstedt. | 1704 | Malplaquet. | 1709 |
| Barcelonne. | 1704 | Mons. 3. | 1708 |
| Porto-Bello. | 1704 | Helsimbourg. | 1709 |
| Landau. | 1704 | Almenara. | 1710 |
| Leau. | 1705 | Sarragosse. 3. | 1710 |
| Haguenau. 2. | 1705 | Villaviciosa. | 1710 |
| Valencia d'Alcantara. | 1705 | Verchero. | 1710 |
| Marie-Galante. | 1705 | Douai. | 1710 |
| Gurau. | 1705 | Wibourg. | 1710 |
| Valencia. | 1705 | Brihuéga. | 1710 |
| Barcelonne. 2. | 1705 | Riga. 2. | 1710 |
| Mittau. | 1705 | Béthune. | 1710 |
| Cassano. | 1705 | | |

| | | | |
|---|---|---|---|
| Iglaw. | 1742 | Braunau. | 1744 |
| Lintz. | 1742 | Velletri. | 1744 |
| Glatz. | 1742 | Fontenoi. | 1744 |
| Egra. | 1742 | Cars. | 1744 |
| Munich. | 1742 | Barricades. | 1744 |
| Modène. | 1742 | Coni. 2. | 1744 |
| Leutmeritz. | 1742 | Wilshowen. | 1745 |
| Czaslaw. | 1742 | Scherding. | 1745 |
| Sahai. | 1742 | Novi. | 1745 |
| Prague. 2. | 1742 | Tournai. | 1745 |
| Carthagène. | 1742 | Oudenarde. | 1745 |
| Staubing. | 1742 | Friedberg. | 1745 |
| Mirandole. 2. | 1742 | Nieuport. | 1745 |
| Scherding. | 1742 | Rosenberg. | 1745 |
| Brieg. | 1742 | Gand. | 1745 |
| Grotkau. | 1742 | Kœnisgtein. | 1745 |
| Lintz. | 1742 | Plassendall. | 1745 |
| Gomere. | 1743 | Ostende. | 1745 |
| Reignac. | 1743 | Pfafenhoffen. | 1745 |
| Egra. | 1743 | Ath. | 1745 |
| Ingolstadt. | 1743 | Josseau. | 1745 |
| Munich. | 1743 | Valence. | 1745 |
| Ostende. 3. | 1743 | Edimbourg. | 1745 |
| Plassendal. | 1743 | Prandnitz. | 1745 |
| Campo Santo. | 1743 | Preston-Pans. | 1745 |
| Toulon. | 1743 | Gorlitz. | 1745 |
| Menin. | 1743 | Tanaro. | 1745 |
| Neumarch. | 1743 | Montesemo. | 1745 |
| Ypres. | 1744 | Milan. | 1745 |
| Kenoque. | 1744 | Savone. | 1745 |
| Furnes. 2. | 1744 | Hennersdorff. | 1745 |
| Suffelsheim. | 1744 | Tortone. | 1745 |
| Villefranche. | 1744 | Leipsick. | 1745 |
| Rhinfelds. 3. | 1744 | Asti. | 1745 |
| Nice. 3. | 1744 | Kesselsdorff. | 1745 |
| Château-Dauphin. | 1744 | Pavie. 7. | 1745 |
| Prague. | 1744 | Milan. 6. | 1745 |
| Demont. | 1744 | Gand. 1. | 1745 |
| Saverne. | 1744 | Plomnitz. | 1745 |
| Weissembourg. | 1744 | Tidon. | 1745 |
| Fribourg. | 1744 | Montesemo. | 1745 |

Lutzelberg. 1758
Olkirken. 1758
Cherbourg. 1758
Saint-Cast. 1758
Ticoderonga. 1758
Sundershausen. 1758
Saint-Goar. 1758
Lowositz. 1758
Marpurg. 1758
Cronembourg. 1758
Lutzelberg. 1758
Hockirken. 1758
Zorndorff. 1758
Olmutz. 1. 1758
Lignitz. 1759
Saint-George. 1759
Corback. 1759
Wandawasch. 1759
Giessen. 1759
Carrickfergus. 1759
Halberstadt. 1759
Warbourg. 1759
Gottingen. 1759
Rhimberg-Camp. 1759
Wondiwas. 1759
Berlin. 1759
Corongoloy. 1759
Torgau. 1759
Francfort-sur-l'Oder. 1759
Munster. 2. 1759
Guadeloupe. 1759
Lagos. 1759
David. 1759
Duquesne. 1739
Divicottey. 1759
Gondelour. 1759
Bergen. 1759
Arcate. 1759
Breslaw. 3. 1759
Belle-Isle. 1759
Minden. 1759
Torgau. 1760
Porto-Bello. 1760
Lignitz. 1760
Torgaw. 1760
Warbourg. 1760
Colberg. 1760
Closter-Camp. 1760
Gottingue. 1760
Wandaswach. 1760
Langen-Salza. 1760
Berlin. 1760
Giessen. 1760
Dresde. 3. 1760
Landshut. 1760
Pondichéri. 1760
Grunsberg. 1761
Belle-Isle. 1761
Schvéidnitz. 1761
Willinghausen. 1761
Colberg. 1761
Cassel. 1761
Mahé. 1761
Marlborough. 1761
Meppen. 1761
Grunsberg. 1761
Péila. 1762
Grebenstein. 1762
Havane. 2. 1762
Ostréitam. 1762
Cavite. 1762
Joannesberg. 1772
Tapponoly. 1762
Miranda. 1762
Madras. 1762
Fréiberg 1762
Schwéidnitz. 1762
Martinique. 1762
Derbent. 1766
Corse. 1769
Tchesmé. 1770
Kilia-Nova. 1770
Kagoul. 1770
Cracovie. 1772

CINQUIÈME ÉPOQUE. *Depuis la chute de la troisième dynastie jusqu'à Napoléon Ier, Empereur des Français.*

Limbourg.
Tournai.
Oudenarde.
Charleroi. 4.
Tirlemont.
Bonn.
Jemmappes.
Anderlecht.
Malines.
Ath.
Gand.
Ostende.
Bruxelles.
Anvers. 5.
Thulin.
Liége.

*Décembre* 1792.

Rodeleheim.
Consarbruch.
Francfort-sur-le-Mein.
Garrezio.
Naples. 9.

*Janvier* 1793.

Hocheim.

*Février* 1793.

Colla-Bassa.
Gertruidemberg.
Bera.
Cagliari.

*Mars* 1793.

Aldenhoven.
Nerwinde.
Bingen.
Florent (Saint).
Machecoult.
Beaupreau.
Bingen.
Chollet.
Obberflesheim.

*Avril* 1793.

Gertruidemberg.
Bruxelles.
Louvain.
Fontenai.
Tournai.

*Mai* 1793.

Furnes.
Famars.
Valcarlos.
Thouars.
Barricades.

*Juin* 1793.

Hérxheim.
Brouis.
Croix-des-Bouquets.
Hamptienne.
Parthenay.
Nantes.
Andaye.
Châteigneraye.
Saumur.

*Juillet* 1793.

Ost-Capelle.
Irun.
Valenciennes.
Pietri.
Chatillon.
Amailhou.
Mayence. 3.

Spire 2.
Chollet.

*Mars* 1794.

Jœgerthal.
Bétersil.

*Avril* 1794.

Oggersheim.
Bréglio.
Monteilla.
Ugel.
Orméa.
Irméaca.
Briga.
Binche.
Beaumont.
Menin. 4.
Moescroen.
Blanc-Pignon.
Cambrai. 7.
Arlon.
Petit-Saint-Bernard.

*Mai* 1794.

Varsovie.
Saint-Elme.
Fenestrelles.
Iratie.
Cambrai. 8.
Varsovie.
Ingelmunster.
Lobbes.
Lannoi.
Iratie.
Collioure.
Fort-Saint-Elme.
Port-Vendre.
Jonquière.
Schifferstadt.
Céréa.
Kayserlautern.
Saint - Laurent - de - la-Mouga.
Thuin.

*Juin* 1794.

Charleroi.
Finistère.
Fleurus.
Aldudes.
Nicuport.
Ispeguy.
Hooglede.
Bezalu.
Blise-Castel.
Bruges.
Belver.
Campredon.
Etoile.
Aoste.
Tripstadt.
Mons.

*Juillet* 1794.

Ostende.
Ath.
Gand.
Butzbach.
Oudenarde.
Port-Vendre.
Tournai.
Condé.
Fréibach.
Bruxelles.
Hooglède.
Tripstadt.

*Août* 1794.



*Septembre* 1794.



*Octobre* 1794.



*Novembre* 1794.



*Décembre* 1794.



*Janvier* 1795.

La Haye.
Amersfort.
Dordrecht.
Roses.
Gorcum.

*Février* 1795.

Breda.
Coevorden.

*Avril* 1795.

Binasco.
Bezalu.
Bêne.
Ceret.

*Juin* 1795.

Luxembonrg.
Fluvia.
Col du Mont.
Belle-Isle.
Deva.

*Juillet* 1795.

Col de Terme.
Bilbao.

*Août* 1795.

Ceylan.
Mont Genèvre.

*Septembre* 1795.

Cerise.
Dusseldorff.
Costheim.
Henef.
Saint-Cyr.
Nassau.
Altenkirken.

*Octobre* 1795.

Limbourg.
Texel.
Franckental.
Loano.
Intrapa.

*Avril* 1796.

Montenotte.
Montezemo.
Millesimo.
Cossaria.
Dego.
Cairo.
Ceva.
Fossano.
Coni.
Jean ( Saint ).

*Mai* 1796.

Mondovi.
Cistella.
Fombio.
Lodi.
Pizzighitone.
Niderbach.
Valcarlos.
Crémone.
Pavie.
Borghetto.

*Juin* 1796.

Peschiera.

*Juillet* 1796.



*Août* 1796.



*Septembre* 1796.

*Octobre* 1796.

Biberac.
Bassano.
Altenkirken.
Eltz.
Corse.
Neuwied.
Schliengen.
Kayserlautern.
Mayence.
Lillo.

*Novembre* 1796.

Brenta.
Lavis.
Caldero.
Arcole.
Castel-Novo.
Elbe.

*Janvier* 1797.

Saint-Michel.
Montebaldo.
Rivoli.
Garda.
Anghiari.
Kelh.
Cerea.
Carpenedolo.
Favorite.
Mantoue.
Torgole.
Trente.

*Février* 1797.

Ancône.
Lorette.
Imola.
Saint-Vincent.
Huningue.
Derumbano.

*Mars* 1797.

Tagliamento.
Isonzo.
Gradisca.
Casasola.
Tarvis.
Bellurn.
Monté di Savaro.
Foi.
Chiusa.
Lavis.
Tramin.
Clausen.

*Avril* 1797.

Neumarck.
Nundsmarck.
Inspruck.
Clagenfurth.
Gratz.
Neuwied.
Dierdorff.
Francfort-sur-le-Mein.
Neuhoff.
Altenkirken.
Montabaur.
Diersheim.
Véronne.
Rome.
Paix de Campo-Formio.

*Mars* 1798.

Copenhague.
Berne.

*Mars* 1799.

San-Juliano.
Magnan.
Jaffa.

*Avril* 1799.

Lax.
Crémone.
Bardis.
Byr el Barr.
Neuwied.
Themé.
Géhémi.
Loubi.
Beneadi.
Acre.
Parme.
Brescia.
Manossa.
Grisen.
Cassano.

*Mai* 1799.

Peschiera.
Pizzigghitone.
Plaisance.
Pontremoli.
Urbin.
Ancône.
Démenhour.
Ferrare.
Louesch.
Saffet.
Coptos.
Keiserthul.
Frauenfeld.
Seringapatam.
Bassignana.
Oneille.
Cana.
Mont Thabor.
Turin.
Calabre.
San Giovanni.

*Juin* 1799.

Albis Rieden.

*Juillet* 1799.

Florence.
Feldkirck.
Urbin.
Fenestrelles.
Aboukir.

*Août* 1799.

Aar.
Cosséir.
Grimsel.
Gothard (Saint-).
Guechenen.
Altorff.
Coire.
Novi.

*Septembre* 1799.

Tortone.
Bussingen.
Diettickon.
Suez.
Constance.
Airolo.
Linth.
Limath.

*Février* 1804.

Gorée.
Boulogne.
Cadix.

*Mars* 1805.

San Domingo.

*Juillet* 1805.

Finistère.
Erivan.

*Octobre* 1805.

Albeck.
Lech.
Gunzbourg.
Trafalgar.
Languenau.
Inn.
Augsbourg.
Ulm.
Braunau.
Omulef.
Zedenich.
Lambach.
Iglaw.
Lowers.
Vienne.

*Novembre* 1805.

Kuffestain.
Tagliamento.
Trieste.
Bassano.
Marienzell.
Intrapa.
Dieruslein.
Brunn.
Hollabrunn.
Zuntersdorff.
Austerlitz.

*Février* 1806.

Capoue.
Naples.

*Juillet* 1806.

Isola.

*Août* 1806.

Monte Coccaza.
Lango Negro.
Lauria.
Boulogne-sur-Mer.

*Octobre* 1806.

Leipsik.
Jéna.
Plassemberg.
Erfurt.
Haag.
Greusen.
Halle.
Spandau.
Wignendorff.
Berlin.
Lubeck.
Stettin.
Lopaczim.

*Novembre* 1806.

Amkland.
Amsteten.
Magdebourg.

Czentochau.
Hambourg.
Hanovre.
Hesse.

*Décembre* 1806.

Glogau.
Karmitdjen.
Cursomb.
Golymin.
Czarnowo.
Soldau.
Nazielk.

*Janvier* 1807.

Breslau.
Constantinople.
Brieg.
Sora.
Wollin.
Morhungen.
Neiss.

*Février* 1806.

Bergfried.
Schweidneiss.
Watersdorff.
Eylau.
Deppen.
Hoff.
Narrew.
Braunsberg.
Salonique.
Lomitten.
Glatz.
Seminara.

*Avril* 1807.

Amkland.
Rosette.
Alexandrie.

*Mai* 1807.

Dantzick.

*Juin* 1807.

Lemnos.
Deppen.
Spanden.
Gustadt.
Heilsberg.
Friedland.

*Juillet* 1807.

Tilsitt.
Kosel.
Holofin.

*Août* 1807.

Buenos-Ayres.
Copenhague.
Stralsund.

*Septembre.* 1807

Fleckkeroe.

*Octobre* 1808.

Solaro.

*Fin de la Table chronologique.*

# TABLE

# ALPHABÉTIQUE,

## *Des Grands hommes, Généraux et Guerriers célèbres dont il est parlé dans ce Dictionnaire.*

*Nota.* Leur nom y est suivi de celui des principales batailles, décrites dans cet Ouvrage, où ils se sont illustrés.

### A

## B

mée de réserve, major-général de la grande armée dans les campagnes contre l'Autriche, la Prusse et la Russie, a eu part à toutes leurs opérations, et spécialement aux combats de Rivoli, Rome Lodi, Lonado, Castiglione, Alexandrie, Saint-Jean-d'Acre, Saint-Bernard, Marengo.

*Bernadotte*; général, maréchal d'Empire, prince de Ponte-Corvo. Lahn, Mayence, Neuhoff, Rednitz, Nuremberg, Gradisca, Rivoli, Lubech, Mohrungen, Jena, Eylau, Spandau, Halle.

*Berwick* (maréc. de). Philisbourg, Almanza, Barcelonne.

*Bessons*, maréchal. Landau, Beuvron, Ettingue.

*Bessières*, général, puis maréchal d'Empire; capitaine des guides du général Bonaparte, commandant les armées d'Italie et d'Orient, se distingue à Marengo, Austerlitz, Karmitdjen, Nazielsk, Jena.

*Beurnonville*, général. Jemmapes, Flines, Maulde, Valmy, Consarbruch, Kintsingen.

*Beysser*, général. Nantes, Machecoult.

*Bing*, amiral anglais. Port-Mahon, Syracuse.

*Birague* (maréchal de). Cardé.

*Biron*, maréchal de France. Bourg en Bresse, Epernay, Fécamp, Ivry.

*Biron* (duc de). Fontenoy.

*Biron*, duc de Lauzun. Colla-Bassa, Parthenay. Quiévrain.

*Biron*, amiral anglais Grenade.

*Bizannet*, général. Loano.

*Blackney*. Mahon.

*Blanquet - Duchaila*, contre-amiral. Abouckir.

*Bligh*, général prussien. Saint-Cast.

*Blois* (Charles de) Auray.

*Bocchus*, roi de Mauritanie. Cirthe

*Bois-Jourdan* Trève.

*Bois-Rosé*. Fécamp.

*Boissières* (La), général. Naples, Spulgen.

*Boleslas*. Chobri, Kiow.

*Boleslas II*, roi de Pologne. Belgau, Kiow, Prezmylie.

*Boleslas III*. Glogau.

*Bompart*, contre-amiral. Le Hoche.

*Bon*, général. Jaffa, Tagliamento, Pyramides, Saint-Georges, Favorite.

*Bonchamp*, Vendéen. Thouars.

*Bonneval*, Paris, Péterwaradin.

*Bonneau*, général. Dordrecht, Rotterdam, Gertruidenberg, Breda.

*Bonvoust*, Vendéen. Nantes.

*Boscawen*, amiral. Pondichéry, Lagos, Louisbourg.

*Boudet*, général. Alkmaer, Ivrée, Plaisance, Marengo, Monzambano, Dolée.

*Boufflers* (généraux de). Ath, Dettingue, Eckéren, Ensheim, Gênes, Kenoque, Lille, Malplaquet, Philisbourg, Steenkerque, Mons, Namur, Nimègue, Prague.

*Bougainville*, chef d'escadre. Chesapéack.

*Bouillé*, marquis. Saint-Eustache.

*Bouillon* (Godefroy de). Jérusalem, Nicée.

*Boulainvilliers* (comte de) Gravelle.

*Bourbon* (le prince de), seigneur de Préaux. Melun.

*Bourbon* (connétable de). Marseille, Pavie, Rebec, Rome.

*Bourbon* (duc de). Nerwinde, Mons, Stinkerque.

*Bourgogne* (duc de). Calais, Tongres, Ham, Liége, Granson, Chartres, Saint-Omer, Lille, Nimègue, Paris, Saint-Malo, Saintes, Thanis, Beauvais, Morat.

*Bournonville* (duc de). Ensheim.

*Boursier*, général Ingolstadt.

*Boussard*, général. Czarnowo.

*Brancazzo*. Naples.

## C

## D

## E

F

## G

## H

## I



## J

K

## M

N



O

## Q



## R

S

## T

U



V

W



X

## Y



## Z



*Fin de la Table alphabétique.*

